

7-7-56

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE,

EN COMMENÇANT

A CONSTANTIN LE GRAND.

PAR MONSIEUR LE BEAU,

Professeur Émérite en l'UNIVERSITÉ de Paris; Professeur d'Éloquence au COLLEGE ROYAL, Secrétaire ordinaire de MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, & ancien Secrétaire perpétuel de l'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

TOME DIX-NEUVIEME.

A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, rue S. Jean-de-Beauvais; Veuve DESAINT, rue du Foin.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

EXTRAIT DES REGISTRES *de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

Du Mardi 2 Juillet 1776.

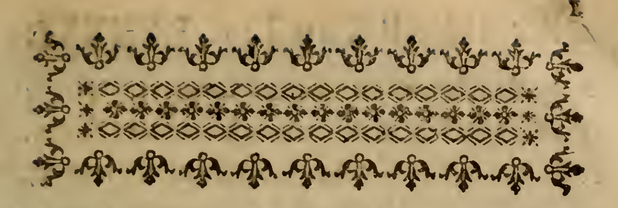
MESSIEURS DE SIGRAIS & BEJOT, Commiſſaires nommés par l'Académie pour l'examen d'un Ouvrage manuſcrit de M. LE BEAU, intitulé: *Hiſtoire du Bas-Empire*, *Tomes XIX & XX*, en ont fait leur rapport, & ont dit qu'après avoir examiné cet Ouvrage, ils n'y ont rien trouvé qui dût en empêcher l'impreſſion. En conſéquence de ce rapport & de leur approbation par écrit, l'Académie a cédé à M. LE BEAU ſon droit de Privilége pour l'impreſſion dudit Ouvrage. En foi de quoi nous avons ſigné le préſent Certificat. A Paris, au Louvre, ce Mardi 2 Juillet 1776.

Signé, DUPUY, *Secrétaire Perpétuel.*

Fautes à corriger dans le XIXe Volume.

PAGE 10, *ligre* 19, Tortoses; *lisez* : Tortose.
11, *ligne* 23, Maître; *lisez* : Maîtres.
71, *ligne* 14, par cause; *lisez* : pour cause.
94, *ligne pénult.* étan; *lisez* : étant.
118, *ligne derniere*, Palélogue; *lisez* : Paléologue.
157, *ligne* 26, appartenant; *lisez* : appartenante.
178, *ligne* 8, Monombasie; *lisez* : Monembasie.
188, *ligne* 8, toute l'Empire; *lisez* : tout l'Empire.
194, *ligne* 4, des bons & des fidéles; *lisez* : de bons & de fidéles.
232, *ligne* 22, une erreur; *lisez* : eû erreur.
255, *ligne* 19, au lieu de la virgule mettez ; & dans la ligne suivante au lieu de ; mettez une virgule.
301, *ligne* 7, le Comté; *lisez* : le Comte.
380, *ligne* 24, *effacez* même.
454, *ligne* 16, Théodore; *lisez* : Théodose.

HISTOIRE



SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATRE-VINGT-SIXIEME.

I. *Etat de la Cour.* II. *Conjuration.* III. *Générosité d'Axuch.* IV. *Guerre contre les Turcs.* V. *Prise de Sozopolis.* VI. *Nouvelle guerre contre les Patzinaces.* VII. *Les Patzinaces vaincus.* VIII. *Guerre des Perses.* IX. *Fils de Jean.* X. *Guerre des Hongrois.* XI. *Fin de la guerre de Hongrie.* XII. *Autre récit de cette guerre.* XIII. *Les Vénitiens se détachent de l'Empire.* XIV. *Mort de l'Impératrice.* XV. *Triomphe de la Sainte Vierge.* XVI. *Guerre de Paphlagonie.* XVII. *Prise & perte de Gangres.* XVIII. *Divers événemens.* XIX. *Etablissement de la quatrieme Arménie.* XX. *Religion & mœurs des Arméniens.* XXI. *Conquê-*

tes de Jean en Cilicie. XXII. *Prise d'Anazarbe.* XXIII. *Prise de Baca.* XXIV. *Jean devant Antioche.* XXV. *Accommodement de l'Empereur avec le Prince d'Antioche.* XXVI. *Prise de Piza.* XXVII. *Attaque inutile d'Alep.* XXVIII. *Siége de Shizar.* XXIX. *Shizar obtient la paix de l'Empereur.* XXX. *L'Empereur à Antioche.* XXXI. *Il est obligé d'en sortir.* XXXII. *Retour de l'Empereur à Constantinople.* XXXIII. *Isaac réconcilié avec son frere.* XXXIV. *Nouvelle guerre contre les Turcs.* XXXV. *Guerre dans le Pont.* XXXVI. *Désertion du neveu de l'Empereur.* XXXVII. *Campagne du Rhyndacus.* XXXVIII. *L'Empereur s'empare des isles du lac d'Icone.* XXXIX. *Mort des deux fils aînés de l'Empereur.* XL. *Jean retourne devant Antioche.* XLI. *Il veut aller à Jérusalem.* XLII. *Blessure mortelle de l'Empereur.* XLIII. *Il déclare Manuel son successeur.* XLIV. *Mort & portrait de Jean.* XLV. *Sa famille.*



HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-SIXIEME.

JEAN COMNÈNE.

Une mere puissante qui avoit donné sujet de croire qu'elle préféroit son gendre à son fils, une sœur ambitieuse qui vouloit mettre son mari sur le Trône, donnoient de l'inquiétude au légitime successeur. Renfermé dans son Palais, il agissoit au dehors par des Ministres intelligens & fideles, qui assuroient ses droits & tra-

JEAN. An. 1118. I. Etat de la Cour. *Nicet. in Joanne, c. 3.*

JEAN. An. 1118.

vailloient avec ſageſſe à lui gagner le cœur des peuples. Iſaac, le ſeul frere qui lui reſtoit depuis la mort d'Andronic, le ſecondoit avec zéle. Les deux freres s'aimoient tendrement; ils mangeoient à la même table, s'aſſéyoient ſur le même trône, & ne ſe ſéparoient jamais. Jean confirma à Iſaac par une proclamation ſolemnelle le titre de Sebaſtocrator, qu'il avoit déja reçu d'Alexis. Il avoit d'abord mis à la tête de ſes conſeils Jean Comnène, qui avoit autrefois donné tant d'allarmes à l'Empereur Alexis ſon oncle. Mais ce caractere remuant & impérieux, qui prétendoit gouverner ſeul, ſans avoir l'adreſſe de cacher ſon deſſein, perdit bientôt la confiance du Prince. Grégoire Taronite, Protoveſtiaire, ſe ſoutint plus long-temps par la modeſtie qu'il joignoit à ſon application aux affaires. Jean lui donna pour collégue Grégoire Camatere, homme de fortune, & qui la méritoit par ſes talens & par ſa vertu. Alexis l'avoit mit au nombre de ſes Secrétaires, & l'ayant enſuite honoré de ſon alliance par le mariage d'une de ſes

parentes, il l'avoit élevé à la charge de grand Tréforier. Mais un étranger, Turc de naiſſance, nommé Axuch, qui n'avoit rien de barbare que ſon origine, devança tous les autres dans la faveur du Prince, & fit l'honneur de cette Cour. Il étoit fils d'un des principaux Officiers de Soliman. Ayant été conduit à Conſtantinople après la priſe de Nicée, ſa bonne fortune l'avoit introduit dans le Palais d'Alexis, & l'Empereur charmé de ſes belles qualités l'avoit donné à ſon fils qui étoit de même âge, pour partager ſes divertiſſements & ſes études. La gaieté, la douceur, la noble complaiſance du jeune courtiſan lui avoient gagné le cœur du jeune Prince; il étoit le plus chéri de ſes Chambellans, lorſqu'Alexis mourut. Le nouvel Empereur l'honora de la charge de grand Domeſtique, & tandis que l'amitié du Prince l'élevoit au-deſſus de tous les autres, ſa modération le mettoit au-deſſus de l'envie. Il étoit reſpecté de toute la Cour, & les Seigneurs mêmes de la famille Impériale, lorſqu'ils ſe trouvoient à ſa

JEAN.
An. 1118.

rencontre, descendoient de cheval pour lui faire honneur.

II. Conjuration.
Nicet. c. 3. Guill. Tyr. l. 12. c. 5.

L'Empereur après avoir pris toutes les précautions nécessaires commençoit à peine à se montrer en public, qu'il se forma contre lui une conjuration secrette. Les intrigues d'Anne Comnène pour faire tomber la couronne à son mari, avoient fait à Bryenne grand nombre de partisans. D'ailleurs la douceur de ce Prince, son affabilité, son esprit facile, insinuant, cultivé par les Belles-Lettres le faisoient universellement aimer. On comparoit les graces de sa figure avec la mine basse de l'Empereur, qui étoit d'une taille médiocre, assez malfait de corps, & fort basanné. On n'avoit pas encore eu le temps d'appercevoir que cet extérieur peu avantageux couvroit une ame élevée, généreuse & fort supérieure à celle de Bryenne. Anne Comnène, femme philosophe, avoit dans son parti tous les Philosophes de l'Empire, qui prosternés à ses pieds, & la comblant d'éloges flatteurs, déclamoient sans cesse contre l'adulation. Elle étoit l'ame de ce com-

plot, & il auroit réussi, si son mari lui eût ressemblé. La garde du Palais étoit déja corrompue, & les portes devoient s'ouvrir à une certaine heure de la nuit. Les Conjurés bien armés n'attendoient plus que Bryenne. Mais son peu d'empressement, & peut-être quelque remords, lui firent passer le moment convenu. Il manqua au rendez-vous, & les Conjurés se dispersent. Anne au désespoir de la négligence de son mari, qui lui faisoit perdre le fruit de tant de manœuvres, s'emporta en injures contre lui, jusqu'à dire que la Nature en les formant tous deux, avoit par méprise donné à la femelle l'ame destinée pour le mâle.

JEAN. An. 1118.

III. Générosité d'Axuch. *Nicet. c. 3. Ann. Comn. l. 5. Pagi ad Bar. Analecta græca.*

Dès le lendemain ce dessein criminel fut découvert, & l'Empereur pour consacrer par un acte de clémence le commencement de son Regne, pardonna aux Conjurés, qui en furent quittes pour la confiscation de leurs biens; encore la plûpart y rentrerent-ils peu de temps après. Anne la plus coupable, fut la premiere à éprouver la bonté de son frere. L'Empereur s'étant transporté au Palais de la Prin-

JEAN. An, 1118.

ceſſe, & voyant tant d'or, d'argent, de riches étoffes : *hélas* ! dit-il en ſoupirant, *mes proches ſont donc mes ennemis, & les étrangers mes amis* ! *Puiſque le crime a renverſé l'ordre de la nature, ſuivons celui du mérite*; & ſe tournant vers Axuch : *mon ami*, lui dit-il, *je vous donne toutes ces richeſſes*. Alors Axuch ſe jettant à ſes pieds : » Prince, répondit-il, je vous remercie » de vos dons ; mais accordez-moi » une grace infiniment plus précieuſe » à mon cœur ; c'eſt de m'écouter avec » bonté. La Princeſſe a mérité ſans » doute votre indignation ; mais en » oubliant qu'elle eſt votre ſœur, elle » n'a pas ceſſé de l'être. Le caractere » auguſte que lui a imprimé la nature, ne peut s'effacer. Son repentir » en fera revivre le ſentiment. Ne lui » pardonnez pas à demi. Oubliez vous-» même qu'elle a pu vous haïr, afin » qu'elle s'en ſouvienne pour vous » aimer davantage. Vous l'avez déja » vaincue par votre clémence ; achevez votre victoire. Donnez-lui ces » biens qu'elle a perdus. C'eſt le patrimoine ſacré de votre famille ; il

» eſt juſte qu'il y retourne ; il ſeroit
» profané par des mains étrangeres.
» Pour moi je ſuis déja comblé de trop
» de bienfaits ; & je ſerai toujours
» aſſez riche tant que Votre Majeſte
» m'honorera de ſa bienveillance «.
L'Empereur touché de la généreuſe
modeſtie de ſon vertueux favori : *Et
moi*, répondit-il, *je ſerois indigne de
régner, ſi je ne ſavois ſacrifier mon
reſſentiment avec autant de grandeur
d'ame, qu'Axuch ſon propre intérêt.*
Auſſitôt il rendit à ſa ſœur ſon amitié,
& la laiſſa jouir tranquillement de
ce qu'elle poſſédoit. Irène qui avoit
fait tant d'efforts pour écarter ſon fils
du Trône, ne prit point de part à cette
conjuration. Dès que Jean fut en poſ-
ſeſſion de la Couronne, elle reprit
les ſentiments de mere ; & lorſqu'elle
apprit le noir complot qu'on venoit
de découvrir : *les barbares* ! s'écria-t-
elle, *ils vouloient donc me plonger le
fer dans les entrailles, & me cauſer une
douleur plus cruelle, que je n'en ai éprou-
vé en le mettant au monde.* Cette Prin-
ceſſe après la mort d'Alexis, ſe déta-
cha des intrigues de la Cour ; elle en

JEAN. An. 1118. fut redevable aux lettres qu'elle avoit toujours cultivées. La grace acheva ce que la réflexion avoit commencé, en lui inſpirant le mépris des grandeurs & le goût de la retraite. Elle ſe retira dans un Monaſtére qu'elle avoit fondé, y prit l'habit avec le nom de Xené, & compoſa elle-même la regle des Religieuſes, que nous avons encore entre les mains. Comme les affaires de l'Empire ſe ſont ſouvent trouvé mêlées avec celles des Croiſés, il ne ſera pas inutile de remarquer, qu'à la mort de Baudouin I, Roi de Jéruſalem, qui arriva cette année, les Chrétiens étoient en poſſeſſion de quatre Etats conſidérables; la principauté d'Antioche, depuis Tarſe juſqu'à Maraclée près de Tortoſes; le comté d'Edeſſe qui s'étendoit de l'Euphrate au Tigre; le comté de Tripoli, depuis Maraclée juſqu'au fleuve Adonis entre Biblos & Baruth; & le Royaume de Jéruſalem qui commençoit au fleuve Adonis, & s'étendit bientôt juſqu'aux frontiéres de l'Egypte.

An. 1119. Jean avoit toutes les bonnes quali-

tés de son pere, sans aucun mélange de ses défauts. Ce qui porta les Grecs, peu accoutumés à voir la vertu sur le trône, à lui donner le nom de *Beau*, comme pour contredire son extérieur: on le nommoit Calojean. Dans l'abatardissement des esprits, on sentoit encore de quel prix est la beauté de l'ame. Aussi brave quoique moins impétueux qu'Alexis, il commanda toujours ses armées en personne, comme il gouvernoit par lui-même ses Etats, ne laissant à ses Généraux & à ses Ministres que les soins subalternes de l'exécution. Pendant les vingt-quatre années de son regne, il fut presque toujours en guerre contre les Turcs, sur lesquels il regagna une grande étendue de pays. Dès la seconde année il passa en Asie pour arrêter leurs progrès. Ces barbares ayant rompu le traité de Saïsan après la mort d'Alexis, infestoient la Phrygie. Maîtres de Laodicée capitale du pays, ils y entretenoient une forte garnison, commandée par un Capitaine de réputation, nommé Picharas. A la nouvelle de l'approche de l'Empereur,

JEAN.
An. 1119.
IV.
Guerre contre les Turcs.
Nicet. c. 4. Cinn. l. 1. c. 2.

JEAN. An. 1119.

leur plus brave jeunesse s'alla jetter dans cette place importante. L'Empereur campé près de Philadelphie, envoya d'abord Axuch avec un gros détachement de son armée, pour reconnoître la place & commencer les attaques. Il le suivit bientôt lui-même avec le reste de ses troupes, & malgré la bravoure des assiégés Laodicée fut emportée d'assaut. Jean aussi humain que courageux donna ses ordres pour épargner le sang des habitans; il se contenta de mettre aux fers la garnison, dans laquelle il se trouva plus de huit cents Turcs de distinction avec le Commandant Picharas. Ayant jetté des troupes dans la ville, il marcha aux différents corps ennemis, & par plusieurs combats où il demeura toujours vainqueur, il nettoya toute la contrée. Après avoir fait les dispositions nécessaires pour la sûreté du pays, il revint à Constantinople.

An. 1120.
V.
Prise de Sozopolis.

L'année suivante il traversa la Phrygie & entra en Pamphylie. Son dessein étoit de s'emparer de Sozopolis, place importante occupée par les Turcs. Elle étoit bâtie sur une montagne

escarpée & inaccessible, sinon par un sentier si roide & si étroit, qu'on ne pouvoit y monter qu'à la file, ni transporter les machines nécessaires pour un siege. Ces difficultés rebutoient d'abord l'Empereur; mais à force de réflexions il imagina une ruse qui lui réussit. Il donna à deux de ses Officiers une partie de son armée, & les instruisit de ce qu'ils avoient à faire. L'un se poste en embuscade dans une forêt qui bordoit la plaine au-dessous du sentier; l'autre monte vers la ville, comme pour l'attaquer. Dès que celui-ci est apperçu, toute la garnison sort de la place & descend sur lui. Il prend la fuite; les ennemis le poursuivent, & laissant la forêt derriere, ils s'écartent bien avant dans la plaine. Lorsqu'ils sont passés, les troupes de l'embuscade sortent du bois, & s'emparent du sentier. En même-temps l'autre corps qui fuyoit, fait volte face & tombe sur les Turcs, qui se voyant chargés en tête & en queue se mettent en fuite. La plûpart sont tués ou faits prisonniers. Sozopolis dépourvue de sa garnison ne fait nulle résistance; &

JEAN.
An. 1120.

JEAN. An. 1120.

l'Empereur maître de ce poſte qui tenoit en bride tout le pays d'alentour, s'empare encore de pluſieurs châteaux, étend ſes conquêtes juſqu'aux portes de Tarſe, & termine avec gloire cette campagne.

An. 1121.
VI.
Nouvelle guerre contre les Patzinaces.
Nicet. c. 4. 5. Cinn. l. 1. c. 3.

Les mouvemens des barbares d'Occident ſuſpendirent pendant quatre ans la guerre contre les Turcs. Il y avoit trente ans qu'Alexis avoit détruit en pluſieurs batailles la nation des Patzinaces. Il n'étoit reſté de ces barbares que les vieillards, les femmes & les enfans, qui n'avoient pas ſuivi leurs maris & leurs peres. Une nouvelle génération s'étoit formée depuis ce temps-là, & les veuves déſolées avoient nourri leurs enfans de ſentimens de vengeance & de haine contre les Grecs, qui les avoient rendus orphelins. Lorſqu'ils furent en état de compoſer une armée nombreuſe, ils paſſerent le Danube & vinrent inonder la Macédoine, où ils porterent le feu & le ravage. Jean qui avoit cantonné ſes troupes en Aſie, où elles étoient néceſſaires pour contenir les Turcs, en leva de nouvelles pour les

opposer à ces nouveaux ennemis; & ayant passé la plus grande partie de l'année en préparatifs, il marcha en Macédoine & passa l'hiver près de Berée. Il employa ce temps en négociations avec les Patzinaces, pour les engager à la paix. Il attiroit dans son camp les principaux, & les traitoit avec magnificence. Ces barbares n'avoient point de Monarque: divisés en tribus, ils obéissoient à autant de Chefs indépendans l'un de l'autre. Ce qui donna à l'Empereur la facilité d'en détacher plusieurs, qui se retirerent; mais il ne put gagner le corps de la nation, & pour les forcer à la paix, il fallut les combattre.

JEAN. An. 1121.

Dès que le printems eut fait naître les fourrages, les Patzinaces vinrent chercher l'Empereur à Berée. Il ne refusa pas la bataille, & tandis qu'il faisoit le devoir de Général, il fut blessé à la cuisse d'un coup de javelot. La victoire balança quelque-temps; enfin les barbares furent défaits. Mais ce fut une retraite plutôt qu'une déroute. Ceux qui restoient regagnerent leur camp, & s'étant environnés de

An. 1122.
VII.
Les Patzinaces vaincus.

JEAN. An. 1122.

leurs chariots couverts de peaux de bœufs & liés ensemble, ils s'en firent une barriere impénétrable, & y placerent leurs femmes & leurs enfans, laissant de distance en distance des issues pour fondre sur l'ennemi. Ce fut une sorte d'assaut qu'il fallut livrer. Les barbares sortant de temps en temps combattoient avec fureur, & ne se retiroient qu'après avoir fait & essuyé beaucoup de carnage. L'Empereur impatient d'achever sa victoire vouloit descendre de cheval, & attaquer lui-même l'enceinte à la tête de ses troupes. On ne pouvoit retenir son ardeur, lorsque les Varangues pour lui épargner ce péril, sauterent sur les chariots, & les mirent en pieces à coups de haches. Cette défense étant ruinée, les Patzinaces à découvert ne firent plus de résistance. On poursuivit les fuyards dont on massacra un grand nombre. Les autres furent pris, & ce qu'il y eut de remarquable, c'est que les parens & les amis des prisonniers vinrent les jours suivans se rendre au camp des Grecs, déclarant qu'ils vouloient vivre sous les Loix de l'Empe-

reur avec les prisonniers. Les plus forts & les mieux faits furent incorporés aux troupes de l'Empire. On donna aux autres des terres à cultiver. Ils y bâtirent plusieurs villages, & rendirent la fertilité à ces provinces, que leurs peres & eux-mêmes avoient désolées. Quelques-uns furent abandonnés aux soldats, qui les vendirent pour esclaves. Jean de retour à Constantinople rendit à Dieu de solemnelles actions de graces, & ce jour devint une fête annuelle, qui fut nommée la fête des Patzinaces.

JEAN. An. 1122.

A cette guerre en succéda une autre contre des ennemis moins redoutables. Les Serves n'étoient pas assez puissants pour allarmer l'Empire; mais ils avoient assez de forces pour inquiéter la frontiere par de fréquentes incursions. Ils détruisirent le château de Rase. Le Commandant qui avoit pris la fuite à leur approche, s'étant sauvé à Constantinople, fut puni de sa lâcheté. L'Empereur le fit revêtir d'une robe de femme, & promener sur un âne dans la grande place. Il partit ensuite à la tête de ses troupes,

An. 1123. VIII. Guerre des Serves. *Nicet. c. 5. Cinn. l. 1. c. 5.*

JEAN. An. 1123.

défit les Serves en bataille rangée ; & les réduisit à demander la paix. Il enrichit ses soldats de leur butin, & ayant emmené une multitude de prisonniers, il enrôla les uns dans ses troupes, & transporta les autres dans les campagnes fertiles de Nicomédie, que les courses des Turcs avoient rendu presque désertes.

IX. Fils de Jean.

Au retour de cette expédition qui fut de courte durée, il s'occupa de sa famille. Il avoit quatre fils ; Alexis l'aîné fut revêtu de la pourpre Impériale, & dans la proclamation annuelle son pere l'associa au titre d'Empereur. Andronic le second fut décoré du titre de Sébastocrator. Nous verrons ces deux Princes mourir avant leur pere, & laisser leurs titres à leurs cadets, Isaac & Manuel.

An. 1124. X. Guerre de Hongrie. *Nicet. c. 5. Cinn. l. 1. c. 4. 5. l. 5. c. 4. Thurocz Chron. Hung. c. 63.*

La réputation de l'Empereur Alexis avoit contenu les barbares Occidentaux. Leur humeur guerriere se réveilla après sa mort. La défaite des Patzinaces & des Serves, n'ôta pas aux Hongrois l'espérance d'entamer quelque province de l'Empire. Ils passerent le Danube, prirent & ruinerent

Belgrade, dont il transporterent les démolitions au-delà de la Save, pour bâtir une ville qu'ils nommerent Zeugmine dans le voisinage de l'ancienne Sirmium. Ils porterent le ravage jusqu'à Triadize & la saccagerent. Le prétexte de cette guerre étoit que les habitans de Belgrade pilloient & maltraitoient les marchands Hongrois; mais un autre motif animoit le Roi de Hongrie contre l'Empereur. Ladislas pere de l'Impératrice avoit eu pour successeur son neveu Caloman. C'étoit la coutume de ce pays que les freres du Roi lui succédassent au préjudice de ses propres enfans. Ils vivoient donc avec lui en bonne intelligence, tant qu'il n'avoit point de fils. Mais la naissance d'un fils étouffoit toute la tendresse fraternelle. Le Prince régnant pour conserver la Couronne à son héritier naturel, faisoit crever les yeux à ses freres. Caloman étoit devenu pere; Almus fut aveuglé & bientôt après massacré dans une église par l'ordre du cruel Caloman. Bela fils d'Almus, auquel on avoit aussi crevé les yeux, se sauva auprès de l'Empe-

JEAN.
An. 1124.

JEAN. An. 1124.

reur, qui lui donna aſyle. Etienne fils de Caloman, devenu Roi en 1114, en conçut de la jalouſie; il voulut engager l'Empereur à chaſſer de ſa Cour le Prince fugitif, & ne l'ayant pu obtenir, il lui fit la guerre. La priſe de Triadize mettoit les Hongrois ſur la frontiere de la Thrace. Pour en défendre l'entrée, Jean ſe tranſporta à Philippopolis. Son armée étoit compoſée en grande partie de cavaliers Lombards & de Turcs auxiliaires. Il y joignit les troupes du pays, & fit conſtruire ſur le Pont-Euxin quantité de barques, qui devoient paſſer dans le Danube. Ses préparatifs étant achevés, il s'approche du Danube. Etienne alors malade s'étoit retiré au-delà du fleuve dans l'intérieur du pays, ayant donné ordre à ſes troupes de ſe tenir ſur la rive méridionale, pour défendre le paſſage du pont. Jean réſolu de les envelopper fit remonter le fleuve à une partie de ſes troupes, & faiſant mine de vouloir paſſer avec le reſte près du château de Chrame où il étoit campé, il attira de ce côté là toutes les forces de l'ennemi, & facilita le

passage à ceux qui remontoient. Dès qu'il les sut au-delà du Danube, il attaque les Hongrois, les taille en pieces, les poursuit jusqu'au pont, où ils se jettent en si grande foule, que le pont s'étant rompu, la plûpart sont engloutis dans les eaux. Ceux qui purent gagner le bord furent massacrés par le détachement, qui s'étoit posté au-delà en embuscade. Les plus distingués furent faits prisonniers. L'Empereur ayant lui-même passé le fleuve ramena en deçà ses troupes victorieuses, & se rendit maître de tout le pays entre la Save & le Danube. C'étoit le territoire le plus fertile de la Hongrie. Il s'empara de la nouvelle ville de Zeugmine, & du château de Chrame, fit bâtir à la hâte un Fort sur les ruines de Belgrade, où il laissa garnison sous les ordres de Curtice, & retourna à Constantinople.

JEAN. An. 1124.

XI. Fin de la guerre de Hongrie.

A peine y étoit-il arrivé, qu'il apprend que les Hongrois sont revenus à Belgrade, qu'ils ont pris le Fort, massacré ou fait prisonniers les soldats qui le gardoient, & qu'il ne s'en est

JEAN. An. 1124.

échappé qu'un petit nombre avec Curtice. L'Empereur irrité le fait arrêter & le condamne au fouet, quoiqu'il prouvât qu'il n'avoit abandonné le Fort, que lorſque l'ennemi étoit dans la place & mettoit le feu aux édifices. Il part lui-même au milieu de l'hiver avec un camp volant; malgré le froid & la diſette des fourrages il s'arrête à Belgrade, & fait relever le Fort. Etienne inſtruit du petit nombre & du mauvais état des Grecs, paſſe le Danube & marche à Belgrade. L'Empereur averti de ſon approche, trop foible pour lui réſiſter, laiſſe garniſon dans le Fort & décampe en diligence. Il prend des chemins détournés & preſque impraticables. Etienne le pourſuit & atteint ſon arriere-garde, mais il ne peut l'entamer. Il s'en retourne ſans remporter d'autre avantage ni d'autre butin, que quelques meubles de la tente Impériale, qu'on avoit abandonnés faute de voitures.

XII. Autre récit de cette guerre. *Thurocz. Chron. Hung. c. 63.*

Les hiſtoriens de Hongrie font de cette guerre un récit fort différent. Voici en peu de mots ce qu'ils en racontent. Etienne avoit ravagé les

frontieres de la Servie & de la Bulgarie. Quoique ce fût un Prince cruel, l'Impératrice Irène l'aimoit avec tendresse. Elle lui manda que l'Empereur son mari ne le ménageoit pas dans ses discours, & que l'ayant voulu justifier, elle en avoit été maltraitée. Etienne aussitôt entre en Bulgarie, attaque & saccage plusieurs villes, & porte partout le ravage. Sept cens François qu'il avoit dans son armée, l'instruisoient dans l'art d'attaquer les places, encore ignoré des Hongrois en ce temps-là. Comme l'Empereur se contentoit d'envoyer contre lui ses Généraux, sans se mettre personnellement en campagne, Etienne lui envoya dire, *qu'un Prince tel que lui, qui n'osoit sortir de son Palais & regarder en face l'ennemi, ne méritoit le nom ni d'Empereur ni de Roi; que ce n'étoit pas même un homme, mais une vieille femme.* L'Empereur irrité de cette insulte : *allez dire à votre Roi,* répondit-il, *qu'avant la fin de cette année, sans me donner la peine de l'aller combattre, je le ferai mettre en tel état, qu'il ne pourra plus se vanter*

JEAN.
An. 1124.

JEAN. An. 1124.

d'être homme. Jean fait partir une grande armée. Les Grecs répandent partout le feu grégeois, les combats ne sont que des incendies ; les barques des Hongrois brûlent dans les eaux. Le Roi fait prendre les armes à toutes les forces de son Royaume ; il met à leur tête le brave Stéphel. On livre une grande bataille près d'une ville que la chronique nomme Borouch, & les Grecs sont vainqueurs. Le carnage fut horrible, & la fleur du Royaume y périt. La riviere de Carasou fut comblée de cadavres qui servirent de pont aux Grecs, pour courir à la poursuite des fuyards. Cette défaite rabattit la fierté Hongroise. Les deux Princes en vinrent à une négociation, & firent la paix par leurs Députés, qui conférerent dans une isle près de Borouch. Je laisse au Lecteur à décider entre ces deux récits contradictoires. Celui des Hongrois plus romanesque, s'accorde moins avec le caractere que l'histoire donne à l'Empereur & à sa femme Irène. Ce qu'il y a de singulier, c'est que chaque Auteur attribue l'avantage à la nation ennemie.

Les

Les Vénitiens qui jusqu'alors avoient reconnu la souveraineté des Empereurs Grecs, auxquels ils prêtoient leur secours dans les guerres d'Occident, avoient reçu d'Alexis de grands priviléges. Mais leur puissance maritime donnoit de l'ombrage aux Grecs. Selon une coutume ancienne, le Doge entrant en charge étoit décoré de quelque titre honorable par la cour de Constantinople. Dominique Michel devenu Doge, renommé par ses victoires sur les flottes des Musulmans, n'ayant pû obtenir le même honneur, s'en vengea par la guerre; & c'est de-là qu'on doit dater l'indépendance absolue des Vénitiens. L'Empereur les regardant comme des vassaux rebelles, les chassa de toutes les terres de l'Empire, & fit ravager la contrée qu'ils possédoient en Dalmatie. A cette nouvelle la flotte Vénitienne qui revenoit d'Orient, où elle avoit aidé le Roi de Jérusalem Baudouin II à la conquête de Tyr, fait voile à Rhodes, prend & pille la ville, va s'emparer ensuite de Chio, où elle passe l'hiver. L'année suivante

JEAN.
An. 1124.
XIII.
Les Vénitiens se détachent de l'Empire.
Fulch. Carn. l. 3.
Abrégé de l'hist. d'Ital. T. IV. p. 1102, 1105, 1107, 1108.

JEAN. An. 1124. elle ſaccage Samos, Mytilène, Andros; deſcend dans le Péloponnèſe, prend Modon dont elle détruit les murailles, fait eſclaves les garçons & les filles, enleve beaucoup d'argent, & rentre dans les ports de Veniſe, chargée des dépouilles des Grecs.

XIV. Mort de l'Impératrice. Cinn. l. 1. c. 4. Du Cange fam. Byz. p. 179. Verif. des dates, p. 490.

Ce fut cette année 1124 que l'Empereur perdit ſa femme Irène, Princeſſe vertueuſe, qui conſerva ſur le trône la même ſimplicité de mœurs & le même mépris du luxe & des plaiſirs, qu'elle avoit puiſé dans l'exemple du pieux Ladiſlas ſon pere, Roi de Hongrie. Elle n'employa ſes richeſſes qu'à ſecourir les malheureux; le beſoin de ſon aſſiſtance étoit un titre pour avoir accès auprès d'elle & droit à ſa faveur. Elle avoit choiſi ſa ſépulture dans un Monaſtére qu'elle avoit fait conſtruire avec magnificence, & qu'elle fit dédier à Dieu ſous le nom de *Pantocrator*, c'eſt-à-dire, le Tout-puiſſant.

An. 1125. XV. Triomphe de la Sainte Vierge.

Les Vénitiens en ſe détachant de l'Empire, lui faiſoient perdre une des branches les plus fécondes de ſon commerce. Pour réparer ce dommage,

Jean forma des liaiſons avec les villes maritimes de l'Italie. Il attira dans ſes ports toutes les marchandiſes de la côte du golfe de Veniſe. Dans l'expédition qu'il avoit faite en Aſie quatre ans auparavant, il ne s'étoit pas contenté d'étendre le domaine de l'Empire ; en même-temps qu'il prenoit des villes, il travailloit à ſubjuguer les eſprits & à faire des conquêtes au Chriſtianiſme. On convertit grand nombre de Muſulmans, qui prirent parti dans ſes troupes. La guerre de Hongrie étant terminée, il reprit le deſſein qu'il avoit formé de recouvrer l'Aſie mineure. Les Turcs répandus en Paphlagonie s'étoient rendus maîtres de Caſtamone, une des principales villes du pays ; c'étoit l'ancienne *Germanicopolis*. Jean s'y tranſporta & la prit par eſcalade. Il repaſſa enſuite le Boſphore avec un grand nombre de priſonniers, & renouvella le pieux triomphe, dont Zimiſcès avoit donné le ſpectacle à la ville de Conſtantinople. Le jour fixé pour l'entrée du Prince, les rues furent tendues des plus riches tapiſſeries, &

JEAN.
An. 1125.

Nicet. c. 5.
Cinn. l. 1. *c.* 4.

JEAN. An. 1125. bordées d'échaffauds chargés de spectateurs, depuis la porte orientale jusqu'à l'église de Sainte Sophie. Un char enrichi d'argent & de pierreries étoit attelé de quatre chevaux blancs. Au lieu de l'Empereur, on y voyoit une statue de la Sainte Vierge, à la protection de laquelle le Prince attribuoit tous ses succès. Le char étoit conduit par les premiers Officiers de l'Empire, qui tenoient les rênes. L'Empereur à pied marchoit devant, une croix à la main. Ce magnifique cortége se rendit à Sainte Sophie, d'où l'Empereur, après de solemnelles actions de graces, se retira dans son Palais.

An. 1126. XVI. Guerre de Paphlagonie. *Nicet. c. 5. 6. Cinn. l. 1. c. 6.*

Pendant qu'il se délassoit de ses fatigues, & qu'il s'occupoit à faire jouir ses sujets des douceurs d'un gouvernement humain & équitable, Doniman, maître de la Cappadoce, reprit Castamone, & passa la garnison au fil de l'épée. Cette nouvelle affligea l'Empereur, qu'une maladie retenoit à Constantinople. Dès qu'il eut recouvré ses forces, il prit la route de Castamone. Doniman étoit mort, & Mahomet son successeur

étoit en diſcorde avec Maſoud Sultan d'Icone. L'Empereur profita de la conjoncture, pour attirer Maſoud dans ſon parti. Il en obtint des troupes pour agir de concert contre l'ennemi commun, & avec ce ſecours il rentra dans Caſtamone. Mahomet trop foible pour tenir tête aux deux Puiſſances, comprit qu'il n'avoit d'autre reſſource que de détacher Maſoud de l'alliance de l'Empereur. Il lui fit repréſenter qu'il portoit un coup mortel à la nation entiére, en s'uniſſant avec ſon ennemi naturel, que c'étoit trahir la cauſe commune, & qu'un procédé ſi étrange le rendroit odieux à tous les Muſulmans. Maſoud auſſi prompt à changer de parti, qu'à s'y engager, rappella ſes troupes. Elles partirent de nuit ſans en avertir l'Empereur, qui ſe voyant abandonné de ſes alliés, ſe retira en Bithynie ſur les bords du Rhyndacus, près d'un château qu'il y avoit fait conſtruire. Il y reçut des renforts aſſez conſidérables, pour ne pas craindre les deux Princes Turcs, ſuppoſé même qu'ils ſe joigniſſent enſemble.

JEAN.
AN. 1126.

JEAN.
An. 1127.
XVII.
Priſe & perte de Gangres.

Après l'hiver il retourna en Paphlagonie, & alla mettre le ſiége devant Gangres ſur la frontiere de Galatie. C'étoit une ville ancienne, célebre & bien fortifiée, dont les Turcs s'étoient emparés depuis peu de temps. La garniſon qui étoit nombreuſe & compoſée de braves ſoldats, rejetta d'abord les propoſitions de l'Empereur, & rendit menaces pour menaces. On forme le ſiége, on fait jouer les machines contre les tours & les murailles. Leur force réſiſte aux coups des béliers; le roc qui ſervoit de fondement aux murs, rend la ſappe impraticable. Mais la place avoit ce déſavantage qu'elle étoit commandée de fort près par des collines. Jean y fit tranſporter ſes baliſtes, qui lançant des pierres dans la ville, ne laiſſoient de ſûreté ni dans les rues ni dans les maiſons. La ville n'étoit plus qu'un monceau de pierres, lorſque la garniſon demanda à capituler. Elle convint de rendre la place, pourvu qu'on lui permît de ſe retirer où elle voudroit, & qu'on lui remît tous les priſonniers que les Grecs avoient faits

dans cette guerre. La condition fut acceptée, & tourna au profit de l'Empereur. La plûpart s'engagerent dans l'armée de l'Empire, préférant à la liberté le service d'un Prince, dont la bonté égaloit la valeur. Jean laissa dans Gangres une garnison de deux mille hommes & reprit le chemin de Constantinople. Dès qu'il fut éloigné, les Turcs, dont le nombre étoit inépuisable, étant revenus avec plus de forces qu'auparavant, s'emparerent de nouveau de la ville & en demeurerent les maîtres.

JEAN. An. 1127.

XVIII. Divers évènemens.

Petrus Cluniac. l. 4. epist. 39, 40. Alberic chr. p. 274. Leo. Allat. de eccl. or. & oc. perpet. consensu l. 2. c. 11, 12. Or. christ. T. I. p. 266. Du Cange not. in Cinn. p. 435. Fleury hist. Eccl. l. 68. art. 2, 40. l. 69. art. 40. l. 70. art. 19.

La confusion qui regne dans les écrits des Historiens de ce Prince, nous met hors d'état de ranger avec certitude la suite de ses exploits sous les années auxquelles ils doivent se rapporter. Depuis la guerre de Paphlagonie jusqu'à celle de Cilicie, il paroît qu'il s'est passé dix ans, que ce Prince actif & intelligent employa sans doute à régler l'intérieur de ses Etats. Cette partie de son histoire ne seroit ni moins curieuse ni moins utile que ses faits guerriers. Mais Nicétas & Cinnamus tout occupés de combats & de

JEAN. An. 1127.

ſiéges, nous ont dérobé les inſtructions, que la conduite d'un Prince ſi eſtimable auroit pu donner à ceux qui gouvernent les peuples, & auxquels il n'eſt permis d'armer leurs ſujets, que lorſqu'ils ne peuvent ſans deshonneur maintenir la paix. Nous rapporterons dans cet intervalle pluſieurs événemens répandus dans l'hiſtoire du regne de Jean, & dont pluſieurs n'ont pas de date conſtatée. Quoique Michel Cérulaire eut fait fermer à Conſtantinople les Egliſes des Latins, & qu'il eut ôté les Monaſteres aux Abbés & aux Moines attachés à l'Egliſe Romaine, il paroît cependant que Jean vivoit en communion avec le Pape; & l'on voyoit encore à Conſtantinople & ailleurs des Monaſteres & des Egliſes qui ſuivoient le rit Latin. Pierre, Abbé de Clugny, ſollicitoit par lettres l'Empereur de faire reſtituer à ſon Ordre un Monaſtere établi à Civitot; il le prioit de protéger le Roi de Jéruſalem, le Prince d'Antioche, & les autres Francs établis en Orient, & lui offroit en récompenſe de l'adopter au nombre de ſes

confreres, & de l'admettre à la participation de tous les biens spirituels de sa Congrégation, à laquelle les Rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Hongrie & l'Empereur d'Allemagne avoient déja été admis. Rome étoit alors divisée par un schisme. L'Antipape Anaclet envoya un Légat à l'Empereur, pour le mettre dans ses intérêts; mais cette démarche fut sans effet. Le Patriarche Jean l'Hiéromnémon étant mort en 1134 après avoir siégé 23 ans, eut pour successeur Léon Stypiote, qui dans un Synode tenu en 1140 en présence des Princes, condamna les écrits de Constantin Chrysomale. C'étoit un fanatique qui renouvelloit les erreurs des Bogomiles. Quatre ans après, Michel Curcuas, alors Patriarche, tint contre ces mêmes hérétiques un autre Concile, qui les condamna au feu: ce que Balsamon, célebre canoniste de l'Eglise Greque, blâme comme un attentat contre l'autorité temporelle, seule maîtresse de la vie des sujets. Jean envoya des Ambassadeurs à Lothaire Empereur d'Allemagne pour

JEAN.
An. 1127.

JEAN. An. 1127.

confirmer la paix entre les deux Empires, & pour l'exhorter à faire la guerre à Roger Roi de Sicile, dont l'aggrandissement donnoit de l'inquiétude aux Grecs. Lothaire leur donna audience à Mersbourg le jour de l'Assomption, & les renvoya satisfaits de sa réponse avec de riches présens en retour de ceux qu'il avoit reçus. Pour ramener le Clergé de Constantinople à l'Eglise Romaine, Lothaire y envoya Anselme Evêque d'Avelberg en Basse-Saxe. Ce Prélat eut avec les Grecs plusieurs conférences publiques & particulieres sur les articles de doctrine & de discipline contestés entre les deux Eglises, & principalement sur la procession du Saint Esprit & sur les azymes. Quelques années après le Pape Eugène renouvella la même mission; mais avec aussi peu de succès. Jean entretenoit amitié avec les Princes d'Occident. Etienne fils de Caloman Roi de Hongrie avoit été ennemi de l'Empereur tant qu'il avoit vêcu. Il eut pour successeur son neveu Bela fils d'Almus, à qui Caloman avoit fait crever les yeux ainsi qu'à son

fils. Borice fils de Caloman, mais d'une autre mere qu'Etienne, prétendit au royaume de son pere. Pour s'appuyer d'une alliance respectable, il passa en Grece, & épousa une parente de l'Empereur Jean. Mais ce mariage ne le plaça pas sur le trône. Après une guerre, dans laquelle Jean ne prit point de parti, Bela demeura paisible possesseur de la Couronne.

JEAN. An. 1137.

XIX. Etablissement de la quatrieme Arménie.

Jean conservoit sur la ville d'Antioche les mêmes prétentions que son pere. Le traité de Duras étoit presque oublié; mais celui qu'Alexis avoit fait avec les Princes croisés, lorsqu'ils entrerent en Asie, & par lequel toutes les villes de l'ancien domaine de l'Empire devoient être remises entre les mains de l'Empereur après la conquête, subsistoit toujours dans l'esprit des Empereurs, & Jean demandoit sans cesse la restitution d'Antioche. Boëmond II prévoyant que ce Prince guerrier ne seroit pas long-temps sans employer la force des armes, voulut se faire un boulevard de la Cilicie. Ce pays conquis par les Croisés étoit demeuré attaché à la prin-

Cedr. p. 444. Scylitz. p. 866. Guill. Tyr. l. 10. c. 1. Jac. Vitri. Sanut. l. 3. part. 8. c. 16. Brompton. chron. Wilbrand d'Oldembourg. Rivola dict. Armeno-Latin. Mʃ. de M. du Cange. M. Pellerin, lettre II sur diverses médailles p. 116 & suiv.

JEAN. An. 1137. cipauté d'Antioche. Mais une peuplade d'Arméniens, qui étoient venus s'établir entre les rochers du mont Taurus, y faisoit de grands progrès. Léon un de leurs Princes, nommé Livon dans la langue Arménienne, s'étoit rendu redoutable par sa valeur. Quoiqu'il ne prit pas le titre de Roi, il s'étoit fait une espece de royaume. C'est ici l'occasion de faire connoître cette nouvelle dynastie, qui devint célebre en ce temps-là par la bravoure des Princes, & par le mélange de leurs intérêts avec les Puissances voisines. L'ancienne Arménie située aux sources de l'Euphrate & du Tigre, s'étendoit dans un vaste pays hérissé de hautes montagnes, coupées par de fertiles vallées, où s'élevoient des villes renommées par leur antiquité, leurs richesses, & enfin par les conquêtes des Romains. Cette nation naturellement commerçante & portée à se répandre, s'étoit de bonne heure étendue au-delà de l'Euphrate, dont elle occupoit la rive occidentale depuis la Comagène jusque vers le Pont-Euxin. On nommoit cette contrée l'Arménie

mineure : Mélitine, nommée depuis Malatia, en étoit la capitale. Vers le regne d'Héraclius les guerres continuelles des Grecs & des Perses ravageant les deux Arménies, firent passer un grand nombre d'habitans dans le Pont & la Cappadoce ; ce qui forma une troisieme Arménie, qu'on appella le Theme Arméniaque, dont la capitale étoit Amasie. Enfin les ravages des Turcs ayant chassé de ce pays une multitude d'Arméniens, ils se cantonnerent dans les montagnes de la Cilicie, & y établirent diverses principautés dans les gorges & sur les hauteurs escarpées du mont Taurus. Postés dans ces lieux presque inaccessibles, entre les rochers & les précipices, il y bâtirent des châteaux, où chaque chef résidoit, & d'où il commandoit à la peuplade d'alentour. Indépendans les uns des autres, tantôt ils se faisoient mutuellement la guerre, pour aggrandir leur territoire, tantôt ils se réunissoient pour repousser les attaques des Turcs, ou pour leur enlever quelque ville. Quoiqu'ils fissent comme les Grecs profession de

Jean.
An. 1137.

JEAN. An. 1137. la Religion Chrétienne & qu'ils y fussent même fort attachés, ils n'épargnoient pas les terres de l'Empire. Ils disputerent long-temps aux Princes d'Antioche ce que ceux-ci possédoient au-delà du mont Amanus, & s'emparerent par succession de temps de la Cilicie entiere depuis le golfe d'Issus jusqu'à Antioche de Cilicie au pied du mont Cragus, dans l'espace de quatre-vingt lieues. C'étoit une lisiere étroite, bornée au midi par la mer, au septentrion par le mont Taurus. Ils releverent le château de Sis ruiné par les Sarasins sous le regne de l'Empereur Absimare; & lorsque la famille d'un de leurs Princes nommé Rupin, dont le nom se communiqua à ses descendans, eut pris le dessus sur tous les autres petits Princes, & qu'elle se fût formé un royaume, Sis devint la résidence du Roi, & une cité considérable. Elle n'étoit point fortifiée, mais elle avoit sur la montagne un château très-fort, au pied duquel la ville s'élevoit en amphithéatre à huit ou dix lieues au nord d'Anazarbe. Dans la suite ces Rois se

fortifierent encore par des alliances & des mariages avec les Rois de Jérusalem, les Princes d'Antioche & les Comtes d'Edesse.

XX.
Religion & mœurs des Arméniens.

Dès l'an 1060 les courses des Turcs avoient obligé le Catholique d'Arménie (c'est ainsi que se nommoit le Patriarche) à transporter son siége à Sébaste ; d'où il fut transféré à Sis, où il subsista près de 300 ans. Les Arméniens s'accordoient avec les Grecs presque sur tous les dogmes de la religion, mais non pas sur les pratiques. Ennemis des Grecs auxquels ils avoient été long-temps assujettis, ils affectoient de s'éloigner de leurs usages. Ils avoient une langue & des caractéres propres, & faisoient l'office en langage vulgaire. Ils ne jeûnoient ni ne célébroient les fêtes les mêmes jours que les Grecs. Dans leur carême ils s'abstenoient de chair, d'œufs, de laitage & même de poisson, d'huile & de vin ; mais ils se permettoient les fruits & les légumes autant de fois qu'ils vouloient & à toutes les heures du jour. Ils ne mêloient point d'eau au vin dans le Calice. Dans la suite lorsque

JEAN. An. 1137. le Roi reçut l'inveſtiture de l'Empereur Henri par les mains de l'Archevêque de Mayence, ils promirent obéiſſance au Pape & à l'Egliſe Romaine; mais ils ne voulurent rien changer à leurs anciennes obſervances. Tous étoient ſoldats; preſque auſſi ſauvages que les montagnes qu'ils habitoient, toujours les armes à la main contre les Turcs, contre les Princes d'Antioche; auſſi prompts à changer d'alliance, qu'à en contracter ſelon leurs intérêts.

XXI. Conquêtes de Jean en Cilicie. *Nicet. c. 6, 7. Cinn. l. 1. c. 7, 8.*

Léon avoit étendu ſon domaine aux dépens des Princes d'Antioche. La fortune l'ayant abandonné dans une bataille, il fut pris, conduit à Antioche & enfermé dans une priſon. Il étoit dans les fers, lorſque Boëmond II ſon vainqueur fut défait & tué dans un combat contre le fameux Zengui Sultan d'Alep & de Moſul, dont les Hiſtoriens des Croiſades, qui le nomment Sanguin, font un monſtre de cruauté, & les écrivains Arabes, un héros. Boëmond ne laiſſoit qu'une fille âgée de trois ans, nommée Conſtance. Pour l'appuyer d'une

protection puissante, ses tuteurs rechercherent l'alliance de l'Empereur; ils lui offrirent leur Princesse pour Manuel le plus jeune de ses fils. Il est étonnant que l'Empereur n'ait pas profité de cette occasion de réunir cette ville à l'Empire. Il refusa le mariage & s'en repentit bientôt. Raymond fils puîné de Guillaume IX Comte de Poitiers, faisoit alors le voyage des saints Lieux, caché sous l'habit de mendiant, selon une dévotion fort à la mode en ce temps-là. Foulques Roi de Jérusalem l'ayant reconnu, résolut de procurer une grande fortune à ce Prince, qui n'étoit venu chercher que des indulgences. Il étoit tuteur de Constance; il conseilla à ses collégues de donner Raymond pour époux à leur Princesse, & n'eut pas de peine à obtenir le consentement du Comte, qui se transporta aussitôt à Antioche. On apprit que l'Empereur faisoit de grands préparatifs de guerre pour venir en Syrie. Raymond ne comptant pas assez sur ses forces, mit Léon en liberté, & lui permit de rentrer dans ses États,

JEAN.
An. 1137.

JEAN. An. 1137.

à condition qu'il s'uniroit avec lui contre les Grecs. Léon fidele à sa parole ne fut pas plutôt de retour en Cilicie, qu'il leva des troupes. Il menaçoit Séleucie ville maritime, que les Grecs avoient conservée au milieu des conquêtes des Musulmans. A cette nouvelle l'Empereur se met en camgagne, résolu de ne pas quitter la Cilicie qu'il ne l'ait entiérement recouvrée. Tarse étoit entre les mains des Princes d'Antioche qui en avoient chassé les Turcs. L'Empereur l'assiége & l'emporte d'assaut. Adanes & Mamistra ne font point de résistance. Toutes les places ouvrent leurs portes, ou sont prises d'emblée. Jean nettoye tout le pays par la défaite de diverses bandes, soit de Turcs, soit d'Arméniens, qui voltigeant de toutes parts ne se laissoient atteindre que pour se faire battre.

XXII. Prise d'Anazarbe.

Délivré de ces coureurs qui n'osoient plus se montrer devant lui, il va mettre le siége devant Anazarbe. C'étoit une ville très-peuplée, habitée par les Latins & les Arméniens, bâtie sur une hauteur, & ceinte de for-

tes murailles. Les plus braves des ennemis chaſſés des places qu'ils habitoient, s'y étoient retirés comme dans un aſyle ; ils avoient ajouté de nouveaux ouvrages, & garni de machines tout le contour des murs. La ville étoit en état de faire une longue & vigoureuſe défenſe. L'Empereur y fit marcher d'abord une partie de ſon armée ; c'étoient les troupes Turques qui s'étoient engagées ſous ſes étendards après la priſe de Caſtamone & de Gangres. Il vouloit eſſayer ſi les Arméniens d'Anazarbe, pour lors amis des Turcs, ne refuſeroient pas de ſe ſervir d'eux pour entrer en compoſition. Mais dès qu'ils parurent, les Arméniens ainſi que les Latins les mépriſant comme des déſerteurs, font ſur eux une ſortie générale, les chargent, les mettent en fuite & les pourſuivent vigoureuſement. L'armée Grecque étant accourue au ſecours, les Turcs tournent viſage, & ſoutenus du reſte des troupes ils repouſſent à leur tour les habitans, qui ſe renferment dans leur ville. On dreſſe les batteries, on forme les attaques, on

JEAN.
An. 1137.

JEAN. An. 1137.

foudroye les murs. Les assiégés répondent par des décharges de leurs balistes dont l'exécution étoit encore plus meurtriere. C'étoient des pierres d'une grosseur énorme qui écrasoient les hommes & les toits des béliers, de gros javelots de fer ardent qui portoient l'incendie. Ils sortent eux-mêmes avec fureur, & s'exhortant les uns les autres à vaincre ou à périr, ils massacrent tout ce qui s'oppose, & mettent le feu aux machines qu'ils réduisent en cendres. Ils joignent à cet affreux désordre la risée & l'insulte, n'épargnant pas même la personne de l'Empereur. Lorsqu'ils se furent retirés, on suspendit les attaques pendant quelques jours, & l'on travailla à réparer les ouvrages. Pour garantir les machines d'incendie, on les couvrit au dehors d'un enduit de terre grasse imbibée d'eau, dont on avoit soin d'entretenir l'humidité, en sorte que les javelots enflammés qu'on y lançoit, n'y pouvoient causer de dommage. Il y eut encore plusieurs sorties toujours très-sanglantes. Les Béliers ayant enfin fait breche en plusieurs

endroits, on apperçut une seconde enceinte, derriere laquelle les assiégés se défendirent avec la même opiniâtreté. Ce fut un second siége qui coûta encore beaucoup de sang. Enfin les habitans se rendirent à discrétion. L'Empereur naturellement humain épargna la vie à ces braves gens; il arrêta même le pillage, & se contenta de s'assurer d'Anazarbe.

Jean. An. 1137.

XXIII. Siege de Baca.

Il ne restoit plus aux Arméniens dans les plaines de Cilicie, que la forteresse de Baca. Elle passoit pour imprenable par la force de ses murailles & par sa situation sur une roche escarpée. Aussi les habitans rejetterent-ils avec mépris les propositions que leur fit faire l'Empereur. Irrité de cette fierté insolente, il dispose ses machines, & jure qu'il ne quittera la place qu'après l'avoir prise, fallut-il y passer sa vie, & y recevoir les neiges de tous les hivers. Il fit savoir en même-temps aux assiégés qu'il les combleroit de faveurs, s'ils se rendoient sans résistance; mais qu'il les traiteroit dans toute la rigueur de la guerre, s'ils l'obligeoient de les forcer.

JEAN. An. 1137. Ils n'écouterent ni les promesses ni les menaces. Tous paroissoient résolus à tenir jusqu'à la mort. Mais le plus déterminé de tous étoit un des plus nobles Arméniens, nommé Constantin, fameux par sa bravoure. Non content d'encourager les habitans & de les animer sans cesse contre les Grecs, il se montroit souvent lui-même sur la pointe d'un roc qui surpassoit les murs de la place, & de-là il accabloit à grands cris d'injures atroces & grossieres & l'Empereur & sa femme & ses filles. Fier de ses forces & de sa taille gigantesque, il insultoit toute l'armée, & défioit le plus fort & le plus vaillant à un combat singulier. L'Empereur chargea ses Officiers de chercher quelque soldat, qui fût capable de tenir tête à ce fanfaron brutal. Un Macédonien nommé Eustrate fut choisi pour tenter l'avanture. Il sort du camp armé d'un bouclier & d'une large épée. Arrivé au pied de la muraille, il invite l'Arménien à venir se mesurer avec lui. Constantin piqué de cette hardiesse descend en courant, & ayant joint l'ennemi qu'il méprise,

il lui porte des coups terribles, qu'Eustrate pare de son bouclier. La partie sembloit être si inégale entre un géant hautain & vigoureux, & un soldat modeste & de petite taille, que l'Empereur avoit perdu toute espérance. Cependant l'armée Grecque encourageoit son champion, & lui crioit de frapper hardiment. On le voyoit souvent lever le bras, & autant de fois abaisser son épée, comme s'il eût été retenu par quelque enchantement. Enfin après avoir long-temps balancé son coup, il le décharge sur le grand bouclier de l'adversaire & le tranche par le milieu. Il auroit du même effort ouvert le ventre de l'Arménien, si celui-ci n'eût pas tenu le bouclier loin de son corps. Les Grecs poussent un cri de joie, & Constantin découvert s'enfuit & rentre dans la place, tout confus. On ne le vit plus paroître; on n'entendit plus sa voix insolente. Eustrate reçut les récompenses qu'il méritoit. La défaite d'un guerrier regardé comme invincible, abbatit le cœur des habitans. La place se rendit, Constantin fut mis dans les fers, & conduit

JEAN. An. 1137.

JEAN. An. 1137.

au bord de la mer, pour être transporté à Constantinople. Le vaisseau n'avoit pas encore levé l'ancre, que les valets qu'on lui avoit laissés pour le servir, ayant trouvé moyen de le délivrer de ses chaînes pendant la nuit, il tombe sur ses gardes, les massacre & prend la fuite. Mais avant que d'avoir le temps d'exciter de nouveaux troubles, il fut repris & remis entre les mains de l'Empereur. Les Arméniens repoussés dans leurs montagnes ne s'affranchirent du joug de l'Empire que par la difficulté de pénétrer dans les défilés, & sur les roches impraticables du mont Taurus.

XXIV. Jean devant Antioche. *Cinn. l.* 1. *c.* 8. *Orderic. l.* 13. *Guill. Tyr. l.* 14. *c.* 24. *& seqq.*

Maître de la Cilicie entiere, Jean marcha vers Antioche. Arrivé devant cette ville, qui depuis quarante ans causoit aux Empereurs tant de regrets & de jalousie, il campe à quelque distance, & differe les approches, dans l'espérance que les habitans aimeroient mieux entrer en négociation, que de s'exposer aux travaux & aux dangers d'un siége. Raymond craignant de ne pouvoir résister à de si grandes forces, envoya demander du secours

à

à Foulques Roi de Jérusalem. Ce Prince marchoit alors au château de Montferrand, place importante du comté de Tripoli, assiégée par le redoutable Zengui. Foulques promet de courir au secours d'Antioche, dès qu'il aura fait lever le siége de Montferrand; mais ayant été peu après défait dans une grande bataille, & s'étant enfermé dans la place, où il fut étroitement assiégé, il se vit lui-même dans le plus pressant besoin d'être secouru. Loin donc d'être en état de marcher à Antioche, il dépêcha des couriers à Raymond, à Joscelin Comte d'Edesse, aux troupes restées à Jérusalem, pour leur mander le danger où il étoit & les presser de venir l'en délivrer. Une proposition aussi extraordinaire que celle d'appeller à son secours des gens eux-mêmes menacés d'un siége, fut néanmoins favorablement écoutée. Les intérêts des Croisés étoient unis alors par des liens indissolubles. Raymond donne ses ordres pour la défense de la ville en son absence, & suivi de ses meilleures troupes il sort d'Antioche, & prend

JEAN. An. 1137.

la route de Montferrand. Mais avant son arrivée les assiégés accablés de fatigues & de blessures, ne sachant pas que les secours étoient si proches, avoient rendu la place, & Zengui mieux instruit de la marche de tant de troupes, qui alloient lui tomber sur les bras, avoit accordé une composition honorable. Le Prince d'Antioche retourna donc sur ses pas, avec des remercimens de sa diligence, dont le Roi de Jérusalem ne pouvoit plus profiter.

XXV. Accommodement de l'Empereur avec le Prince d'Antioche.

Pendant l'absence de Raymond l'Empereur s'étoit approché de la ville, & le Prince n'y pouvoit rentrer sans percer l'armée Impériale. Il attend la nuit, se met à la tête des siens, entre dans le camp ennemi sans être reconnu, comme si sa troupe eût été un détachement de l'armée Impériale qui revenoit du pillage. Il pénétre en silence jusqu'auprès de la tente de l'Empereur. Là ses gens poussent un grand cri & chargent ceux qui s'opposent à leur passage. Les Grecs prennent l'effroi, tout fuit jusqu'à une lieue du camp; Raymond ne les pour-

ſuit pas plus loin, & rentre dans la ville au bruit des acclamations de tous les habitans, qui ſortent auſſitôt & pillent le camp des Grecs. L'Empereur rallie ſon armée & ſe rapproche de la ville. Il met en mouvement ſes machines. Les traits & les pierres pleuvent de toutes parts; on travaille à combler les foſſés pour aller à la ſappe, ouvrir une breche, donner l'aſſaut. Les aſſiégés de leur côté font tant de nuit que de jour de fréquentes ſorties, & ſe défendent avec courage. Mais les plus ſenſés s'apperçurent bientôt que les forces n'étoient pas égales, & qu'il faudroit enfin céder à un Prince habile, infatigable, plein de valeur, que leur réſiſtance auroit irrité. Ils engagerent donc Raymond à traiter d'accommodement, & de ſon conſentement pluſieurs d'entr'eux paſſerent au camp de l'Empereur, dont la bonté naturelle leur donnoit de bonnes eſpérances. En effet il ne leur fut pas difficile de l'adoucir. On convint d'une entrevue entre les deux Princes. Jean repréſenta à Raymond qu'*Antioche étoit une ville de l'Empire*;

JEAN.
An. 1137.

JEAN. An. 1137. *que Boëmond avoit fait hommage à l'Empereur, & s'étoit engagé à lui remettre toutes les places de l'Empire qu'il reprendroit sur les Musulmans.* Raymond répondit *qu'il n'étoit pas garant des promesses de Boëmond, qu'il avoit reçu cette ville pour dot de Constance; qu'il avoit promis foi & hommage au Roi de Jérusalem tuteur de la Princesse; qu'il le consulteroit sur la demande de l'Empereur, & qu'il ne feroit rien sans son avis.* L'Empereur lui accorda une tréve pour consulter le Roi. Foulques alors malade répondit, *que Jean ne disoit rien que de vrai; que pour lui il n'étoit pas en état d'aller secourir Raymond; qu'il lui conseilloit de s'accommoder avec l'Empereur, grand & puissant Prince, capable de rendre de grands services aux Latins; que pour conserver Antioche avec justice, il devoit la recevoir des mains de l'Empereur, qui en étoit le légitime Souverain.* On voit par cette réponse, que Foulques Prince religieux ne s'arrêtoit pas au prétexte que les Latins avoient allégué jusqu'alors pour demeurer seuls maîtres

d'Antioche. Raymond ſuivit cet avis. Il vint en perſonne faire hommage à l'Empereur, & lui jurer fidélité, s'engageant par ſerment en préſence de toute la Cour Impériale à lui donner libre entrée dans ſa ville toutes les fois que l'Empereur le jugeroit à propos & avec tel cortège qu'il voudroit choiſir. L'Empereur de ſon côté promettoit qu'après avoir pris Alep, Shizar, Hama, Hems (c'étoient les villes anciennement nommées Berée, Lariſſe, Epiphanée, Emeſe) il les mettroit entre les mains du Prince d'Antioche, qui ſe feroit un Etat de ces villes & de leurs environs; que ce nouvel Etat appartiendroit en propriété aux Princes d'Antioche, mais à condition de le poſſéder comme Fief de l'Empire. Après cet engagement mutuel l'Empereur donna à Raymond l'inveſtiture d'Antioche & des quatre villes, dont il eſpéroit faire la conquête dans le cours de la campagne prochaine. On arbora ſur la citadelle l'étendard Impérial, & Raymond rentra dans la ville comblé de préſens. Comme l'hiver approchoit, l'Empe-

JEAN.
An. 1137.

JEAN. An. 1137.

reur se retira en Cilicie, où il distribua des quartiers à ses troupes dans le voisinage de Tarse, près de la mer.

An. 1138. XXVI. Prise de Piza. *Nicet. c.* 8. *Cinn. l.* I. *c.* 5.

Dès que la saison permit d'entrer en action, il s'approche de l'Euphrate & met le siége devant Piza, place très-forte environnée d'une double muraille, défendue d'un côté par un fossé profond, de l'autre par un roc inaccessible. A la premiere vue de l'armée Grecque, qui avançoit dans la plaine, les Musulmans font une terrible sortie & tombent si vivement sur l'avant-garde qu'ils la mettent en déroute. L'Empereur plus indigné de la lâcheté des siens, que de l'audace des ennemis, court lui-même à la tête des troupes de sa maison, & repousse les Turcs avec tant de carnage, qu'ils n'oserent plus se hasarder hors de leurs murailles. On comble le fossé; les béliers, les balistes battent avec tant de succès, que les tours écroulées ouvrent la place en plusieurs endroits; & les assiégés effrayés de cette furieuse tempête, sans attendre l'assaut, sortent eux-mêmes par les breches, viennent en foule se jetter aux pieds de

l'Empereur, lui abandonnant toutes leurs richesses, pour racheter leur vie. Jean envoye à Antioche les prisonniers & le butin sous la conduite de Thomas un de ses Secrétaires. Celui-ci plus habile à dresser des dépêches qu'à commander des soldats, est attaqué en chemin par un corps de Turcs. Il perd les dépouilles & les prisonniers, & se sauve lui-même à grande peine. L'Empereur fait passer l'Euphrate à un détachement, qui rapporte un grand butin. Il donne Piza au Comte d'Edesse, laisse à gauche Bempeze, ville ouverte qu'il ne daigne attaquer, & à la priere du Prince d'Antioche, qui l'accompagnoit dans cette expédition ainsi que le Comte d'Edesse, il prend la route d'Alep.

JEAN. An. 1138.

XXVII. Attaque inutile d'Alep.

Cette ville qu'il avoit promise au Prince d'Antioche, comme une conquête facile, trompa ses espérances. Capitale d'une Sultanie elle étoit forte, peuplée, défendue par des troupes nombreuses & aguerries. A la premiere approche de l'armée Impériale, la garnison sortit & fut repoussée. Ce mauvais succès ne la découragea pas.

JEAN. An. 1138.

Elle continua d'inquiéter les assiégeans par de fréquentes sorties, où les Grecs toujours vainqueurs payoient bien cher leur avantage. L'Empereur qui faisoit sans cesse le tour de la place, pour diriger ses attaques, courut plusieurs fois risque de la vie; toutes les machines étoient pointées contre sa personne. Ce danger loin d'abattre son intrépidité naturelle, l'auroit rendu plus opiniâtre, si le terrain d'alentour eut pû fournir des subsistances à son armée. On étoit aux premiers jours du printems, & la terre ne donnoit encore ni grains ni fourrages. D'ailleurs ce pays aride & sablonneux ne produisoit ni bois pour la construction des machines, ni assez d'eau pour abbreuver les hommes & les chevaux. Il écouta donc les conseils de la prudence, & malgré les raisons qui l'attachoient au siége d'Alep, il l'abandonna pour lors & prit la route de Shizar. Il se rendit en passant maître du château de Pherep, de Chama & de Capharda nommée encore aujourd'hui *Cafartab*, place forte, qui tenoit dans sa dépendance une assez

grande étendue de pays. Elle fit peu de résistance.

JEAN. An. 1138. XXVIII. Siége de Shizar. *Nicet. c.* 8. *Cinn. l.* 1. *c.* 8. *Guill. Tyr. l.* 15. *c.* 1, 2, 3, 4, 5. *Sanut. l.* 3. *part.* 6. *c.* 17.

On approchoit de Shizar, ville opulente & forte, bâtie sur la rive gauche de l'Oronte, entre une montagne & le fleuve qui baignoit une partie de ses murs. On rencontra en chemin la petite ville d'Istrie, que les Patzinaces emporterent d'emblée ; & qui leur fut donnée au pillage. Tous les Emirs des environs s'étoient renfermés avec leurs troupes dans Shizar pour la défendre. Il falloit passer le fleuve pour l'assiéger. Mais pendant que l'armée étoit encore dans la plaine en-deçà du fleuve, la cavalerie Musulmane l'ayant traversé, vint avec audace attaquer à coups de traits les troupes Impériales. Malgré la vîtesse de leurs chevaux on les atteignit, on les mit enfuite, on les précipita dans le fleuve. Ce premier échec les rendit plus circonspects ; renfermés dans leurs murailles, ils laisserent ravager impunément leurs campagnes. L'Empereur ayant passé le fleuve, attaqua le fauxbourg, qui étoit lui-même une seconde ville, entourée de murailles

JEAN. An. 1138.

& flanquée de tours. Pour ne pas fatiguer ſes troupes, il les partagea en quatre corps, ſelon les Nations qui compoſoient ſon armée; c'étoient des Macédoniens, des Grecs, des Patzinaces, des Turcs qui s'étoient mis à ſon ſervice dans la guerre de Paphlagonie, ainſi que nous l'avons raconté. Il employoit tour à tour ces quatre diviſions. Accoutumé à partager la fatigue & le péril dans les ſiéges comme dans les batailles, il couroit de rang en rang l'épée à la main, couvert d'une cuiraſſe & d'un caſque d'or, encourageant ſes ſoldats par ſes paroles, par les récompenſes qu'il promettoit aux plus vaillans, & plus encore par ſon exemple. Il animoit, il dirigeoit les batteries; il relevoit par des troupes fraîches celles qui étoient fatiguées; infatigable lui-même il étoit en mouvement depuis le matin juſqu'au ſoir, ſans ſonger à prendre de nourriture. Pendant qu'il travailloit avec tant d'ardeur, le Prince d'Antioche & le Comte d'Edeſſe, jeunes tous deux & livrés aux amuſemens de leur âge, paſſoient la journée

JEAN. An. 1138.

à jouer enſemble dans leur tente, & rallentiſſoient par ce mauvais exemple, & par leurs railleries l'activité des autres Officiers. L'Empereur tâcha plus d'une fois, mais envain, de leur faire comprendre qu'ils ſe deshonoroient par cette conduite frivole, & qu'il leur étoit honteux de prendre ſi peu de part à une conquête, qui les intéreſſoit plus que lui-même. La vive réſiſtance des aſſiégés commençoit à rebuter les Grecs; & l'Empereur dont le courage ne ſe laſſoit point, au déſeſpoir d'en trouver ſi peu dans ſes troupes, les excitant, les réprimandant, mettant tout en œuvre pour les embraſer de la même ardeur, vint enfin à bout de forcer le fauxbourg. Tout fut paſſé au fil de l'épée. On n'épargna que les Chrétiens & ceux qui demandoient à l'être.

XXIX. Shizar obtient la paix de l'Empereur.

L'Empereur maître du fauxbourg tourna toutes ſes attaques contre la place. Il fut repouſſé au premier aſſaut. Cependant les habitans craignant d'être forcés & traités avec la même rigueur que leurs compatriotes, de-

JEAN. An. 1138.

manderent une suspension d'armes ; pendant laquelle Machedol leur Commandant envoya secrettement supplier l'Empereur d'épargner la ville & les habitans, lui offrant pour obtenir cette grace une grande somme d'argent. L'Empereur refusa d'abord toute composition. Mais ayant éprouvé dans une nouvelle attaque, que ce siége lui coûteroit beaucoup de sang, indigné d'ailleurs de la nonchalance du Prince d'Antioche, il écouta enfin les propositions des assiégés. Ils lui apporterent une somme considérable, & s'obligeoient à payer un tribut annuel. Entre les présens qu'ils lui firent de beaux chevaux Arabes, d'étoffes de soie brochées d'or, d'une table enrichie de pierreries, étoit une croix d'une seule pierre précieuse, d'un prix inestimable. C'étoit un ouvrage travaillé autrefois par l'ordre du grand Constantin, & qui étoit tombé entre les mains des Musulmans dans la défaite de Romain Diogène. L'Empereur fit aussitôt publier le départ. En-vain Raymond & Joscelin, se repentant trop tard de leur inaction, lui

firent les plus vives inſtances pour l'engager à révoquer cet ordre. Quelques-uns diſoient que la mauvaiſe conduite de Raymond étoit un effet de la malice de Joſcelin, & que le Comte jaloux de l'aggrandiſſement du Prince d'Antioche, l'avoit détourné des occupations ſérieuſes, pour le rendre mépriſable à l'Empereur. L'armée Grecque dans ſon retour fut attaquée par un Général Turc, qui à la tête de pluſieurs eſcadrons tomba ſur l'arriere-garde avec grand tumulte. Mais il fut ſi mal reçu, qu'il fut bientôt obligé de prendre la fuite, laiſſant ſur la place un grand nombre de ſes gens.

JEAN. An. 1138.

XXX. L'Empereur à Antioche.

En exécution du traité d'Antioche l'Empereur devoit y être reçu avec tel cortège qu'il voudroit y conduire. Auſſi y entra-t-il avec ſes fils qui l'accompagnoient dans cette guerre, & une partie de ſon armée. Le Prince d'Antioche & le Comte d'Edeſſe tenoient la bride de ſon cheval; le Patriarche ſuivi du Clergé & du peuple vint en proceſſion au-devant de lui, chantant des pſeaumes & des hymnes

JEAN. An. 1138.

au ſon de quantité d'inſtrumens de muſique. On le conduiſit ainſi à la grande égliſe & delà au palais. Il s'y repoſa pluſieurs jours, pendant leſquels il fut honoré comme le maître, exerçant l'autorité Souveraine, & prodiguant ſes faveurs au Prince, au Comte, aux autres Seigneurs, & à tous les habitans. Au bout de quelque temps ayant mandé le Prince, le Comte & les principaux, & adreſſant la parole à Raymond : » Prince, lui dit-» il, vous ſavez ce que j'ai fait juſ-» qu'ici pour vous délivrer d'un voi-» ſinage dangereux, & vous conqué-» rir un royaume. Mon intention eſt » de ne pas abandonner cette noble » entrepriſe. Mais vous n'ignorez pas » qu'elle demande de longs travaux » & de grandes dépenſes. Il eſt né-» ceſſaire que vous nous mettiez entre » les mains la garde de cette ville, » afin que nous puiſſions y dépoſer no-» tre tréſor, & que vous donniez à nos » troupes liberté entiere d'y entrer & » d'en ſortir. Nulle place n'eſt plus » propre à nous ſervir de magaſin & » de place d'armes, pour le ſiége

» d'Alep & du reste de la Syrie, dont » nous avons promis & nous vous pro- » mettons encore de vous rendre maî- » tre. Contribuez-y de votre pouvoir. » Antioche vous appartiendra toujours » en propriété; nous n'en demandons » que l'usage, comme Seigneur suze- » rain «. A ces paroles le Prince & les Seigneurs demeurerent interdits. Se défiant de la bonne-foi de l'Empereur, comme ils en manquoient eux-mêmes, ils craignoient que cette ville achetée du sang des Croisés, & dont la perte entraîneroit celle de la Syrie, ne passât entre les mains des Grecs. D'un autre côté ils n'étoient pas en état de résister à l'Empereur, s'il vouloit user de violence. Comme tous gardoient le silence, le Comte d'Edesse plus hardi & plus adroit que les autres prit la parole: » Seigneur, dit-il, nous » sentons tous que dans ce que deman- » de Votre Majesté, Elle cherche » notre intérêt plus que le sien propre. » Mais il est besoin de prendre quel- » ques mesures pour en assurer l'exé- » cution; elle ne dépend pas du Prin- » ce seul. Il gouverne un peuple ardent

JEAN.
An. 1138.

JEAN. An. 1138. » & prompt à prendre l'allarme. Laiſ-
» ſez-nous le temps d'aviſer aux moyens
» de lui faire accepter ſans murmure
» un arrangement qui nous eſt très-
» agréable «. Une propoſition ſi rai-
ſonnable fut approuvée de l'Empe-
reur ; il leur donna quelques jours
pour diſpoſer le peuple, & congédia
l'aſſemblée avec de grands témoigna-
ges de ſatisfaction.

XXXI. Il eſt obligé d'en ſortir.

Le Comte ne fut pas plutôt retiré dans ſa maiſon, qu'il envoya dans la villes des émiſſaires ſecrets, qui répandant de toutes parts les prétentions de l'Empereur, allarmerent le peuple & l'exciterent à prendre les armes. Le ſoulévement devient bientôt général ; on s'attroupe, on menace de faire main-baſſe ſur les Grecs. Le Comte feignant d'être expoſé à la colere du peuple & de craindre pour ſa vie, court tout éperdu au Palais, & ſe jette aux pieds de l'Empereur. » Seigneur, s'écrie-t-il, je demande
» pardon à Votre Majeſté, de venir
» me préſenter devant Elle, ſans ob-
» ſerver les égards qui lui ſont dûs &
» les uſages de la Cour Impériale ;

» mais une urgente néceſſité diſpenſe » de toutes les Loix. Ce n'eſt qu'à l'a- » bri de votre Trône que je puis trou- » ver un aſyle contre la rage d'un peu- » ple qui me pourſuit pour me mettre » en pieces. » L'Empereur lui demandant quel étoit le ſujet de cette émeute ſoudaine : » Je repoſois tran- » quillement, répondit-il, lorſqu'une » foule ſéditieuſe, armée de tout ce » qui peut ſervir d'inſtrument à la » fureur, eſt venue envelopper mon » hoſpice, pouſſant des cris affreux, » demandant qu'on lui livrât le Com- » te d'Edeſſe, ce traître, cet aſſaſſin » du peuple d'Antioche, qu'il vendoit » à l'Empereur. Altérés de mon ſang » ils ont enfoncé les portes ; chacun » d'eux m'apportoit la mort. Je me » ſuis échappé par miracle ; ſauvez- » moi de leurs mains «. En même-temps l'Empereur entend un bruit effroyable ; on crioit de toutes parts, *Antioche eſt perdue ; elle eſt vendue aux Grecs ; quittons les demeures de nos peres ; ſauvons-nous dans les déſerts.* Animés par ces clameurs les habitans devenus forcenés ſe jettent ſur tous ceux qu'ils rencontrent du cortège de

JEAN. An. 1138.

JEAN.
An. 1138.

l'Empereur. Ils les aſſomment, ils les maſſacrent, ils pourſuivent juſqu'au Palais ceux qui leur échappent. L'Empereur effrayé mande auprès de lui les Princes & les Seigneurs; & reſſerant ſon indignation dans ſon cœur: *Je vois*, dit-il, *que mes intentions ſont mal interprétées; on me prête des deſſeins ſiniſtres; je compte ſur votre fidélité, & je n'ai garde de vous rendre reſponſables de l'aveugle témérité de cette multitude. Allez calmer ſon emportement; aſſurez-la que dès demain je la délivrerai d'une injuſte défiance, & que je ſortirai d'Antioche.* Tous les aſſiſtans répondent par des louanges de ſa modération & de ſa prudence. Les plus mal intentionnés ſont ceux qui ſe répandent le plus en éloges. Le Prince, le Comte, ceux qui avoient le plus de crédit ſe diſperſent parmi le peuple, & travaillent à le calmer; ce qui leur fut plus difficile, qu'il ne l'avoit été de le ſoulever. On quitte les armes, on ſe retire & la tranquillité eſt rétablie. Dès le point du jour l'Empereur ſort du Palais avec tout ſon cortège, & va camper aux portes d'Antioche.

JEAN. An. 1138. XXXII.

Retour de l'Empereur à Conſtantinople.

Raymond, Joſcelin & les autres Seigneurs voyant l'Empereur hors de la ville, appréhenderent les effets de ſon reſſentiment. Ils vont le trouver & tâchent de ſe diſculper eux-mêmes en rejettant la faute ſur le peuple, qui dans toutes les villes eſt ſujet à ſe livrer à un aveugle caprice, & à ſe porter aux derniers excès ſur le plus léger ſoupçon. Ils lui proteſtent qu'ils n'ont aucune part à cette émeute inſenſée; qu'ils n'en ont été inſtruits que par les effets, & qu'ils ſont prêts à recevoir ſes troupes & à exécuter fidélement tous les articles de la convention. L'Empereur fit ſemblant de les croire; mais bien réſolu de ne plus s'expoſer à un pareil danger, il prétexta des affaires preſſantes qui le rappelloient à Conſtantinople, dont il étoit abſent depuis deux ans. Il leur promit de revenir au plutôt avec des forces ſuffiſantes pour conquérir la Syrie entiére, & faire au Prince d'Antioche un riche & puiſſant royaume. La feinte fut égale des deux côtés. L'Empereur embraſſa les Seigneurs à ſon départ, & les Seigneurs comblant

JEAN. An. 1138.

l'Empereur de vœux & de bénédictions que leur cœur démentoit, le reconduisirent jusqu'aux portes de Cilicie. En passant par la frontiere de Lycaonie, il envoya un gros détachement ravager le territoire d'Icone, pour se venger des incursions que les Musulmans avoient faites sur ses troupes, lorsqu'il étoit entré la premiere fois en Cilicie. On lui ramena grand nombre de prisonniers, de chevaux, de bêtes de toute espece, & avec ce butin il retourna à Constantinople.

XXXIII. Isaac réconcilié avec son frere. *Nicet. c. 9. Cinn. l. 2. c. 2.*

Il y rentra avec son frere Isaac, dont le retour lui causa plus de joie que ses succès. Ce Prince qui avoit contribué avec tant de zèle à mettre la couronne Impériale sur la tête de Jean, & qui en avoit reçu tant de marques de reconnoissance, vivoit d'abord avec lui dans l'union la plus intime. Cette concorde fut altérée par une cause légere, mais tellement exagérée par les flatteurs de Cour, qu'elle détermina Isaac à sortir de l'Empire avec Jean son fils aîné. Isaac étoit vaillant, de haute taille, & d'une figure majestueuse qui manquoit

à l'Empereur, d'ailleurs très-ſupérieur à ſon frere par des qualités infiniment plus précieuſes, mais qui ne s'annoncent que par les actions. Le Prince mécontent ſe retira auprès du Sultan d'Icone, & s'oublia juſqu'à faire des courſes ſur les provinces de l'Empire, ſe déclarant ouvertement l'ennemi de ſon frere. Le défaut d'argent, & la conduite de l'Empereur auſſi ſage que courageuſe, ayant fait échouer toutes ſes entrepriſes, il tomba dans le mépris des Emirs, auxquels il n'impoſoit plus que par ſa naiſſance & ſa bonne mine. Il s'apperçut de ce déchet de conſidération, & regrettant celle dont il avoit joui à côté du trône, il vint avec ſon fils rejoindre ſon frere qui paſſoit près d'Icone. Le généreux Empereur le reçut avec tendreſſe; il lui rendit de bonne-foi ſon amitié, ſans retenir dans ſon cœur aucune de ces traces de reſſentiment, qui revivent ſi aiſément dans l'ame des amis & ſur-tout des Princes réconciliés. Mais l'ambition d'Iſaac troubla encore une fois la paix entre les deux freres. Pendant le dernier voyage que Jean fit en

JEAN. An. 1138.

Syrie, les Miniſtres qu'il avoit chargé du Gouvernement en ſon abſence, découvrirent de nouvelles intrigues formées par Iſaac pour s'emparer de l'Empire. L'Empereur en étant averti donna ordre de le tranſporter à Héraclée en Bithynie, où il reſta priſonnier juſqu'après la mort de ſon frere.

An. 1139. XXXIV. Nouvelle guerre contre les Turcs. *Nicet. c. 9.*

Jean ne s'arrêta pas long-temps à Conſtantinople. Apprenant que les Turcs ravageoient les plaines de Bithynie voiſines du Sangar, il partit, quoique malade, ſans attendre le printemps. Il ne fallut que la nouvelle de ſa marche pour faire prendre la fuite aux Turcs. Il les pourſuivit, leur enleva quantité de beſtiaux, & ſe retira à Lopade près du Rhyndacus. N'ayant plus d'ennemis à combattre, il réſolut d'employer ce temps de paix à ſe précautionner pour la guerre, & à réparer les places de Bithynie pour les mettre en état de défenſe. Comme il comptoit y ſéjourner long-temps, il y fit venir l'Impératrice, & y donna rendez-vous à toutes ſes troupes, qu'il devoit occuper à ces travaux. Ce fut pour tous les gens de guerre un

ſujet de mécontentement & de murmures. *Quelle dureté*, diſoient-ils, *après deux ans de combats, de ſiéges & de fatigues continuelles, de ne pas laiſſer ſes ſoldats jouir quelques momens du repos que leur laiſſent les ennemis; de les arracher du ſein de leur famille dès qu'ils la revoyent après une ſi longue abſence!* Ceux ſur-tout qui n'étoient pas même encore rentrés dans Conſtantinople, ſe plaignoient plus haut que les autres. Ayant été obligés de reſter en chemin, ſoit par maladie ou par cauſe de bleſſures, ſoit par défaut de vivres, ſoit par la perte de leurs chevaux, ils étoient forcés par les gardes des chemins & des ports, de ſe rendre au camp de l'Empereur, ſans avoir la liberté d'aller reſpirer l'air de leur patrie. L'Empereur peu ſenſible à ces plaintes, répétoit ſouvent qu'il ne vouloit pour ſoldats que des hommes qui ne connuſſent d'autre fatigue que l'inaction, d'autre famille que leur troupe, d'autre patrie que leur camp. Mais une nouvelle incurſion des Turcs ne le laiſſa pas long-temps dans ces occupations paiſibles. Le printemps finiſſoit à peine,

JEAN.
An. 1139.

JEAN. An. 1139.

qu'il apprit que ces barbares ravageoient la province de Pont; & que Conſtantin Gabras, Gouverneur de Trébizonde, s'en étoit rendu ſouverain, & avoit ſecoué le joug de l'obéiſſance. Réſolu de repouſſer les barbares, & de châtier le rebelle, il partit de Lopade au commencement de l'été & prit la route de Paphlagonie. Il vouloit pénétrer dans le Pont en côtoyant les bords de la mer, pour être aſſuré de ſes ſubſiſtances, qui lui viendroient par le Pont-Euxin, & pour ne pas courir riſque d'être enveloppé. Il trouva dans cette marche plus de difficulté qu'il ne s'y étoit attendu. Mahomet alors le plus puiſſant des Emirs, après avoir conquis une partie de l'Ibérie & de la Méſopotamie, s'étoit rendu maître de Céſarée en Cappadoce, & ſes troupes paſſoient pour les plus braves de l'Orient. Il fallut diſputer tous les paſſages, & l'armée Grecque haraſſée de fatigues & de combats ne put arriver dans le Pont que vers le ſolſtice d'hiver.

An. 1140.

L'Empereur ſe cantonna dans la ville

ville de Kinta. Mais ſon activité naturelle ne put long-temps ſe contenir. Dès le milieu de l'hiver, il ſe mit en campagne, & entra ſur les terres des Muſulmans, où il porta le ravage. Les Turcs fuyoient devant lui; mais il avoit à combattre des ennemis plus dangereux que les Turcs. C'étoient la diſette & le froid très-rigoureux dans ce pays de montagnes. Preſque tous ſes chevaux & ſes mulets y périrent. Les Turcs inſtruits de ces déſaſtres, venoient l'attaquer par bandes ſéparées, & le harcelant ſans ceſſe, déchargeant leurs fléches & diſparoiſſant auſſitôt, ils lui cauſoient un grand dommage, & échappoient à la pourſuite. L'Empereur fit chercher ce qui lui reſtoit de bons chevaux, les diſtribua ſur-tout aux Latins, meilleurs lanciers que les autres, & les oppoſant aux incurſions des Turcs, il mit à couvert le reſte de ſes troupes. Pour groſſir l'apparence de ſes eſcadrons, il faiſoit porter par ſes gens de pied des enſeignes de cavalerie; ce qui trompa tellement les ennemis, qu'il n'oſerent plus l'attaquer, & le laiſſerent

JEAN.
An. 1140.
XXXV.
Guerre dans le Pont.
Nicet. c. 9, 10.
Cinn. l. 1. c. 9.
Du Cange fam. Byz. p. 189, 190.

JEAN. An. 1140.

approcher de Neocésarée qu'il assiégea. Il y eut en ce lieu plusieurs actions assez meurtrieres, dans une desquelles Manuel âgé alors de dix-huit ans, & le plus jeune des fils de l'Empereur, étant sorti des rangs sans en avoir demandé la permission à son pere, courut pique baissée donner au milieu des escadrons ennemis. La hardiesse du Prince, & le péril où il se précipitoit, attirerent après lui toute l'armée. Ce fut à qui signaleroit son zèle pour l'Empereur en dégageant son fils. Les ennemis furent repoussés avec grand carnage. L'Empereur combla son fils de louanges à la tête de l'armée victorieuse; mais rentré dans sa tente il le réprimanda vivement de sa témérité; on dit même qu'il lui fit essuyer le châtiment imposé selon les loix Romaines aux fautes des moindres soldats.

XXXVI. Désertion du neveu de l'Empereur.

Toute cette campagne se passa au siége de Neocésarée. Les fréquentes sorties des assiégés & les attaques de l'armée Turque, qui venoit sans cesse harceler les assiégeans, retardoient le succès. Enfin la désertion du neveu de

l'Empereur fit abandonner l'entreprise. Jean fils d'Isaac frere de l'Empereur étoit un jeune Prince hautain & opiniâtre. Un jour de bataille l'Empereur voyant à pied un cavalier Italien dont il estimoit la valeur, mais qui étoit démonté, dit à son neveu qui montoit un beau cheval Arabe : *vous avez assez d'autres excellents chevaux ; descendez & donnez celui-ci à ce cavalier.* Le jeune homme piqué de cet ordre, ne répondit rien ; mais se tournant vers le cavalier : *emprunte un cheval*, lui dit-il, *& prends carriere ; tu auras celui-ci, si tu me fais quitter les arçons.* Cependant comme il voyoit la colere monter au visage de l'Empereur, il descendit, se fit amener une autre monture, & piqua sur le champ vers l'armée des Turcs. Arrivé à la portée de leurs traits, il rejette sa lance sur son épaule, ôte son casque & se va joindre à eux. Il en étoit déja connu pour avoir passé quelque-temps parmi eux avec son pere. Ils le reçurent avec joie, persuadés qu'il leur seroit fort utile par la connoissance qu'il

JEAN.
An. 1140.

JEAN. An. 1140.

avoit des forces des Grecs. Devenu traître à ſon Souverain, il ne demeura pas long-temps Chrétien. Ayant embraſſé le Mahométiſme, il épouſa la fille du Sultan d'Icone; & reçut en dot pluſieurs châteaux & de grandes terres avec le ſurnom de Zélébis, qui dans la langue Turque ſignifie un homme de naiſſance illuſtre. Il eut un fils nommé Soliman Schah, duquel ſe vantoit de deſcendre Mahomet II, pour relever par cette noble origine celle des Princes Ottomans. L'Empereur qui avoit déja perdu beaucoup d'hommes & de chevaux & qui manquoit de vivres, ſe doutant que le déſerteur inſtruiroit trop bien les ennemis de l'état de ſon armée, ne s'obſtina pas davantage. Il ſe retira faiſant bonne contenance. Comme ſon arriere-garde étoit continuellement inſultée par les Turcs, il gagna les bords de la mer; & marchant en bon ordre par des chemins où il ne pouvoit être enveloppé, il regagna Conſtantinople le quinze de Janvier, après avoir beaucoup ſouffert cette année ſans aucun avantage qui pût le dédommager de ſes pertes.

La campagne ſuivante fut moins pénible, mais auſſi infructueuſe. Elle ſe paſſa au bord du Rhyndacus ſans aucune action mémorable. Les neiges & les glaces de l'hiver le tinrent quelque-temps comme aſſiégé dans ſon camp & le forcerent enfin à reprendre le chemin de ſa capitale.

JEAN. An. 1141. XXXVII. Campagne du Rhyndacus.

Ce Prince trop guerrier ne trouvoit de repos qu'à la tête de ſes armées. Il partit dès les premiers jours de l'année ſuivante, ſur la nouvelle que les Turcs étoient entrés en Pamphylie, & qu'ils aſſiégeoient Sozopolis. Ses filles dont il étoit tendrement aimé, ne le quitterent qu'avec beaucoup de larmes, comme ſi elles euſſent prévu qu'elles ne le reverroient plus. Arrivé à Attalie il apprit que les Turcs s'étoient retirés, & il s'arrêta quelque-temps dans cette ville pour mettre ordre au gouvernement de ſes nouvelles conquêtes. Près de la ville d'Icone, occupée depuis long-temps par les Turcs, étoit un lac fort étendu, nommé Paſguſa, ſemé de petites iſles peu éloignées l'une de l'autre. Dans chacune de ces iſles s'élevoit une for-

An. 1142. XXXVIII. L'Empereur s'empare des îles du lac d'Icone. *Nicet. c.* 10. *Cinn. l.* 1. *c.* 9.

JEAN. AN. 1142.

tereſſe, qui ſembloit être un écueil au milieu des eaux. Les anciens habitans s'y étoient maintenus; mais détachés de l'Empire, ils n'en avoient conſervé que la religion, & ne reconnoiſſoient d'autre maître que le Sultan d'Icone, où ils alloient & d'où ils revenoient le même jour. L'Empereur campé au bord du lac, leur fit ſignifier qu'ils euſſent à recevoir de ſa part un Gouverneur & des troupes, ou à ſortir de leurs demeures; qu'il leur laiſſeroit libre le chemin d'Icone. Ils ſe mocquerent de ces ordres; & l'Empereur piqué de ce mépris, réſolut d'employer toutes ſes forces à conquérir ces iſles, quoiqu'il vît bien qu'il lui ſeroit impoſſible de les garder. Il fit conſtruire à la hâte des barques, en attacha pluſieurs enſemble, & les chargea de machines pour aller foudroyer ces fortereſſes. Il y réuſſit malgré les orages qui s'éleverent ſur le lac, & qui détruiſirent pluſieurs fois ſon armement. Après des efforts, auxquels ce Prince d'ailleurs prudent & ſage ne s'obſtina que par un point d'honneur vain & frivole, il

mit garnison dans ces places. C'étoient des soldats perdus dont le sort est ignoré; mais qui après le départ de l'Empereur, ne tinrent sans doute pas long-temps dans ces postes isolés.

JEAN. An. 1142.

XXXIX. Mort des deux fils aînés de l'Empereur.

Nicet. c. 10. 11. 12. *Cin. l.* 1. *c.* 10. *Guill. Tyr. l.* 5. *c.* 19. & *seqq. Sanut. l.* 3. *part.* 6. *c.* 17. *Chr. Sti. Ant. Alberic. Chron. p.* 300. *Otho Fris. l.* 1. *c.* 28. *Idem. de gest. Frid. imp. c.* 22. 23. *Ducange fam. Byz. p.* 181.

Jamais il ne s'étoit vu à la tête d'une si belle armée. Presque toutes les forces & les trésors de l'Empire marchoient à sa suite. Il se proposoit de faire la conquête de la Syrie entiere, d'aller à Jérusalem déposer sa Couronne sur le saint Sépulcre pour la recevoir ensuite comme de Jesus-Christ même, & de chasser les Musulmans de toute la Palestine. Mais il cachoit avec soin tous ces desseins, & feignoit de n'avoir en vue que de répondre aux sollicitations du Prince d'Antioche, qui l'invitoit par des lettres fréquentes à venir au plutôt exécuter le traité fait entr'eux quatre ans auparavant. Raymond qui n'avoit gueres plus de prudence que de bonne foi, se flattoit qu'après ce qui s'étoit passé l'Empereur ne seroit plus tenté d'entrer en maître dans Antioche, & qu'il ne songeroit plus qu'à lui procurer un brillant Etat par la conquête

JEAN. An. 1142.

des quatre plus grandes villes de Syrie: Jean qui avoit bien d'autres pensées, méditoit encore un projet important. Manuel le plus jeune de ses fils, étoit le plus chéri. Il lui trouvoit plus d'esprit, de valeur, de ressemblance avec lui-même. Il vouloit lui faire un royaume de la Pamphylie, de la Cilicie, d'Antioche & de l'isle de Cypre. Il ne désespéroit pas même de le faire Empereur au préjudice de ses trois aînés. Jean occupé de tous ces desseins étoit retourné à Attalie, pour se disposer au voyage d'Antioche, lorsqu'il perdit Alexis son fils aîné, qu'il avoit depuis long-temps associé à la dignité Impériale. Ce Prince mourut d'une fievre ardente, & sa mort fut aussitôt suivie de celle de son frere Andronic, qui portoit le tire de Sébastocrator. L'Empereur craignant pour le troisieme, qui commençoit à ressentir quelque atteinte, le fit partir pour transporter à Constantinople les corps de ses deux freres, & leur rendre les devoirs funèbres. Il retint Manuel auprès de lui, & ayant en diligence traversé la Cilicie, il arriva à

la vue du château de Turbessel, à huit ou dix lieues en-deçà de l'Euphrate, sur les terres du Comte d'Edesse, qui ne l'attendoit pas.

JEAN. An. 1142.

XL. Jean devant Antioche.

Joscelin s'étoit trop mal conduit au siége de Shizar, pour se flatter d'être bien voulu de l'Empereur. Il craignoit une invasion contre laquelle il ne pourroit se défendre. L'Empereur qui de son côté avoit sujet de se défier de ce Prince, lui demanda des ôtages, & le Comte ne tarda pas de lui envoyer sa fille Isabelle. Assuré de sa fidélité par ce gage précieux, Jean prit la route d'Antioche, & arriva le 25 Septembre à un château nommé Gast, à quelques lieues de cette ville. Il dépêche de là des courriers à Raymond, & lui renouvelle les mêmes demandes, qui dans son premier voyage avoient fait trembler le Prince & soulevé tout le peuple. Il les appuye des mêmes motifs. Le Prince se trouvant dans un grand embarras, délibere avec son Conseil. Pour le dégager de sa parole, on fut d'avis de le désavouer, comme ayant passé son pouvoir dans le traité qu'il avoit fait.

Jean.
An. 1142.

On députa donc les plus nobles de la ville, qui déclarerent à l'Empereur au nom du Patriarche & des habitans, qu'*ils ne se tenoient pas pour engagés par la parole de Raymond; que ce Prince n'avoit aucun droit sur l'héritage de sa femme; que sa femme même ne pouvoit en aucune maniere disposer de ses domaines sans le consentement des autres Seigneurs & des habitans; que si le Duc & la Duchesse persistoient à en trafiquer ainsi selon leur caprice au détriment de leurs sujets, on les banniroit eux-mêmes de tout le territoire*. L'Evêque de Gabale qui se trouvoit alors dans la ville comme Légat du Pape Innocent II, se joignit à ces députés, & signifia à l'Empereur de la part du Saint Siége, qu'il eût à s'abstenir d'entrer dans Antioche, & de susciter aucun trouble aux Latins établis en Orient. L'Empereur irrité de ces oppositions, permit à ses soldats, sous prétexte qu'ils manquoient de vivres, de ravager le territoire d'Antioche. Ils userent de cette liberté avec tout l'emportement d'une soldatesque effrénée.

Non contens de piller les moissons & les fruits, ils couperent par le pied les arbres fruitiers, brûlerent les habitations & les granges, & firent un horrible dégât qui ne pouvoit être réparé de plusieurs années. Quelques-uns s'emporterent à un tel excès de fureur, qu'ils massacrerent les Hermites des environs, & réduisirent en cendres leurs cellules. L'Empereur demeura chargé de tout l'odieux de ces barbaries, qu'il ne put arrêter lorsqu'il eut une fois lâché la bride à cette fougueuse multitude.

JEAN. An. 1142.

XLI. Il veut aller à Jérusalem.

Pour ne pas s'éloigner d'Antioche, dont il vouloit s'emparer, il lui vint en pensée d'aller passer l'hiver à Jérusalem. Mais il ne montra que le désir de visiter les saints lieux. Il envoya donc des Officiers de distinction en Ambassade à Foulques Roi de Jérusalem, qui vivoit encore & ne mourut que le 13 Novembre de cette année. Il lui mandoit qu'il désiroit ardemment de se transporter dans la ville Sainte pour y honorer les vestiges du Sauveur, & pour offrir aux Chrétiens son secours contre les Infideles.

JEAN. An. 1142.

Le Roi craignant une dévotion ſi bien armée, de l'avis de ſon conſeil, envoya Anſelme Evêque de Bethléem, avec deux autres Seigneurs, porter ſa réponſe à l'Empereur, & lui dire, *qu'il tiendroit à grand honneur de le recevoir dans ſa ville ; mais que dans un Etat auſſi borné que le ſien, il ne pourroit trouver de quoi faire ſubſiſter une ſi grande armée ; que les ſoldats Grecs & ſes propres ſujets ſeroient en danger de mourir de faim : que cependant ſi Sa Majeſté vouloit ne prendre avec elle que dix mille hommes, il iroit au devant d'Elle avec tout ſon peuple ; qu'on la recevroit avec des tranſports de joie, & qu'on lui rendroit les hommages dûs au plus grand Prince du monde.* Ce refus aſſaiſonné de tant de politeſſe ne plut pas à l'Empereur ; il crut qu'il n'étoit pas de la dignité Impériale, d'aller ſe montrer en Paleſtine ſi peu accompagné. Il rendit au Roi les mêmes proteſtations d'amitié qu'il en avoit reçues, & renvoya les Ambaſſadeurs comblés de préſens. Il retourna paſſer l'hiver en Cilicie près d'Anazarbe ; bien réſolu

de rentrer en Syrie, dès que la ſaiſon le permettroit, & d'y ſignaler ſa puiſſance par quelque exploit mémorable.

Jean. An. 1142.

Un accident funeſte renverſa tous ſes projets. Il aimoit la chaſſe & y paſſoit une partie du temps que lui laiſſoient les opérations militaires. Campé dans une vallée entre deux hautes montagnes, qu'on appelloit *les nids des corbeaux*, il ſortit avec ſon équipage ordinaire; & s'étant engagé dans un bois plein de bêtes ſauvages, comme le ſont toutes les forêts du mont Taurus, il vit venir à lui un furieux ſanglier, pourſuivi par ſes chiens. Il attend la bête de pied ferme, & lui plonge ſon épieu dans le corps. Au milieu des violentes ſecouſſes de ce vigoureux animal, le carquois du Prince, rempli de fléches empoiſonnées, s'étant renverſé, un de ces traits meurtriers lui perce la main & y fait une profonde bleſſure. Pour arrêter le ſang, il ſe ſert d'un topique auſſi biſarre que frivole, mais apparemment alors en uſage parmi les chaſſeurs. C'étoit de s'enlever une

An. 1143.
XLII.
Bleſſure mortelle de l'Empereur.

JEAN. An. 1143.

peau du talon, & de l'appliquer sur la blessure, qu'on bandoit ensuite fortement. Il retourne le soir au camp, soupe à son ordinaire & passe assez tranquillement la nuit. Le venin dont on avoit fermé l'issue eut le temps de se répandre dans les veines, & le lendemain l'enflure de sa plaie, accompagnée d'inflammation & de vives douleurs, l'obligea d'avoir recours aux Médecins. Ils leverent ce ridicule appareil, & ayant appliqué une emplâtre qui ne fut pas plus efficace, ils en vinrent à l'incision, qui ne procura aucun soulagement. L'enflure s'étant communiquée au bras tout entier, on fut d'avis de lui couper le bras, sans être cependant assuré si cette opération cruelle lui sauveroit la vie. L'Empereur n'y voulut point consentir, disant *que ce n'étoit pas trop de deux mains pour tenir les renes de l'Empire*. Il se détermina donc à mourir, & le seul regret qu'il témoigna fut de n'avoir pas accompli le pélerinage de Jérusalem, auquel il étoit tellement résolu, qu'il avoit fait faire une lampe d'or du poids de vingt livres, pour

l'offrir au Saint Sépulcre. Le jour de de Pâques, qui tomboit cette année au 4 d'Avril, il reçut le Saint Viatique. A l'heure du souper il fit ouvrir les portes de sa tente, permettant à tous les soldats d'entrer & de lui présenter leurs requêtes. C'étoit par le Conseil d'Axuch, cet estimable Ministre, qu'il voulut donner à ses sujets cette derniere marque de sa bonté. Il en fit autant le lendemain; & s'étant fait servir le souper ordinaire, il en distribua les viandes aux assistans. La nuit suivante il survint un si violent orage, que les torrens qui tomboient des montagnes emporterent le lit ou reposoit l'Empereur. Dès qu'il s'étoit vu menacé de la mort, il avoit fait venir auprès de lui un Moine de Pamphylie, célebre par sa sainteté, pour implorer la miséricorde de Dieu par des prieres continuelles.

JEAN. An. 1143.

XLIII. Il déclare Manuel son successeur.

Le six d'Avril se sentant près de sa fin, il fit appeller les principaux Officiers de l'armée. Les voyant autour de son lit, il rassembla tout ce qui lui restoit de forces, & paroissant seul insensible à ses maux, il leur parla en

JEAN.
An. 1143.

ces termes : » Mes amis, vous ſavez » que les Princes regardent leurs Etats » comme un patrimoine, & qu'ils les » tranſmettent à leurs enfans ſelon le » droit de primogéniture, comme les » particuliers diſpoſent de leurs mai- » ſons & de leurs terres. C'eſt ainſi » que j'ai reçu de mon pere le droit » de commander aux hommes, & » vous penſez ſans doute que j'en » uſerai de même à l'égard de mes » enfans. Il ne m'en reſte que deux, » & vous ne doutez pas que la préro- » gative de l'âge ne détermine mon » choix. Mais l'amour que j'ai pour » vous eſt ſi vrai & ſi déſintéreſſé, » que ſi ni l'un ni l'autre de mes fils » ne méritoit l'Empire, je cherche- » rois un ſucceſſeur hors de ma fa- » mille. Un pilote qui par ignorance » ſe perd avec ſon vaiſſeau, meurt » couvert de honte, & n'en laiſſe pas » moins à celui qui lui a confié le » gouvernail. C'eſt ſe déshonorer que » d'élever en honneur un homme qui » n'en eſt pas digne. Je n'ai que des » graces à rendre au maître des Souve- » rains pour les deux fils qu'il a bien

JEAN. An. 1143.

» voulu me laiſſer. Ils ont tous deux
» d'excellentes qualités; je les aime
» également, & s'il ne s'agiſſoit pas
» de l'Empire, je ſuivrois dans la diſ-
» tribution de mon héritage l'ordre
» qu'a ſuivi la nature. Mais la ſucceſ-
» ſion à l'Empire n'eſt pas un préſent;
» c'eſt un fardeau, dont un pere doit
» charger celui de ſes enfans qui
» eſt le plus capable de le porter.
» La Providence a pris ſoin de déſi-
» gner mon ſucceſſeur. C'eſt Dieu qui
» nomme le premier à tous les em-
» plois: les qualités de celui qui en
» eſt digne, ſont la voix de Dieu
» même qui en eſt l'auteur. C'eſt aux
» hommes à l'écouter; je ne fais qu'é-
» noncer ſon ſuffrage. Jugez-en &
» voyez ſi Manuel mérite de vous
» commander. Son courage s'eſt mon-
» tré devant Neocéſarée; nous lui
» dûmes la victoire. Vous connoiſſez
» ſa prudence & ſon eſprit de reſſour-
» ces. Vous n'ignorez pas que dans
» les conjonctures les plus épineuſes,
» je me ſuis plus d'une fois bien trou-
» vé de ſes conſeils, & qu'il m'a tiré
» des plus grands périls. Combien

JEAN.
An. 1143.

» de preuves n'a-t-il pas données de l'é-
» tendue de ſon génie, de l'élévation
» de ſon ame, de ſa fermeté, de ſon
» diſcernement, de ſon détachement
» de tout intérêt perſonnel & des
» plaiſirs de ſon âge, de ſon appli-
» cation aux affaires ſérieuſes, de ſa
» bonté & de ſa compaſſion pour les
» malheureux. Je deſtinois Alexis à
» l'Empire; mes vues ne s'accordoient
» pas avec les deſſeins de Dieu; il me
» l'a enlevé. Averti par ce coup ſi ſen-
» ſible à ma tendreſſe, je n'ai plus
» voulu prévenir ſon choix. C'eſt lui
» qui m'inſpire dans ce dernier mo-
» ment, ou s'éteignent toutes les af-
» fections humaines. Je touche à cet
» inſtant où je n'aurai plus ni trône ni
» famille; mon dernier ſoupir eſt pour
» le bien de cet Empire. C'eſt à vous
» à y répondre par votre ſuffrage. Son-
» gez qu'Iſaac fut le cadet d'Iſmaël,
» que Jacob ne vint au monde qu'a-
» près Eſaü, que Moyſe étoit plus
» jeune qu'Aaron, & que David étoit
» le dernier de tous ſes freres «. Dès
qu'il eut ceſſé de parler, tout les aſ-
ſiſtans fondant en larmes, s'écrierent

d'une voix mêlée de ſanglots, *Nous acceptons Manuel, que Manuel ſoit notre Empereur.* Manuel inſenſible à toute autre choſe qu'à la perte de ſon pere, la tête baiſſée, baignoit la terre de ſes pleurs. On le revêtit de la pourpre, on lui ceignit le diadême; on le porta dans la place d'armes, où tous les ſoldats aſſemblés le proclamerent Empereur. Il étoit âgé de vingt & un ans. C'étoit Axuch qui ſur la comparaiſon du caractere d'Iſaac avec celui de Manuel, avoit déterminé l'Empereur à cette préférence, ſi dangereuſe d'ailleurs & ſi propre à troubler la tranquillité des Etats. Mais il voyoit dans Manuel une ſupériorité ſi généralement reconnue, qu'il n'en craignit pas les ſuites, qui n'eurent en effet rien de funeſte.

JEAN. An. 1143.

XLIV. Mort & portrait de Jean.

Jean ne ſurvécut que deux jours, & mourut le 8 Avril, à l'âge de 55 ans, après un regne de 24 ans 7 mois & 24 jours. Ce Prince héritier du courage, de la prudence & des autres grandes qualités de ſon pere, le ſurpaſſa encore par une vertu ſans mé-

JEAN. An. 1143.

lange d'aucun vice. Il eût été digne de naître dans les beaux jours de l'Empire Romain; c'est le Marc-Aurele de Constantinople. Assis sur un trône déja ébranlé, il l'affermit par de brillans succès. Il entra d'un pas ferme dans la route glorieuse que son pere lui avoit ouverte, & ouvrit lui-même à son fils un chemin à de nouvelles conquêtes. On peut dire que le regne de ces trois Princes fut pour l'Empire un repos, où il s'arrêta dans sa chûte. Pieux, réglé dans ses mœurs, attentif à retenir ou plutôt à renouveller l'ancienne discipline, il bannit de son Palais le luxe des habits & des tables; il proscrivit la licence, donnant lui-même l'exemple d'une simplicité auguste, d'une noble frugalité, d'une exacte décence. Ce n'étoit pas en lui médiocrité de génie; il avoit l'ame plus grande encore que la fortune. Il étoit libéral & même magnifique, mais sans profusion; persuadé que les grandes largesses sont de grands brigandages, & qu'un Prince n'enrichit ses favoris qu'en dépouillant ses autres

JEAN. An. 1143.

sujets. Tout le Palais prit bientôt le ton du maître ; la vertu étoit devenue le moyen de plaire, & le vice cessa d'être courtisan. Sa maniere de vivre n'avoit néanmoins rien d'austére ni de triste. Sa conversation respiroit une gaieté honnête ; il avoit des amis & leur donnoit une sage liberté. Plein de douceur & de clémence, il ne condamna jamais personne à la mort ni à la perte de ses membres. Il ne se forma contre lui d'autre conjuration, que celle d'Anne Comnène la premiere année de son regne. On eût dit que le crime avoit fait tréve avec l'humanité pour tout le temps de son gouvernement. On ne peut reprocher à ce grand & vertueux Prince que trop de passion pour la gloire des armes. Mais ses guerres furent ou défensives, ou entreprises pour reconquérir les provinces qui avoient appartenu à l'Empire. Il vécut moins dans un Palais que dans un camp ; vaillant, intrépide, infatigable, mais aussi incapable de témérité que de peur, il fut l'ame de ses armées, & ne se laissa

JEAN. An. 1143. jamais emporter à cette fougue impétueuſe qui confond le Capitaine avec le ſoldat.

XLV. Famille de Jean.

Du Cange fam. Byz. p. 180, 181, 179.

Outre ſes deux fils, il laiſſa trois filles; Marie, qui étoit jumelle d'Alexis, fut femme de Roger de la famille des Princes de Capoue. Ce Prince dépouillé de ſes biens par Roger Roi de Sicile, s'étoit réfugié à Conſtantinople. Il y fut honoré du titre de Céſar & épouſa la Princeſſe, qui mourut dans les premieres années du regne de Manuel. La ſeconde fille fut mariée à Etienne Contoſtephane, que Manuel décora du titre de grand Duc, & qui fut tué au ſiége de Corfou en 1160. Sa veuve reçut de Manuel le domaine de l'iſle de Corfou. Elle avoit eu pluſieurs enfans dont nous aurons occaſion de parler dans la ſuite. La troiſieme épouſa Théodore Vatace qui fut un des Généraux de Manuel. Théodore Balſamon rapporte que quelques années après la mort du Prince Alexis, qui étoit décédé du vivant de ſon pere, ſa veuve étan tombée dangereuſement malade, eut

recours à des Magiciens qui lui promettoient la ſanté. Il en coûta la vie à pluſieurs de ſes domeſtiques, qui furent la victime des forfaits de ces infâmes Charlatans. Mais enfin les Magiciens bien payés diſparurent, & la Princeſſe expira dans de longues & cruelles douleurs.

JEAN.
AN. 1143.



SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATRE-VINGT-SEPTIEME.

I. *PRÉCAUTIONS de Manuel pour conserver l'Empire.* II. *Son retour à Constantinople.* III. *Son entrée dans la ville.* IV. *Réconciliation de Manuel avec son frere & son oncle.* V. *Couronnement de Manuel.* VI. *Saccagement d'Edesse.* VII. *Mariage de Manuel.* VIII. *Puzène grand Trésorier.* IX. *Théodore Stypiote Chancelier.* X. *Changement de Manuel.* XI. *Le Prince d'Antioche réduit à se soumettre.* XII. *Mort de Marie sœur de Manuel.* XIII. *Victoires remportées sur les Turcs.* XIV. *Témérité de Manuel.* XV. *Défaite des Turcs.* XVI. *Retour de Manuel.* XVII. *Insolence d'Isaac frere de Manuel.* XVIII. *Déposition du Patriarche Cosmas.* XIX. *Paix avec les Turcs.* XX. *Seconde Croisade.* XXI. *Dispositions de Manuel à l'égard des Croisés.* XXII.

Départ de Conrad. XXIII. *Voyage de Conrad.* XXIV. *Suite du voyage.* XXV. *Conrad passe le Bosphore.* XXVI. *Depart de Louis.* XXVII. *Voyage de Louis.* XXVIII. *Louis à Constantinople.* XXIX. *Il passe le Bosphore.* XXX. *Sujet de querelle entre Louis & Manuel.* XXXI. *Bonne-foi de Louis.* XXXII. *Mauvais succès de Conrad.* XXXIII. *Et de Louis.* XXXIV. *Retour de Louis.* XXXV. *Fin de la seconde Croisade.* XXXVI. *Commencement de la guerre de Sicile.* XXXVII. *Manuel se prépare à la guerre contre Roger.* XXXVIII. *Guerre des Patzinaces.* XXXIX. *Retardement de l'Empereur.* XL. *Siége de Corfou.* XLI. *Suite du siége.* XLII. *Sanglante querelle des Vénitïens & des Grecs.* XLIII. *Heureuse témérité de Manuel.* XLIV. *Flotte de Roger battue.* XLV. *Corfou se rend.* XLVI. *Entreprise sur l'Italie.* XLVII. *Guerre en Dalmatie & en Servie.* XLVIII. *Bataille du Drin.* XLIX. *Guerre de Hongrie.* L. *Succès de Manuel.* LI. *Guerre des Patzinaces.* LII. *Divers Patriarches.*



HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-SEPTIEME.

MANUEL.

LA prédilection du défunt Empereur & l'affection des gens guerre avoient mis Manuel sur le Trône, mais ne lui avoient pas assuré le suffrage du reste de l'Empire. Isaac l'aîné de Manuel étoit à Constantinople. Les droits que lui donnoit sa naissance, le rendoient un redoutable rival; & la guerre civile étoit inévitable, si l'adresse

MANUEL. An. 1143.

I. Précautions de Manuel pour conserver l'Empire.

Cinn. l. 2. *c.* 12.

Nicet. l. 1. *c.* 12.

Guill. Tyr.

MANUEL. An. 1143. *l.* 15. *c.* 23. *Du Cange fam. Byz. p.* 282, 190.

d'Axuch n'eût sû conserver à Manuel la couronne, qu'il lui avoit procurée. Pendant que Jean rendoit les derniers soupirs, Axuch partit du camp, & fit tant de diligence, qu'il arriva à Constantinople avant la nouvelle de la proclamation de Manuel & de la mort de l'Empereur. Il se saisit aussitôt de la personne d'Isaac, qui n'avoit nulle défiance, & l'enferma dans un Monastére. Ce Prince ne fut pas longtemps sans apprendre la cause de cette violence imprévue, & la préférence donnée à son frere. Il s'emporta aux plaintes les plus ameres; elles étoient si justes, qu'elles pouvoient soulever toute la ville. Axuch l'avoit prévû, & pour en empêcher l'effet, il employa une ruse dont la politique ne s'étoit jamais avisée. La sagesse de sa conduite dans les affaires, son désintéressement, son inclination naturelle à obliger tout le monde, lui avoient acquis la confiance de toutes les personnes distinguées dans les différens ordres de l'Etat. Il n'eut pas de peine à les mettre dans les intérêts de Manuel, & convint avec eux de ce qu'il

alloit faire contre eux-mêmes, pour tromper Iſaac par cette feinte, & lui donner à croire que leur zèle pour lui étoit la cauſe de leur diſgrace. Après les avoir ainſi préparés, il produiſit un arrêt de l'Empereur, qui les condamnoit comme rebelles, & confiſquoit leurs biens. Ce ſtratagême eut tout l'effet qu'il déſiroit. Iſaac ſe perſuada qu'au moindre ſignal de ſa part, il les trouveroit empreſſés à le ſervir. Il forma avec eux des intelligences qu'il croyoit ſecrettes, & crut n'avoir pas beſoin de ſe faire d'autres partiſans. Ceux-ci de leur côté l'amuſerent par de faux meſſages; & remettant d'un jour à l'autre l'occaſion d'éclater, ils l'entretinrent dans ſon erreur juſqu'à l'arrivée de Manuel. Axuch étoit maître du Palais; mais il falloit encore mettre dans le parti de Manuel le Clergé de Sainte Sophie, qui avoit grand crédit dans la ville. Le Miniſtre dans ce deſſein s'étoit pourvû d'un reſſort très-efficace; il apportoit un diplôme de l'Empereur, qui promettoit au Clergé plus de dix mille francs par tête, s'il ſe déclaroit pour

MANUEL.
An. 1143.

MANUEL. An. 1143.

lui. Axuch étoit même chargé d'un second diplôme, où la somme étoit augmentée, si la premiere ne suffisoit pas. Mais il n'eut pas besoin d'en faire usage. Les Ecclésiastiques de la Cathédrale trouverent dans la premiere offre de quoi satisfaire leur modeste avidité.

II. Son retour à Constantinople.

Cependant Manuel en Cilicie s'occupoit à rendre les deniers devoirs à son pere. Il fit jetter les fondemens d'un Monastére dans le lieu même où Jean avoit fini ses jours. Le Prince d'Antioche se flattant de pouvoir réparer ses pertes dans le commencement d'un nouveau regne, envoya des Ambassadeurs à Manuel, pour lui demander la restitution des terres de Cilicie, qui appartenoient au Duché d'Antioche. Manuel répondit, que, *s'il étoit question de restitution, il falloit remettre à l'Empire Antioche même qui lui appartenoit à double titre, & par droit d'ancienne possession, & par le traité fait avec les Croisés : qu'au lieu de demander justice, c'étoit au Prince d'Antioche à la rendre ; & que s'il la refusoit, on seroit bientôt*

en état de l'y contraindre : que loin de consentir à rien perdre de la succession de son pere, il étoit bien résolu de l'étendre par de nouvelles conquêtes. Les ayant renvoyés avec cette réponse, il marcha suivi de toute son armée vers la flotte qui étoit à l'ancre dans le fleuve Pyrame près de Mopsueste. Il portoit lui-même sur ses épaules avec ses parens le cercueil de son pere, & l'ayant déposé dans un vaisseau, il l'envoya par mer à Constantinople. Pour lui, après avoir passé un mois en Cilicie, il prit avec son armée la route de terre, & traversa l'Isaurie, la Lycaonie, la Phrygie, pays occupés par les Turcs, sans leur demander la liberté du passage. Etonnés de sa hardiesse, il n'oserent lui opposer aucun obstacle ; ensorte qu'il ne perdit dans sa route que deux personnes, Andronic fils de son oncle Isaac Comnène, & Théodore Dasiote qui avoit épousé Marie fille de son frere Andronic mort l'année précédente. Ces deux Princes s'étant écartés pour prendre le plaisir de la chasse, furent faits prisonniers par les Turcs, qui les condui-

MANUEL.
An. 1143.

MANUEL.
An. 1143.

ſirent à Maſoud Sultan d'Icone. Manuel qui ſe hâtoit d'arriver à Conſtantinople, ne s'arrêta pas à les redemander; ce qui le fit taxer d'indifférence à l'égard de ſes proches. Il les retira néanmoins dans la ſuite ſans payer de rançon, & reprit en paſſant près de Séleucie la ville de Pracane que les Turcs avoient ravagée.

III.
Son entrée dans la ville.

Les vaiſſeaux du convoi funebre arriverent avant Manuel. Le Sénat vint au devant du cercueil, qui fut porté en grande pompe dans l'Egliſe du Pantocrator, & depoſé dans un magnifique mauſolée près du tombeau de l'Impératrice Irène. L'entrée de l'Empereur qui ſuivit peu de jours après fut accompagnée de la joie de tous les habitans. Outre que l'habile Miniſtre avoit préparé les eſprits à déſirer ce Prince pour Empereur, ſes belles qualités lui avoient gagné le cœur des peuples dès ſa premiere jeuneſſe. Tous les ſujets penſoient de lui comme ſon pere. On admiroit ſon courage, ſa grandeur d'ame, ſa paſſion pour la gloire; on vouloit dès-lors trouver en lui la prudence d'un

MANUEL. An. 1143.

âge avancé. Les graces de sa personne aidoient encore à faire valoir son mérite, & séduisoient le jugement du peuple. Il étoit de haute stature quoi qu'un peu courbé ; une beauté mâle, un regard plein de douceur, un teint vif & animé annonçoient un heureux mélange de bonté & de vigueur. Telles furent les qualités qu'il porta sur le Trône. La vigueur s'y conserva ; la bonté y fut fort altérée par les malignes influences de la grandeur. Il fut conduit au Palais entre les acclamations d'un peuple innombrable, qui se promettoit tout ce que des sujets ont coutume de se promettre à l'aurore d'un nouveau regne, & qu'ils n'obtiennent que de ces Princes rares, qui avant que de commander aux autres hommes, ont appris à se commander à eux-mêmes.

IV. Réconciliation de Manuel avec son frere & son oncle.

Les deux Isaacs étoient renfermés, le frere de l'Empereur dans un Monastére de Constantinople, l'oncle, dans Héraclée en Bithynie. Manuel commença son regne par les rappeller tous deux à la Cour. La réconciliation fut sincére de la part de Manuel ; elle

MANUEL. An. 1143.

sembla l'être de la part des Princes. L'un oublia pour quelque-temps les conseils de l'ambition, qui lui avoit attiré sa disgrace; l'autre parut avoir étouffé les sentimens de jalousie, que la préférence donnée à son jeune frere devoit naturellement allumer dans son cœur. Mais cet effort de vertu se démentit dans la suite. Isaac n'en étoit pas capable. Il étoit colere, cruel, & quoique grand & robuste, néanmoins si timide que le moindre bruit le faisoit trembler. Le peuple instruit de ses défauts, sût bon gré à l'Empereur Jean de l'avoir écarté du Trône; & pour un Prince de ce caractére les droits de la nature ne trouverent point de défenseurs. Manuel congédia ses soldats, après les avoir libéralement récompensés; il fit distribuer deux pieces d'or à chaque maison de Constantinople.

V. Couronnement de Manuel.

La vacance du siége fit différer de quelque-temps le couronnement de l'Empereur. Le Patriarche Léon Stypiote étoit mort après huit ans & demi d'épiscopat. Manuel ayant donc fait assembler le Clergé, le Sénat &

les Princes de sa famille, les consulta sur le choix d'un successeur. Entre ceux qui furent proposés, presque tous les suffrages se réunirent en faveur de Michel Curcuas, qui fut aussi nommé Oxite, parce qu'il étoit Abbé du Monastére de Saint Auxence dans l'isle d'Oxie. C'étoit un homme vertueux, fort instruit dans les saintes lettres, mais peu dans les sciences humaines. Il ne tenoit que de sa vertu l'affabilité, la douceur, & une certaine politesse de mœurs, qui est ordinairement le fruit de l'éducation. Après son intronisation il sacra l'Empereur, qui déposa sur l'autel cent livres d'or, & assigna au Clergé de Constantinople une pension annuelle de deux cens de ces livres. Ces libéralités acheverent de lui gagner l'estime publique.

MANUEL. An. 1143.

VI. Saccagement d'Edesse.

Guill. Tyr. l. 16. c. 4, 5, 14, 15, 16. Jac. Vitri. l. 1. Sanut. l. 3. part. 9. c. 2. Abulfarage.

Ce fut cette année que les Chrétiens perdirent en Asie une des quatre grandes Principautés, qui faisoient le partage de leurs conquêtes. Le Comté d'Edesse avoit formé leur premier établissement, ils en furent redevable à la faveur & à la sage conduite de

MANUEL. An. 1143. Robert de Mont. chron. Abb. Ursperg. chr. Chron. Belg. Pagi ad Bar. Mansi ad Bar.

Baudouin, frere de Godefroi de Bouillon. Ce fut aussi la premiere perte qu'ils firent, & ils ne durent ce malheur qu'à la négligence & à la vie dissolue de ce même Joscelin, qui dans le siége de Shizar avoit si bien fait connoître la légéreté de son caractére. Il avoit abandonné la ville d'Edesse, & n'y laissant pour la garder que de mauvaises troupes, mal payées, il s'étoit retiré en-deçà de l'Euphrate dans un pays de délices, où il menoit une vie molle & voluptueuse. Il auroit pû tirer des secours d'Antioche, dont l'Etat confinoit avec le sien; mais Raymond & Joscelin étoient devenus tellement ennemis, que loin de s'entr'aider, ils étoient disposés à se rejouir de leurs pertes mutuelles. Zengui, ce redoutable Sultan d'Alep & de Mosul, instruit de toutes ces circonstances, vint assiéger Edesse, & pressa le siége avec tant d'activité, que Joscelin n'eut pas le temps de recevoir les secours qu'il avoit mandiés de toutes parts. Un Arménien qui logeoit dans une des Tours de la ville, justement irrité contre Joscelin

qui lui avoit enlevé ſa fille, fit entrer les Turcs la nuit de Noël, & la ville fut horriblement ſaccagée. Il y reſta cependant quelques Chrétiens, & peu de temps après Zengui étant mort, comme la garniſon Turque ſe trouvoit réduite à un petit nombre, ils inviterent le Comte à revenir, promettant de l'introduire dans la ville; ce qui fut exécuté de nuit. Mais les deux forteresſes renfermées dans l'enceinte des murailles, étant reſtées au pouvoir des Muſulmans, Noradin fils de Zengui, & auſſi grand guerrier que ſon pere, vint de nouveau aſſiéger Edeſſe. Les habitans trop foibles pour tenir tête en même-temps aux ennemis du dedans & à ceux du dehors, prirent un parti déſeſpéré; ils ouvrirent leurs portes, ſortirent en foule, hommes, femmes, enfans, & ſe jetterent au travers des aſſiégeans, pour y trouver une prompte mort, s'ils ne pouvoient ſe faire un paſſage. Ce fut une affreuſe boucherie. Peu échapperent, & entre autres le Comte, qui méritoit le plus de périr. La perte de cette place importante

MANUEL. An. 1143.

entraîna celle de la religion Chrétienne au-delà de l'Euphrate. Quelque-temps après Joſcelin pris par les Turcs mourut de faim dans les priſons d'Alep. Sa veuve, à laquelle il étoit encore reſté quelques places, en tranſporta la propriété à l'Empereur avec tous ſes droits. Manuel eut la vanité d'accepter ce don & de promettre qu'il défendroit le pays. Mais il tint mal ſa parole. Quelques troupes qu'il envoya, furent taillées en pieces par Noradin, qui demeura maître de toute la contrée. Le Comté d'Edeſſe n'avoit ſubſiſté que quarante ſix ans ſous quatre Souverains.

An. 1144. VII. Mariage de Manuel. *Nicet. l. 1. c. 2. Cinn. l. 2. c. 4. Alberic. chr. Otto de geſtis Frider. c. 22, 23, 24.*

L'année ſuivante commença par une brillante cérémonie; ce fut le mariage de Manuel. Jean s'étoit ligué avec Lothaire Empereur d'Allemagne, pour s'oppoſer aux deſſeins ambitieux de Roger Roi de Sicile, qui menaçoit également l'Italie & la Grece. Lothaire étant mort, & Conrad Duc de Franconie lui ayant ſuccédé, Jean renouvella cette alliance avec le nouvel Empereur, & afin de la rendre plus étroite, il lui fit demander

une Princesse de sa famille pour son fils Manuel. Conrad jetta les yeux sur Berthe sœur de sa femme Gertrude, fille de Berenger Comte de Sultzbach en Baviere. Ce Prince naturellement fier & hautain prétendoit faire grand honneur à l'Empereur Grec. La lettre qu'il lui écrivit au sujet de ce mariage, étoit d'un style vain & fanfaron; il relevoit l'Empire d'Occident fort au-dessus de l'Empire d'Orient. *La nouvelle Rome*, disoit-il, *est fille de l'ancienne; elle lui doit amour & respect; comme aussi la nôtre promet à sa fille bienveillance & protection.* Il menaçoit de faire sentir sa puissance à quiconque attaqueroit l'un ou l'autre Empire; & faisant allusion à l'aigle impériale : *il n'est point d'ennemi*, disoit-il, *qui puisse échapper à la rapidité de nos aîles, dès que nous les avons déployées.* Il se vantoit d'être obéi de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, du Dannemarck & de tous les Etats de l'Europe du nord au midi. Il demandoit une Eglise à Constantinople pour la nation Allemande. Il proposoit Pierre Polano, Doge de

MANUEL. An. 1144.

Venise, comme ami des deux partis, pour régler les conventions entre les deux Empires ; ce que Jean accepta par une lettre plus honnête & moins fiere que celle de l'Empereur Allemand. Conrad fit partir la Princesse sous la conduire d'Embricon Evêque de Witzbourg. Mais lorsqu'elle arriva à Constantinople, Jean étoit déja mort. Manuel montant sur le Trône fit part à Conrad de son avénement à l'Empire. Conrad dans sa réponse se plaint de quelques paroles de Nicéphore envoyé de l'Empereur Grec, qui avoient blessé sa fierté. En faveur du mariage il fait avec Manuel une ligue défensive. Manuel lui avoit demandé cinq cens soldats ; il lui en promet deux & trois mille, s'il en a besoin, & même d'employer toutes ses forces & sa propre personne pour le secourir comme son cher fils & son cher frere, plutôt que de lui laisser recevoir aucun deshonneur. Il lui envoya encore Embricon avec cinq autres Seigneurs des premiers de sa Cour, pour honorer de leur présence la célébration du mariage. A l'arrivée

de Berthe toutes les Princeſſes & les Dames de la Cour à la ſuite d'Irène veuve d'Alexis allerent au-devant d'elle, & la reçurent avec autant de reſpect que de joie. Les noces furent célébrées dans la ſemaine d'après l'Epiphanie. On changea ſelon la coutume le nom de Berthe en celui d'Irène, & le mérite de la nouvelle Impératrice donna un nouveau luſtre à ce nom, que tant de grandes Princeſſes avoient porté avant elle. Pleine de ſens & de raiſon, elle dédaigna toute parure affectée, & ne voulut jamais relever ſon teint par un coloris emprunté. Elle ne cherchoit de quoi plaire à ſon mari que dans la ſageſſe de ſa conduite, & dans les graces que donne la vertu aſſaiſonnée de douceur & de complaiſance. Elle apportoit dans la Grece corrompue cette régularité de mœurs qui régnoit encore dans les cours d'Allemagne; ç'auroient été des attraits pour Théodoſe; ce fut un ſujet de dégoût pour Manuel, qui, avec de grandes qualités, étoit de mœurs fort licentieuſes. Il paya la vertu de ſa femme de toute ſorte de

MANUEL. An. 1144.

respects & d'honneurs; il l'environna de toute la décoration Impériale; mais il ne l'aima pas, & s'égarant à d'autres amours, il porta l'indifférence pour sa propre réputation, jusqu'à entretenir, au scandale de tout l'Empire, un commerce incestueux avec Théodora fille de son frere Andronic, femme hautaine & arrogante, qui se faisoit une maligne joie d'éclipser par son éclat la modeste Impératrice.

VIII. Puzène grand Thrésorier. *Nicet. l. 1. c. 3.*

Manuel ayant affermi son pouvoir, & ne craignant plus rien de son frere ni de son oncle, avoit à s'occuper de trois grands objets pour l'honneur & la tranquillité de son Empire. Il falloit établir un bon ordre dans le détail de son gouvernement, venger la mémoire de son pere outragée par le Prince & le peuple d'Antioche, réprimer l'audace des Turcs qui cherchoient sans cesse à s'étendre. Pour le premier article, il manqua de vigilance sur la conduite de ses Ministres. Son pere lui avoit laissé les finances dans l'état le plus opulent; ce Prince économe sans avarice, ne donnant

rien à ses caprices ni à ses plaisirs, mais ne refusant rien à la nécessité ni à la justice, avoit épargné de grandes sommes, sur lesquelles la veuve & l'orphelin n'avoient rien à redemander. Il avoit donné la direction des finances à Puzène, homme habile & de beaucoup d'esprit, qui sous les yeux de Jean s'étoit acquitté de cette fonction importante à la satisfaction du Prince & des sujets. Mais sous le regne de Manuel, plus avide que son pere, & moins attentif aux plaintes des peuples, il se proposa de gagner la bienveillance du Prince en augmentant ses Trésors, & de s'enrichir lui-même lorsqu'il y pourroit travailler impunément. Il commença par exiger avec une extrême rigueur les arrérages de ce qui étoit dû au fisc; il imagina ensuite avec une malheureuse industrie de nouvelles impositions. Ni les prieres, ni les larmes ne pouvoient toucher cette ame impitoyable. D'un accès difficile, sourd & muet aux requêtes les plus raisonnables, il n'y répondoit que par un regard féroce. Il s'étoit acquis tant d'au-

MANUEL. An. 1144.

torité auprès de l'Empereur, qu'il rejettoit ou admettoit à son gré les Edits émanés de la Puissance Souveraine. Sous prétexte que l'entretien des flottes chargeoit le Prince d'une dépense perpétuelle, quoiqu'on n'eût pas toujours besoin de vaisseaux, il détruisit la marine de l'Empire, & fit couler à fond les navires presque avec les équipages ; ce qui fut regardé par Manuel comme l'opération d'un grand politique, quoique ce fût en effet celle d'un Corsaire : les mers furent ouvertes aux Pirates, & les côtes exposées aux insultes des Barbares. S'appercevant à la fin que les cabales de Cour commençoient à ébranler son crédit, & que le Prince se réfroidissoit à son égard, il ne songea plus qu'à se préparer une retraite opulente. *Nous avons assez travaillé pour un ingrat*, dit-il à un de ses confidens; *il est temps de travailler pour nous-mêmes*. Il avoit épousé une femme d'une de ces anciennes familles, qui traînant dans l'indigence les restes d'un nom illustre, cherchent à se relever par l'alliance d'un Finan-

cier, & il en avoit des enfans. Après les avoir enrichis d'une partie de ce qu'il enlevoit aux ſujets, & qu'il déroboit à ſon Maître, il reſſerra le reſte qu'il accumula par ſes vexations, & qu'il ménagea avec une avarice ſordide juſqu'au moment de ſa diſgrace. Elle arriva enfin, quoique trop tard; oublié de la Cour qui perd en un moment le ſouvenir des bons & des mauvais ſervices, mais déteſté des peuples dont le reſſentiment dure autant que leurs plaies, il ſe retira avec ſes tréſors dans un agréable ſéjour, où jouiſſant impunément des maux qu'il avoit faits, il régnoit encore parmi de vils courtiſans, & buvoit avec eux à longs traits & ſans remords le ſang de ſes compatriotes.

MANUEL. An. 1144.

IX. Théodore Stypiote Chancelier.

On vit dans la même Cour un perſonnage d'une autre eſpece, digne de ſervir de modéle à ceux, qui paſſionnés pour la fortune ſe font un moyen de l'ingratitude, & ſe ſervent du bras qui les tire de la pouſſiere pour s'élever ſur la tête de leur bienfaiteur, & l'écraſer par leurs intrigues. Jean Hagiothéodorite étoit Chancelier de

MANUEL. An. 1144.

Manuel & fort accrédité auprès de lui. Entre les commis qu'il employoit étoit Théodore Stypiote, supérieur à son maître par un génie étendu, une conception vive & prompte, une justesse infinie à diriger ses desseins, & une constance infatigable à les suivre. Pour cacher ces qualités profondes, il savoit les couvrir d'un caractére enjoué, & de toutes les graces d'une élocution légere. Lorsqu'il se fut insinué bien avant dans la confidence de son maître, il songea à le détruire pour se mettre à sa place. Il sut plaire à l'Empereur, & il n'eut pas de peine à s'en faire estimer par les ressources de son génie. Quand il eut fait ce premier pas, il prit le ton d'égal avec Hagiothéodorite. Admis dans les conseils, tantôt il approuvoit, tantôt il combattoit son avis; & comme il s'énonçoit plus éloquemment, il avoit toujours l'avantage. Manuel charmé de ses talens, l'éleva au rang de collégue du Chancelier. Ce n'étoit pas assez pour l'ambition de Stypiote. Il survint une querelle dans le Péloponnèse, entre Michel Palélogue qui en

étoit Gouverneur, & Joseph Balsamene beaufrere du Chancelier, & cette querelle pouvoit avoir des suites fâcheuses pour la tranquillité de la province. Le rusé courtisan saisit cette occasion d'éloigner celui dont il étoit devenu le rival. Il persuade au Prince qu'Hagiothéodorite est le seul qui puisse étouffer cette dissension capable d'exciter un grand orage. Le Chancelier est envoyé dans le Péloponnèse, & bientôt après disgracié en son absence. Stypiote est revêtu de sa charge, & jouit de toute la faveur du Prince. Hagiothéodorite dépouillé de ses titres & de ses pensions passa le reste de ses jours dans une extrême misere; mais il vêcut assez long-temps pour voir son perfide successeur supplanté lui-même, ainsi que nous le dirons dans la suite.

MANUEL. An. 1144.

X. Changement de Manuel.

Des Ministres de ce caractére ne donnent pas du Prince une idée avantageuse. Aussi Manuel ne conserva-t-il pas long-temps ces qualités aimables, qu'il avoit montrées au commencement de son regne. Il étoit alors compatissant, généreux, enne-

MANUEL. An. 1144.

mi de toute vexation, d'un accès facile, incapable de fraude, de soupçon, de malignité. C'étoit un modele de toutes les vertus royales. On le combloit de bénédictions. Corrompu par ceux qui l'environnoient, il devint dur, hautain, libertin, plein de mépris pour les autres hommes qu'il regardoit comme ses esclaves, avide d'exactions; prompt à retrancher les pensions qu'il avoit lui-même accordées aux services. Ce n'est pas qu'il fût avare. Mais pillé par ses Officiers, par ses Ministres, par son incestueuse concubine, il fallut épuiser ses sujets pour verser dans ces gouffres sans fond. Ajoutes à cela les dépenses énormes des guerres qu'il fit pendant tout son regne.

XI. Le Prince d'Antioche réduit à se soumettre.

Pendant que Manuel se préparoit à faire la guerre aux Turcs, il fit partir une flotte & une armée de terre pour aller punir Raymond des insultes faites à son pere devant Antioche. Démétrius Branas commandoit la flotte. A la tête de l'armée de terre étoient Jean & Andronic Contostephanes, auxquels il avoit donné pour conseil

un

un brave Officier Turc nommé Prosouch, qui s'étoit déja signalé au service de l'Empire. Cette armée étant arrivée en Cilicie, reprit en peu de temps les places dont Raymond s'étoit emparé depuis le départ des Grecs, & gagna une grande bataille contre Raymond même. Elle avança jusqu'aux portes d'Antioche, & ravagea tout le territoire. Raymond se tint renfermé dans la ville. Mais lorsqu'il vit les Grecs se retirer chargés de butin, il les suivit sans se laisser appercevoir; & le soir, lorsqu'ils eurent campé, il campa lui-même à quelque distance, & sortit avec un détachement pour reconnoître les environs. Quelques fourageurs l'ayant découvert, en donnerent nouvelle aux Généraux, qui attendirent le jour. Ils sortirent alors dans l'espérance de surprendre les ennemis. Mais Raymond avoit déja mis son armée sous les armes, & étant allé lui-même à la découverte, il rencontra les Grecs plutôt qu'il ne s'y étoit attendu. Il envoya aussitôt porter ordre à ses troupes de venir le joindre en diligence. Il y eut en ce lieu un grand

MANUEL.
An. 1144.

MANUEL. An. 1144.

combat, dans lequel les Latins furent taillés en pieces, & poursuivis jusqu'à Antioche, où Raymond eut bien de la peine à se sauver. Après cette victoire l'armée Grecque retourna en Cilicie. Mais Démétrius Branas arriva dans le même-temps avec sa flotte. Il descendit sur le rivage, fit le dégât sur toute la côte, enleva quantité de prisonniers, brûla grand nombre de navires qui étoient à l'ancre, & se rembarqua. Les vents contraires ayant retenu les Grecs pendant dix jours dans ces parages, ils firent encore une descente, battirent les ennemis, & prirent deux châteaux, où ils trouverent des provisions, qui commençoient à leur manquer. Le vent étant devenu favorable, ils firent voile vers l'isle de Cypre. Après leur départ Raymond sentant sa foiblesse, & voulant s'épargner pour la suite de pareilles attaques, auxquelles il faudroit enfin succomber, prit le parti de se réconcilier avec l'Empereur. Il alla lui-même à Constantinople. Manuel refusa de le voir, qu'il n'eût été auparavant au tombeau de son pere, faire une sorte

d'amende honorable. Il l'admit ensuite à son audience, & reçut son serment de fidélité.

MANUEL. An. 1144.

XII. Mort de Marie sœur de Manuel. *Cinn. l. 2. c. 4. Nicet. l. 1. c. 2.*

Ce n'étoit pas pour jouir du repos que Manuel avoit envoyé ses Généraux en Syrie. Il étoit lui-même passé en Bithynie pour y relever les forteresses que les Turcs avoient détruites dans les guerres précédentes. Il en avoit déja fait rebâtir plusieurs, & étoit occupé à rétablir le château de Mélangies, une des places les plus importantes du pays, lorsqu'il apprit que sa sœur Marie, qu'il aimoit tendrement, étoit malade, & qu'on désespéroit de sa vie. Il reprit aussitôt le chemin de Constantinople; mais il la trouva morte. C'étoit une Princesse de grand courage, à laquelle son frere étoit redevable d'avoir écarté un dangereux obstacle à son élévation sur le Trône. Roger son mari, décoré du titre de César, y avoit voulu joindre celui d'Empereur; & après la mort de Jean, avant que Manuel fût revenu à Constantinople, il avoit formé un parti de quatre cens Italiens, qui se trouvoient alors dans la ville, dis-

MANUEL. An. 1144. posés à tout entreprendre en faveur de Roger leur compatriote. Sa femme n'ayant pû, malgré ses conseils & ses instances, le détourner de ce dessein, s'adressa aux Ministres de l'Empereur, & les avertit du complot. *Donnez-moi*, leur dit-elle, *des gardes pour m'assurer de la personne de mon mari, ou chargez-vous vous-mêmes de conserver la couronne à mon frere.* Les Ministres instruits du danger, engagerent Roger sous quelque prétexte à se rendre avec eux dans une maison hors de la ville, & l'y laisserent prisonnier. Manuel à son arrivée lui pardonna & lui rendit la liberté, sans lui ôter, même après la mort de sa femme, le titre & le rang de César.

An. 1145. XIII. Victoires remportées sur les Turcs. Cinn. l. 2. c. 5, 6.

Jean avoit réparé la forteresse de Lopade en Bithynie sur les bords du Rhyndacus. Manuel s'y rendit l'année suivante avec son armée, & fit ses dispositions pour marcher contre les Turcs qui ravageoient l'Isaurie. En passant le mont Olympe pendant la nuit, il fut tellement suffoqué par les vapeurs épaisses, qui s'exhaloient de cette montagne, qu'il en perdit con-

noiſſance, & n'étant revenu à lui que le lendemain, il ſe trouva hors d'état d'aller plus loin. Il envoya donc en avant un gros détachement ſous la conduite de ſes meilleurs Généraux. Ceux-ci rencontrerent un grand corps de troupes ennemies, les taillerent en pieces, & rapporterent à l'Empereur quantité de butin. Une autre bande de Turcs ſortie d'Icone entra en Lydie, ravagea les environs de Sardes, & ſe retira. L'Empereur plein de colere marcha auſſitôt vers Icone, après avoir écrit une lettre menaçante au Sultan, qui lui répondit froidement qu'il l'attendoit à Philomèle. Il n'oſa toutefois l'y attendre : une partie de ſon armée qu'il avoit envoyée au-devant de l'Empereur ayant été défaite, il s'enfuit lui-même. Manuel prit Philomèle, y mit le feu & délivra grand nombre de priſonniers Grecs, que les Turcs y tenoient dans les fers. Le Sultan honteux de ſa fuite, revint ſur ſes pas & préſenta la bataille. Mais il fut défait & ſe retira dans Icone. Craignant d'y être forcé, il en ſortit en y laiſſant garniſon, & diviſa

MANUEL.
An. 1145.

MANUEL. An. 1145.

ſon armée en deux corps. Il poſta l'un derriere la ville, & campa avec l'autre à la droite d'Icone ſur la pente d'une montagne qui le couvroit contre l'ennemi. Manüel réſolu de combattre partagea auſſi ſes troupes; il en détacha une partie pour attaquer les Turcs poſtés derriere la ville, & ſe mit à la tête du reſte pour marcher au Sultan. Celui-ci à deſſein d'intimider les Grecs par l'apparence d'une armée beaucoup plus nombreuſe que n'étoit la ſienne, avoit fait planter grand nombre d'enſeignes dans les halliers voiſins, enſorte que ce qu'il avoit de troupes, ne ſembloit être que l'avant-garde. Ce ſtratagême eut ſon effet. Comme les Grecs craignant un combat inégal, refuſoient d'avancer, Manuel prend par la bride le cheval du premier porte-enſeigne, & le traîne avec lui à l'ennemi. Plus effrayés du péril de l'Empereur que de leur propre danger, tous les eſcadrons le ſuivent. La terreur paſſe du côté des Turcs; ils ſe débandent; le Sultan fuit avec eux, & ne pouvant rentrer dans Icone, il s'éloigne dans la

campagne où ses troupes se dispersent. L'Empereur les poursuit avec ardeur. Cependant ceux qu'il avoit détachés pour combattre les Turcs derriere la ville étant tombés dans une embuscade, se voyoient enveloppés & en danger de périr. L'Empereur déja éloigné à la poursuite des fuyards, leur envoye des secours ; mais apprenant que ce renfort ne suffisoit pas, il fait partir un de ses Officiers portant à la main un casque qu'il élevoit fort haut, en criant de toutes ses forces, *courage camarades, le Sultan est prisonnier ; voici son casque.* Ce mensonge militaire anime les Grecs & décourage les Turcs qui abandonnent la victoire. L'Empereur passe la nuit devant Icone. Au retour du jour ayant fait le tour de la place, il jugea qu'avec le peu de troupes qu'il avoit, & le peu de temps qui lui restoit pour tenir la campagne, il ne lui seroit pas possible de la prendre. Il se détermina donc à faire retraite après avoir brûlé & ruiné tous les environs. Comme les soldats détruisoient les tombeaux pour y chercher des trésors, & qu'ils déterroient

MANUEL.
An. 1145.

MANUEL. An. 1145.

même les cadavres, l'Empereur défendit sur peine de la vie de toucher à la sépulture de la mere du Sultan, disant que *les Princes ennemis, même après leur mort, méritoient encore du respect*. Il porta la générosité jusqu'à calmer les inquiétudes de la femme du Sultan. Il lui manda que son mari étoit hors de danger. Comme elle s'attendoit que Manuel alloit assiéger la ville, elle se préparoit à lui envoyer par reconnoissance une grande provision de vivres, lorsqu'elle apprit son départ. Avant que de s'éloigner, Manuel écrivit au Sultan en ces termes; » Nous vous avons souvent cher-» ché, & vous vous êtes toujours dé-» robé à notre poursuite. Pour ne pas » courir sans cesse après une ombre » fugitive, nous retournons à Cons-» tantinople. Vous nous reverrez au » printems prochain avec de plus » grandes forces; songez à ne vous pas » deshonorer encore par une honteuse » lâcheté «.

An. 1146. XIV. Témérité de Manuel.

Manuel tint parole; & le Sultan renforcé de toutes les troupes Turques, répandues dans le Pont & la

Cappadoce, qui vinrent ſe ranger ſous ſes enſeignes, attendit les Grecs de pied ferme ſur le chemin d'Icone. Les deux armées n'étoient ſéparées que par un défilé de difficile accès, & ſi étroit qu'on ne pouvoit le paſſer qu'à la file. Tandis que les Grecs travailloient à ſe retrancher, l'Empereur emporté par l'ardeur de ſa jeuneſſe, réſolut d'entreprendre quelque exploit haſardeux. Il venoit d'épouſer une Princeſſe Allemande, & il ſe reprochoit de n'avoir pas encore ſignalé ſon mariage par quelque périlleuſe avanture. C'étoit dans ces ſiécles de Chevalerie une des extravagantes galanteries à la mode chez les peuples occidentaux. Ayant pris avec lui deux eſcadrons, il les mit en embuſcade au fond d'une vallée, & leur défendit de ſe montrer qu'ils ne l'euſſent vû aux priſes avec l'ennemi. Son deſſein étoit d'aller ſeul faire le coup de ſabre; ſon frere Iſaac & Axuch grand domeſtique obtinrent de lui qu'ils partageroient le haſard. Ils apperçoivent quelques ſoldats Grecs répandus dans la plaine pour faire du fourage;

MANUEL.
An. 1146.
Cinn. l. 2. c. 7, 8, 9.

MANUEL. An. 1146.

Ils piquent de ce côté là, & se cachent derriere une éminence, persuadés que les Turcs ne tarderoient pas de venir fondre sur ces fourageurs. Au bout de quelque-temps, comme ils n'en voyoient point paroître, l'Empereur envoie à la découverte un cavalier, qui revient peu après lui dire, qu'il vient d'en découvrir huit en un tel endroit de la plaine. Sur cet indice, l'Empereur part de la main avec ses deux compagnons, & bientôt il apperçoit de loin la troupe ennemie, augmentée de dix cavaliers. Dès que ceux-ci le voyent courir à eux, ils tournent bride & prennent la fuite. Mais en ayant rencontré cinquante autres qui les suivoient, ils se joignent à eux & attendent l'Empereur. Isaac & Axuch veulent retenir Manuel, ils lui représentent la témérité d'une pareille attaque; que c'est courir à la mort sans aucun fruit, & exposer avec sa personne le salut de l'Empire! *Eh bien*, répond Manuel, *laissez-moi seul & conservez-vous pour l'Empire. Que nous conseillez-vous?* Repliquent-ils: *nous mériterions la mort, si nous*

l'évitions par une ſi lâche déſertion. En parlant ainſi ils avançoient enſemble vers les ennemis, dont la troupe groſſiſſoit à chaque moment; enſorte qu'ils ſe trouverent bientôt au nombre de cinq cens. C'étoient les coureurs du Sultan, qui les ſuivoit à grande diſtance. Cependant ceux de l'embuſcade ayant perdu de vue l'Empereur, envoyerent un Officier pour découvrir où il étoit & en quel état il ſe trouvoit. Cet Officier joignit Manuel qui le renvoya auſſitôt porter ordre aux deux eſcadrons d'avancer en diligence. Mais il ne les attendit pas, & courut pique baiſſée avec ſes deux compagnons ſur la troupe ennemie, où il en abbattit pluſieurs à ſes pieds. Ce prodige de hardieſſe glace le cœur des Turcs; tandis qu'ils ſe regardent les uns les autres, craignant de s'expoſer les premiers à de ſi rudes coups, les troupes de l'embuſcade arrivent, & ſe ſaiſiſſent d'une éminence voiſine, déſeſpérant de pouvoir joindre l'Empereur que les Turcs environnoient. L'intrépide Manuel fait ſeul, ce que tous enſemble n'oſoient

MANUEL.
An. 1146.

MANUEL. An. 1146.

faire. Suivi des deux autres il perce les escadrons Turcs, tue le premier qui s'oppose à lui, effraye les autres, s'ouvre le passage & gagne l'éminence. Les troupes qu'il avoit laissées dans le camp, instruites du danger de l'Empereur, s'y rendoient en grand nombre, & l'Empereur se trouva en sûreté. Ce qu'il y a de plus étonnant & que je n'oserois assurer, si tout ce récit n'étoit attesté par un témoin oculaire qui accompagna Manuel dans toutes ses expéditions, c'est qu'il sortit sans aucune blessure de tant de hasards, où il auroit dû cent fois trouver la mort: & son aveugle témérité l'auroit sans doute méritée. Sa perte paroissoit si assurée, que son oncle Isaac qui étoit demeuré dans le camp, se transporta dans la tente de l'Empereur, attendant la nouvelle de sa mort, pour se mettre sur la tête la couronne, qu'il souhaitoit avec passion, & dont il laissa le désir comme par héritage à son fils Andronic, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire. Manuel réuni avec une grande partie de ses troupes, reprit le

MANUEL. An. 1146.

chemin de ſon camp, toujours pourſuivi, combattant ſans ceſſe, & retournant de temps en temps ſur l'ennemi, comme s'il eût eu regret de n'avoir pas trouvé la mort, qu'il avoit tant de fois cherchée dans cette journée. Il arriva enfin dans ſes retranchemens, plus redevable à ſon bonheur, qu'à ſa prudence.

XV. Défaite des Turcs.

Le lendemain il décampe avançant toujours vers Icone. L'armée du Sultan le cotoyoit, diviſée en deux corps, & cherchoit à l'enfermer dans quelque paſſage difficile. Critople, guerrier hardi, qui commandoit l'infanterie Impériale, prit avec lui quelque bataillons pour écarter les Turcs; mais ayant été enveloppé il avoit déja perdu grand nombre des ſiens, & alloit périr lui-même, ſi l'Empereur ſuivi de quelques cavaliers ne fût accouru à ſon ſecours. A ſa vue les Grecs reprirent courage, & les ennemis s'éloignerent. Manuel étoit devenu la terreur des Turcs. Il les pourſuivit avec toute ſon armée, & les ayant atteint, comme il voyoit ſes troupes effrayées de leur nombre ſupérieur, il arrache un éten-

MANUEL. An. 1146.

dard des mains d'un porte-enſeigne, vole aux ennemis, les met en fuite & les pourſuit avec grand carnage. On tua dans cette rencontre un certain Gebras, Grec de naiſſance, mais nourri & élevé chez le Sultan, qui lui avoit donné le gouvernement d'une province. Sa tête fut rapportée dans le camp au bout d'une pique comme un trophée. La nuit approchant, l'Empereur ſans pouſſer fort loin la pourſuite, revint au camp, qu'il trouva dans un aſſez grand déſordre. On n'avoit pas encore eu le temps de décharger les bagages. Il alligna lui-même le campement & diſtribua les quartiers. Au lever du ſoleil il marcha en avant, & arriva aux vaſtes plaines d'Icone, qui bordoient le lac Paſguſa. Cinname auteur de tout ce récit ne parle point des garniſons, que l'Empereur Jean avoit laiſſées quatre ans auparavant dans les iſles de ce lac; & ſon ſilence donne à croire que le Sultan en avoit déja repris poſſeſſion. Ce fut en cet endroit que Manuel apprit les grands mouvemens des Princes d'Occident, qui ſe

dispoſoient de nouveau à paſſer en Aſie. Cette nouvelle l'obligea de retourner à Conſtantinople pour veiller à la ſûreté de ſes Etats. L'exemple de la premiere Croiſade lui avoit appris ce qu'il avoit à craindre de cette dévotion guerriere. Mais avant que de partir il envoya un défi au Sultan, & lui fit dire que s'il refuſoit de décider leur querelle en bataille rangée, il le reverroit au printemps prochain encore mieux préparé à tirer raiſon de ſes inſultes. Le Sultan qui avoit fait l'épreuve du courage indomptable de Manuel, lui envoya propoſer la paix. L'Empereur demanda du temps pour y penſer; & ſans faire d'autre réponſe, il reprit le chemin de Bithynie.

MANUEL. AN. 1146.

XVI. Retour de Manuel.

Arrivé à la ſource du Méandre, il crut être fort éloigné des ennemis, & s'arrêta dans une riante prairie, bordée d'agréables forêts & arroſée de pluſieurs ruiſſeaux, qui ſe réuniſſant formoient cette fameuſe riviere. Les charmes de ce lieu l'inviterent à ſe délaſſer des fatigues d'une ſi laborieuſe campagne. Pendant qu'il prenoit le plaiſir de la chaſſe, il apperçut

MANUEL. An. 1146.

de loin des mouvemens dans la forêt ; & ne pouvant en discerner la cause, il envoya des coureurs qui lui rapporterent qu'une armée campoit dans ce bois. Il reconnut bientôt que c'étoient des Turcs, qui venoient à leur ordinaire ravager les terres de l'Empire. Il fait partir aussitôt un détachement de troupes choisies pour leur donner la chasse. Il monte sur une éminence pour être témoin du succès. Les Turcs plioient bagage & se retiroient ; mais lorsqu'ils se virent serrés de si près, qu'ils ne pourroient échapper sans combattre, ils tournerent visage. Après quelque résistance, ils continuerent de fuir, toujours poursuivis & faisant de temps en temps volte face, pour assurer leur retraite. Cette manœuvre souvent répétée fatigua tellement les cavaliers Grecs, que leur ardeur étant refroidie, ils se laissoient déja envelopper. L'Empereur qui s'en apperçut descendit de l'éminence ; & sans se donner le temps d'endosser sa cuirasse, il court les secourir. A son approche les Turcs prennent la fuite ; il les poursuit avec chaleur, & son cheval

étant fatigué, il s'arrête pour en attendre un autre, recommandant à ses gens de ne pas quitter prise. Mais rebutés bientôt par la longueur de la course & par la difficulté des chemins, ils reviennent en arriere. L'Empereur désespéré de leur peu de courage, prend le cheval de son cousin Andronic, & part sur le champ. Les Turcs le voyant venir presque seul & sans cuirasse, s'animent les uns les autres, & réunissant leurs efforts tirent sur lui de toutes parts. Manuel à couvert de son bouclier, se voyant sur un terrein, où il ne pouvoit être enveloppé, à cause des buissons épais qui le bordoient à droite & à gauche, tient ferme, renverse à ses pieds tous ceux qui osent l'approcher, & met le reste en fuite. Un de ceux qu'il avoit abbattus l'ayant blessé au talon, il le prend par les cheveux & le traîne avec lui sur l'éminence. Il fait panser sa blessure; & comme on n'avoit rien de prêt pour l'appareil, un soldat tirant son épée alloit se couper un morceau de chair, si Manuel ne l'eût empêché en le récompensant de cette preuve hé-

MANUEL. An. 1146.

roïque d'affection pour son Prince. Il se fait appliquer une piece de chair coupée à un cheval qui mouroit de lassitude ; & étant remonté à cheval il regagne son camp à la source du Méandre. En passant par la Bithynie, il fit construire le château de Pyles sur un terrein qu'il acquit par échange d'un Monastére voisin, & le donna pour demeure aux prisonniers Grecs qu'il avoit tirés de Philoméle l'année précédente.

XVII. Insolence d'Isaac frere de Manuel. *Cinn. l. 3. c. 17.*

Etant arrivé au château de Mélangies, il s'y reposa quelque-temps. Un jour après son dîner, la conversation tomba sur les exploits militaires. C'étoit une belle occasion de faire la cour à Manuel, qui se piquoit d'une suprême valeur. Aussi les Seigneurs s'efforçoient-ils à l'envi d'élever le Prince au-dessus de tous les guerriers présens & passés. Jean Comnène fils de cet Andronic auquel l'Empire eût appartenu par droit d'aînesse, s'il ne fût pas mort avant son pere, ne prit pas le ton de courtisan. Soit qu'il conservât dans son cœur quelque regret de voir la couronne sur la tête de Manuel, à

Manuel. An. 1146.

ſoit qu'il fût aſſez hardi pour être ſincére, il ne balança point à donner à l'Empereur Jean le prix de la valeur ſans aucune exception. Manuel paroiſſoit entendre ſans jalouſie l'éloge de ſon pere ; il y ajoutoit même, lorſque ſon frere Iſaac, non content d'appuyer ce diſcours, ſe jetta dans un parallèle injurieux, tournant en ridicule les faits guerriers de Manuel. Andronic fils de l'autre Iſaac oncle de Manuel, lui donna un démenti, & Iſaac tirant ſon épée alloit lui abbattre la tête, ſi Manuel n'eût paré le coup qu'il reçut ſur ſon bras. Il en eut une profonde bleſſure, dont la cicatrice lui reſta toute ſa vie. Iſaac étoit Sébaſtocrator & Commandant général des armées ; Manuel pour le punir de ſon emportement, ſe contenta de lui ôter les ſceaux de l'Empire, dont il étoit dépoſitaire. Mais ayant reconnu en cette occaſion les mauvaiſes diſpoſitions de ſon frere à ſon égard, & craignant de ſa part quelque violence imprévue, il commença dès lors à porter ſous ſes habits une cuiraſſe, qu'il ne quittoit preſque jamais.

MANUEL. An. 1147. XVIII. Déposition du Patriarche Cosmas. *Cinn. l. 2. c. 10. Nicet. l. 2. c. 3. Leo. Allat. de eccl. or. & oc. perpet. consensu l. 2. c. 12. Or. christ. T. I. p. 268.*

L'Eglise de Constantinople étoit alors dans un grand trouble. Michel Curcuas, Patriarche depuis près de trois ans, se reprochant à lui-même le peu de fruit que produisoient ses instructions & ses exemples, se démit de sa dignité, & retourna dans son Monastére de l'isle d'Oxie. Là prosterné dans le vestibule de l'Eglise, il se fit fouler aux pieds par les Moines, en punition, disoit-il, de la vanité qui lui avoit fait quitter cette sainte retraite, pour prendre un emploi dont il étoit indigne. On mit à sa place Cosmas Atticus, né dans l'isle d'Egine. Nicétas en fait un grand éloge. Selon cet Historien il étoit célebre par sa science, plus encore par sa vertu & par sa charité pour les indigens. Souvent il se dépouilloit de ses habits pour les revêtir. Isaac frere de l'Empereur avoit pour lui la plus profonde vénération ; ce qui donna lieu à ses ennemis de faire entendre à l'Empereur, que Cosmas formoit une trame secrette pour faire passer la couronne sur la tête de son frere. Sa simplicité acheva de le perdre. Un Moine nommé Ni-

phon, infecté de l'héréſie des Bogomiles, avoit été condamné dans un ſynode par le Patriarche Michel & mis en priſon. Son extérieur mortifié & ſes diſcours qui ne reſpiroient que piété & charité, en impoſerent tellement à Coſmas, que non-ſeulement il le tira de priſon, mais l'admit encore à ſa familiarité la plus intime. Niphon logeoit dans le Palais du Patriarche, & mangeoit avec lui. Hors de ſa préſence il ſemoit librement ſes erreurs, & travailloit de ſon mieux à corrompre les familles. Coſmas rejettoit comme des calomnies tous les avis qu'on lui donnoit, pour lui démaſquer l'impoſteur. L'Empereur de retour à Conſtantinople ayant donné ordre d'arrêter de nouveau cet hérétique, Coſmas vint lui même pour l'arracher des mains des gardes; ce que n'ayant pû faire, il l'accompagna juſqu'à la priſon, & fit inſtance pour y être renfermé avec lui. Un zèle ſi ardent révolta le Clergé. On aſſembla dans le Palais de Blaquernes un ſynode de tous les Prélats qui ſe trouvoient à Conſtantinople au nombre de trente-

MANUEL. AN. 1147.

un. L'Empereur, les Princes, les Juges Eccléſiaſtiques & Séculiers, un grand nombre de Sénateurs y aſſiſterent. Manuel après avoir interrogé les Evêques l'un après l'autre ſur ce qu'ils penſoient de Niphon, comme tous le chargeoient d'anathêmes, s'adreſſa enfin à Coſmas, & lui demanda ſon ſentiment. Le Patriarche répondit hardiment, *qu'il ne connoiſſoit dans toute l'Egliſe perſonne de plus vertueux & de plus orthodoxe que celui qu'on condamnoit ſi injuſtement.* Ces paroles exciterent une réclamation générale. On s'écrie *que le Patriarche ſe déclare fauteur d'hérétiques; qu'il ſe dénonce lui-même; qu'il n'eſt pas beſoin d'autre accuſateur; & qu'il faut le juger ſur le champ.* On procéde aux opinions. Tous le condamnent & le déclarent déchu de ſon ſiége. La ſentence de dépoſition étant prononcée, Coſmas indigné ſort en maudiſſant & le Synode & la Cour & l'Impératrice, *qui*, diſoit-il, *ne mettroit jamais au monde d'enfant mâle.* Ce qui arriva en effet, & l'Empereur ſuperſtitieux, ne pût s'empêcher d'attribuer dans la

suite cette disgrace aux malédictions de Cosmas. L'Historien Nicétas regarde tout ce procédé comme l'effet d'une injuste cabale. Il canonise Cosmas comme un modele de vertu ; ce qui n'est pas facile à croire d'un Prélat si entêté & si emporté. Le siége de Constantinople demeura vacant pendant dix mois. Cosmas fut déposé le 26 Février de cette année 1147, & Nicolas Musalon son successeur, qui avoit été Archevêque de Cypre, & s'étoit retiré depuis plusieurs années pour vivre dans la retraite, ne fut nommé Patriarche qu'au mois de Décembre suivant.

MANUEL. An. 1147.

XIX. Paix avec les Turcs. *Cinn. l. 2. c. 11.*

L'Empereur apprenant que les Princes Croisés n'étoient pas encore prêts à se mettre en chemin, crut avoir le temps de terminer la guerre avec le Sultan. Il marcha vers le Rhyndacus, & fit ses préparatifs pour le siége d'Icone. Il avançoit en Phrygie, lorsqu'il reçut une ambassade du Sultan qui demandoit la paix. L'Empereur qui dans la crainte que lui inspiroit l'entreprise des Croisés, pouvoit avoir besoin des Turcs, ne se rendit pas difficile. Les

MANUEL. An. 1147.

Turcs lui céderent la ville de Pracane & les autres places dont ils s'étoient emparés en Pamphylie & en Cilicie, & Manuel retourna à Constantinople.

XX. Seconde Croisade.

Cinn. l. 2. c. 12, & seqq. & ibi. Du Cange.
Nicet. l. 1. c. 4, 5, 6.
Guill. Tyr, l. 16. c. 18, & seqq.
Sanut. l. 3. part. 6. c. 19, 23.
Gesta Lud. VII.
Odo de Diogilo l. 1, c. 2, 3, 4, 7.
Otto Frising. de exped. Frider. l. 1. c. 40, & seqq.
Idem. chron.
Rob. de monte.
Chron. Belg.
Chron. Cas. fin.
Radulf. de Diceto chr.
Chron. Nangis.
Chron. Sti. Anton.

Il y étoit rappellé par les nouvelles qu'il recevoit d'Occident. L'Empereur Conrad étoit déja en marche avec une armée formidable, & Louis Roi de France se préparoit à le suivre. Ce n'étoient plus comme dans la premiere Croisade diverses bandes d'avanturiers, qui accourant de toutes parts aux cris d'un Moine enthousiaste, se rangeant sous différens Chefs pleins de bravoure, mais trop semblables à leurs soldats & peu d'accord ensemble, marchoient sous les étendards de la Religion, qu'ils violoient sans cesse par leurs brigandages & leurs débauches. C'étoient les deux plus puissans Souverains de l'Europe qui conduisoient deux armées régulieres, assez nombreuses pour écraser les Musulmans & conquérir l'Asie entiére. La prise d'Edesse allarmoit toute la Chrétienté. Le Roi de Jérusalem, le Duc d'Antioche, le Comte de Tripoli menacés de leur ruine, imploroient

imploroient le ſecours de leurs freres d'Occident. Dès l'an 1145, l'Evêque de Gabale alla porter leurs gémiſſemens au Pape Eugène, qui venoit de recevoir à Viterbe les députés des Prélats d'Arménie, envoyés pour s'inſtruire des cérémonies du Saint Sacrifice, ſelon l'uſage de l'Égliſe Romaine, à laquelle ils vouloient ſe réunir. Le Pape allarmé du danger où ſe trouvoit la Paleſtine, réſolut de rallumer dans le cœur des Chrétiens la même ardeur qu'Urbain II y avoit excitée cinquante ans auparavant. Il écrivit à Louis Roi de France, qui avant la lettre du Pape avoit déja formé le deſſein de ſe croiſer, pour accomplir le vœu qu'en avoit fait Philippe ſon frere aîné, & qu'une mort prématurée l'avoit empêché d'exécuter. Le Roi d'éclara ſa réſolution dans la Cour qu'il tint à Bourges aux Fêtes de Noël, & indiqua une aſſemblée générale à Vézelai pour les Fêtes de Pâques. Ce fut là que ſaint Bernard, brûlant de zèle, animé encore par les exhortations du Pape, prêcha la croiſade avec tant de chaleur, que cette innombra-

MANUEL.
An. 1147.
Romualdi Salern. chr.
Alberic. chr.
Pagi ad Bar.
Du Cange 27, diſſert. ſur Joinville.

MANUEL. An. 1147.

ble multitude fondant en larmes se voua sur le champ à cette entreprise qu'elle regardoit comme sainte, & capable d'effacer les crimes les plus énormes. Dans une autre assemblée tenue à Chartres trois semaines après, on s'imagina que personne n'étoit plus capable de conduire l'expédition, que celui qui la prêchoit avec tant de succès. Mais Bernard trop éclairé pour ne pas sentir la différence de ces deux emplois, plus sage que Pierre l'Hermite, n'eût garde d'accepter cet honneur. Il alla porter en Allemagne le même esprit qu'il avoit répandu en France. Il défendit de persécuter les Juifs qu'on avoit massacrés dans la premiere Croisade; il les regardoit comme les dépositaires des prophéties qui les condamnent, & comme des témoins authentiques de la vérité du Christianisme qu'ils rejettent. Ce sont des aveugles qui portent le flambeau devant nous. Le reste de l'année & une partie de la suivante se passa en préparatifs.

XXI. Dispositions de Manuel à

Le 16 Février 1147 Dimanche de la Septuagésime, le Roi tint à Etampes

une troisieme assemblée, où l'on traita de la route qu'on prendroit pour se rendre en Syrie. Les Ambassadeurs de Roger Roi de Sicile conseilloient de prendre la voie de la mer, comme la plus courte & la plus sûre. C'étoit le moyen d'éviter la perfidie des Grecs, ennemis irréconciliables des Latins. Roger offroit ses ports & ses vaisseaux. Mais comme on ne pouvoit faire passer tant de troupes qu'en plusieurs voyages, ce qui consumeroit encore plus de temps que le chemin de terre, & que d'ailleurs une armée si florissante ne sembloit avoir rien à craindre des Grecs non plus que des Turcs, on résolut de prendre la route de Constantinople. Louis écrivit à Manuel pour lui demander passage, & le prier de concourir à une expédition entreprise contre ses ennemis naturels, & pour la délivrance de la Terre-Sainte. La lettre fut portée à L'Empereur par Milon de Chevreuse. Manuel répondit par une longue lettre pleine de flatteries, où il traitoit le Roi de France de Saint, d'ami, de frere, & lui faisoit les plus belles

MANUEL. An. 1147.

l'égard des Croisés.

Manuel. An. 1147. promeſſes. Mais tandis qu'il amuſoit Louis par ces fauſſes proteſtations, il donnoit avis au Sultan d'Icone du danger qui le menaçoit. Il avoit en effet quelque ſujet de redouter l'arrivée des Croiſés. Il n'avoit pas oublié les. déſordres, par leſquels leurs devanciers avoient marqué leur paſſage, les inſultes qu'Alexis en avoit eſſuyées, le danger où ce Prince s'étoit vû d'être renverſé de ſon Trône, les emportemens de Boëmond, l'invaſion de la Cilicie, & la guerre qu'il avoit fallu ſoutenir en Syrie, en Theſſalie, en Illyrie. D'ailleurs dans l'eſpérance qu'il avoit de recouvrer ſur les Turcs une grande partie de ſes Etats, il penſoit ainſi qu'Alexis, qu'il lui ſeroit plus difficile d'arracher aux Croiſés le fruit de leurs conquêtes. Les Grecs en général s'imaginoient que les Croiſades n'étoient qu'un prétexte pour couvrir le deſſein de s'emparer de toutes les terres de l'Empire.

XXII. Départ de Conrad.

Conrad Empereur d'Allemagne ſe mit le premier en route. Il partit à l'Aſcenſion. Son armée étoit compoſée de ſoixante dix mille cavaliers

cuiraſſés, ſans compter la cavalerie légere, & l'infanterie, qui étoit innombrable. Il avoit eu la précaution d'envoyer des Ambaſſadeurs à Manuel, pour lui demander le paſſage, avec la liberté d'acheter des ſubſiſtances, & il en avoit reçu la réponſe la plus favorable. Lorſque Manuel apprit qu'il étoit prêt de paſſer le Danube, il lui envoya Démétrius Macrembolite & Alexandre Comte de Gravina, qui dépouillé de ſes Etats par le Roi de Sicile, avoit paſſé au ſervice de l'Empereur Grec. Ils étoient chargés de pénétrer les deſſeins des Allemands, & de tirer d'eux l'aſſurance qu'ils ne feroient aucun dégât ſur les terres de l'Empire. Conrad & les Seigneurs qui l'accompagnoient, ne firent aucune difficulté de prêter le ferment qu'on demandoit d'eux, proteſtant qu'ils n'avoient pris les armes que pour délivrer la Paleſtine, & mettre les lieux Saints à couvert des attaques des Muſulmans. Sur cette déclaration, on leur promit toute ſorte de faveur, & des vivres pour leur argent. Manuel avoit envoyé en

MANUEL.
An. 1147.

MANUEL. An. 1147.

même-temps des Ecrivains, chargés de tenir un rolle exact du nombre des troupes Allemandes qui passèroient le Danube. Ils en compterent jusqu'à quatre-vingt-dix mille; mais la foule des bateaux qui suivirent ne leur permit pas de pousser plus loin leur calcul.

XXIII. Voyage de Conrad.

Quoique Conrad fût allié de Manuel, ces deux Princes ayant épousé les deux sœurs, il n'en étoit pas plus aimé; & de tous les peuples d'Occident, c'étoient les Allemands que les Grecs haïssoient davantage. Ils trouvoient fort mauvais que le Souverain d'Allemagne prît le nom d'Empereur; c'étoit selon eux une usurpation; ce titre suprême n'appartenoit qu'à leur Prince; ils n'accordoient aux autres que le nom de Rois. Ainsi la bonne intelligence ne pouvoit subsister long-temps entre deux Nations jalouses, qui se méprisoient mutuellement. Manuel plein de défiance avoit rassemblé grand nombre de troupes; il en gardoit une partie à Constantinople, dont il faisoit réparer les tours & les murailles. Il avoit

envoyé le reste au-devant des Allemands sous les ordres de Prosouch, en apparence pour les accompagner & leur ouvrir les passages, en effet pour les observer & les empêcher de s'écarter à quelque pillage, sans cependant commettre contre eux aucune hostilité qui pût leur servir de prétexte. Les Allemands étant arrivés à Naïsse sur la frontiere de Bulgarie, Michel Branas, Gouverneur de la province, leur fit trouver toutes les provisions nécessaires. Tant qu'ils eurent à traverser un pays de montagnes, ils marcherent tranquillement, & ne songerent à autre chose qu'à vaincre la difficulté des chemins. A Sardique ils trouverent Michel Paléologue & le Cartulaire Zinziluc qui leur firent fournir des vivres. A Philippopolis où ils séjournerent, la brûtalité de quelques Allemands fut sur le point d'exciter une sanglante querelle. Mais Michel, Evêque de la ville, Italien souple & délié, sut si bien gagner Conrad en buvant avec lui & en l'amusant de ses plaisanteries, que ce Prince devenu le protecteur des habi-

MANUEL.
An. 1147.

MANUEL. An. 1147.

tans, puniſſoit rigoureuſement ceux de ſes ſoldats, qui s'échappoient à quelque violence. A ſon départ de Philippopolis le Prélat qui l'accompagna deux ou trois jours, ſervit encore à maintenir le bon ordre. Les Allemands qui ne pouvoient ſe contenir long-temps, ayant maltraité quelques Grecs ſur leur paſſage, l'armée d'obſervation en prit la défenſe, & la querelle s'étant échauffée, il y eut des gens tués de part & d'autre. Le combat alloit devenir général, ſi Michel n'eût appaiſé le déſordre en employant ſon crédit auprès de Conrad.

XXIV. Suite du voyage.

Après la retraite de Michel tout changea de face. Les Allemands ne garderent plus de meſures. Ils emportoient ſans payer ce qu'on venoit leur vendre, ou ne le payoient qu'à coups de ſabre. Conrad n'écoutoit plus les plaintes, ou excuſoit ſes ſoldats. Leurs partis couroient les campagnes & mettoient le feu aux bourgades. Rencontrant un pays abondant, ils s'arrêtoient pour s'enivrer; & les Grecs les trouvant ivres, couchés dans les chemins, les maſſacroient ſans pitié.

Profouch qui côtoyoit l'armée, faifoit fes efforts pour empêcher les violences. Mais il ne put prévenir un horrible défordre, que la cruelle animofité des Grecs excita dans Andrinople. L'armée Allemande en paffant devant cette ville, y laiffa un Seigneur malade : c'étoit un parent de Conrad. Il fe logea dans un Monaftere avec fa fuite. Quelques foldats Grecs en ayant eu connoiffance entrent dans la ville, forcent les portes du Monaftere, mettent le feu à la chambre du malade qui fut brûlé dans fon lit, & enlevent tout ce qui lui appartenoit. Conrad étoit déja à deux journées d'Andrinople. Il renvoye fur fes pas fon neveu Frédéric avec un corps de troupes. Ce Prince outré de colere entre dans la ville, réduit en cendres le Monaftere, paffe au fil de l'épée tous ceux qui s'y rencontrent; une partie de l'armée Grecque vient au fecours des habitans; on fe bat, & felon Cinname les Grecs font vainqueurs. Selon Nicétas, plus croyable en ce point, Profouch accourt au bruit des combattans; il appaife Frédéric, & on fe fépare.

MANUEL.
An. 1147.

MANUEL. An. 1147. XXV. Conrad passe le Bosphore.

Manuel prévoyant les désordres que pouvoit causer cette multitude mal disciplinée, si elle approchoit de Constantinople, envoya Andronic Opus pour engager Conrad à prendre la route de la Chersonèse, où le passage de Seste étoit plus étroit, & le conduiroit dans un pays plus fertile. Conrad rejetta cet avis, & continua sa marche vers Constantinople. Manuel voyant le danger approcher crut devoir redoubler de précautions. Il garnit de troupes tous les postes tant au-dedans qu'au dehors de la ville, & fait partir Zicondyle, guerrier de réputation, pour aller joindre Prosouch avec un nouveau renfort. Il avoit ordre de serrer de près l'armée de Conrad, & d'empêcher le ravage, mais de ne risquer de combat qu'à l'extrémité. La grande taille des Allemands & l'armure dont ils étoient tout couverts faisoient peur aux Grecs. Mais ils se flattoient d'entendre beaucoup mieux les évolutions militaires, & d'être supérieurs à la cavalerie Allemande trop pesante & mal en ordre. Cependant les Croisés arriverent dans

Manuel. An. 1147.

la plaine de Chérobacques, où l'abondance des fourages les engagea à camper entre deux fleuves, dont les eaux étoient alors fort basses. Ils reposoient tranquillement pendant la nuit, lorsqu'un affreux orage grossissant tout-à-coup ces fleuves en fait deux torrens impétueux, qui se répandant au loin sur leurs bords, entraînent à la mer & les tentes & les chevaux & les bagages. Ce n'étoit que cris, confusion, désespoir. Il périt dans ce déluge grand nombre d'hommes & d'animaux. Manuel touché lui-même de ce désastre, ou feignant de l'être, envoye quelques Seigneurs de sa Cour pour consoler Conrad, & l'inviter à venir conférer avec lui à Constantinople. Mais ce Prince qui n'avoit rien perdu de sa fierté naturelle, demande que Manuel vienne au-devant de lui; proposition qui parut si révoltante à la vanité Grecque, qu'il ne fut plus question d'entrevue. Conrad avançant toujours arriva le 8 Septembre dans un grand parc orné de Palais, vis-à-vis de la porte dorée. Delà après avoir considéré la hauteur des tours & la

MANUEL. An. 1147.

force des murailles couvertes d'un peuple innombrable, il paſſe au-delà du golfe par le pont du fleuve Barbysès. Les deux Princes s'écrivirent des lettres remplies de bravades & de railleries. On en vint même ſelon Cinname à un combat qui ſe termina à l'avantage des Grecs ; mais le ſilence de Nicétas, Hiſtorien moins partial, fait croire que ce ne fut tout au plus qu'une rencontre de peu d'importance. Enfin les deux Empereurs s'étant réconciliés ſans ſe voir, parce que l'un ne vouloit pas entrer dans Conſtantinople, ni l'autre en ſortir, Conrad paſſa le Boſphore ſur les vaiſſeaux que lui prêta Manuel. Ils ſouhaitoient également être éloignés l'un de l'autre ; & l'impatience de Conrad ne lui permit pas de ſatisfaire le Roi de France, qui lui envoyoit courriers ſur courriers pour le prier de l'attendre devant Conſtantinople. Quoiqu'il eut déja perdu beaucoup de ſes gens, il ſe trouva encore à ſon paſſage en Aſie quatre-vingt-dix mille cinq cens cinquante-ſix hommes.

XXVI. Départ de Louis.

L'armée de Louis n'étoit pas moins

nombreuse. Pour éviter les querelles que la jalousie pouvoit faire naître entre les deux Nations, & trouver plus aisément des subsistances, il n'étoit parti que quinze jours après Conrad, avec sa femme Eleonor & tous les Seigneurs de sa Cour. En arrivant à Ratisbonne où il passa le Danube, il trouva deux Ambassadeurs Grecs, dont il lui fallut essuyer un long compliment, assaisonné à l'ordinaire des éloges les plus outrés. Geoffroi Evêque de Langres qui accompagnoit le Roi, & qu'on nommoit le Nestor de l'armée Françoise, ennuyé ainsi que Louis de leurs insipides flatteries, les interrompit pour leur dire: *mes freres, dispensez-vous de répéter si souvent les mots de gloire, de majesté, de sagesse, de religion du Prince; il se connoît & nous le connoissons aussi, dites en deux mots ce que vous avez à dire.* Ils terminerent leur harangue par deux demandes, l'une que le Roi ne s'emparât d'aucune place appartenant à l'Empire, l'autre, qu'il remît entre les mains des Grecs celles d'où il chasseroit les Turcs, & qu'il

MANUEL.
An. 1147.

MANUEL. An. 1147.

fit aſſurer cette promeſſe par le ſerment des Seigneurs. On convint aiſément du premier article ; pour le ſecond, il y eut conteſtation, & l'on s'en remit à la déciſion des deux Princes, lorſqu'ils conféreroient enſemble. Des deux Ambaſſadeurs Démétrius retourna ſur le champ à Conſtantinople, Maurus demeura avec les Croiſés. On choiſit pluſieurs Seigneurs pour ſe rendre avec Démétrius auprès de Manuel, qui le demandoit ainſi par ſes lettres.

XXVII. Voyage de Louis.

Les troupes Françoiſes étoient diviſées en pluſieurs corps, qui ſe ſuivoient à quelque diſtance, & le Roi étoit déja devant Andrinople, que ſon arriere-garde n'étoit pas encore ſortie de Bulgarie. Les Grecs vouloient les faire paſſer à meſure qu'ils arrivoient ; & comme ils s'attendoient les uns les autres, on envoya une armée de Comans & de Patzinaces, qui les alloient chercher juſque dans les déſerts de la Bulgarie, leur dreſſoient des embuches, & tuoient tous ceux qu'ils pouvoient ſurprendre. Les François étoient obligés de camper ſur les

hauteurs, & de se faire un retranchement de leurs chariots. Ils souffroient en même-temps de la disette des vivres, qu'on refusoit de leur vendre. Les Seigneurs qui s'étoient rendus à Constantinople, s'en plaignirent à l'Empereur; il leur répondit froidement qu'il n'étoit pas le maître de contenir les Patzinaces; que les François n'avoient qu'à s'approcher de Constantinople; qu'à l'ombre de son Palais, ils seroient en sûreté & qu'il leur fourniroit des vivres. Sur cette réponse les François marchent; les Patzinaces les poursuivent, & plus forts que ces bandes séparées, ils les mettent en fuite, & s'emparent d'une partie de leurs équipages. Quelques Seigneurs outrés de colere sortent de Constantinople & vont joindre leurs compatriotes: d'autres restent dans la ville, & vont porter de nouvelles plaintes à l'Empereur. Il jure qu'il ignore ces désordres, & demande pardon pour ses gens. Cependant Louis devant Andrinople attendoit avec impatience le reste de ses troupes. Maurus faisoit ses efforts pour

MANUEL. An. 1147.

l'engager à prendre le chemin de la Cherſonèſe. Le Roi perſiſta dans le deſſein de paſſer par le Boſphore, & de ſuivre la même route que les Allemands. A une journée de Conſtantinople il rencontra encore des députés de l'Empereur, qui lui prodiguerent les démonſtrations du plus profond reſpect. Flatteurs juſqu'à la baſſeſſe, ils ne lui parloient qu'à genoux, ils ſe proſternoient à ſes pieds; cette Nation dégénérée ſe jouoit de la ſimplicité Françoiſe. Rampans dans la crainte, inſolens dans la ſécurité, ils n'épargnoient pas les ſermens, & n'en gardoient aucun. Tandis qu'ils endormoient le Prince par les plus humbles proteſtations, ils lui faiſoient tout le mal qu'ils pouvoient lui faire impunément. L'Impératrice partageoit les artifices de ſon mari; elle amuſoit la Reine par des lettres pleines de la plus vive affection.

XXVIII. Louis à Conſtantinople.

Enfin Louis arriva devant Conſtantinople avec une partie de ſes troupes. Manuel le fit camper hors de la ville près du Palais de Blaquernes. On découvrit que l'Empereur venoit de faire

une trêve de douze ans avec les Turcs, lui qui par des lettres trompeuſes avoit invité Louis à venir le joindre pour combattre les Infidéles. Les François qui entroient à Conſtantinople pour acheter des armes ou des vivres, étoient ſouvent maltraités, bleſſés, même maſſacrés. Les Grecs avoient tant d'horreur des Latins, qu'ils lavoient & purifioient les autels où un Prêtre Latin avoit dit la Meſſe. Les Latins de leur côté ne regardoient pas les Grecs comme Chrétiens; ils ſe croyoient permis de les piller & de les tuer. Cependant on invitoit Louis à rendre viſite à l'Empereur, qui témoignoit déſirer ardemment de s'entretenir avec lui, & le Roi eut la complaiſance d'aller au Palais. Tous les Nobles, le Clergé, le peuple ſortirent au-devant de lui. L'Empereur le reçut avec un civilité hautaine. Ils étoient tous deux à-peu-près de même âge, grands, bien faits & d'un air majeſtueux. Sur le viſage de Louis ſe montroit une franchiſe vraie & naïve; celle de Manuel étudiée & contrefaite ſe trahiſſoit de temps en temps.

MANUEL.
An. 1147.

MANUEL. An. 1147.

par des traits de malignité. Ils s'embrasserent & passerent du portique où l'Empereur étoit venu recevoir le Roi, dans les appartemens où ils s'assirent à côté l'un de l'autre. Ils conférerent par interprêtes, environnés de toute leur Cour. L'Empereur souhaita au Roi les plus grands succès, & promit d'y contribuer de toutes ses forces, ce qu'il n'avoit nul dessein de faire. Ils se séparerent avec les démonstrations d'une tendresse fraternelle, & les Nobles conduisirent le Roi au Palais, qu'on lui avoit préparé pour demeure. Le lendemain l'Empereur l'alla prendre pour le mener à Sainte-Sophie, & aux Eglises les plus célébres. Il lui fit ensuite un magnifique festin. Le jour de la Fête de Saint-Denis Apôtre de la France, il fit célébrer l'office avec une pompe extraordinaire; & ce Prince artificieux sut si bien gagner le Roi & les Seigneurs, qu'ils parurent oublier tous les sujets qu'ils avoient eu de s'en plaindre.

XXIX. Il passe le Bosphore.

Pour ne pas se contraindre longtemps, il falloit hâter le passage du

Roi, qui attendoit encore des Seigneurs & des troupes embarquées à Brindes. Manuel eut l'adresse d'allumer l'impatience naturelle des François, & de piquer leur jalousie, en faisant publier à Constantinople de brillans succès des Allemands, déja, disoit-on, plusieurs fois vainqueurs des Turcs, déja maîtres d'Icone. Ces fausses nouvelles produisirent leur effet. Les François désespérés d'abandonner aux Allemands tout l'honneur d'une si glorieuse conquête, pressoient le Roi de passer en Asie. Il fallut céder à leurs instances, & Manuel fournit les vaisseaux.

MANUEL. An. 1147.

XXX. Sujet de querelle entre Louis & Manuel.

L'Empereur débarrassé de ces hôtes, ne songea plus qu'à faire échouer leur entreprise. L'avidité d'un soldat lui fournit le premier prétexte de plainte. Louis en passant le Bosphore avoit été suivi de plusieurs vaisseaux chargés de vivres. Des changeurs de Constantinople avoient aussi apporté de grandes sommes d'argent, & ayant dressé leurs tables sur le rivage, ils y avoient étalé leurs richesses. Un soldat Flamand ébloui de l'éclat de l'or,

MANUEL. An. 1147.

pille une de ces tables. Son exemple en excite d'autres ; on crie, on enléve, on renverſe. Les changeurs dépouillés ſe ſauvent ſur les vaiſſeaux, qui prennent le large & emmenent avec eux grand nombre de Croiſés venus à bord pour acheter des vivres. Dès qu'ils ſont entrés dans le port, on aſſomme de coups, on dépouille ceux qu'on ramenoit, & les autres François qui ſe trouvoient encore dans la ville. Pendant ce temps-là le Roi rendoit prompte juſtice ; il faiſoit pendre le Flamand, rendre ce qui avoit été pillé & plus encore, les changeurs redemandant plus qu'ils n'avoient réellement perdu. Ces réparations faites, le Roi envoye Arnoul Evêque de Liſieux, & Barthelemy ſon Chancelier redemander ſes gens & ce qu'on leur avoit pris. L'Empereur fait attendre les envoyés juſqu'au lendemain ; & comme il n'avoit donné aucun ordre pour les recevoir, ils paſſent le jour ſans manger ; & la nuit ſans autre lit que le pavé du Palais. Enfin il leur donne audience. Il fait rendre tout aux François, les laiſſe

aller & envoye des vivres, mais en très-petite quantité. Il invite le Roi à venir à ſon Palais pour conférer enſemble. Le Roï demande que l'Empereur paſſe lui-même à ſon rivage, ou que les deux Princes s'avançent chacun dans une barque juſqu'au milieu du Boſphore.

MANUEL. An. 1147.

XXXI. Bonne-foi de Louis.

Comme ces propoſitions choquoient la fierté de Manuel, il fit ſavoir par députés ce qu'il déſiroit: c'étoit que les Barons François lui juraſſent foi & hommage, comme les Seigneurs de la premiere Croiſade l'avoient juré à ſon ayeul Alexis. Il demandoit de plus en mariage pour un des ſes neveux une parente du Roi, qui accompagnoit la Reine. A ces conditions il promettoit ſecours & fidelle correſpondance. Dans l'intervalle de ces négociations le Comte de Maurienne, le Marquis de Montferrat, & le Comte d'Auvergne, que le Roi attendoit, étoient arrivés, & campoient à la vue du Roi, de l'autre côté du Boſphore. Comme les Grecs différoient de leur prêter des vaiſſeaux, ils les forcerent par le ravage

MANUEL. An. 1147.

des campagnes à leur accorder le paſſage. Les Barons refuſoient l'hommage, qu'ils ne devoient qu'à leur Souverain ; ils ne ſe jugeoient pas obligés de rendre aucun honneur à un Prince qui ne s'étoit fait connoître que par ſes fourberies. Mais Louis ne voulant pas avoir les Grecs pour ennemis, exigea d'eux cette déférence. Il ſe tranſporta donc avec eux au bord de la Propontide, où Manuel s'étoit rendu ; & pendant que les Barons prêtoient ſerment de fidélité, le Comte de Dreux frere du Roi, penſant qu'il ne pouvoit ſans deshonorer le ſang de France, reconnoître pour ſon Seigneur tout autre que le Roi ſon frere, prit les devans avec quelques autres auſſi fiers que lui, & emmena même la Princeſſe ſa parente, pour la ſouſtraire à une alliance qu'il jugeoit indigne d'elle. On convint dans l'entrevue que l'Empereur feroit accompagner le Roi de deux ou trois Seigneurs, qui lui ſerviroient de guides & lui feroient trouver des vivres : que ſi l'on en manquoit, il ſeroit permis aux François de piller les places qu'ils

trouveroient ſur leur route, à condition qu'après le pillage ils les remettroient à l'Empereur Grec. Dans ce même-temps Roger Roi de Sicile qui attaquoit la Grece & y faiſoit des conquêtes, ſollicitoit Louis de ſe liguer avec lui contre Manuel: pluſieurs Seigneurs François & ſur-tout Geoffroi Evêque de Langres conſeilloient au Roi d'accepter cette alliance, & de s'aider de la flotte Sicilienne pour ſe rendre maître de Conſtantinople: que c'étoit l'unique moyen de ſe garantir de la perfidie des Grecs, & d'aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe. Louis toujours ferme dans les maximes d'une probité inaltérable, rejetta cet avis, & ne crut pas que la mauvaiſe foi de Manuel dût ſervir d'excuſe à la ſienne. Il ne réſiſta pas avec moins de conſtance aux ſollicitations de Manuel, qui de ſon côté lui offroit tous ſes tréſors, s'il vouloit ſe liguer avec lui contre Roger. C'eût été prendre le change, & tourner contre les Chrétiens la guerre qu'il portoit aux Infidéles. Ainſi ſans vouloir entrer dans une querelle étrangere, il alla rejoindre ſon armée.

MANUEL.
An. 1147.
XXXII.
Mauvais ſuccès de Conrad.

Celle de Conrad étoit déja en marche, & traverſoit l'Aſie pour aller attaquer Icone. Mais au lieu de prendre à droite par les provinces méridionales, où elle auroit trouvé un pays plus abondant, les guides qui avoient des ordres perfides, conduiſirent les Allemands à gauche par la Cappadoce, pays aride & ſtérile, où les attendoit la diſette, l'ennemi & la mort. Au ſortir de Nicomédie, ſe trouvant au milieu des terres de l'Empire, ils ſe croyoient en ſûreté, & ſe promettoient toute aſſiſtance de la part des villes Grecques. Manuel s'étoit engagé à leur faire fournir des vivres pour de l'argent. Mais ce Prince non content des avis qu'il avoit donnés au Sultan d'Icone, prenoit tous les moyens de faire périr les Croiſés, avant même qu'ils puſſent y arriver. Des ſoldats Grecs poſtés en embuſcade le long des chemins, tuoient ſans miſéricorde tous ceux qui s'écartoient du gros de l'armée. On mêloit de la chaux parmi les farines qu'on leur débitoit. On leur fermoit les portes des villes, & pour leur vendre des vivres, on les

les obligeoit de mettre d'abord leur argent dans des paniers qu'on leur descendoit du haut des murs, & après l'avoir reçu, souvent on ne leur renvoyoit que des railleries. Forcés de vendre quelque piece de leur armure pour avoir de quoi subsister, on ne leur donnoit que de fausse monnoie, qu'on refusoit ensuite lorsqu'ils vouloient acheter le nécessaire. Enfin leurs guides après les avoir engagés dans les défilés du mont Taurus, disparurent & les abandonnerent à la merci des Turcs, qui voltigeant autour d'eux avec leur cavalerie légere, les accablant de traits, & échappant à la poursuite, réduisirent cette grande armée en tel état, qu'il n'en restoit pas la dixieme partie. Conrad regagna Nicée, où il se joignit à Louis. Il résolut d'abord de l'accompagner. Mais lorsqu'on fut à Ephèse, honteux de se voir presque seul à la suite du Roi de France, il s'en retourna à Constantinople avec ce qui lui restoit de Noblesse. Manuel qui ne le craignoit plus, lui fit un accueil beaucoup plus favorable, que lorsqu'il

MANUEL. An. 1147.

MANUEL. An. 1147.

l'avoit vu à la tête d'une belle armée. Il triomphoit dans son cœur des infortunes, que sa trahison avoit procurées. Conrad qu'il combloit de caresses, passa l'hiver à sa Cour. Il en obtint au printemps suivant un vaisseau qui le transporta en Palestine, où Louis vint bientôt le joindre. Enfin après la malheureuse entreprise des Croisés sur la ville de Damas, Conrad s'embarqua dans le port de Saint-Jean d'Acre. Il trouva Manuel près de Thessalonique, où la guerre de Sicile l'avoit amené. Il se reposa avec lui pendant quelques jours, & retourna dans ses Etats, qu'il avoit inutilement épuisés d'hommes & d'argent.

XXXIII. Et de Louis.

L'expédition de Louis ne fut gueres plus heureuse; mais ce Prince soutint ses disgraces avec plus de fermeté, & poussa plus loin ses entreprises. Etant parti de Constantinople au commencement de Novembre, il reçut d'abord la fausse nouvelle que lui apportoient les perfides conducteurs de l'armée Allemande. Pour le tromper & le perdre aussi bien que Conrad, ils venoient lui annoncer que ce

Prince avoit vaincu les Turcs, & qu'il étoit dans Icone. Mais Louis fut bientôt détrompé par Conrad lui-même. A Ephèſe, où Conrad ſe ſépara de lui, il trouva des envoyés de Manuel qui lui mandoit avec une feinte amitié, qu'il alloit avoir ſur les bras une armée innombrable de Turcs, & que pour ſe mettre à couvert d'un ſi furieux orage, dont il ne pouvoit manquer d'être accablé, il lui conſeilloit de ſe retirer dans les places de l'Empire. Son deſſein étoit d'affoiblir l'armée Françoiſe en la diviſant, & de la livrer aux Turcs. Louis ſoupçonnant cette trahiſon, répondit qu'il remercioit l'Empereur de ſon avis, mais qu'il ne croyoit pas en avoir beſoin, & qu'il ne craignoit pas les Turcs en quelque nombre qu'ils fuſſent. Sur cette réponſe les envoyés lui préſenterent une autre lettre. Ce n'étoient plus des conſeils d'amitié, mais des plaintes & des menaces. Manuel ſe plaignoit des déſordres que faiſoient ſes troupes ſur les terres de l'Empire, & lui ſignifioit qu'il ne pourroit déſormais empêcher ſes ſujets

MANUEL.
An. 1147.

MANUEL. An. 1147.

de traiter en ennemis des gens qui ne les ménageoient pas. C'étoit en termes couverts une ſorte de déclaration de guerre. Louis indigné ne fit point de réponſe, & continua ſa route. Arrivé au bord du Méandre au commencement de Janvier, il le paſſa malgré une nombreuſe armée de Turcs, qui l'attendoit ſur l'autre rive, & qui fut entiérement défaite. Les Grecs donnerent retraite aux Turcs dans Antioche de Piſidie. Louis marcha à Laodicée de Phrygie, où il eſpéroit trouver des vivres: c'étoit la ſeule reſſource des Croiſés juſqu'à Satalie, où l'on ne pouvoit arriver qu'au bout de quinze jours. La garniſon Impériale alla ſe joindre aux Turcs, & le Commandant fit ſortir tous les habitans & emporter tous les vivres. Les Grecs unis avec les Infidéles, pour faire mourir de faim les François, brûloient, détruiſoient tout ſur leur paſſage. L'armée Françoiſe ſans guides, ſans vivres, engagée dans des défilés impraticables entre les montagnes de Piſidie, fut coupée par les Turcs qui en firent un horrible car

nage. Louis ne se sauva lui-même que par des prodiges de valeur. Les débris de cette armée accablés de fatigue, arriverent le vingt Janvier près de Satalie. Cette ville nommée auparavant Attalie, appartenoit encore à l'Empire Grec, mais payoit tribut aux Turcs, qui possédoient les châteaux d'alentour, & empêchoient par leurs courses continuelles de cultiver les campagnes naturellement très-fertiles. Cependant les vivres y étoient en abondance, parce qu'on semoit dans la ville, & qu'on y recueilloit quantité de fruits, sans compter ceux qui venoient par mer. Le Gouverneur n'osant se déclarer ennemi, offrit des provisions & des vaisseaux pour transporter les François en Syrie. Le Roi qui ne se croyoit pas en état d'achever son voyage par terre, accepta ces offres. Mais pendant cinq semaines que l'armée fut obligée d'attendre le vent, le Gouverneur travailla de son mieux à ruiner ses hôtes. Il ne leur fournit qu'à un prix excessif des vivres & des vaisseaux; encore ces vaisseaux étoient-ils en si petit nombre, que le

MANUEL.
An. 1147.

MANUEL. An. 1147.

Roi fut contraint de laisser à terre son infanterie & ses malades. Les Grecs s'obligerent pour une grande somme d'argent à prendre soin des malades jusqu'à ce qu'ils pussent souffrir la mer, & à donner escorte à l'infanterie. Mais dès que le Roi fut parti, ils appellerent les Turcs qui égorgerent les malades, & taillerent en pieces l'infanterie. Quoique les habitans eussent si bien servi la haine de Manuel, il fut cependant fort irrité qu'ils eussent fourni des vaisseaux & des vivres, même à très-haut prix; & pour les en punir il fit enlever tout l'or & l'argent qui se trouvoit dans Satalie.

XXXIV. Retour de Louis.

Je ne suivrai point Louis à Antioche, à Jérusalem, à Damas, où la trahison fit échouer toutes les forces de la Syrie, & de la Palestine jointes à celles qui restoient encore aux Croisés. L'Empire Grec, dont je fais l'Histoire, n'eut aucune part à ces événemens, & Louis n'eut rien à démêler avec les Grecs jusqu'à son retour, qui fut au printemps de l'an 1149. Alors s'étant embarqué en Palestine, il rencontra en chemin l'ar-

mée navale de Roger Roi de Sicile, qui faiſoit la guerre aux Grecs, ainſi que je le raconterai bientôt. Il ſe joignit à cette flotte. Celle des Grecs commandée par Churup ayant paru peu de temps après, on en vint à un combat. Louis qui avoit paſſé de ſon bord dans un vaiſſeau Sicilien, ſe voyant en danger d'être pris, fit arborer le pavillon d'un des alliés de l'Empire, ce qui le ſauva. Mais les vaiſſeaux qui l'avoient amené de la Paleſtine, furent pris avec ſes gens. Manuel qui malgré tant de maux qu'il lui avoit ſuſcités, prétendoit toujours être ſon ami, les renvoya enſuite à ſa priere avec tout ce qui leur avoit été enlevé. D'autres Auteurs diſent même que le Roi fut pris par les Grecs, & que comme on le conduiſoit à Manuel qui aſſiégeoit alors Corfou, il fut délivré par la valeur de George Lindolino Amiral de Sicile. Ces deux récits, qui ne différent que dans quelques circonſtances, appuyés du témoignage de pluſieurs Hiſtoriens, les uns contemporains, les autres voiſins de ces temps-là, ne peuvent être

MANUEL.
An. 1147.

MANUEL. An. 1147. détruits par le silence que Louis garde sur cette avanture dans sa lettre à l'Abbé Suger, comme l'ont prétendu quelques modernes.

XXXV. Fin de la seconde Croisade.

Tel fut le succès de cette seconde Croisade, dont tout le fruit fut d'affermir davantage & de faire triompher la puissance Musulmane, qu'elle se proposoit de détruire. L'imprudence des Croisés & la perfide politique de Manuel rendit inutile la valeur des Héros de ce siécle, & fit périr deux grandes armées. Toute l'Europe éclatta en murmures contre Saint-Bernard, qui avoit allumé cette flamme guerriere, & donné le ciel même pour garant du succès. Il se justifia par la mauvaise conduite des Croisés, qui semblables dans leurs crimes aux Israëlites dans le désert, s'étoient attiré comme eux la colere du Tout-Puissant.

XXXVI. Commencement de la guerre de Sicile. *Cinn. l. 3. c. 2. Nicet. l. 2. c. 1.*

Tandis que les Croisés étoient en marche, & que Manuel craignant de leur part un péril imaginaire, employoit tous ses artifices pour faire échouer leur entreprise, il s'élevoit contre l'Empire un orage vraiment

dangereux. Roger Roi de Sicile, fils du Comte Roger qui avoit fait la conquête de cette isle, & neveu de Robert Guiscard, réunissoit les Etats, l'ambition & la valeur de son pere & de son oncle. Non content de la Sicile, de la Pouille & de la Calabre, dont il étoit Souverain, il porta ses vues sur la Grece, & ne manqua pas de raisons pour faire la guerre à l'Empire. Du vivant de Jean Comnène, il lui avoit demandé en mariage pour son fils une Princesse de la famille Impériale. Jean étoit mort sur ces entrefaites, & Roger avoit continué la même négociation auprès de Manuel, qui envoya en Sicile Basile Xérus, pour traiter de cette affaire. L'Ambassadeur se laissa corrompre, & fit des conventions qui mettoient une parfaite égalité entre le Roi & l'Empereur. De retour à Constantinople il mourut avant que d'être puni de son infidélité; mais au lieu d'un mariage il s'ensuivit une furieuse guerre, Manuel désavoua son Ministre, fit arrêter & mettre en prison les envoyés de Roger, qui l'accusant de mauvaise

MANUEL.
An. 1147.
Otto Frif. de gestis Frider. l. 1. c. 3.
Robert de monte chron.
Pagi ad Bar.

MANUEL. An. 1147.

foi mit une flotte en mer, & commença la guerre par l'attaque de Corfou. Les habitans de l'isle mécontens du gouverment Grec, qui les accabloit d'impôts, changerent volontiers de maître, & se donnerent aux Siciliens. Ceux-ci animés par ce succès vont attaquer Monombasie sur la côte orientale du Péloponnèse. Mais en étant repoussés, ils remontent le golfe Adriatique, ravagent les côtes de l'Acarnanie, de l'Etolie, entrent dans le golfe de Corinthe, débarquent au port de Crissa, pénétrent dans la Béotie, & saccageant toutes les villes qui se trouvent sur leur passage, ils arrivent devant Thebes. Cette ville étoit plus opulente qu'elle n'étoit forte; ils la prennent par escalade, pillent les maisons, contraignent à force de mauvais traitemens ceux qui étoient riches à leur livrer toute leur fortune, & ne leur laissent la vie qu'après leur avoir fait jurer sur l'Evangile, qu'ils n'en ont rien retenu. Ils leurs enlevent jusqu'à leurs habits, emmenent les hommes les plus distingués, les plus belles femmes, les

Manuel.
An. 1147.

plus habiles Ouvriers en ſoie, & marchent à Corinthe. Ils trouvent la ville baſſe entiérement déſerte. Tous les habitans s'étoient retirés avec leurs effets dans la citadelle. C'étoit cette place ſi célébre dans l'antiquité ſous le nom d'Acrocorinthe, bâtie ſur une haute montagne, qui ſe terminoit en un plateau bordé d'une épaiſſe muraille. Elle ſembloit être imprenable & par ſon aſſiette & par la force de ſes remparts. Elle avoit de plus l'avantage de renfermer dans ſon enceinte quantité de ſources très-abondantes, entre autres celle de Pirene, plus renommée encore par les Poëmes d'Homere que par la pureté de ſes eaux. Il n'en coûta néanmoins aux Siciliens preſque aucune peine pour s'en rendre maîtres. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût bon nombre de ſoldats; mais c'étoient de mauvaiſes troupes, encore plus mal commandées. L'Amiral Sicilien y étant entré & conſidérant l'état de la place, ne put s'empêcher de dire, *c'eſt la main de Dieu qui nous à conduits ici; nous ne devons cette conquête qu'à lui ſeul.* Il traita avec le der-

MANUEL. An. 1147.

nier mépris la garnison, & sur-tout le Commandant. *Misérable poltron*, lui dit-il, *c'est bien à toi à garder une place de cette importance, & même à manier les armes : prens une quenouille ; tu n'es qu'une femme sans courage.* Il se comporta en ce lieu comme il avoit fait à Thebes. Il enleva même de dessus l'autel la précieuse statue du Saint Martyr Théodore patron de la ville, & se rendit en Sicile avec ses vaisseaux si chargés de richesses qu'ils en étoient presque submergés.

An. 1148. XXXVII. Manuel se prépare à la guerre contre Roger. *Nicet. l. 2. c. 2. Cinn. l. 3. c. 2. Jus Græco Rom. l. 2, c. 2, 4.*

L'Empereur irrité de ces insultes fit les plus grands efforts pour s'en venger. Malgré son intrépidité naturelle ce n'étoit pas sans crainte qu'il se voyoit attaqué par des ennemis, auxquels ses prédécesseurs avoient été forcés d'abandonner l'Italie & la Sicile. Il rassembla donc ses meilleures troupes d'Orient & d'Occident, mit ses vaisseaux en état de tenir la mer, en fit construire de nouveaux de toute grandeur. Les Historiens lui donnent dans cette expédition mille barques de transport & cinq cens galeres; ce qui me paroît passer toute croyan-

ce. Dans ce nombre étoient quantité de brûlots remplis de feu grégeois, dont on n'avoit depuis long-temp fait aucun usage. L'armée de terre n'étoit pas moins redoutable : c'étoient de vieilles troupes levées par son pere & formées à toutes les opérations de la guerre. Il mit à la tête de la flotte son beaufrere Etienne Contostephane avec le titre de grand Duc ; c'étoit un guerier instruit & vaillant. Il donna le commandement de l'armée de terre à Jean Axuch, aussi habile dans la guerre que dans les soins du Gouvernement. Les Vénitiens qui depuis le regne de Jean s'étoient réconciliés avec l'Empire, joignirent leur flotte à la sienne, & pour éviter les querelles qui pourroient survenir entre les deux Nations, il fut arrêté que lorsqu'on seroit arrivé devant Corfou, dont on alloit faire le siége, les vaisseaux Vénitiens prendroient un quartier séparé des Grecs. Ce qui fit assez connoître l'inquiétude de Manuel, c'est que ce Prince indévot hors du danger, voulut alors se rendre le ciel favorable ; il crut attirer le secours de Dieu sur ses armes, en con-

MANUEL.
An. 1148.

MANUEL. An. 1148.

firmant aux Eglifes la poffeffion de leurs immeubles, & en fuppléant par fon autorité à ce que leurs titres avoient de défectueux. Peu accoutumé au langage fimple & modefte de la Religion, il prend dans cet édit le ton enthoufiafte; fon pere eft Moyfe, il eft lui-même Jofué, & Roger eft le dragon d'Occident. Il donna encore dans la fuite deux conftitutions fur le même fujet. Après ces préparatifs, il fe mit à la tête de fon armée de terre, & traverfa la Thrace pour paffer en Illyrie.

XXXVIII. Guerre des Patzinaces. *Cinn. l.* 3. *c.* 3. *Nicet. l.* 2. 2.

Arrivé à Philippopolis, pendant qu'il y faifoit repofer fes troupes, & qu'il prenoit lui-même le divertiffement de la chaffe, on vint lui annoncer qu'un gros parti de Patzinaces avoit paffé le Danube, ravagé les campagnes, & faccagé la ville de Demnizique, fituée fur la rive d'endeçà. Il marche auffitôt vers le fleuve, que les Patzinaces avoient déja repaffé. Il fait raffembler ce qu'on peut de batteaux, & comme il s'en trouvoit trop peu pour faire paffer toute l'armée, il choifit cinq cens hommes, & commande au refte des troupes de

l'attendre sur le bord. Il se met seul dans un canot à la tête de son détachement. Le paysan qui conduisoit le canot avoit eu sa cabanne brûlée dans l'incursion des Patzinaces ; & ne connoissant pas l'Empereur qu'il passoit : *mon Officier*, lui dit-il en ramant, *si nous avions un Prince tel qu'étoit le défunt Empereur, Demnizique ne seroit pas pillée, & nous n'aurions pas tout perdu. Mon ami*, répondit Manuel en souriant, *consolez-vous ; je veux bien ne pas être l'Empereur, si je ne vous fais rendre raison par ces maudits Patzinaces.* Ayant passé le Danube il rencontra deux autres rivieres fort larges, sur lesquelles on ne put trouver un seul bateau. Il envoya chercher ceux dont il venoit de se servir ; on les traîna à la queue des chevaux. Il traversa ensuite une assez grande étendue de pays, où il ne trouva qu'un camp abandonné. Ne pouvant atteindre les ennemis, il détacha quelques cavaliers pour retarder leur marche en escarmouchant avec eux, jusqu'à ce qu'il pût les joindre. Il apprit bientôt que ses gens étoient

MANUEL. An. 1148.

MANUEL. An. 1148.

aux mains. Il accourt avec ſa troupe. On ſe bat avec une égale fureur ; les Patzinaces étoient plus forts en nombre, & ne cédoient pas en courage. Manuel ſe jette au milieu d'eux, & en abbat pluſieurs. Il eſt ſuivi de ſes gens, qui animés par ſon exemple percent les eſcadrons ennemis. Chacun cherche à ſe ſignaler ſous les yeux de l'Empereur. Enfin les barbares laiſſant ſur la place quantité de leurs ſoldats, & leur Capitaine nommé Lazare, qui avoit parmi eux grande réputation de valeur, ſe ſauvent à la faveur des montagnes, que leurs chevaux étoient accoutumés à gravir avec vîteſſe ; & l'Empereur après avoir pillé le pays, regagna le Danube.

XXXIX. Retardement de l'Empereur. *Nicet. l. 2. c. 2, & ſeqq. Cinn. l. 3. c. 4, 5. Robert. de monte chron. Chron. Belg.*

L'année étant déja avancée, l'Empereur abandonna le deſſein qu'il avoit formé d'abord de traverſer l'Illyrie, & de s'approcher des côtes de la mer Adriatique, où ſa flotte l'auroit tranſporté à Corfou. Il prit le parti de marcher au golfe de Theſſalonique, & d'y attendre ſes vaiſſeaux. La flotte partie de Conſtantinople au printemps avoit été long-temps retenue en mer par les

vents contraires, enſorte qu'elle ne joignit l'Empereur qu'à la fin de l'été. Manuel brûloit d'impatience d'aller attaquer la Sicile. Il ſe propoſoit non-ſeulement de la conquérir, mais même l'Italie entiere, & ce grand projet n'effrayoit point ſon courage capable d'affronter tous les dangers, & de réſiſter à toutes les fatigues. A l'arrivée de ſa flotte il ſe jette dans une frégate pour voguer à la tête; tous les vaiſſeaux appareillés pour la route commençoient à le ſuivre, lorſqu'une violente tempête cauſée par des vents furieux qui dominent dans ces mers, ſur-tout aux approches de l'hiver, les obligerent de regagner le port. La continuation du mauvais temps rendant la mer impraticable, l'Empereur alla camper près de Bérée, où il paſſa une partie de l'hiver. Il n'en attendit pas la fin; mais dès que la ſaiſon pût le permettre, il partit avec toute la flotte; & arrivé devant Corfou, il fit débarquer ſes troupes de terre pour attaquer la ville, & demeura lui-même ſur la flotte, pour la tenir aſſiégée du côté de la mer.

MANUEL.
An. 1148.

MANUEL. An. 1149.

XL. Siége de Corfou.

L'attaque de Corfou étoit une entreprise effrayante. La ville située sur la cime d'un promontoire très-élevé, étoit environnée d'une épaisse muraille flanquée de hautes tours. Le pied du promontoire plongeoit dans une mer profonde & bordée de roches escarpées ; rivage déja célébre depuis plus de deux mille ans, par les vers du Peintre de la Nature, au cinquieme livre de l'Odyssée. La description qu'en fait Homère s'accorde avec celle de l'Historien Nicétas. Les troupes de marine rangées sur leurs vaisseaux, & couvertes d'armes étincellantes, formoient un spectacle terrible. Celles de terre entouroient le reste de la place, à laquelle les rochers du promontoire faisoient un rempart inabordable. Avant l'attaque l'Empereur fit proposer aux habitans une capitulation honorable ; ils ne répondirent que par une décharge générale des machines dont la muraille étoit bordée ainsi que d'archers & de frondeurs. Les Grecs de leur côté firent jouer leurs pierriers & leurs balistes. C'étoit de part & d'autre une grêle de

pierres, de flèches & de javelots, qui d'un côté tombant avec roideur portoient la mort aux assiégeans ; de l'autre s'élevant avec effort alloient chercher sur la muraille ceux qui s'y montroient pour la défendre. Mais l'exécution étoit bien différente. Les coups qui tomboient d'en haut acquéroient dans leur chûte une nouvelle vigueur; ceux qui partoient d'en bas perdant une partie de leur force n'avoient que peu ou point d'effet. Les assiégeans s'efforçoient de suppléer par leur courage au désavantage du lieu. C'étoit à qui attireroit sur lui les regards du Prince. Nul danger ne les rebutoit ; la perte de ceux qu'ils voyoient tomber à côté d'eux redoubloit leur audace. Mais leur valeur étoit sans succès. C'étoit le combat des géans contre le ciel. Le grand Duc qui s'exposoit dans les attaques les plus périlleuses, fut atteint d'une grosse pierre qui lui fracassa les reins, & l'étendit sur le sable. On le transporta sur le tillac d'un vaisseau, où se sentant près de mourir, environné des principaux Capitaines, il employa ses dernieres

MANUEL. An. 1149.

paroles à les encourager : *Qu'il leur ſouhaitoit un heureux ſuccès, & qu'il ſe trouvoit heureux lui-même de ſacrifier ſa vie à ſon Prince & à ſa patrie : qu'il les croyoit tous aſſez généreux pour préférer une mort glorieuſe au deshonneur dont ils ſe couvriroient ainſi que toute l'Empire, s'ils abandonnoient leur entrepriſe.* Adreſſant enſuite la parole à ſon fils Andronic Commandant des Varangues, il l'exhorta *à ne pas pleurer ſa mort qui n'étoit digne que d'envie ; qu'il ne lui demandoit de ſépulture que dans l'enceinte de la ville aſſiégée, lorſque par ſon courage il auroit contribué à la conquérir ; que ce monument mérité par le pere, érigé par le fils, & conſtruit des débris de ces murailles meurtrieres, annonceroit aux ſiécles à venir la valeur de l'un & de l'autre.* Il expira en prononçant ces mots, & toute l'armée en fut conſternée. Les attaques ceſſerent; ce fut le reſte du jour une trêve funebre, qui ne laiſſa d'action qu'aux gémiſſemens & aux regrets. Jean Axuch qui avoit commandé l'armée de terre, fut chargé

du commandement de la flotte ; mais il ne reçut pas le titre de grand Duc, qui sans être supérieur à son mérite, sembloit être au-dessus de sa naissance.

MANUEL. An. 1149.

XLI. Suite du siége.

Le siége duroit depuis trois mois, sans avoir produit d'autre effet que la perte d'un grand nombre de soldats. L'Empereur déterminé à périr plutôt que d'éprouver un affront, tenta un nouveau moyen d'escalader la ville. Au bord de la mer s'élevoit à pic un rocher d'une prodigieuse hauteur, sur la pointe duquel aboutissoit un pan des murailles. Au pied de ce rocher Manuel fit établir sur plusieurs vaisseaux attachés ensemble, & bien assurés sur les plus fortes ancres, une tour très-élevée, dont la plate-forme étoit assez spacieuse pour contenir une large échelle. Cet édifice composé d'épais madriers & de mâts enclavés les uns dans les autres montoit jusqu'au haut du rocher, d'où l'échelle s'élevoit aux créneaux des murs. Cet ouvrage achevé, il fait appeller devant lui les soldats les plus renommés pour leur courage, & les regardant avec un

MANUEL. An. 1149.

air de confiance : *allons, braves gens,* leur dit-il, *que quiconque aime son Empereur, & ne craint pas le danger, monte à l'ennemi ; pour le vaincre il ne faut que l'atteindre.* Tous levant les yeux vers cette hauteur énorme, reculoient d'effroi. Enfin quatre freres nommés Pétraliphes, fils de ce Pierre d'Aulps, Seigneur Provençal, qui s'étoit donné à l'Empereur Alexis après la mort de Robert Guiscard, s'offrent à cette périlleuse avanture. Leur exemple en détermine un grand nombre, & entre autres un des gardes d'Axuch, nommé Pupace, Turc de naissance. L'Empereur loue leur hardiesse ; il en choisit quatre cens, & leur ordonne de monter, promettant de les combler de faveurs s'ils réussissent, & de tenir lieu de pere à leurs femmes & à leurs enfans, s'ils succombent dans cette glorieuse tentative. Pupace ayant fait le signe de la croix monte le premier. Après lui les quatre Pétraliphes & tous les autres. L'armée qui trembloit pour ces ames intrépides, les suivoit des yeux, & invoquoit à leur secours le bras du Tout-Puissant. Te-

nant d'une main leurs boucliers ſur leur tête, de l'autre leur épée, ils parviennent à l'ennemi, & les yeux étincellans, auſſi fermes que ſur un champ de bataille, ils portent des coups mortels. Les javelots, les pierres qu'on lance ſur eux de toutes parts, n'ébranlent pas leur courage. Ils grimpent, ils s'élancent au travers de cette tempête, & la ville étoit priſe ſans un accident qui détruiſit le ſuccès de ces généreux efforts. Pupace étoit déja ſur le mur, lorſque l'échelle ſe rompant ſous les pieds de ceux qui le ſuivoient tous ſont précipités, & tombent les uns ſur les autres dans les flots, ſur la plate-forme, ſur les roches, dans les vaiſſeaux. Briſés par la peſanteur de leur chûte, écraſés en même-temps par les maſſes de pierres dont les aſſiégés les accablent, il n'en échappe qu'un très-petit nombre. Pupace abandonné ſaute dans la ville; & plus rapide que l'éclair, il gagne une poterne voiſine qui lui ouvroit une iſſue, & ſe ſauve au grand étonnement de toute l'armée & plus encore des aſſiégés, que l'effroi avoit rendu immobiles,

MANUEL.
An. 1149.

MANUEL. An. 1149.

XLII. Sanglante querelle des Vénitiens & des Grecs.

Manuel gémissoit de ce désastre; lorsqu'il apprit qu'il s'étoit élevé une sanglante querelle entre deux grands corps, l'un de Grecs, l'autre de Vénitiens, campés sur le rivage. Des railleries & des injures on en étoit venu à tirer les épées. Aux cris des combattans accoururent & des vaisseaux & de l'armée de terre les troupes des deux Nations pour prêter main-forte à leurs compatriotes. Les principaux Officiers s'efforçoient envain de calmer ce tumulte. On se battoit avec fureur, & le sang ruisseloit de toutes parts. Axuch envoyé par l'Empereur se jette au milieu d'eux, exhorte, conjure, menace: les Grecs étoient assez disposés à obéir; mais les Vénitiens plus acharnés ne vouloient rien entendre; & leur troupe grossissoit sans cesse de ceux qui venoient en foule des vaisseaux. Axuch les voyant si obstinés, les fait charger par sa garde & par un détachement de l'armée. Après quelque résistance, ils prennent la fuite; on les poursuit jusqu'à leur flotte. Mais leur rage ne s'appaise pas. Aussi furieux que des lions blessés par

les

les chaſſeurs, ils ſe ſéparent de la flotte Grecque, & vont mouiller à l'iſle d'Aſterie, entre Itaque & Céphalonie. Delà ils courent ſur les vaiſſeaux Grecs, traitent en pirates ceux qu'ils peuvent joindre & y mettent le feu. Ils ajoutent à ces hoſtilités l'inſulte la plus atroce. Ayant enlevé un des navires qui portoient les équipages de l'Empereur, ils parent des plus beaux tapis la chambre de poupe; ils y placent ſur une eſtrade élevée comme ſur un trône un Ethiopien laid & difforme, lui mettent une couronne ſur la tête, l'environnent d'une garde, & viennent le ſaluer par des révérences ridicules. C'étoit une farce inſolente pour ſe mocquer de Manuel, qui avoit le teint fort baſanné. Il ne tenoit qu'à l'Empereur de punir ſur le champ ces outrages, en faiſant attaquer les Vénitiens par ſa flotte entiere, à laquelle ils n'auroient pû réſiſter. Mais pour ne pas perdre le fruit de tant de travaux, il ſut diſſimuler ſa colere, & remettre la vengeance à un autre temps. Il leur envoya quelques-uns de leurs compa-

MANUEL.
An. 1149.

MANUEL. An. 1149.

triotes attachés à son service, qui leur promirent de la part de l'Empereur une entiere amnistie s'ils rentroient dans le devoir des bons & des fidéles alliés. Plus les excès auxquels ils s'étoient livrés étoient outrés & déraisonnables, plus il fut facile de les ramener. Confus de leurs emportemens, rougissant eux-mêmes du pardon qu'ils sentoient bien ne pas mériter, ils vinrent rejoindre la flotte.

XLIII. Heureuse témérité de Manuel.

Le siége continuoit avec la même opiniâtreté. Les machines des assiégeans tant du côté de la terre que du côté de la mer ne cessoient de foudroyer la ville. Plusieurs soldats même plus hardis que les autres gravissoient entre les rochers pour parvenir aux murailles. Tous ces efforts étoient inutiles. Les assiégés se défendoient avec autant de prudence que de valeur. Renfermés dans leur enceinte, sans hazarder de sortie qui leur auroit fait perdre leur avantage, ils se contentoient d'écarter l'ennemi par des décharges continuelles. L'Empereur désespéré du peu de succès, & résolu de ne pas épargner sa propre vie pour

ne pas laiſſer au Roi de Sicile une place de cette importance, monta ſur le tillac de ſon vaiſſeau, & là ſe tenant debout, en butte à tous les traits des ennemis, il commanda aux rameurs d'aborder le rocher, où il vouloit monter lui-même. Il ne ſe rendit qu'avec beaucoup de peine aux inſtantes prieres, & aux larmes de ſes Officiers & de ſes parens, qui le ſupplioient de ne pas expoſer ſa perſonne ſacrée à un danger évident, & qui n'étoit digne que d'un avanturier. Mais bientôt après ſa bouillante valeur le précipita dans un autre péril. Un vaiſſeau Grec des plus grands, chargé d'armes & de chevaux, pouſſé par les vents dans une anſe bordée de pointes de rochers, d'où il ne pouvoit ſe dégager, y étoit fort maltraité par les maſſes peſantes qu'on y déchargeoit de deſſus les murailles, & couroit grand riſque d'abîmer avec toute ſa charge. L'équipage effrayé s'étoit ſauvé au fond de cale. L'Empereur en étant averti, prend d'une main un large bouclier, & s'enveloppant l'autre bras d'une voile de navire qu'il laiſſoit

MANUEL.
An. 1149.

MANUEL. An. 1149.

flotter pour amortir les coups de pierres, il se fait conduire à ce vaisseau, y attache des cables, & le fait remorquer par son navire. Pendant cette manœuvre, il fut long-temps exposé à tous les traits; & peut-être n'auroit-il pas évité la mort, sans la générosité inattendue du Commandant Sicilien, qui défendit à ses gens de tirer sur Manuel : *Je serois*, leur dit-il, *criminel aux yeux de tout l'univers, si j'avois permis qu'on le privât de ce héros.*

XLIV. Flotte de Roger battue.

Roger avoit mis sa flotte en mer pour secourir Corfou. Churup alla au-devant avec une partie de celle de l'Empereur, & la défit. Cependant quarante vaisseaux Siciliens échappés de la défaite, au lieu de retourner en Sicile, prirent la route de Constantinople, & firent une descente au promontoire de Damalis, pour mettre le feu aux édifices qui bordoient le Bosphore. Mais ils furent repoussés avec perte, & dans leur retraite ils rencontrerent une autre flotte, qui rapportoit de Crete les deniers des impositions. Il y eut encore un combat où

les Siciliens perdirent plusieurs de leurs vaisseaux.

MANUEL. An. 1149.

XLV. Corfou se rend.

Tout autre que Manuel auroit renoncé à une entreprise, qui après tant de travaux ne promettoit encore aucun succès. Mais ce Prince d'un courage plus ferme que les plus fortes citadelles, regardoit comme une tache pour son regne de laisser au Roi de Sicile une place enlevée à l'Empire seulement depuis deux ans, située au bord de ses domaines, & qui alloit devenir un nid de pirates Siciliens. Il résolut donc de la réduire par famine, & déclara qu'il ne partiroit qu'avec les clefs de la place. Les assiégés commençoient à manquer de vivres, & voyant qu'ils n'avoient à espérer ni la levée du siége ni secours de Roger, ils se déterminérent enfin à se rendre. Ils y étoient encore poussés par le Commandant Théodore Capellan, qui après avoir rempli avec zèle & avec le plus grand courage tous les devoirs d'un Officier fidéle, crut pouvoir sans deshonneur sauver la vie à tant de braves gens. On envoya donc des députés à Manuel pour de-

MANUEL. An. 1149.

mander qu'il leur fût permis de sortir avec leurs armes & tous leurs effets. Manuel ravi de cette proposition dissimula cependant, & se montra d'abord difficile, pour ne pas donner trop de confiance aux assiégés. Enfin après plusieurs pourparlers, il leur donna pour derniere réponse, *que n'écoutant en cette occasion que les sentimens de générosité qui conviennent au vainqueur, il permettoit aux habitans de rester à Corfou, ou de se retirer avec ce qui leur appartenoit.* Il y en eut un grand nombre qui demeurerent dans la place; les autres retournerent en Sicile. Capellan craignant sans doute le ressentiment de Roger, passa au service de l'Empereur; ce qui donne à sa conduite un air de trahison, que les Grecs seuls pouvoient excuser.

XLVI. Entreprise sur l'Italie. *Nicet. l. 2. c. 6. Cin. l. 3. c. 6.*

L'Empereur étant entré dans Corfou, ne put voir sans admiration la force de cette place. Il y mit garnison, & alla mouiller à la Valonne. Après y avoir fait reposer ses troupes pendant quelques jours, ce Prince insatiable de combats, fit appareiller pour aller porter la guerre en Sicile.

Mais dès qu'il fut en mer, une tempête l'obligea de rentrer dans le port. Ayant mis une ſeconde fois à la voile, il eſſuya encore un ſi violent orage, qu'il perdit pluſieurs de ſes vaiſſeaux; & eut lui-même beaucoup de peine à ſe ſauver. Perſuadé que le ciel s'oppoſoit à cette entrepriſe, il tourna ſes armes contre les Dalmates, qui pendant le ſiége de Corfou avoient fait des courſes ſur les terres de l'Empire. Comme ſon deſſein n'étoit pas ſeulement de ſe venger de Roger, & de conquérir la Sicile, mais que ſon ambition s'étendoit ſur l'Italie entiere, il donna la plus grande partie de ſa flotte à Jean Axuch, avec ordre de gagner le port d'Ancone, & de s'y établir pour faire des progrès en Italie. Axuch avoit fait preuve de valeur & d'intelligence dans la conduite des armées, mais il n'entendoit rien à la marine, & ce fut une égale faute au Prince de lui confier cet emploi & à ce guerrier de l'accepter. D'ailleurs les Vénitiens qui tiroient de grands avantages du beſoin que l'Empereur avoit ſouvent de leur ſecours, pré-

MANUEL. AN. 1149.

MANUEL. An. 1149.

voyant que si les Grecs rentroient en possession des contrées voisines, loin d'être obligés d'entretenir leur alliance, ils les inquiéteroient eux-mêmes, étoient bien résolus de traverser cette expédition. On étoit au mois de Septembre, & les vents de l'équinoxe faisoient un grand ravage sur la mer. Axuch au lieu de mettre sa flotte à l'abri dans l'embouchure de quelque fleuve, se tint au large, & vit presque tous ses vaisseaux brisés par les tempêtes.

XLVII. Guerre en Dalmatie & en Servie.

Nicet. l. 2. c. 6. 11.
Cinn. l. 3. c. 6.
Du Cange 6e. differt. sur Joinville.
Fleury hist. Eccl. l. 69. art. 42.

Pendant ce temps-là l'Empereur marchoit en Dalmatie. Ayant détruit le château de Rase, & ravagé la contrée, il laissa les prisonniers en la garde de Constantin l'Ange son cousin-germain, né de Théodora fille d'Alexis, & avança dans le pays, emportant d'emblée toutes les places, qui se trouvoient sur son passage. Galiza fut la seule qui fit quelque résistance. Il s'en rendit maître en trois jours, & emmena les habitans, qu'il distribua ensuite sur le terrain de Sardique, & des contrées voisines, devenues presque désertes. Le Prince de

Servie attaqua en ſon abſence, & battit Conſtantin l'Ange. A cette nouvelle Manuel accourut en diligence; mais l'ennemi l'avoit prévenu, & s'étoit ſauvé dans les montagnes. L'Empereur ſe vengea ſur le pays & ſur les châteaux, qu'il ruina de fond en comble. Les frimats de l'hiver l'obligerent de retourner à Conſtantinople. Il y avoit déja envoyé porter la nouvelle de ſes ſuccès. Il y fut reçu en triomphe au milieu des acclamations du Sénat & du peuple, & ſe délaſſa pendant l'hiver par des ſpectacles de joutes & de tournois, que les Latins avoient introduits à Conſtantinople dès le temps d'Alexis. Cette année Manuel envoya des Ambaſſadeurs au Pape Eugène, avec une lettre, pour juſtifier la doctrine & les rits de l'Egliſe Grecque, ce qui n'eut pour lors aucune ſuite. Il nâquit à Manuel une fille, qui fut nommée Marie. La beauté de cette Princeſſe la fit dans la ſuite rechercher de pluſieurs Princes, mais ne lui procura pas des jours plus heureux.

MANUEL. An. 1149.

L'expédition de l'année précédente

An. 1150.

MANUEL. An. 1150.

XLVIII. Bataille du Drin.

n'avoit pas entiérement dompté les Dalmates & les Serves. Ces peuples belliqueux continuoient leurs ravages, & avoient appellé les Hongrois à leur ſecours. L'Empereur ſe mit en campagne, & alla camper à Nyſſa; d'où s'avançant vers la Save, il arriva au bord du Drin, qui ſépare la Servie de la Boſnie. Ayant rencontré en chemin un corps de Hongrois qui étoit en marche pour aller joindre les Serves, il le battit & le mit en fuite. Mais ce n'étoit qu'un détachement. Le gros de l'armée Hongroiſe joignit en effet les Serves & les Dalmates, avant que l'Empereur eût pu les ſurprendre, comme il en avoit le deſſein. Les deux armées ſe trouverent en préſence, la riviere & un pont entre deux. Rien n'étoit capable d'arrêter la fougue impétueuſe de Manuel. L'enſeigne de la tête avançant trop lentement à ſon gré, il ſe ſaiſit du drapeau, & paſſe le pont à toute bride, ſuivi des plus braves de ſon armée. C'étoit un caractére attaché à Manuel, de porter avec lui la terreur. A ſon aſpect les ennemis tournent le dos, & fuyent

jusqu'à un poste, où la difficulté du terrain embarrassoit la poursuite. Alors ne se voyant poursuivis que d'une poignée de Grecs, ils font volte face; plusieurs sont tués de part & d'autre. Deux des meilleurs Officiers de l'Empereur, se trouvent engagés trop avant, & sont enveloppés. L'Empereur court à eux, les dégage, & suivi de toutes ses troupes qui s'étoient hâtées de le joindre, il marche à leur tête, désirant avec ardeur d'atteindre ou le Prince des Serves, ou le Général Hongrois, tous deux renommés pour leur valeur. Voyant ses troupes fatiguées, il leur ordonne de faire alte, & prenant avec lui deux de ses parens, Jean Ducas & Jean Cantacuzène, il continue de poursuivre les ennemis. Je ne rapporterai pas les merveilleux faits d'armes que Cinname raconte à cette occasion. Quelque autorité qu'on donne à cet écrivain pour les événemens de ce temps-là, dont il fut témoin oculaire, son récit me semble trop romanesque pour trouver place dans l'histoire. Ce qu'il dit de moins incroyable, c'est que

MANUEL. An. 1150.

MANUEL. An. 1150.

Manuel tua de sa main quarante ennemis. Cantacuzène faisoit de son côté un grand carnage. Il joignit le Général Hongrois nommé Bacchin, qu'il auroit percé de sa lance, si la force de sa cuirasse ne l'eût sauvé. Bacchin revint sur lui avec sept de ses plus vaillans Officiers, & Cantacuzène qui fit tête à tous auroit succombé, si l'Empereur n'eût accouru à son secours, en perçant un escadron de trois cens hommes. Bacchin voyant venir l'Empereur, rappella tout son courage. C'étoit un homme d'une grande taille, & célebre par sa valeur. Ils se battirent quelque temps avec un égal avantage; enfin le barbare ayant déchargé sur la tête de Manuel un si rude coup, qu'il lui abattit la visiere de son casque, Manuel prit ce moment pour le saisir au corps, lui arracha son épée, & le fit prisonnier. Il vouloit courir à de nouveaux dangers; il fut retenu par Ducas, Cantacuzène, & Bacchin même, qui ne pouvant se faire entendre autrement, lui montroit les cheveux de sa tête, pour signifier qu'il alloit être

accablé d'une foule d'ennemis. Cantacuzène avoit perdu deux doigts dans ce combat. L'Empereur vint rejoindre ses troupes avec quarante prisonniers. Il vit bientôt arriver des députés du Prince de Servie, pour demander la paix ; & sur l'ordre qu'en donna Manuel, le Prince vint lui-même se jetter à ses pieds ; il se reconnut vassal de l'Empire, promit avec serment de le servir fidélement, & de suivre l'Empereur avec deux mille hommes dans toutes les guerres d'Occident. Pour les expéditions qui se feroient en Asie, il s'engagea à fournir cinq cens hommes : par les traités précédens les Rois de Servie n'en fournissoient que trois cens. Après ces succès l'Empereur se rendit à Constantinople.

MANUEL. An. 1150.

Manuel ne pardonnoit pas aux Hongrois d'avoir joint leurs armes à celles des Servès. Pour garder une apparence de modération, il écrivit d'abord à Geïsa, Roi de Hongrie, se plaignant d'avoir été injustement attaqué. Mais comme il vouloit la guerre, de peur que ces plaintes ne fissent

An. 1151.
XLIX.
Guerre de Hongrie.
Cinn. l. 3. c. 10, 11.
Nicet. l. 2. c. 7.
Otho Fris. chron. l. 7. c. 34.

MANUEL. An. 1151. *Idem. de gest. Frid. l. 1. c. 30. l. 2. c. 31.*

naître une négociation pacifique, il eut soin d'y joindre des menaces. Geïsa étoit alors absent de ses Etats; il faisoit la guerre en Russie. Ce fut pour Manuel une raison de se mettre plutôt en campagne. Il traversa la Save dans des canots, chaque cavalier tenant par la bride son cheval qui passoit à la nage. Au-delà du fleuve étoit la ville de Zeugmine bâtie par les Hongrois. Manuel n'espérant pas la prendre d'emblée, & ne voulant pas s'y arrêter, y laissa Théodore Vatace son beaufrere, avec une partie de son armée pour en faire le siége, & s'avança entre la Save & le Danube, portant partout le ravage. Une armée de Hongrois marcha pour couvrir le pays; & dès qu'elle fut en présence, un cavalier d'une taille & d'une force extraordinaire s'en détacha, & vint à course de cheval droit à l'Empereur, qui étoit à la tête de ses troupes. Manuel le prévint d'un coup de lance au travers de la visiere de son casque, & le renversa mort. L'armée Hongroise déja effrayée de ce coup, s'appercevant qu'elle étoit inférieure en nom-

bre, n'oſa hazarder le combat & prit la fuite. L'Empereur continua ſes ravages, ruina le Palais du Roi de Hongrie, paſſa au fil de l'épée ou fit priſonniers hommes, femmes, enfans, & réduiſit en déſert le pays entre les deux fleuves. Il revint enſuite à Zeugmine que Vatace aſſiégeoit. Les habitans n'eſpérant aucun ſecours, offrirent de rendre la ville à condition qu'on leur laiſſeroit la vie & la liberté de ſe retirer. Cette propoſition étant rejettée, ils ſortirent tête nue, la corde au cou, & vinrent ſe proſterner aux pieds de l'Empereur. Il en eût pitié, défendit de leur faire aucun mal, leur permit d'aller où ils voudroient; mais il abandonna la ville au pillage.

MANUEL. An. 1151.

L. Succès de Manuel.

Les Grecs ſe rapprochoient de la Save, traînant après eux une multitude de priſonniers, lorſqu'ils apprirent que le Roi de Hongrie, après avoir terminé avec gloire la guerre contre les Ruſſes, marchoit à la tête d'une grande armée pour les combattre. Ce fut pour Manuel la nouvelle la plus agréable. Il fait auſſi-tôt repaſſer la

MANUEL. An. 1151. Save aux bagages & aux prisonniers avec une garde suffisante ; & comme la plûpart de ses Officiers lui conseilloient d'en faire autant, pour ne pas se hasarder à un combat inégal : *ce ne sont que des loups*, leur dit-il, *& non pas des lions qui fuyent avec leur proie à la vue des Bergers & des chiens.* Il ordonne au Commandant qui alloit passer sur la rive opposée, d'y retenir tous les canots sans en renvoyer un seul, quelque priere qu'on lui en fît, jusqu'après la bataille ; *non pas même*, lui dit-il, *quand je vous l'ordonnerois moi-même : autrement, je vous ferai pendre.* Il vouloit forcer ses soldats à vaincre ou à mourir. En ce moment arriva un prisonnier Grec, qui s'étant sauvé du camp ennemi, vint dire que l'armée Hongroise, étoit partagée en deux corps ; que le Roi n'étoit pas à la tête de celui qui approchoit ; qu'il en avoit donné le commandement à son oncle Bélosis. Manuel marche en diligence à la rencontre de Bélosis ; mais la nuit l'ayant surpris en chemin, il se couche tout armé sur son bouclier, & ordonne à

ſes ſoldats d'en faire autant. Le lendemain Béloſis ſous prétexte d'un ordre de ſon Maître, mais en effet par crainte, retourne en arriere, & paſſe le Danube. L'Empereur le ſuit, traverſe le fleuve après lui, & campe en préſence. Comme l'ennemi n'oſoit ſortir de ſon camp poſté dans un lieu avantageux, Manuel détache Boriſe avec ordre de paſſer le Temisès aujourd'hui Temès, & de faire le dégât dans toute la contrée. Boriſe étoit un Hongrois, fils naturel du Roi Caloman, qui ayant diſputé ſans ſuccès la couronne à Béla, neveu de Caloman & Roi de Hongrie, s'étoit réfugié à la Cour de Jean Comnène. Ce Prince l'avoit élevé aux honneurs, & lui avoit même fait épouſer une de ſes parentes. Il s'acquitta avec zèle & intelligence de ſa commiſſion, déſola toute la contrée, & battit trois corps de Hongrois. Geïſa qui ſe trouvoit de ce côté-là avec les troupes qu'il s'étoit réſervées, ſe mit à la pourſuite de Boriſe. Mais celui-ci ayant marché toute la nuit à la lueur d'un grand nombre de flambeaux, qui lui étoient

MANUEL.
An. 1151.

MANUEL. An. 1151.

néceſſaires dans ce pays inconnu ; échappa & revint au camp avec un grand butin. Selon Othon de Friſingue, Boriſe fut défait dans un combat contre les Hongrois, & tué par un Cuman, qui étoit à ſon ſervice. Mais je ne ſais à quelle année cet événement peut être rapporté. Geïſa qui évitoit d'en venir aux mains avec l'Empereur avoit repaſſé le Danube, & Manuel ne trouvant point d'obſtacle prit & pilla pluſieurs villes. Chargé de leurs dépouilles il ſe préparoit à ſuivre Geïſa ſur l'autre bord, & à lui livrer bataille, lorſqu'il reçut une ambaſſade de ce Prince, qui demandoit la paix. Manuel accorda une tréve pour le reſte de l'année, & remit la déciſion de la paix à une négociation ultérieure. Il reprit le chemin de Conſtantinople, où il rentra avec un riche butin, & une infinité de priſonniers. Ce fut un triomphe auquel le Prince donna le plus grand éclat. Il avoit fait revêtir de ſuperbes habits les priſonniers Serves & Hongrois, dont pluſieurs étoient diſtingués par leur nobleſſe. Ils ne marchoient pas

ensemble & confusément, mais en ordre & par bandes séparées, ce qui les faisoit paroître en plus grand nombre. Cette pompe brillante, promenée par toute la ville, élevoit le cœur des spectateurs; chacun croyoit partager l'honneur de la victoire, & l'ardeur dont ils s'embrasoient, préparoit à Manuel de nouveaux soldats.

MANUEL. An. 1151.

LI. Guerre des Patzinaces.

Il en eut besoin cette année même. Pendant qu'il goûtoit le plaisir des acclamations populaires, il apprit que les Patzinaces avoient passé le Danube, & qu'ils ravageoient la frontiére de Bulgarie. Il fit partir aussitôt des troupes sous la conduite d'un Général nommé Calaman, fils de Borise. Cette expédition eut du moins l'avantage de servir de contre-poison aux flatteries des courtisans. Calaman fut battu, perdit grand nombre de soldats, & mourut lui-même de ses blessures. Les Patzinaces après avoir pillé le pays, chargerent le butin sur leurs chevaux & repasserent le Danube. La guerre ne coûtoit rien à ces barbares. Nul embarras, nul bagage que leurs armes; c'étoit une trousse de fleches,

MANUEL. An. 1151.

une rondache, & pour quelques-uns une lance. Ils se nourrissoient de pillage, buvoient le sang de leurs chevaux & le lait de leurs cavales. Pour bateaux ils n'avoient besoin que d'un balon; c'étoit un sac de cuir rempli de paille, si bien cousu que l'eau n'y pouvoit pénétrer. Le Patzinace assis dessus avec sa selle & ses armes tenoit la queue de son cheval, qui nageoit devant lui, & passoit ainsi les plus grands fleuves. Une expédition militaire n'étoit pour eux qu'une promenade.

LII. Divers Patriarches. *Pagi ad Bar. Fleury hist. Ecclés. l. 69. art. 52. Or. christ. T. I. p. 268. 269.*

Nicolas Musalon, Patriarche de Constantinople depuis trois ans, n'avoit jamais été tranquille. On regardoit sa promotion comme irréguliere, parce qu'ayant été Archevêque de Cypre, il avoit volontairement renoncé à l'épiscopat, dont il s'étoit lui-même reconnu indigne. Après avoir long-temps résisté à ces murmures, il se démit enfin du patriarcat. On lui donna pour successeur le Moine Théodote, qui ne siégea que deux ans. Après sa mort Manuel nomma un autre Moine nommé Néophyte, qui

ne reçut pas l'onction épiscopale, & fut chassé au bout de cinq mois, parce qu'autrefois étant dans l'ordre des Lecteurs, il avoit quitté le service de l'Eglise pour reprendre l'habit séculier. Constantin Chliarène, Sacellaire de la grande Eglise, fut mis à sa place & n'y vêcut que deux ans. Luc Chrysoberge lui succéda : ensorte qu'en moins de cinq ans Constantinople vit cinq Patriarches.

MANUEL. An. 1151.



SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATRE-VINGT-HUITIEME.

I. EXERCICES *militaires.* II. *Manuel en Pélagonie.* III. *Caractére d'Andronic.* IV. *Son mauvais ſuccès en Cilicie.* V. *Trahiſon d'Andronic.* VI. *Ses attentats.* VII. *Suite de la guerre de Hongrie.* VIII. *Paix avec les Hongrois.* IX. *Conſtantin l'Ange défait & pris par les Siciliens.* X. *Négociation avec Frédéric.* XI. *Priſe de Bari par les Grecs.* XII. *Ducas défait Richard Comte d'Andrie.* XIII. *Jean l'Ange arrive en Italie.* XIV. *Mort de Michel Paléologue.* XV. *Succès de Ducas.* XVI. *Priſe de Brindes.* XVII. *Bataille navale.* XVIII. *Les Grecs battus par Guillaume Roi de Sicile.* XIX. *Suite de la guerre d'Italie.* XX. *Paix avec le Roi de Sicile.* XXI. *Lettre de Guillaume à Manuel.* XXII. *Concluſion de la paix.* XXIII.

Conquêtes de Thoros en Cilicie. XXIV. *Pillage de l'isle de Cypre.* XXV. *Manuel regagne la Cilicie.* XXVI. *Andronic s'échappe de prison & est repris.* XXVII. *Soumission du Prince d'Antioche.* XXVIII. *Entrevue du Roi de Jérusalem & de l'Empereur.* XXIX. *Manuel à Antioche.* XXX. *Entreprise sur Alep.* XXXI. *Chasse de Manuel.* XXXII. *Blessure de Baudouin guérie par Manuel.* XXXIII. *Retour de Manuel à Constantinople.* XXXIV. *Guerre contre les Turcs.* XXXV. *Manuel retourne sur les Turcs.* XXXVI. *Fin de la guerre contre les Turcs.* XXXVII. *Mort de l'Impératrice Irène.* XXXVIII. *Le Sultan d'Icone à Constantinople.* XXXIX. *Fêtes données au Sultan.* XL. *Départ du Sultan.* XLI. *Manuel songe à un second mariage.* XLII. *Mariage de Manuel avec Marie d'Antioche.* XLIII. *Vengeance du Comte de Tripoli.* XLIV. *Disposition de Manuel à l'égard de la réunion des deux Eglises.*



HISTOIRE



HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.



LIVRE QUATRE-VINGT-HUITIEME.

MANUEL.

DANS l'intervalle de ſes guerres Manuel y préparoit ſes troupes par des exercices continuels. Dès le commencement de ſon regne, il avoit fait de grands changemens dans l'armure des Grecs. Au lieu de leurs rondaches légeres & des fleches qui faiſoient toutes leurs armes offenſives, il leur fit prendre de grands boucliers & de

MANUEL. An. 1152.

I. Exercices militaires.

Cinn. l. 3. c. 16.

MANUEL. An. 1152.

longues javelines. Mais il s'attacha ſur-tout à former une bonne cavalerie. Il étoit lui-même toujours à cheval, & faiſoit exécuter à ſes cavaliers toutes les évolutions en uſage dans la guerre. Partagés en deux corps, ils repréſentoient des combats; & Manuel à leur tête, portant une javeline plus peſante & plus longue que toutes les autres, leur donnoit les leçons & l'exemple pour attaquer & pour ſe défendre. Raymond Prince d'Antioche, lorſqu'il vint à Conſtantinople, fut témoin de ces exercices. Il paſſoit pour le guerrier le plus vigoureux de ſon temps; on l'appelloit l'Hercule d'Antioche. Il ne pût cependant manier qu'avec peine la javeline & le bouclier de Manuel.

II. Manuel en Pélagonie. *Cinn. l. 3. c. 13. Nicet. l. 3. c. 1.*

Geïſa Roi de Hongrie attendoit la déciſion de l'Empereur au ſujet de la paix qu'il avoit demandée. Manuel pour toute réponſe porta la guerre dans ſon pays, & vint lui-même à Sardique ſe mettre à la tête de ſes troupes. Cependant Geïſa à force de prieres détourna l'orage; il obtint encore une tréve qui ne devoit pas être de

longue durée, & Manuel tourna ses armes contre les Serves. Il leur inspira tant de terreur, qu'ils renoncerent à leur alliance avec les Hongrois, & reconnurent pour Seigneur suzerain l'Empereur Grec. Ayant congédié une partie de son armée, il se retira avec le reste dans la Pélagonie. Les plaines fertiles de cette contrée étoient propres à faire subsister sa cavalerie. C'étoit d'ailleurs une position commode pour veiller sur les mouvemens des Hongrois, dont le caractére remuant le tenoit en défiance. Quoique dans les joûtes qui se faisoient tous les jours, on ne se servît que de javelines sans fer, ou dont la pointe étoit garnie d'un bouton, il arrivoit assez souvent de fâcheux accidens. Jean Comnène neveu de Manuel, & fils de défunt Andronic, jeune Prince très-aimable & parfaitement beau, eut un œil crevé par un Chevalier Italien. Pour le consoler de cette disgrace, le Prince lui conféra la charge de Protovestiaire, & bientôt après il l'éleva au rang de Protosébaste.

MANUEL.
An. 1152.

III.
Caractére

Ces faveurs piquerent la jalousie

MANUEL. An. 1152. d'Andronic. *Nicet. l. 3. c. 1.*

d'Andronic, fils d'Isaac oncle de Manuel. Il faisoit alors la guerre en Cilicie. Avec tous les talens capables de séduire, c'étoit l'ame la plus vile & la plus corrompue. Bien fait de sa personne, d'un courage de héros, & d'une force d'athlete, s'énonçant avec facilité & avec grace, nourri, élevé avec Manuel, il l'accompagnoit dans tous ses exercices, il l'amusoit par son humeur enjouée, & ne lui plaisoit que trop par la conformité de ses mœurs. Tous deux débauchés jusqu'à l'inceste, tandis que Manuel entretenoit Théodora sa niece, Andronic vivoit publiquement avec Eudocie sœur de Théodora, & dans cet accord d'inclinations scandaleuses, il se vantoit d'être plus régulier que Manuel, parce qu'Eudocie n'étoit que sa cousine. Cette plaisanterie libertine n'étoit pas du goût de Manuel; elle chóquoit encore davantage Jean le Protovestiaire, frere des deux Princesses concubines, & Jean Cantacuzène qui avoit épousé Marie leur sœur. Ils agissoient de concert pour perdre Andronic; mais celui-ci aussi adroit que méchant,

ſe débarraſſoit aiſément de tous les piéges que lui tendoient ces deux Seigneurs, beaucoup plus honnêtes gens que lui, mais fort inférieurs en génie.

MANUEL. An. 1152.

Avant que de partir pour la Hongrie, l'Empereur l'avoit envoyé en Cilicie. Ce pays étoit alors agité de grands troubles, & l'Empire couroit riſque de perdre tout le fruit des victoires que l'Empereur Jean y avoit remportées. Thoros, nommé Théodore par les Grecs, Prince d'Arménie, qui avoit ſuccédé à ſon frere Léon, ſortit des défilés du mont Taurus, & comptant ſur ſa propre valeur, & ſur celle de ſes troupes endurcies aux fatigues par une vie preſque ſauvage, il entreprit la conquête de la Cilicie, que les Princes d'Antioche avoient long-temps diſputée aux Grecs, & dont ils regrettoient la perte. Thoros étoit perſonnellement animé contre les Grecs; il avoit été pris autrefois dans les guerres de l'Empereur Jean, & ayant été conduit à Conſtantinople, il s'étoit échappé de priſon. De retour en Cilicie, il ne reſpiroit que vengeance; il avoit battu

IV. Son mauvais ſuccès en Cilicie.

Cinn. l. 3. c. 14, 15, 16.

MANUEL. An. 1152.

plus d'une fois les Commandans des troupes Grecques. Andronic, malgré ſon grand courage, ne fut pas plus heureux. Ayant appris que Thoros étoit dans Mopſueſte, il va l'y aſſiéger, & laiſſant à ſes Lieutenans la conduite du ſiége, il paſſe le temps avec des femmes, à table, au théâtre, s'étant fait ſuivre d'une troupe de Comédiens, dont il faiſoit plus de cas que de ſes Officiers & de ſes ſoldats. Thoros qui n'entendoit rien aux pieces de théâtre, mais qui ſavoit la guerre & ne dormoit pas toutes les nuits, en ayant obſervé une très-obſcure, dans laquelle il tomboit beaucoup de neige, fait ouvrir les portes de la ville, ſort avec toutes ſes troupes, fond ſur l'ennemi, renverſe, terraſſe tout ce qu'il rencontre, & met le reſte en fuite. Andronic réveillé par le fracas & les cris, ſaute ſur ſon cheval, prend ſes armes, court au bruit qu'il entend, donne des preuves ſanglantes de ſon courage; mais bientôt enveloppé, il s'ouvre un paſſage à coups de lance; & ne voyant aucun moyen de rallier ſes troupes que l'épouvante avoit diſ-

MANUEL. An. 1152.

perſées, il fuit lui-même & gagne Antioche. Dans cette malheureuſe ſurpriſe périt Théodore Contoſtephane, honoré du titre de Sébaſte. Il fut tué non par un ennemi, mais par un Officier Grec, qu'il avoit deſſervi auprès de l'Empereur, & qui prit cette occaſion d'une baſſe & criminelle vengeance. Andronic qui devoit être couvert de confuſion, ſi l'habitude de la débauche n'émouſſoit pas tout ſentiment d'honneur, revint à la Cour en Pélagonie, auſſi gai & auſſi fier qu'il en étoit parti, faiſant lui-même des plaiſanteries de l'affront qu'il avoit reçu. Manuel de ſon côté voulant affoiblir l'idée de la perte qu'on avoit faite, affecta de lui faire un bon accueil; il continua de l'honorer publiquement de ſa familiarité; il lui donna même le duché de Naïſſe, de Braniſoba & de Caſtorie: mais en particulier il le réprimanda vivement de ſa négligence, & de cette pernicieuſe molleſſe, qui ſacrifioit au plaiſir non-ſeulement ſa propre gloire, mais même l'honneur & le ſalut de l'Empire.

V. Trahiſon

Eudocie ne quittoit pas Andronic.

MANUEL. An. 1152. d'Andronic. *Nicet. l.* 3. *c.* 2. *Cinn. l.* 3. *c.* 17, 18.

Elle l'avoit ſuivi en Cilicie, elle revint avec lui en Pélagonie. Cette Princeſſe aguerrie n'avoit alors d'autre demeure que la tente d'Andronic. La conduite diſſolue de Manuel ne lui faiſoit pas perdre le droit d'arrêter ce déſordre, mais lui en ôtoit la hardieſſe. Les deux Seigneurs intéreſſés à réprimer un ſcandale, qui les rendoit la fable de toute l'armée, réſolurent d'en venir aux extrémités, & pendant une nuit ils vinrent ſe poſter avec une eſcorte armée à la porte de la tente d'Andronic, pour le tuer dès qu'il ſortiroit. Eudocie plus vigilante entendit le bruit des armes, & s'étant inſtruite de l'embuſcade, elle réveille Andronic, lui conſeille de prendre les habits d'une de ſes femmes, & de ſe ſauver à la faveur de ce déguiſement. Andronic rejette ce conſeil, il ne veut pas, dit-il, être tué ou traîné à l'Empereur en habit de femme. Il prend ſes armes, coupe à coups de ſabre la toile de ſa tente, ſaute pardeſſus une haie dont elle étoit bordée, & ſe ſauve à la vue des aſſaſſins qui demeurent confus. Manuel n'en fit

que rire. Il aimoit Andronic ; mais il eut bientôt ſujet de reconnoître qu'il aimoit le plus ingrat de tous les hommes. Andronic méditoit le plus noir de tous les forfaits ; c'étoit de faire périr Manuel, & de prendre ſa place. Dans ce deſſein étant en Cilicie il s'étoit lié d'amitié avec le Roi de Jéruſalem, & le Sultan des Turcs pour les mettre dans ſes intérêts. A ſon retour en Pélagonie, il voulut encore s'appuyer d'un ſecours du côté de l'Occident. Dès qu'il fut revêtu du duché de Braniſoba & de Naïſſe, il fit ſavoir au Roi de Hongrie que s'il vouloit l'aider dans ſon deſſein, il lui céderoit ces deux places. Mais craignant que l'Empereur ne découvrît cette intrigue, il lui en fit une fauſſe confidence, & lui dit que par une feinte intelligence il alloit attirer dans le piége les premiers Seigneurs de Hongrie, & les lui mettre entre les mains. L'Empereur étoit mieux inſtruit qu'il ne penſoit. On avoit intercepté quelques-unes de ſes lettres à Geïſa, qui dévoiloient toute la trahiſon. Manuel

MANUEL.
An. 1152.

MANUEL. An. 1152.

pour le mieux convaincre feignit de le croire, & l'exhorta même à continuer sa correspondance. Andronic profita de cette permission pour conclurre son traité avec Geïsa, & pour nouer une nouvelle intrigue avec Frédéric Empereur d'Allemagne qui venoit de succéder à Conrad. Ces deux Princes devoient lui envoyer des secours, lorsqu'il en demanderoit pour l'exécution de son projet.

VI. Ses attentats.

Ses pernicieux desseins étant découverts, il étoit veillé de trop près pour y réussir. L'armée Grecque étoit campée près d'Héraclée dans la Lyncestide, contrée de la Macédoine, qui dans ce temps-là, selon Cinname, faisoit partie de la Pélagonie. L'Empereur passionné pour la chasse passoit le temps dans les forêts à poursuivre les ours & les sangliers; & comme il avoit autant de force que de hardiesse, il se plaisoit à combattre à pied un épieu à la main ces terribles animaux. Souvent même il faisoit planter sa tente au milieu du bois, & y passoit la nuit pour être en chasse dès le

MANUEL. An. 1152.

point du jour. Andronic averti du lieu où le Prince campoit, s'y transporte pendant la nuit avec ses gardes bien armés ; c'étoient des barbares qu'il avoit amenés d'Orient, & qui s'étoient aveuglément dévoués à son service. Il les place en embuscade dans la forêt, & leur laisse son cheval qu'il avoit choisi le plus vîte à la course. S'étant vêtu d'une casaque Italienne pour n'être pas reconnu, il approche de la tente de l'Empereur sans autre arme qu'un poignard. Jean Comnène le frere de sa maîtresse fut le premier à le reconnoître ; il en avertit la garde qui veilloit autour du Prince, & qui mit aussitôt l'épée à la main. Andronic se voyant découvert se retire & retourne au camp. Il fit encore une autrefois la même tentative, & n'eut pas plus de succès. Comme l'Empereur revenoit au camp pour éviter de pareils attentats, il entendit derriere lui de grands cris ; loin de fuir il retourne aussitôt sur ses pas. C'étoit Jean Comnène attaqué par un furieux sanglier. Manuel tue l'animal & regagne le camp. Il fut assez maître de lui-

MANUEL. An. 1152. même, pour ne faire sentir à Andronic aucune défiance. Il s'en falloit bien qu'Andronic fût aussi prudent. Il pansoit lui-même avec un soin extraordinaire le cheval dont je viens de parler. Un jour que l'Empereur le vit dans cette occupation singuliére : *pourquoi donc*, lui dit-il, *cet animal vous est-il si cher? c'est*, répondit-il, *qu'il me servira à me sauver, quand j'aurai abattu la tête de mon plus mortel ennemi.* C'étoit Jean Comnène, ou peut-être l'Empereur même. Manuel feignit de n'y rien entendre. Il se contenta de faire observer toutes ses démarches, tant qu'il fut dans ces contrées. Mais l'année suivante, dès qu'il fut de retour à Constantinople, il le fit enfermer dans la prison du Palais.

VII. Suite de la guerre de Hongrie. *Cinn. l.* 3. *c.* 19. *Nicet. l.* 3. *c.* 1.

Cependant le Roi de Hongrie peu instruit de ce qui se passoit auprès de Manuel, vint attaquer Branisoba. Manuel moins surpris de cette rupture de la tréve, parce qu'il étoit informé des manœuvres d'Andronic, marche vers le Danube, & pour engager les habitans de Branisoba à se bien

défendre, il leur envoye la promesse d'un prompt secours dans une lettre portée par un soldat, qui devoit la faire passer dans la ville par le moyen d'une fleche. Le soldat ayant tiré de trop loin, la fleche avec la lettre tomba entre les mains des Hongrois, qui prenant l'épouvante comme si Manuel eût déja été sur eux, brûlerent leurs machines, décamperent en diligence & gagnerent le Danube pour mettre le fleuve entre eux & l'Empereur. Mais le trouvant fort enflé par les pluies, ils tournerent vers Zeugmine, où ils avoient une faction en leur faveur. L'Empereur informé de la levée du siége ne se pressoit pas de les poursuivre. Apprenant que le Prince de Bosnie qui s'étoit joint aux Hongrois, retournoit dans son pays, il donne à Basile Zinziluc un détachement de ses meilleures troupes pour aller l'attaquer en chemin. Basile se trompant de route se met à la poursuite des Hongrois, & les ayant atteint il y jette d'abord le désordre, parce qu'ils s'imaginerent, que c'étoit l'Empereur même qui leur tomboit sur les bras.

MANUEL. An. 1152.

MANUEL. An. 1152.

Plusieurs se noyerent en voulant passer le Danube. Mais lorsqu'ils eurent reconnu que ce n'étoit qu'un détachement, & que l'Empereur étoit encore éloigné, ils se rassurerent, tournerent visage, & taillerent en pieces les troupes de Basile, qui fut assez heureux pour se sauver. A cette nouvelle Manuel fait partir Cantacuzène pour recueillir les débris de la défaite, enterrer les morts & s'assurer de Zeugmine. Il se met lui-même à la poursuite des Hongrois: mais ils étoient trop avancés. Cantacuzène lui ramena chargés de fers les habitans de Zeugmine, qui étoient d'intelligence avec les Hongrois, & Manuel distribua ses troupes en quartier d'hiver près de Berée en Macédoine.

An. 1153. VIII. Paix avec les Hongrois.

Les ayant rassemblées au printemps, il se mit en marche, résolu de pénétrer jusqu'au centre de la Hongrie. Il étoit déja au bord du Danube avec toute son armée, & quantité de vaisseaux qu'il avoit fait venir de Constantinople, étoient prêts pour le passage, lorsque Geïsa se voyant menacé d'une ruine prochaine, lui envoya des dépu-

tés, offrant de rendre les prisonniers, le butin, les armes, les chevaux, & à la place de ceux qui étoient morts, autant de chevaux Hongrois. Manuel rejetta d'abord ces propositions. Il s'adoucit ensuite; & ce traité mit fin pour quelque-temps à une guerre plus opiniâtre que dangereuse.

MANUEL.
An. 1153.

Manuel ne perdoit pas de vue le dessein qu'il avoit formé de rentrer en Italie. Aussi présomptueux que vaillant & infatigable, il se croyoit né pour réparer les fautes de ses prédécesseurs. Il ne se proposoit rien moins que d'arracher aux Princes Normands toutes leurs conquêtes, & de rendre à l'Empire la Pouille, la Calabre & la Sicile. Le choix qu'il avoit fait d'Axuch grand homme de guerre, mais peu instruit dans la marine, avoit fait échouer la premiere entreprise. Pendant qu'il se préparoit à une nouvelle expédition, le Roi de Sicile lui demanda la paix. Roger venoit de mourir. Guillaume son fils qui lui succédoit, ne se croyoit pas assez affermi dans ses Etats pour soutenir une guerre. Il offroit à Manuel la restitution

An. 1154.
IX.
Constantin l'Ange défait & pris par les Siciliens.
Cinn. l. 3. c. 12, 13.
Nicet. l. 2. c. 7.
Romuald. Salern. Chr.

MANUEL. An. 1154.

de tout ce que les troupes Siciliennes avoient enlevé dans l'incurſion qu'elles avoient faite en Grece. Il promettoit de plus telle ſatisfaction que l'Empereur jugeroit à propos d'exiger. Une ſi humble ſoumiſſion ne fut pas capable de déſarmer Manuel. Il renvoya ſans réponſe les Ambaſſadeurs, travailla à metre ſa flotte en état de tenir la mer, & avant qu'elle fût entiérement équippée, il fit partir les vaiſſeaux qui ſe trouverent prêts les premiers, ſous le commandement de ſon oncle Conſtantin l'Ange, avec ordre d'attendre le reſte ſur la côte de Laconie. Avant ſon départ Manuel fort entêté des viſions de l'aſtrologie, fit conſulter la poſition des planetes pour prendre le moment le plus favorable; & quand ſa flotte fut ſortie du port, étant averti qu'il y avoit une erreur dans cette importante opération, il la fit revenir, & ne la laiſſa remettre à la voile qu'après une ſcrupuleuſe obſervation qui promettoit un ſuccès infaillible. Conſtantin ſecondé d'un bon vent arriva en peu de jours au port de Monembaſie. Il y attendoit

le reste des vaisseaux, lorsqu'il découvrit une flotte Sicilienne qui revenoit d'Egypte chargée de richesses. Ne pouvant retenir son avidité, malgré les ordres de l'Empereur qui lui avoit expressément défendu d'engager aucun combat avant la réunion de toute la flotte, il vogue à toutes voiles vers l'ennemi. Les Siciliens fuyent d'abord en bon ordre; mais se voyant poursuivis en confusion, & s'appercevant du petit nombre, ils revirent de bord. En même temps le vent change, & devient contraire aux Grecs. Nicolas l'Ange, frere de l'Amiral prend la fuite avec la division qu'il commandoit. Tout se disperse. Constantin abandonné & enveloppé est pris avec son frere. On les conduit en Sicile, & Guillaume les fait mettre en prison. Manuel fut aussi surpris que honteux de cet échec; les planetes lui avoient manqué de parole; mais il trouva des raisons pour les excuser, & elles ne perdirent rien de leur crédit sur son esprit.

X. Négociation avec Frédéric.

L'espérance d'un puissant secours, que devoit lui procurer l'alliance de

MANUEL.
An. 1154.
Cinn. l. 4. c. 1.
Guill. Tyr, l. 18. c. 7.
Otho Frif. de geft. Frid. c. 2, 20, 23, 31.
Urfperg. Chron.

l'Empereur d'Allemagne, le confola de la perte qu'il venoit de faire. Fréderic neveu & fucceffeur de Conrad, avoit fait diffoudre fon mariage pour raifon de parenté, & cherchoit une époufe dont la naiffance pût faire honneur à la maifon de Suabe. Ayant appris qu'on élevoit à Conftantinople une jeune Princeffe fort belle, nommée Marie, fille d'Ifaac, & niece de Manuel, il la fit demander en mariage, promettant d'aider Manuel de toutes fes forces pour la conquête de l'Italie méridionale, & de tenir la parole qu'en avoit donnée Conrad à fon retour de Paleftine. Manuel reçut avec joie cette propofition, & pour arrêter les conditions du traité, il députa trois des principaux Seigneurs, Michel Paléologue, Jean Ducas, & Alexandre Comte de Gravina. Ils trouverent Fréderic dans la ville d'Ancône. Mais ce Prince avoit déja changé d'avis. Il négocioit un mariage avec Beatrix, fille de Renaud, Comte de Bourgogne; & fon armée fe trouvant en trop mauvais état pour rien entreprendre en Italie, il étoit fur le point

de repaſſer les Alpes. Il fallut donc ſe paſſer de ſon ſecours.

MANUEL. An. 1154. XI. Priſe de Bari par les Grecs. *Cin. l. 4. c. 2, 3. Et ibi du Cange.*

On en trouva un, moins puiſſant à la vérité, mais plus ſolide, dans un Prince ennemi irréconciliable du Roi de Sicile. Robert de Baſſeville Comte de Loritelle, neveu de Roger, avoit été chéri de ſon oncle qui ſembloit même le préférer à ſon fils. Guillaume en conçut une jalouſie qui éclatta lorſqu'il fut ſur le Trône. Robert ſe voyant menacé de perdre ſon Comté, ſe ligua ſecrettement avec Frédéric, & avec Manuel contre Guillaume. Lorſqu'il vit une flotte Grecque ſur les côtes d'Italie, & une armée dans le pays, il leva l'étendard de la révolte, & ſe joignit aux Grecs. Paléologue s'étoit déja rendu maître de pluſieurs places; il aſſiégeoit Bari par mer & par terre, lorſque Robert vint le joindre avec un grand nombre de troupes que ſon crédit lui avoit fait raſſembler de la Pouille & de la Calabre. Les aſſiégés ſe défendoient avec vigueur, & le ſiége duroit depuis pluſieurs jours ſans aucune apparence de ſuccès. Pour vaincre l'opiniâtreté des

MANUEL. An. 1154.

habitans, le Comte de Gravina qui étoit ſur la flotte, s'aviſa d'un moyen plus ſûr & plus fort que toutes les machines de guerre. Il ſe charge d'or autant qu'il en peut porter, & ſe fait deſcendre ſur le rivage. Là déployant ſa caſaque, & montrant à ceux qui bordoient le haut des murs, l'or dont elle étoit remplie, il s'écrie : *Que tous ceux qui veulent de l'or & la liberté, viennent ici ; ils trouveront l'un & l'autre.* A l'appas de ce métal ſéducteur une foule d'habitans éblouis ſort de la ville ; ils ſe jettent avec avidité ſur le tréſor qu'on leur préſente & crient : *vive, vive l'Empereur Manuel ; nous ſommes à lui ; plus de guerre.* Les Grecs entrent dans la ville ; mais la garniſon qui étoit nombreuſe, ſe ſauve dans la citadelle, qu'il fallut aſſiéger. Paléologue s'en rendit encore maître par un ſtratagême groſſier, qui cependant lui réuſſit. Il y avoit dans cette place une Egliſe de Saint-Nicolas en grande vénération dans le pays. Une troupe de ſoldats déguiſés en Moines ſe préſentent de grand matin à la porte de la citadelle, demandant avec inſtance

MANUEL. An. 1154.

d'être introduits pour ſatisfaire à leur dévotion. On leur ouvre un guichet, & dès qu'ils ſont entrés, ils tirent les épées cachées ſous leur froc, maſſacrent les ſentinelles, & maîtres des portes ils introduiſent l'armée. Les habitans mécontens du Roi de Sicile qui les accabloit d'impôts, détruiſirent eux-mêmes cette citadelle, malgré les prieres de Paléologue qui auroit déſiré de la conſerver.

XII. Ducas défait Richard Comte d'Andrie.

Cin. l. 4. c. 4, & ibi du Cange.

Otho Friſ. de geſtis Frid. l. 2. c. 29.

Les Grecs s'étoient diviſés en pluſieurs corps pour embraſſer une plus grande étendue de pays. On n'avoit pas à combattre de grandes armées; les Seigneurs fidéles à Guillaume avoient armé leurs vaſſaux; ce n'étoient que des peletons de deux ou trois mille hommes qui ſe jettoient dans les places pour les défendre, ou qui cherchoient à ſurprendre quelque détachement de l'armée Grecque. Ce qui rendoit les ſuccès des Grecs plus rapides, c'étoit le mécontentement des Seigneurs & des peuples, qui déſirant depuis long-temps d'être délivrés de la tyrannie des Rois de Sicile, ſe donnoient volontiers à leurs anciens Maîtres. Une fourberie politique aidoit

MANUEL. An. 1154.

encore à leur faire ouvrir les portes des villes par les partisans de Frédéric. Les députés envoyés à ce Prince avoient surpris des lettres de cet Empereur sur lesquelles ils avoient pris l'empreinte de son sceau. Revenus dans la Pouille, ils publierent que Frédéric cédoit aux Grecs le droit qu'il avoit sur les contrées maritimes, ce qu'ils prouvoient par des lettres scellées du sceau de ce Prince. A ce mensonge ils joignoient l'argent pour corrompre les principaux, & par ce double moyen ils avoient disposé une grande partie du pays à se donner à eux. Ils avoient déja pris Trani & Juvenace près de Bari, & marchoient à Barlette où s'étoit renfermé Richard Comte d'Andrie; place forte de la terre d'Otrante. Ce Comte étoit un homme cruel, qui pour la plus légere offense faisoit couper les pieds & les mains, & arracher les entrailles. A l'approche de Jean Ducas qui n'étoit suivi que de six cens chevaux, & de quelque infanterie, il sort de Barlette à la tête de dix-huit cens chevaux, & d'une infanterie beaucoup plus nombreuse que celle de Ducas. Il est cependant battu

& forcé de rentrer dans la place. On dit que dans ce combat Ducas tua de sa main trente cavaliers. Richard ne voulant pas se laisser assiéger dans Barlette, qui n'étoit pas capable d'une longue résistance, se retira & gagna le fort d'Andrie. Ducas joint au Comte Robert le poursuivit, & Richard qui se piquoit de valeur sortit de la place & se rangea en bataille. Le combat fut vif & opiniâtre. Richard se croyoit déja maître de la victoire, lorsqu'un Prêtre de Trani, qui se trouvoit dans l'armée de Ducas, l'abattit d'un coup de pierre qui lui rompit une jambe. Le Comte se roulant par terre en faisans d'horribles imprécations, reçut un autre coup qui le laissa presque sans vie. Le Prêtre accourt, lui arrache son épée, lui ouvre le ventre, & en tire les entrailles dont il lui frappe le visage, exerçant sur cet impitoyable Tyran une cruauté égale à la sienne.

MANUEL. An. 1154.

XIII. Jean l'Ange arrive en Italie.

Cin. l. 4. c. 5, 6. & ibi du Cange.

La guerre ne s'étoit faite jusqu'alors que par des détachemens. On attaquoit, on emportoit des châteaux & des places. Les combats n'étoient que des sorties de garnisons qu'on repous-

MANUEL. An. 1154.

ſoit ſans beaucoup de peine, ou des rencontres de petits corps de troupes, où les Grecs avoient ordinairement l'avantage. Le Roi de Sicile qui avoit déja beaucoup perdu, fit paſſer en Italie une armée, & en même-temps il arriva aux Grecs un nouveau renfort. Jean l'Ange, troiſieme fils de Conſtantin l'Ange & de Théodore Comnène, débarqua en Italie avec des troupes, & Jean Ducas s'étant joint à lui, ils allerent aſſiéger un château dans la terre d'Otrante. Anſcotin Chancelier du Roi de Sicile, & Général de ſes troupes marcha pour les combattre. Il étoit beaucoup plus fort en nombre, & ſes troupes étoient mieux armées. Le courage des Grecs répara ces déſavantages. Le combat commencé au point du jour ſe ſoutint juſqu'à midi avec un égal acharnement, & la victoire balançoit encore, lorſque les Siciliens par un dernier effort firent plier les Grecs. En ce moment Jean Ducas rappellant tout ſon courage, & animant par ſes paroles & par ſon exemple ſes troupes particulieres, ſe jette tête baiſſée au

travers des ennemis. Le combat se renouvelle avec plus de fureur. Les Grecs enfin vainqueurs taillent en pieces un grand nombre de Siciliens, & après les avoir quelque-temps poursuivis, ils retournent au château qu'ils assiégeoient, le forcent, y trouvent quantité de provisions dont ils avoient besoin, & se retirent à Bari.

MANUEL. An. 1154.

XIV Mort de Michel Paléologue. *Cin. l. 4. c. 7.*

Cette victoire les rendit maîtres d'un grand nombre de places, & entre autres de Gravina, qui fut rendue au Comte Alexandre. Le Roi de Sicile perdoit peu-à-peu ses possessions d'Italie, & l'Empire recouvroit son ancien domaine, lorsqu'il fit une perte plus importante que celle d'une bataille. Paléologue qui par son génie & son expérience étoit l'ame de toute cette expédition, mourut de maladie à Bari. Ce guerrier aussi pieux que vaillant, se voyant prêt à rendre les derniers soupirs, voulut mourir dans l'habit monastique, selon la dévotion de ce temps-là, & recommanda la conduite de la guerre à Jean Ducas, qui lui rendit les derniers devoirs.

XV. Succès de

Robert de Basseville mécontent de

MANUEL. An. 1154. Ducas. *Cin. l. 4. c.* 8, 9.

Paléologue s'étoit séparé des Grecs. Ducas s'empressa de regagner par ses libéralités l'amitié de ce Comte puissant, dont le courage & les troupes étoient très-utiles à l'Empire. Robert alla donc se rejoindre à Ducas. Ils prirent ensemble Polymile, Molisse, Masafra, & battirent à une lieue de Tarente l'armée Sicilienne commandée par Flaming qui se sauva dans la ville. Ce Général très-hardi dès qu'il avoit perdu de vue l'ennemi, piqué des railleries des Tarentins, sortit en fanfaron, donnant parole qu'il alloit réparer son honneur, & reçut un nouvel affront. A peine se vit-il en présence des Grecs, que la peur le prit encore; il tourna le dos, fut reconduit dans Tarente par quelques escadrons, qui n'épargnerent pas la queue de son armée. Les Grecs auroient volontiers attaqué la ville; mais l'entreprise paroissant trop difficile, ils se contenterent de ravager la campagne. L'abondance régnoit dans ce pays fertile, & le soldat Grec y trouva une si grande quantité de troupeaux, qu'il donnoit un bœuf ou treize moutons

pour un écu de notre monnoie. On tira des fers quantité de prisonniers Grecs détenus dans les châteaux. On alla ensuite assiéger Monopoli, ville maritime entre Bari & Brindes. Les habitans se défendirent d'abord avec opiniâtreté dans l'espérance d'un secours que Flaming leur promettoit. En effet il s'avança jusqu'à une lieue de la ville. Mais comme il n'osoit approcher de plus près, les assiégés indignés de sa lâcheté, se rendirent. Les Grecs coururent aussi-tôt à Flaming, qui n'eût pas plûtôt apperçu les étendards de l'Empire plantés sur les murs de Monopoli, qu'il se sauva le premier à toute bride, laissant derriere lui ses troupes, qui furent fort maltraitées.

MANUEL. An. 1154.

Ducas comblé de gloire passa l'hiver à Monopoli. Il avoit sans doute à se féliciter d'un début si heureux. Mais ce guerrier aussi prudent qu'il étoit brave ne croyoit pas que les succès passés fussent de sûrs garants de l'avenir. Il écrivit à l'Empereur, *qu'il n'auroit pas besoin de secours, s'il n'avoit affaire qu'aux troupes Sicilien-*

An. 1155. XVI. Prise de Brindes. *Cin. l. 4. c.* 10.

MANUEL. An. 1155.

nes, qui étoient pour lors en Italie, aussi souvent battues qu'attaqués. Mais que le Roi Guillaume armoit par terre & par mer, & qu'on alloit avoir sur les bras toutes les forces de la Sicile. Il terminoit sa lettre en ces termes. *Toutes les paroles de Votre Majesté sont pour moi des leçons toujours présentes à mon esprit. Je lui ai plus d'une fois entendu dire, qu'entreprendre de grandes choses avec peu de forces, si l'on réussit c'est se couvrir de gloire; mais si l'on échoue dans l'exécution, c'est s'attirer une double honte, celle du mauvais succès & celle de l'entreprise.* En attendant l'effet de sa demande il se mit en campagne au commencement du printemps, & après avoir pris Ostune, à moitié chemin de Monopoli & de Brindes, il alla camper la veille de Pâques aux portes de cette derniere ville. L'armée Grecque passa ces saints jours sans faire aucun mouvement pour l'attaque. Ce que les habitans attribuant à lâcheté, vinrent insulter le camp, & furent vivement repoussés. Les fêtes étant passées, on dressa les batteries. Les

murailles qui étoient d'ancienne conſtruction, paroiſſoient à l'épreuve des plus fortes machines. Mais les pierres qu'on lançoit ſans ceſſe dans la ville, y faiſoient une ſi terrible exécution, que les habitans demanderent à capituler. Les conditions étant acceptées, les Grecs furent reçus dans la ville. La garniſon ſe retira dans la citadelle, bien réſolue de s'y défendre juſqu'à l'arrivée du Roi de Sicile.

MANUEL. An. 1155.

XVII. Bataille navale.

Cin. l. 4. c. 11.

Guillaume avoit mis en mer une grande flotte, & ayant paſſé le détroit, il marchoit lui-même à la tête d'une armée pour aller combattre les Grecs. Comme il avoit toute la largeur de l'Italie à traverſer, il détacha de ſa flotte une nombreuſe eſcadre, & l'envoya d'avance s'emparer du port de Brindes. A cette nouvelle Ducas quitte le ſiége de la citadelle, il partage ſon armée en deux corps, l'un formé des troupes Italiennes ſort de la ville ſous la conduite de Robert & de Jean l'Ange, pour s'oppoſer à Guillaume. Ducas ſe met à la tête de l'autre, compoſé de la cavalerie Grecque, armée de toutes pieces. Il n'avoit que

MANUEL. An. 1155.

quatorze vaiſſeaux, & l'eſcadre ennemie étoit beaucoup plus forte. Il leur ordonne de prendre le large en côtoyant la flotte Sicilienne, de la laiſſer entrer dans le port, & de lui fermer enſuite la ſortie, tandis qu'il la foudroieroit par les décharges de ſes machines placées autour du port ſur le rivage, & par les traits de ſa cavalerie, dont elle ſeroit environnée. Pour animer le courage de ſes troupes qui ſembloient effrayées du nombre des vaiſſeaux ennemis, il leur fait accroire que ce jour là même alloit arriver une grande flotte de Conſtantinople; *Et quelle honte pour nous*, leur dit-il, *ſi après tant de combats, tant de ſiéges & de fatigues, nous laiſſons à d'autres l'honneur de recueillir le fruit de toutes nos victoires!* Dès que les Siciliens furent entrés dans le port, les vaiſſeaux Grecs ſe rapprochent & ferment l'entrée. En même-temps les pierres & les gros javelots partent de toutes les machines, & ce furieux orage perce, fracaſſe, écraſe & les hommes & les bâtimens. Quatre navires pouſſés par

les rameurs avec trop de violence viennent échouer au rivage, & sont pris par les Grecs. Les autres quoique maltraités forcent l'issue, & fuyant à toutes voiles gagnent la haute mer. Un cavalier Grec nommé Scaramancas, d'une force extraordinaire, se signala par un effort de courage semblable à celui du fameux Cynegire à la bataille de Marathon. S'étant jetté dans l'eau avec son cheval, il saisit la poupe d'un vaisseau Sicilien, & la tenant fortement jusqu'à ce qu'on lui eût abattu la main d'un coup de sabre, il donna aux vaisseaux Grecs le temps d'accourir, & de s'emparer du navire. L'escadre Sicilienne ayant pris la fuite., les Grecs retournerent au siége de la citadelle. Les mineurs attachés au pied de la muraille travaillent de toutes leurs forces à en détacher les pierres. Elles étoient si bien jointes que le mur tout entier ne faisoit qu'une seule masse. Les assiégés se mocquoient de leurs efforts. Cependant ils vinrent à bout de creuser jusque sous les fondemens; ils mirent ensuite le feu aux étançons

MANUEL. An. 1155.

dont ils ſoutenoient la muraille à meſure qu'ils avançoient dans leur ouvrage. Le mur s'écroula avec un grand fracas, entraînant dans ſa chûte ceux qui le défendoient. Mais cette brêche ne fit que découvrir un ſecond mur qu'il fallut encore attaquer.

XVIII. Les Grecs battus par Guillaume Roi de Sicile. *Cin. l. 4. c. 12, 13. Guill. Tyr. l. 18. c. 8. Robert de Mont. chron. Radulf. de Diceto chr. Romuald Salern. Chron. Foſſæ novæ. Du Cange not. in Cinn. p. 454.*

Dans cette conjoncture arriverent d'un côté Alexis Comnène, de l'autre le Roi Guillaume. Alexis fils d'Anne Comnène, revêtu de la qualité de Grand Duc, étoit envoyé pour ſe mettre à la tête de l'expédition. Il avoit ordre de ne débarquer en Pouille, qu'après avoir levé des troupes à Ancône & ſur le reſte de la côte, afin d'être en état de réſiſter à l'armée nombreuſe qu'amenoit le Roi de Sicile. Alexis étoit un de ces guerriers de Cour, que la naiſſance ou l'intrigue jettent à la tête des armées, & dont l'orgueilleuſe impéritie ne réuſſit qu'à ruiner les opérations des habiles Généraux. Il ne fit rien de ce qui lui étoit ordonné, & impatient de commander il vint d'abord joindre Jean Ducas inférieur en grade, mais très-ſupérieur en mérite. Il prit auſſi-tôt le

commandement général. Il trouvoit les affaires dans un état floriſſant. Il ne reſtoit à Guillaume en Italie que Naples, Amalfi, Salerne, Troie, Melfes, Tarente & les places de la nouvelle Calabre. La Pouille & toute la côte inférieure du golfe Adriatique, excepté les poſſeſſions de Robert de Baſſeville, appartenoient déja aux Grecs. A l'arrivée d'Alexis tout changea de face. Robert quitta l'armée Grecque & ſe retira vers Bénévent, ſous prétexte d'aller chercher de nouveaux renforts. Les cavaliers de la marche d'Ancône demanderent qu'on leur doublât la paye, & ſur le refus ils retournerent dans leur pays. Guillaume inſtruit de ces déſertions, marche droit à Brindes. La garniſon de la citadelle reçut la nouvelle de ſon approche avec des cris de joie, & fit une ſortie. Les Grecs la repouſſerent, mais ils furent bientôt obligés d'abandonner le ſiége pour aller au-devant du Roi de Sicile, qui venoit par terre. Du côté de la mer ſa flotte vint mouiller à une petite iſle vis-à-vis de Brindes. Les Grecs auroient

MANUEL. An. 1155.

MANUEL. An. 1155.

dû d'abord attaquer la flotte dont ils avoient déja battu une partie ; ils auroient pû la défaire avant l'arrivée de Guillaume. L'attente d'un renfort de vaiſſeaux qui ne vint pas, leur fit manquer l'occaſion, & Guillaume vint camper à deux lieues de leur camp. Les coureurs de l'armée Grecque eurent d'abord quelque avantage ſur ceux de l'armée Sicilienne ; mais la bataille décida du ſort de l'Italie. Les Impériaux fort inférieurs en nombre furent entiérement défaits après une longue réſiſtance. Tout ſe diſperſa ; Alexis & Jean l'Ange ſe ſauverent dans Brindes. Jean Ducas fut pris après s'être courageuſement défendu. Brindes ouvrit ſes portes au vainqueur, & Alexis fut fait priſonnier avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Les Barons rébelles qui avoient pris le parti des Grecs, tomberent entre les mains du Roi. Il fit pendre les uns, crever les yeux aux autres. Robert de Baſſeville eut le bonheur d'échapper ; il s'exila lui-même, & ne revint en Italie qu'après la mort de Guillaume. Le vainqueur marcha enſuite à

Bari, le prit & le ruina. Il recouvra toutes les places qu'on lui avoit enlevées.

MANUEL. An. 1155.

XIX. Suite de la guerre d'Italie.

Cin. l. 4. c. 14. Nicet. l. 2. c. 8. Guill. Tyr. l. 5. c. 8. Chron. Pisan. Romuald. Salern. chr. Platina in Adriano IV. Pagi ad Bar.

Manuel affligé de ces pertes ne perdit pas néanmoins l'espérance de les réparer. Un autre Alexis, grand Ecuyer, fils d'Andronic frere de Manuel, fut envoyé à Ancône pour y lever de nouvelles troupes, recueillir les débris de l'armée vaincue, & ranimer le courage des Seigneurs Italiens révoltés contre Guillaume. Dès le temps du siége de Corfou, Manuel voyant la mauvaise disposition des Vénitiens, avoit contracté une étroite alliance avec la ville d'Ancône, pour avoir une place de sûreté, d'où il pût porter ses armes dans les diverses contrées de l'Italie. Alexis se rendit donc dans cette ville, d'où il envoya Constantin Otus, & le Comte André pour rassembler des soldats. Le Pape Adrien IV voulut empêcher Constantin de faire des levées sur les terres de l'Eglise. Ce Pape avoit d'abord été ennemi de Guillaume, & favorisoit les Seigneurs rébelles. Manuel profitant de ces brouilleries lui

MANUEL. An. 1155.

avoit député Paléologue à Bénévent, pour lui offrir cinq mille livres d'or, avec promesse de chasser Guillaume de l'Italie, s'il vouloit lui donner trois villes sur le golfe Adriatique. Guillaume averti de cette négociation, avoit tâché de la rompre en se réconciliant avec le Pape, avant que d'aller combattre les Grecs. Adrien y étoit assez porté de lui-même; mais plusieurs Cardinaux ennemis du Roi de Sicile, s'y étoient opposés. Après la victoire de Guillaume, Adrien n'osa plus rejetter ses propositions; il le reconnut pour Roi des Deux Siciles, ce qu'il avoit refusé jusqu'alors, & se déclara contre l'Empire Grec. Un grand nombre de Seigneurs de l'Etat Ecclésiastique, que Manuel avoit eu soin de gagner, n'en furent que plus animés à favoriser Constantin. Ils lui prêterent main-forte pour lever des soldats, & malgré l'excommunication lancée contre eux, ils le servirent avec tant de zèle, qu'un d'entre eux effrayé de l'anathême ayant changé de parti, ils le chasserent de ses terres, & par un singulier caprice,

épargnant sa personne, ils prétendirent le flétrir en faisant souffrir à son cheval le supplice de l'estrapade. S'étant eux-mêmes révoltés contre le Pape, ils le forcerent à lever l'excommunication. Alexis ayant donc mis sur pied une nouvelle armée, rentra en Pouille d'où Guillaume s'étoit retiré, & reprit plusieurs places. Mais bien persuadé qu'il seroit difficile de conserver ces conquêtes, il fut le premier à porter Manuel à la paix avec le Roi de Sicile, & en ayant reçu la permission il entama une négociation avec Maius, Amiral de la flotte Sicilienne. Comme l'affaire traînoit en longueur, Guillaume pour en accélérer la conclusion donna ordre à son Amiral d'aller avec quarante vaisseaux légers chargés de quatre mille hommes chercher la flotte des Grecs & braver l'Empereur jusqu'aux portes de Constantinople. Maius part au mois de Juin, rencontre la flotte de Manuel à Negrepont, c'est l'ancienne Chalcis en Eubée; il la défait, brûle les vaisseaux, prend la ville & vogue vers Constantinople. Manuel étoit absent

MANUEL.
An. 1155.

MANUEL. An. 1155.

& le port ſe trouvoit alors ſans défenſe. L'Amiral Sicilien pénétre juſqu'au Palais de Blaquernes, cueille des fruits dans les jardins de l'Empereur, lance ſur les bâtimens des fléches dorées ou argentées, & retournant enſuite il s'arrête vis-à-vis du grand Palais à l'entrée du Boſphore dans la Propontide, & là en préſence de tout le peuple aſſemblé en tumulte ſur le rivage, il fait proclamer Guillaume *Roi de Sicile, maître d'Aquilée, de Capoue, de Pouille, de Calabre, & de toutes les iſles compriſes dans l'étendue de ces pays, ſur leſquels Manuel n'avoit aucun droit.* Toute la flotte applaudit par de grandes acclamations. Il laiſſa la ville dans une extrême agitation, & fier d'avoir inſulté l'Empereur juſque dans ſa capitale, il retourne en Sicile au mois de Septembre. Ce fut pour Guillaume un ſujet de triomphe. Mais Manuel peu ſenſible à cette vaine bravade, n'en daigna montrer aucun reſſentiment.

XX. Paix avec

Malgré ces ſuccès Guillaume ſouhaitoit la paix. Il étoit content d'é-

loigner les Grecs de l'Italie, & de recouvrer les places qu'ils lui avoient enlevées. Manuel dont les finances s'épuisoient, ne la désiroit pas moins. Il avoit recommandé à Alexis d'en ménager les occasions. Les prisonniers Grecs détenus en Sicile n'aspiroient qu'après la liberté. Les mauvais traitemens les avoient tellement abattus, qu'ils s'étoient engagés par serment à renoncer à la conquête de l'Italie. L'Empereur instruit de cette promesse téméraire, leur en fit des reproches par des lettres foudroyantes, & manda en même-temps à Guillaume, *qu'il ne devoit pas compter sur des sermens extorqués par violence; que ces misérables lui promettoient ce qui n'étoit pas en leur pouvoir, que pour lui qui étoit le maître; loin de ratifier leur parole, il étoit bien résolu de ne quitter les armes, qu'après avoir remis l'Empire en possession de l'Italie & de la Sicile, ses anciens domaines.* Une protestation si opiniâtre n'ôta pas à Guillaume l'espérance d'un accommodement. Il savoit qu'avec les caractéres violents & impétueux,

MANUEL. An. 1155. le Roi de Sicile.

Cinn. l. 14. c. 15. & ibi. Du Cange. Nicet. l. 2. c. 8. Chron. Cass. fin.

MANUEL. An. 1155.

tels que celui de Manuel, jamais la réconciliation n'eſt plus proche, que quand la colere les a jettés hors de meſure. Il lui répondit donc par une lettre pleine d'adreſſe, qui mérite d'être rapportée.

XXI. Lettre de Guillaume à Manuel.

» Généreux Empereur, ſi votre » deſſein étoit de vous venger, Votre » Majeſté doit être ſatisfaite. Vous » avez pris en Italie plus de trois cens » places, & vous vous êtes acquis une » gloire, à laquelle nul Empereur n'a » pu atteindre depuis Juſtinien. Com» parez, je vous prie, l'incurſion paſ» ſagere que nous avons faite en Grece » avec vos conquêtes d'Italie. Vos ſol» dats y ſéjournent depuis deux ans; » que de ravages, que de maſſacres! » Plus du tiers de cette terre infor» tunée eſt abbreuvée de ſang. Met» tez dans la balance les maux que » nous avons faits & ceux que nous » avons ſoufferts. Si Votre Majeſté » nous trouve trop au-deſſous de ſa » grandeur, pour entrer en compte » avec elle, tournez vos regards ſur » vos prédéceſſeurs, comparez-vous » avec eux. N'y a-t-il jamais eu de

MANUEL.
An. 1155.

» peuple qui ait attaqué l'Empire ?
» L'Empire n'a-t-il jamais donné la
» paix à ceux qui l'avoient attaqué ?
» Robert, ſi le nom de ce guerrier
» ne bleſſe pas vos oreilles, ce Robert
» qui fit trembler Dyrrachium, a
» livré à votre ayeul de ſanglants
» combats. Votre ayeul cependant fit
» la paix avec lui, & le laiſſa retour-
» ner en Italie ſans l'y pourſuivre.
» Vous nous y avez pourſuivis ; vous
» nous y avez enlevé preſque toutes
» nos poſſeſſions. Encore une fois,
» grand Prince, vous n'êtes que trop
» vengé. Il vous ſera glorieux de nous
» faire ſentir votre généroſité, après
» nous avoir fait éprouver votre puiſ-
» ſance. Devenus vos amis nous re-
» mettrons avec joie entre vos mains
» ces guerriers illuſtres, que le ſort
» des armes a fait tomber dans les
» nôtres. Si vous continuez la guerre,
» qui pourra nous faire un crime de
» nos efforts pour nous défendre ?
» L'aggreſſeur a l'avantage de la har-
» dieſſe; celui qui ſe défend a pour lui
» la juſtice ; il a pour lui la néceſſité,
» l'arme la plus forte que la nature

MANUEL.
An. 1155.

» ait fourni aux hommes. Il ne tient
» qu'à vous, Prince, de l'arracher de
» nos mains. Terminons cette querel-
» le sanglante par un traité durable.
» Nous vous en conjurons par l'amour
» de vos peuples, pour qui une paix
» assurée sera plus heureuse que des
» espérances de victoires «.

XXII.
Conclusion de la paix.

Cette lettre où Guillaume en ménageant la vanité de l'Empereur, avoit sçu mêler aux excuses des traits d'intrépidité, fit impression sur Manuel. Il la relut plusieurs fois, & croyant son honneur à couvert, il consentit à entrer en négociation. On convint que Guillaume rendroit les prisonniers sans rançon, qu'il restitueroit tout ce que ses troupes avoient enlevé dans leur incursion en Grece, à l'exception des Ouvriers en soie, qu'il pourroit garder en Sicile. Ce fut le seul profit que produisit cette guerre. La Sicile s'enrichit en se peuplant de manufactures, qui fournirent des étoffes de soie à toute l'Europe. On ne les tiroit auparavant que de la Grece & des autres parties de l'Empire d'Orient. L'isle d'Eubée étoit depuis long-

temps renommée pour les ouvrages de tissure, & dès le temps de Darius fils d'Hystaspe les habitans d'Erétrie qui avoient les premiers résisté à ses armes, furent emmenés prisonniers en Perse, pour y travailler aux étoffes précieuses. Guillaume convint encore d'aider l'Empereur de ses troupes dans toutes les guerres qu'il auroit en Occident. A ces conditions la paix fut conclue pour trente ans. Ce fut ainsi que finit cette guerre, où l'Empire avoit perdu beaucoup d'argent & de troupes sans autre fruit, que d'avoir affermi davantage la puissance qu'il avoit entrepris de détruire. Manuel devint sincérement ami de Guillaume : il lui accorda le titre de Roi, qu'il ne lui avoit jamais donné jusqu'alors ; & après sa mort lorsque Simon, fils naturel de Roger, forma le dessein de s'emparer de la Sicile, Manuel lui refusa le secours qu'il demandoit contre l'héritier légitime.

MANUEL. An. 1155.

XXIII. Conquêtes de Thoros en Cilicie.

Pendant que Manuel employoit ses Généraux a disputer au Roi de Sicile la possession de l'Italie Méridio-

MANUEL. An. 1155. *Cin. l.* 4. *c.* 16, 17. *Nicet. l.* 3. *c.* 1. *Guill. Tyr. l.* 18. *c.* 10, 23. *Chron. Sti. Antonini.*

nale, il s'étoit en personne transporté en Asie. Les Turcs lui avoient enlevé plusieurs villes dans le Pont & dans la Cappadoce. Il leur livra bataille dans la petite Phrygie, les défit, ravagea leurs terres, & partie par la terreur de ses armes, partie par l'adresse d'Alexis Gifard qu'il envoya traiter avec eux, il les réduisit à lui remettre les places dont ils s'étoient emparés, & à conclure la paix. Des affaires plus pressantes l'appelloient ailleurs. Depuis la défaite d'Andronic, Thoros s'étoit rendu maître de presque toute la Cilicie. Tarse, Anazarbe, Adanes, Mopsueste ou Mamistra, Longiniade, Sis étoient entre ses mains.

XXIV. Pillage de l'isle de Cypre.

D'un autre côté le nouveau Prince d'Antioche donnoit de grandes inquiétudes. Raymond ayant été tué en 1149 dans une bataille contre Noradin Sultan d'Alep, n'avoit laissé qu'un fils encore enfant sous la tutelle de sa mere Constance. Cette Princesse avoit d'abord imploré la protection de l'Empereur, qui lui avoit envoyé le César Roger veuf de Marie Comnène sœur

MANUEL. An. 1155.

de Manuel. Roger eſpéroit l'épouſer. Mais Conſtance encore jeune le trouvant d'un âge trop avancé, & les habitans d'Antioche craignant que cette alliance ne les rendît ſujets de l'Empire, Roger étoit retourné à Conſtantinople. La Princeſſe avoit choiſi pour mari Renaud de Châtillon Comte de Karac. Le nouveau Prince rechercha d'abord la bienveillance de l'Empereur; & pour preuve de ſon attachement au ſervice de l'Empire, Manuel exigea de lui qu'il fît la guerre à Thoros pour le chaſſer de la Cilicie, promettant de le dédommager des dépenſes néceſſaires pour cette expédition. Renaud ſe prêta avec zèle au déſir de l'Empereur. Il entra en Cilicie, battit Thoros & le contraignit de ſe retirer dans les gorges du Taurus. Mais Manuel ne ſe preſſant pas d'envoyer le dédommagement qu'il avoit promis, Renaud irrité réſolut de ſe payer par ſes propres mains. L'iſle de Cypre étoit pleine de richeſſes & preſque dépourvue de troupes. Jean Comnène neveu de Manuel & Michel Branas y commandoient. Renaud

MANUEL. An. 1155.

s'y transporta avec une grande flotte, & selon les Auteurs Grecs il fut d'abord battu par les Impériaux. Mais ceux-ci l'ayant imprudemment poursuivi jusqu'à Leucosie, furent défaits à leur tour, & laisserent entre ses mains leurs deux Généraux. Selon Guillaume de Tyr, Renaud ne trouva qu'une foible résistance ; il tailla en pieces le peu de troupes qu'on lui opposoit, courut en liberté l'isle entiere, saccagea, brûla, ruina les places sans épargner ni âge, ni sexe, ni condition ; força les monastéres d'hommes & de femmes, & après avoir exercé sur les malheureux habitans toutes les violences d'une fureur brutale, il ramena au port d'Antioche ses soldats chargés de richesses & de crimes.

XXV. Manuel regagne la Cilicie.

Un acte d'hostilité si barbare demandoit une prompte vengeance. Mais on ne pouvoit parvenir à Antioche sans traverser la Cilicie, dont Thoros étoit le Maître. Pour le surprendre, Manuel laissa ses troupes à Attalie, comme s'il n'avoit d'autre dessein que de contenir les Turcs. Il écrivit à Cassien, Gouverneur de Sé-

leucie de faire prendre les armes aux gens du pays, accoutumés à combattre les Arméniens, & de les tenir prêts à partir au premier ordre. Sa cavalerie n'étant pas en état de marcher, à cause d'une maladie répandue sur les chevaux, il choisit cinq cens de ses meilleurs fantassins, & se rendit en diligence à Séleucie. N'y trouvant aucunes troupes par la négligence de Cassien, il partit avec son escorte pour aller chercher Thoros. Celui-ci étoit dans Tarse sans aucune connoissance de l'approche de l'Empereur, & il y auroit été surpris sans un de ces pélerins qui traversoient l'Asie pour aller en Palestine. Ce mendiant après avoir reçu une aumône de l'Empereur, courut, pour en recevoir une autre, donner avis à Thoros du danger où il étoit. L'Arménien n'eut que le temps de sortir de la ville & de se sauver sur les montagnes. L'Empereur fit venir d'Attalie le reste de ses troupes, & reconquit en peu de jours toute la Cilicie. Après avoir repris Anazarbe & Longiniade, il rabattit sur Tarse. Jugeant qu'il lui faudroit du temps

MANUEL. An. 1155.

MANUEL. An. 1155.

pour réduire cette capitale, il tourna d'un autre côté, & chargea Théodore Vatace son beaufrere d'en former le siége. Il fut heureusement trompé. Dès que Vatace parut à la vue de la ville, les Arméniens qui la devoient défendre s'imaginant que l'Empereur venoit en personne, prirent une telle épouvante, qu'ils se précipiterent du haut des tours. Tarse ouvrit ses portes, & Manuel y passa l'hiver.

An. 1156. XXVI. Andronic s'échappe de prison & est repris. *Nicet. l.* 3. *c.* 2.

Pendant ce séjour il reçut de Constantinople une nouvelle qui lui causa d'abord quelque inquiétude. Andronic enfermé depuis quatre ans dans une tour du Palais, avoit inutilement tenté tous les moyens de s'échapper. Enfin il s'imagina que s'il pouvoit disparoître aux yeux de ses gardes, & leur faire croire qu'il s'étoit sauvé, il pourroit se sauver en effet. Il avoit observé qu'en un coin de sa prison les briques dont la tour étoit bâtie joignoient mal ensemble. Il travaille à les détacher, & trouve derriere une ouverture qui donnoit entrée dans une autre chambre vuide. Il y transporte ce qu'il avoit de provisions, & referme

referme l'ouverture. A l'heure du repas les gardes viennent apporter la nourriture ordinaire, & sont fort surpris de ne trouver personne. Ils n'apperçoivent ni aux portes ni aux fenêtres aucune marque d'évasion. Ils referment néanmoins la porte & vont avertir l'Impératrice, les Seigneurs, les Magistrats de cet événement incroyable. Le bruit s'en répand aussitôt, tout est en mouvement; on fait la garde aux portes de Constantinople du côté de la terre, du côté de la mer. On visite tous les recoins & du port & de la ville. Après la perquisition la plus exacte, on envoye dans toutes les provinces des ordres de chercher Andronic, & de le ramener. Comme on soupçonnoit sa femme, on l'enferme dans la même prison. Elle fut fort effrayée la nuit suivante de voir au clair de la lune un fantôme sortir de la muraille, & elle ne se rassura que lorsqu'elle reconnut son mari. Ils pleurerent ensemble, ils partagerent ensemble les alimens qu'on apportoit tous les jours, & de leur tendre commerce, qui n'étoit plus

MANUEL. An. 1156.

partagé avec des objets de libertinage, nâquit un fils qui fut nommé Jean, & qui hérita dans la ſuite de l'ambition criminelle & des malheurs de ſon pere. La négligence des ſentinelles, qui croyant n'avoir qu'une femme à garder ſe relâcherent de leurs précautions, donna au priſonnier occaſion de s'échapper véritablement : mais on le reconnut à Mélangies, & on le ramena à Conſtantinople. Il fut reſſerré plus étroitement, & chargé d'une double chaîne. L'Empereur envoya de Cilicie recommander la vigilance juſqu'à ſon retour.

XXVII. Soumiſſion du Prince d'Antioche. *Cinn. l. 4. c. 18. Guill. Tyr. l. 18. c. 1, 23.*

La proximité de l'Empereur, & la réſolution qu'il avoit priſe de ſe tranſporter à Antioche avec ſon armée, faiſoit trembler Renaud de Chatillon. Il avoit mérité toute la colere de Manuel par le pillage de l'iſle de Cypre. Il s'étoit rendu odieux à ſes propres ſujets par ſes cruautés, & ne pouvoit eſpérer aucune aſſiſtance du patriarche Aimeri, qu'il avoit traité deux ans auparavant avec la derniere inhumanité. Ses finances ſe trouvant épuiſées, il avoit demandé une grande ſomme

d'argent au Patriarche, & sur son refus il l'avoit fait dépouiller, fouetter outrageusement, & après avoir frotté de miel ses plaies sanglantes, on l'avoit exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant. Les douleurs aiguës que lui causoient les piquûres de tous les insectes aîlés, l'avoient enfin forcé à livrer à Renaud les trésors de l'Eglise; & ce Prince insensé s'imaginant lui faire oublier sur le champ un traitement si atroce, l'avoit aussitôt fait monter à cheval, & promener en pompe par toute la ville, l'accompagnant lui-même à pied, & lui tenant l'étrier. Cette ridicule satisfaction n'avoit pas adouci le cœur d'Aimeri. Il promit par lettres à l'Empereur de lui mettre Renaud entre les mains; ce que Manuel ennemi de la trahison ne voulut pas écouter. Il ne reçut pas mieux les sollicitations de ses parens en faveur du Prince d'Antioche, qui les avoit sçû mettre dans ses intérêts à force de présens. Renaud promettoit de livrer à l'Empereur la citadelle d'Antioche, s'il vouloit lui accorder le pardon. Le voyant inflexible, il

Manuel.
An. 1156.

MANUEL. An. 1156.

eut recours au ſeul moyen de déſarmer un ennemi généreux, en s'abandonnant ſans réſerve à ſa vengeance. Il prend le chemin de Cilicie avec les principaux d'Antioche. Arrivé à Mamiſtra où Manuel étoit alors, il traverſe toute la ville la corde au cou, la tête, les bras, & les pieds nus; & s'étant rendu devant l'Empereur, il demeure proſterné ſur le ſeuil de la porte, tenant en main une épée dont il lui préſente la garde. Une troupe de Moines dont il étoit ſuivi, la tête & les pieds nus ainſi que lui, ſe jettent à genoux fondant en larmes, & levant les bras pour demander miſéricorde. Manuel refuſoit d'abord de les voir & de les entendre; mais ſe laiſſant enfin fléchir, il permit à Renaud d'approcher, & lui déclara qu'il lui pardonnoit aux conditions qu'il voulut lui preſcrire, & que le Prince accepta avec ſerment de les exécuter fidélement. Elles ſe réduiſoient à deux articles; qu'Antioche lui fourniroit un certain nombre de troupes toutes les fois qu'il en demanderoit, & qu'elle accepteroit un Patriarche Grec,

Dès le temps de la prise d'Antioche, les Croisés étoient convenus avec Alexis qu'il y auroit toujours dans la ville un Patriarche envoyé de Constantinople, qui jouiroit du même pouvoir & des mêmes honneurs que le Patriarche Latin. Mais cette convention avoit été mal observée. Elle fut alors solemnellement renouvellée. Les députés d'un grand nombre de nations, tant Chrétiennes, qu'Infidéles, qui s'étoient rendus en Cilicie auprès de l'Empereur, furent témoins de cette humiliation du Prince d'Antioche, & ce spectacle rendit les Latins méprisables à toute l'Asie.

MANUEL.
An. 1156.

XXVIII.
Entrevue du Roi de Jérusalem & de l'Empereur.
Cin. l. 4. *c.* 19, 20.
Guill. Tyr. l. 18. *c.* 22, 24.

Baudouin III régnoit alors à Jérusalem. Il avoit épousé l'année précédente Théodora fille d'Isaac, frere aîné de Manuel, & avoit reçu de l'Empereur une dot proportionnée à la naissance de la Princesse. Ce Prince ambitieux vouloit profiter du mécontentement de l'Empereur pour ajouter à ses Etats la principauté d'Antioche. Il envoya donc des députés en Cilicie, en apparence pour intercéder en faveur de Renaud; mais leur com-

MANUEL. An. 1156.

miſſion ſecrette étoit au contraire de rendre Manuel inexorable. Comme il avoit beſoin de ſe faire aimer de ceux d'Antioche pour en devenir le maître, il ſe rendit dans cette ville, & combla de careſſes les habitans, leur faiſant valoir le zèle qui l'arrachoit du ſein de ſes Etats, pour venir de plus près veiller à leurs intérêts. Il leur promettoit tous les ſervices qu'ils pouvoient attendre de ſon crédit auprès de l'Empereur ſon allié & ſon ami. Pendant ce temps-là ſes députés travailloient de toutes leurs forces à aigrir l'Empereur contre Renaud, & ils lui demandoient pour Baudouin une entrevue. Manuel trop clairvoyant pour ne pas pénétrer les intentions de Baudouin, & trop généreux pour ſe prêter à cet odieux manége, refuſoit de le voir ſous prétexte que dans une expédition militaire, il n'étoit pas en état de recevoir dignement la viſite d'un Monarque ſi reſpectable. Il y conſentit cependant à force d'en être importuné : Baudouin ſortit d'Antioche au milieu des prieres inſtantes des habitans, qui le ſupplioient

d'adoucir les conditions onéreuſes du traité conclu par leur Comte avec l'Empereur. Comme il approchoit de Mamiſtra, l'Empereur pour faire honneur à ce ſucceſſeur de David, quoiqu'il ne lui reſſemblât guere, envoya au-devant de lui de diſtance en diſtance divers Seigneurs de ſa Cour, & toujours de plus diſtingués, dont les deux derniers furent Jean le Protoſébaſte & Alexis le Protoſtrator. A meſure qu'ils le rencontroient ils ſe joignoient à lui, & il arriva près de la tente de l'Empereur avec cet honorable cortège. Ayant paſſé au travers de la garde Impériale, il ne voulut deſcendre de cheval qu'à l'entrée même de la tente, quoique ſelon l'uſage il ne fût permis qu'à l'Empereur d'avancer juſque là. Cette préſomption rendit l'Empereur plus réſervé ſur les honneurs qu'il devoit lui rendre. Il l'embraſſa cependant avec amitié & le fit aſſeoir à côté de lui, mais ſur un ſiége plus bas que le ſien. Il eut avec lui pluſieurs entretiens, & ne voulut pas qu'il eût une autre table que la ſienne. Mais la froideur de ſes

MANUEL.
An. 1156.

Manuel. An. 1156.

civilités, qui paroiſſoient données ſeulement à la bienſéance, concentra l'ambition de Baudouin; il n'oſa pourſuivre ſes deſſeins contre Renaud, & ſe faiſant un mérite de la néceſſité, il prit le parti d'agir de bonne foi en faveur de ceux d'Antioche. Ils demandoient une diminution ſur le nombre des troupes que l'Empereur exigeoit d'eux, & qui paſſoit leur pouvoir dans l'état où les Turcs les avoient réduits: Manuel ſe relâcha ſur cet article. Ils demandoient encore d'être diſpenſés de recevoir un Patriarche Grec; ce qui leur fut abſolument refuſé. Baudouin voyant que l'Empereur ſe préparoit à marcher contre Thoros pour achever d'exterminer cette peuplade Arménienne, voulut ſe faire un ami de ce brave guerrier, dont il pourroit dans la ſuite tirer quelque ſervice. Il étoit adroit & inſinuant. Après avoir diſpoſé l'eſprit de l'Empereur à une négociation, il ne lui fut pas difficile d'y engager Thoros, qui n'avoit nulle reſſource contre des forces ſi ſupérieures. Il le fit venir, & le conduiſit à l'audience de

Manuel dans l'extérieur d'un ſuppliant humilié. L'Arménien accepta toutes les propoſitions de l'Empereur, remit les places qui lui reſtoient en Cilicie, prêta ſerment de fidélité, & retourna dans ſes montagnes avec la qualité de Vaſſal de l'Empire.

MANUEL. An. 1156.

XXIX. Manuel à Antioche.

Cin. l. 4. *c.* 21. *Nicet. l.* 3. *c.* 3. *Guill. Tyr. l.* 18. *c.* 25. *Du Cange diſſert.* 1, 5, 30, *ſur Joinville.*

Manuel ayant célébré en Cilicie la fête de Pâques, ſe mit en marche pour Antioche avec ſon armée. Les habitans jaloux de leur liberté qu'ils croyoient conſerver ſous le gouvernement de leurs Princes, firent courir les bruits les plus capables de le détourner d'y entrer. Mais l'intrépide Manuel mépriſa ces allarmes; & ſans craindre cette inſolence qui avoit obligé ſon pere à une prompte retraite, comptant ſur ſon courage & ſur celui de ſes Varangues, il ſe préſenta aux portes de la ville avec le diadême & les autres ornemens impériaux. Il étoit vêtu d'une double cuiraſſe, couverte d'un drap d'or ſemé de brillantes pierreries, & la péſanteur de cet habillement ne l'empêchoit pas de ſauter ſur ſon cheval auſſi légérement qu'un cavalier ſans armes. Alors ce

MANUEL. An. 1156.

peuple devenu timide parce qu'il n'avoit pû l'intimider, s'empressa de lui faire la réception la plus flatteuse. Les rues étoient jonchées de fleurs, & tapissées des étoffes les plus précieuses. Tous les habitans sortirent au-devant de lui, précédés du Patriarche en habits pontificaux, & du Clergé revêtu de ses plus beaux ornemens, portant des croix & le livre des saints Evangiles, chantant des hymnes & des pseaumes. Renaud lui tenoit l'étrier; Baudouin sans aucune marque de royauté l'accompagnoit à cheval. Il fut ainsi conduit comme en triomphe à la basilique de Saint-Pierre, & delà au Palais, au son des timballes & des trompettes. Pendant les huit jours qu'il demeura dans la ville, la justice se rendit en son nom & par ses Officiers dans tous les Tribunaux. Son armée campoit aux portes. Il distribua au peuple de grandes largesses, & signala son séjour par de magnifiques tournois. Les Latins se piquoient de supériorité en cet exercice, dont ils étoient les inventeurs. Manuel fut bien aise de leur faire connoître,

que la milice Grecque dressée par ses leçons ne leur cédoit dans ces joutes galantes non plus que dans les batailles. Il choisit dans sa maison & dans ses troupes les meilleurs cavaliers, les fit superbement vêtir & armer de toutes pieces. Il se mit lui-même à leur tête. Renaud conduisoit la quadrille des Latins. Armés de lances sans fer les deux partis se disputerent longtemps la victoire ; elle se décida enfin en faveur de Manuel. Il abattit lui seul deux chevaliers Latins, & laissa le peuple d'Antioche dans l'admiration de sa force & de son adresse.

MANUEL. An. 1156.

XXX. Entreprise sur Alep. *Cin. l. 4. c. 22. Guill. Tyr. l. 18. c. 25.*

Ces combats simulés amusoient Manuel sans le satisfaire ; il en vouloit de véritables. Il conçut le dessein de réduire Alep. Noradin le plus renommé des Princes Turcs étoit Sultan de cette ville, & le voisinage de ce redoutable guerrier tenoit Antioche dans des allarmes continuelles. Manuel partit avec son armée, bien fournie. de toutes les machines employées à l'attaque des villes. Arrivé dans un lieu nommé *le gué de la baleine*, il reçut des envoyés de Noradin. Le

Manuel. An. 1156.

Sultan ne se trouvant pas pour lors en état de résister à de si grandes forces, offroit à l'Empereur de lui remettre tous les prisonniers qu'il avoit entre les mains. C'étoient plus de six mille hommes, la plûpart François & Allemands, malheureux restes de la seconde Croisade. Dans ce nombre étoient Bertrand fils naturel du Comte de Saint Gilles, le grand Maître des Templiers & quantité de Noblesse. Il promettoit encore de suivre l'Empereur dans toutes les guerres qu'il feroit en Asie. Quoique Manuel ne comptât pas beaucoup sur cette promesse, cependant le désir de délivrer tant de Chrétiens, lui fit accepter ces conditions. Il reçut les prisonniers, & abandonna l'entreprise. Il ne fut pas long-temps sans s'appercevoir qu'il n'y avoit point de paix solide avec ces Infidéles. Ses fourrageurs furent insultés par une troupe de Turcs; on dit que ce fut à l'insçu de Noradin. Il eut sa revanche dès le lendemain, & les surprit dans une embuscade.

XXXI. Chasse de Manuel.

Débarrassé de ces ennemis, il lui

prit envie de faire une partie de chaſſe dans les montagnes de Syrie, qui abondoient en bêtes fauves. C'étoient des lieux affreux, auſſi propres à cacher des brigands que des bêtes. Il fit camper ſon armée & ne prit avec lui qu'une petite eſcorte. Il étoit précédé de ſix chaſſeurs à pied, qui alloient reconnoître la forêt. A peine eurent-ils fait quelques pas, qu'ils apperçurent vingt-quatre cavaliers Turcs bien armés, qui couroient à eux la lance au poing. Ils prirent la fuite, paſſerent une riviere à la nage, & vinrent inſtruire l'Empereur de ce qu'ils avoient vû. *Allons les chercher*, dit Manuel; *ce gibier en vaut bien un autre*. Ses gens ne paroiſſoient pas diſpoſés à s'engager dans la forêt. Manuel ſans les attendre pique ſon cheval, & court à l'endroit qu'on lui avoit indiqué. Il voit ſortir de l'épaiſſeur du bois une troupe nombreuſe qui s'y étoit tenue cachée. Rien ne l'effraye; il fond ſur eux ſans regarder s'il étoit ſecondé. Plus heureux que prudent il avoit été ſuivi par ſon eſcorte, qui bien qu'en beaucoup moin-

MANUEL. An. 1156.

dre nombre que les ennemis, les taille en pieces & laiſſe la forêt jonchée de cadavres.

XXXII. Bleſſure de Baudouin guerie par Manuel.

Le Roi de Jéruſalem l'avoit ſuivi à la chaſſe, & voulant accompagner Manuel qui traverſoit à toute bride les halliers les plus épais, il tomba avec ſon cheval & ſe caſſa un bras. Manuel fit ſur le champ la fonction de Chirurgien, lui remit le bras, lui appliqua l'appareil, & l'ayant conduit à Antioche il continua de le panſer aſſiduement, & ne le laiſſa partir pour Jéruſalem qu'après une parfaite guériſon. Son génie auſſi actif qu'intelligent s'étoit exercé à remédier à tous les maux de l'humanité, excepté à l'énormité des impôts, & à la vexation de ſes Officiers, les deux plus cruelles maladies des peuples. On le vit ſouvent ſaigner des malades, remettre des membres rompus ou déboîtés, faire ſans dégoût toutes les opérations de chirurgie, qu'il ne regardoit pas comme indignes de ſa grandeur, laiſſant à ſes courtiſans leur arrogante & fauſſe délicateſſe. Il s'étoit même inſtruit des pratiques de la Médecine; il y avoit

fait d'utiles découvertes, & les Hôpitaux faisoient avec succès usage des remédes qu'il avoit inventés.

MANUEL. An. 1156.

XXXIII. Retour de Manuel à Constantinople. *Cin. l. 4. c. 22. Guill. Tyr. l. 18. c. 25. Radevic. de gest. Frid. l. 1. c. 47.*

Lorsqu'il eut ainsi recouvré la Cilicie, & rétabli dans Antioche l'autorité Impériale, il ne songea plus qu'à retourner à Constantinople. Pour abréger le chemin il laissa la Pamphylie sur la gauche, & prit la route de Lycaonie, après avoir licentié une partie de son armée. Cette imprudence lui coûta cher. Il traversoit un pays ennemi, & le Sultan d'Icone fit attaquer son arriere-garde près de Laranda. Elle fut fort maltraitée, & la perte auroit été encore plus grande, si Manuel qui avoit pris les devans, ne fût promptement revenu sur ses pas. Les ennemis s'étoient déja retirés; il trouva la terre couverte d'un grand nombre de ses soldats, les uns massacrés, les autres respirant encore. Il ne put retenir ses larmes; & après avoir donné la sépulture aux morts, & fait mettre dans des chariots ceux qui avoient encore quelque reste de vie, il passa près d'Icone. Le Sultan qui s'attendoit à être assiégé, le voyant

MANUEL. An. 1156.

marcher ſans aucun acte d'hoſtilité, lui envoya des vivres. Cependant il le fit ſuivre par ſes troupes, qui ſurprirent près de Cotyée quelques corps trop écartés du gros de l'armée, en tuerent une partie, & firent le reſte priſonnier. Cette perte fut peu conſidérable. L'Empereur rentra en triomphe dans Conſtantinople, & rendit graces à Dieu du ſuccès de ſon expédition. Il fit enſuite punir les crimes commis en ſon abſence. Tandis qu'il étoit en Syrie, un des Sécrétaires du Palais avoit formé contre lui une conjuration. Trois ſcélérats s'étoient engagés à aller tuer l'Empereur, & le Sécrétaire avoit pris ſes meſures pour ſe faire proclamer Empereur le jour même de l'aſſaſſinat. Ce malheureux avoit trouvé un aſſez grand nombre de partiſans. L'Impératrice fut avertie du complot; elle dépêcha en diligence des courriers à l'Empereur. Les aſſaſſins furent découverts, & arrêtés en Syrie. A Conſtantinople on ſe ſaiſit de l'auteur de la conjuration & de ſes complices. Au retour de Manuel ils furent tous punis; le Sécrétaire eut les yeux crevés;

& par un nouveau genre de peine, on lui perça le gosier, & l'on fit passer sa langue par cette ouverture; supplice d'une cruauté recherchée, & qui défiguroit l'humanité. Mais le crime paroissoit encore plus affreux, & personne n'en murmura. MANUEL. An. 1156.

La gloire qu'il s'étoit acquise en Cilicie & en Syrie, avoit reçu quelque échec dans son retour près de Laranda & de Cotyée. Il s'en vengea l'année suivante. Il assembla ses troupes de Thrace dans la plaine de Cypseles, & envoya ordre aux Commandans qu'il avoit en Asie d'entrer séparément, mais en même-temps, sur les terres des Turcs, afin que ces barbares occupés à défendre chacun leur pays ne pussent se donner mutuellement du secours. Comme il devoit faire la guerre dans les plaines sablonneuses & brûlantes de la Phrygie, il attendit l'automne pour passer l'Hellespont, & ayant traversé en diligence la Troade, la Mysie, les campagnes voisines du mont Olympe, il arriva près de Dorylée en Phrygie. Les Turcs séparés en plusieurs corps étoient répandus dans toute la pro-

An. 1157. XXXIV. Guerre de Manuel contre les Turcs. *Cinn. l. 5. c. 1.*

MANUEL. An. 1157.

vince. L'Empereur prit pour les combattre une méthode toute nouvelle. C'étoit de les attaquer par pelotons séparés. Il divisa son armée & mit à la tête de chaque division des Chefs expérimentés, qui devoient agir chacun de leur côté. Pour lui, qui ne croyoit faire la guerre qu'autant qu'il payoit de sa personne, il ne prit avec lui qu'un escadron de cavalerie, & se tenant posté sur des hauteurs au centre du pays, d'où il découvroit une vaste étendue, & étoit à portée de recevoir promptement des avis de ce qui se passoit au-delà, il couroit comme l'éclair au secours de la partie qui étoit aux prises, & fondoit sur l'ennemi avec la rapidité de la foudre. Son nom seul étoit devenu si formidable aux Turcs, qu'ils n'osoient se hazarder à combattre que les corps où il n'étoit pas. Mais il arrivoit presque toujours avant que l'affaire fût décidée, & sa présence qui se faisoit aussi-tôt connoître par les coups qu'il portoit, ne manquoit pas de déterminer la victoire. Toujours en mouvement, sans autre arme défensive que son bouclier, il se trouva à

une infinité d'actions particulieres, & n'en sortit jamais sans avoir signalé sa valeur. Aussi heureux que terrible, toujours au milieu du carnage, il ne reçut aucune blessure. Un Turc renommé pour son courage ayant osé l'approcher, l'Empereur le désarma, le saisit par les cheveux & le fit mettre aux fers. Dans la même rencontre il abbattit trois autres cavaliers Turcs qu'il fit enchaîner les mains derriere le dos, & il rentra dans son camp traînant après lui ces quatre prisonniers attachés aux anneaux de sa selle. Les rigueurs de l'hiver qui commençoient à se faire sentir, l'obligerent à ramasser ses différens corps, & à reprendre la route de Constantinople.

MANUEL. An. 1157.

XXXV. Manuel retourne sur les Turcs. *Cinn. l. 5. c. 2.*

Il étoit déja au château de Pyles en Bithynie, lorsqu'il reçut une ambassade du Sultan, dont les propositions le mirent dans une telle colere, qu'il changea aussi-tôt de route, & marcha droit à Philadelphie, d'où il entra de nouveau sur les terres des Turcs. Ceux-ci le croyoient en Bithynie, lorsqu'ils le virent dans leur pays avec son armée. L'Emir Soliman qui

MANUEL. An. 1157.

commandoit dans cette contrée, ne pouvant se persuader que l'Empereur fût revenu sur ses pas, tandis que la terre étoit couverte de neige, envoya un de ses Officiers pour lui en apporter des nouvelles assurées. C'étoit ce même Pupace qui s'étoit signalé au siége de Corfou, & qui de retour dans sa patrie, s'étoit attaché au service de ses Maîtres naturels. Il connoissoit l'Empereur & en étoit connu. Manuel avoit laissé ses troupes bien loin derriere lui, & n'étoit suivi que de soixante cavaliers. Le Turc étonné de rencontrer l'Empereur à la tête des coureurs de son armée, au lieu de fuir, s'approche, saute à bas de son cheval, & se prosternant devant lui, *Prince*, lui dit-il, *vous voyez à vos pieds ce Pupace, que vous avez vû autrefois sur les murs de Corfou. Je servois alors avec zèle Votre Majesté; je sers maintenant ma patrie; elle m'envoye pour reconnoître, si c'est Manuel en personne qui rapporte encore le ravage dans nos campagnes.* *Pupace*, répondit Manuel, *vos Maîtres ressemblent à un homme qui voyant*

sa maison en feu, au lieu de songer à l'éteindre, s'amuseroit à chercher quel est l'incendiaire. Allez leur dire que vous m'avez vû, & qu'ils me verront eux-mêmes tout-à-l'heure. S'ils ont du cœur, qu'ils m'épargnent la moitié du chemin. Il renvoye Pupace, & avance toujours à la tête de sa petite troupe. Il voit bientôt devant lui un corps nombreux d'ennemis, qui lui ferment les passages. Plusieurs de ses cavaliers prennent la fuite. Pour lui qui ne savoit pas fuir, sans autre défense qu'un très-petit nombre des plus braves & la terreur de son nom, il tient les ennemis en respect, il refuse même le bouclier que lui offroit Jean Comnène, & faisant bonne contenance, défiant avec fierté le plus hardi des Musulmans, il donne à son armée le temps de le joindre. Il tombe alors sur les Turcs qui sont en un moment mis en fuite, & laissent sur la place grand nombre de leurs soldats. Après s'être ainsi vengé de l'insolence du Sultan, il va passer le reste de l'hiver à Constantinople.

MANUEL. An. 1157.

Les défaites des Turcs n'abattoient pas leur courage. Cette nation sem-

An. 1158.

MANUEL.
An. 1158.
XXXVI.
Fin de la guerre contre les Turcs.
Cinn. l. 5. *c.* 3.
Nicet. l. 3. *c.* 5.
M. de Guignes hist. des Huns l. 11. *p.* 42, 44.

bloit renaître de ses pertes, & croître au milieu de son sang. A peine eurent-ils pansé leurs blessures, qu'ils reprirent les armes, vinrent saccager Philete sur les frontiéres de Carie, prirent & pillerent Laodicée de Phrygie, dont ils emmenerent les habitans qui étoient en âge de puberté. Manuel indigné de cette audace, auroit sur le champ couru à la vengeance, s'il n'avoit voulu mettre sur pied de plus grandes forces qu'à l'ordinaire, pour écraser enfin ces opiniâtres ennemis. Il envoya en Palestine Jean Contostephane, pour demander à Baudouin les secours qu'il avoit promis de fournir au besoin. Il manda à Renaud Prince d'Antioche, de se rendre au plutôt en Bithynie avec ce qu'il avoit de troupes. Thoros & les autres Princes Arméniens reçurent ordre de remplir le devoir de Vassaux en lui amenant toutes leurs forces. Les habitans du mont Taurus accoururent se ranger sous ses enseignes. Du côté de l'Occident, il prit à sa solde des cavaliers Liguriens, Dalmates, Patzinaces. Comme les Latins qui alloient par mer en Palestine

avoient coutume de relâcher à l'isle de Rhodes, il en attira un grand nombre qui s'engagerent volontiers à faire la guerre aux Infidéles. Il fit assembler de toute la Thrace quantité de bœufs & de chariots pour voiturer les fourages, les vivres & les autres munitions. Non content de ces grands préparatifs, il voulut encore s'assurer du succès en jettant la division entre ses ennemis. Masoud Sultan d'Icone avoit en mourant partagé ses Etats entre trois Princes. Manuel souleva les deux autres contre Kilidge-Arslan surnommé Azzeddin, fils de Masoud, qui avoit Icone dans son partage. Celui-ci se voyant attaqué par ses cohéritiers, prit le parti de faire la paix avec l'Empereur. Il promettoit de mettre en liberté tous les Chrétiens qu'il tenoit dans les fers. Pendant cette négociation Jean Contostéphane revenant de Palestine avec un corps de cavalerie, rencontra une armée de Turcs forte de vingt-deux mille hommes. Il gagna une éminence voisine, & après avoir exhorté ses gens à bien faire, il descend sur les Turcs,

MANUEL. An. 1158.

leur marche ſur le ventre, & en tue un grand nombre. Jean ſe diſtingua ſur tous les autres par une brillante valeur, & couvert de gloire, il ſe rendit auprès de Manuel en Bithynie. Azzeddin conſterné de cette défaite, effrayé encore du menaçant appareil de l'Empereur, ſe porta avec d'autant plus d'empreſſement à conclure la paix. A ſes premieres propoſitions il ajouta *qu'il fourniroit tous les ans un corps de troupes; qu'il ne permettroit aucune incurſion ſur les terres de l'Empire; qu'il s'oppoſeroit de toutes ſes forces à celles des autres Princes Muſulmans; qu'il rendroit toutes les places priſes ſur l'Empire depuis le commencement du régne de Manuel, & qu'il exécuteroit fidélement tous les ordres de l'Empereur.* Manuel ſatisfait de ces promeſſes en fit jurer l'exécution, & comme il apprenoit que les Patzinaces avoient paſſé le Danube pour ravager la Thrace, il prit le chemin de l'Helleſpont, paſſa la mer à Callipoli, & marcha vers le Danube. Mais avant qu'il y fût arrivé, les Patzinaces avoient déja repaſſé le fleuve. Tout

MANUEL. An. 1158. XXXVII. Mort de l'Impératrice Irène. *Cinn. l. 5. c. 4. Nicet. l. 3. c. 5. Radevic de gest. Frid. l. 1. c. 6.*

Tout l'Empire étoit en paix. Manuel qui ne la connoissoit pas encore, voulut en essayer les douceurs, & se retira dans une de ses maisons de campagne près de Constantinople. Mais comme si c'eût été sa destinée de ne jamais goûter de repos, il y éprouva un chagrin dont il ne se croyoit pas susceptible. Il n'avoit jamais aimé l'Impératrice. La piété, la bonté, la modestie de cette Princesse s'accordoient mal avec le caractére superbe & libertin de Manuel. C'étoient à son gré des qualités trop vulgaires. Elle mourut dans ce séjour, & en ce moment tout son mérite ressuscita aux yeux de Manuel. Il ne la crut digne de lui qu'après l'avoir perdue. Il la pleura amérement, la fit magnifiquement inhumer dans le Monastére du Pantocrator, où son pere avoit sa sépulture, & passa plusieurs jours plongé dans la plus profonde tristesse, jusqu'à ce qu'enfin Théodora, qui avoit elle-même rempli d'amertume la vie de la Princesse, lui fit oublier sa douleur. Irène laissoit deux filles, Marie dont nous avons déja parlé, &

MANUEL. An. 1158.

dont nous aurons occasion de parler encore, & un enfant de quatre ans qui mourut peu de temps après sa mere. Elle avoit entretenu une tendre amitié avec Fréderic Empereur d'Allemagne, neveu d'alliance de sa sœur Gertrude veuve de Conrad. Peu de temps avant sa mort elle l'envoya prier de faire Chevalier le jeune Fréderic encore enfant son neveu, auquel comme fils de Conrad, l'Empire d'Allemagne eût appartenu, s'il eût été héréditaire. L'Empereur Manuel y joignit sa recommandation. Les députés vinrent trouver Frédéric à Wirtzbourg; ils lui apportoient des présens. Mais bouffis de la vanité Grecque, & croyant faire honneur à leur Maîtresse qui ne leur avoit pas donné de pareilles instructions, ils s'acquitterent de leur commission avec tant de hauteur & d'arrogance, traitant les Allemands comme des barbares, que l'Empereur crut leur faire grace de les mépriser, & que les Seigneurs Allemands menaçoient de leur répondre autrement que par des paroles. Il fallut baisser le ton & faire

des excuſes. On s'appaiſa, & Frédéric voulut bien ceindre en leur préſence l'épée au jeune Prince, qui fut dans la ſuite Duc de Franconie & de Suabe.

MANUEL. An. 1158.

Pour mieux aſſurer la paix avec Manuel, Azzeddin ſe tranſporta lui-même l'année ſuivante à Conſtantinople. Ce fut pour cette ville un brillant ſpectacle, & capable de flatter la vanité de l'Empereur. Manuel déploya tout l'orgueil de l'Empire, pour donner au Prince Muſulman une grande idée de ſa puiſſance. Sur une haute eſtrade couverte de tapis précieux, s'élevoit un Trône d'or enrichi de pierreries & couronné d'un dais où brilloient les plus belles perles de l'Orient. Le Prince aſſis ſur le Trône étoit vêtu d'une pourpre éclattante, ſemée de haut en bas de perles & de pierreries de diverſes couleurs plus artiſtement arrangées que les fleurs dans le plus beau parterre. Sur ſa poitrine pendoit à des chaînes d'or un rubis étincellant d'une groſſeur extraordinaire; & la ſplendeur de cette rayonnante parure étoit encore ſur-

An. 1159.
XXXVIII.
Le Sultan d'Icone à Conſtantinople.
Cin. l. 5. c. 6.
Nicet. l. 3. c. 5, 6.

MANUEL. An. 1159.

paſſée par l'éclat du diadême. La taille avantageuſe du Prince & ſon air majeſtueux s'aſſortiſſoit à ces ſuperbes ornemens. Aux deux côtés du Trône ſur les dégrés étoient debout les Sénateurs ſelon le rang de leur dignité. Au premier pas qu'Azzeddin fit dans cette ſalle, qui ſembloit être le palais du ſoleil, il s'arrêta comme ébloui, & demeura quelque temps immobile. C'étoit un homme de mauvaiſe mine, eſtropié de preſque tous ſes membres & tellement impotent, qu'il ne ſe traînoit qu'avec peine, toujours en voiture ou ſur les bras de ſes eſclaves; mais d'un eſprit fourbe, délié, ambitieux, ſans foi & ſans autre morale que ſes intérêts. S'étant avancé vers l'Empereur qui l'invitoit à s'aſſeoir, il refuſa d'abord par reſpect. Il s'aſſit enfin ſur un ſiége beaucoup plus bas que celui de Manuel. Après quelques momens d'entretien, il ſe retira dans l'hoſpice qu'on lui avoit préparé. L'Empereur pour étaler à ſes yeux toutes les richeſſes de la ville, vouloit le conduire en proceſſion ſolemnelle depuis la pointe Orientale

jusqu'à Sainte Sophie. On y devoit porter en pompe tous les ornemens des Eglises. Le Patriarche prétendit que c'étoit profaner les instrumens du culte divin, que de les faire servir d'accompagnement à un Infidéle, & un tremblement de terre qui se fit sentir la nuit suivante parut justifier l'opposition du Patriarche.

MANUEL. An. 1159.

XXXIX. Fêtes données au Sultan.

L'Empereur se désista donc de ce dessein : mais il n'oublia rien pour donner au Sultan les fêtes les plus magnifiques. C'étoient tous les jours des repas somptueux, des courses de chars dans le cirque, des joûtes & des combats de marine dans le port, où le feu grégeois produisoit les effets les plus surprenants & les plus terribles. Le Sultan voulut à son tour donner un spectacle plus merveilleux que tous les autres. Il avoit à sa suite un Saltinbanque qu'il croyoit un être miraculeux. Cet extravagant fit afficher que tel jour il voleroit en l'air de la tour de l'Hippodrome dans toute l'étendue du Cirque pour le divertissement du peuple de Constantinople. Au jour marqué l'Empereur, toute la

MANUEL. An. 1159.

ville & le Sultan qui n'étoit pas ſans inquiétude, ſe rendent au Cirque, & attendent avec impatience le prodige annoncé. Le Turc paroît ſur la tour, vêtu d'un étoffe ample & légere, reliée de pluſieurs cercles, pour prendre & retenir le vent. Envain l'Empereur lui envoya dire, qu'il le tenoit pour auſſi léger qu'un aigle, mais que néanmoins il lui conſeilloit de ne pas s'expoſer à l'avanture d'Icare. Le charlatan rejette cet avis avec mépris, comme étant ſûr de ſon fait. Il agite ſes bras ainſi que des aîles; au premier ſouffle il prend l'eſſor, & dès qu'il a quitté la tour, il eſt ſi rudement précipité à terre, qu'il ſe briſe tous les os. Cette ridicule épreuve rendit le Sultan & les Turcs la fable de toute la ville; ils ne pouvoient paroître ſans exciter la riſée; & l'Empereur qui faiſoit ſemblant d'empêcher ces avanies, s'en divertiſſoit lui-même.

XL. Départ du Sultan.

Le Muſulman confirma par de nouveaux ſermens le traité déja conclu. Pendant ſon ſéjour à Conſtantinople les autres Sultans de l'Aſie mineure

avec lesquels ils étoit en guerre, craignant de n'être plus en état de lui résister, s'il étoit soutenu de l'alliance de l'Empereur, envoyerent à Manuel des députés pour le prier de les réconcilier avec Azzeddin; ce que l'Empereur voulut bien entreprendre, & le Sultan s'y prêta de bonne grace, ne balançant jamais de promettre & de jurer ce qu'il n'avoit nul dessein de tenir. Avant son départ l'Empereur lui fit de riches présens; & pour l'éblouir davantage, il les fit étaler dans une salle du Palais. C'étoient des étoffes de prix, des pierreries, des vases d'or & d'argent, des raretés de diverses especes inconnues à ces barbares. Après avoir conduit le Sultan dans ce riche magasin : *que désirez-vous de tous ces trésors*, lui dit-il ? Le Sultan ayant modestement répondu, qu'il recevroit avec reconnoissance ce que l'Empereur voudroit lui donner; *eh bien*, ajouta Manuel, *je vous donne tout*. Le Turc aussi étonné que ravi voulut se jetter aux pieds de l'Empereur qui le retint; & dans le transport de sa reconnoissance il pro-

MANUEL.
An. 1159.

MANUEL. An. 1159.

mit de restituer Sébaste une des plus grandes villes de la Cappadoce. Manuel de son côté lui fit espérer encore de grandes récompenses, s'il tenoit parole. Azzeddin sortit de Constantinople, croyant emporter avec lui tous les trésors de l'Empire. Quelque temps après Constantin Gabras fut envoyé avec de nouveaux présens pour prendre possession de Sébaste. Mais le Prince Turc n'étoit pas plutôt rentré dans Icône, que pour s'affranchir de son engagement, il avoit ruiné Sébaste & tout le pays d'alentour.

An. 1160. XLI. Manuel songe à un second mariage. *Cin. l. 5. c. 7. Nicet. l. 3. c. 5. Guill. Tyr. l. 18. c. 30, 31, 33. Du Cange fam. Byz. p. 177, 180, 186.*

Manuel n'ayant aucun fils d'Irène, songea à un second mariage. Il avoit des enfans de sa niéce Théodora; mais quoiqu'il osât violer les loix divines & humaines en l'entretenant pour maîtresse, il n'osa la prendre pour femme. Il jetta les yeux sur les familles des Princes Latins établis en Orient, & s'en rapporta pour le choix à Baudouin Roi de Jérusalem, lui demandant une Princesse de ses parentes. Il lui députa pour cet effet son neveu Jean Contostephane, & Trasille le premier des interprêtes du Palais,

dont il connoiſſoit l'habileté & le zèle pour ſon ſervice. Baudouin avoit dans la maiſon des Princes d'Antioche & dans celle du Comte de Tripoli deux couſines, Marie & Méliſende. Marie étoit fille de Raymond Prince d'Antioche, & de Conſtance fille d'Alix, tante maternelle de Baudouin. Méliſende étoit née du mariage de Raymond Comte de Tripoli, avec Hodierne ſœur de Méliſende mere de Baudouin. Il ſe détermina en faveur de la Princeſſe de Tripoli, qui lui étoit d'un dégré plus proche que Marie. Les députés accepterent la propoſition, & en écrivirent à l'Empereur, qu'ils inſtruiſirent des qualités de la Princeſſe. Le Comte de Tripoli, nommé Raymond comme ſon pere, comptant ſur le conſentement de l'Empereur, s'épuiſa en frais par un empreſſement prématuré pour former à ſa ſœur le plus magnifique équipage. Outre d'énormes dépenſes en or, en argent, en bijoux de toute eſpece, il lui fit équipper douze galeres pour la conduire à Conſtantinople. Toute la Nobleſſe du Comté, & celle

MANUEL.
An. 1160.

MANUEL. An. 1160.

même du Royaume de Jérusalem s'étoit réunie à Tripoli pour faire sa cour à la jeune Princesse, qu'elle croyoit déja voir assise sur le premier Trône de l'Orient ; & Raymond se faisoit un point d'honneur de défrayer tous ces Seigneurs pendant leur séjour. Les députés pressés de conclurre attendoient le consentement de leur Maître, & l'année se passa sans le recevoir. Baudouin ennuyé de ce retardement envoya demander à Manuel une parole précise. Son député revint bientôt avec une réponse peu satisfaisante. Manuel refusoit le parti proposé. Baudouin s'en tint très-offensé, & les députés de Manuel appréhendant le ressentiment du Comte de Tripoli, se jetterent dans une nacelle qu'ils trouverent par hazard, & passerent en Cypre. Tous les Seigneurs qui s'étoient assemblés à Tripoli se retirerent confus, & Baudouin se rendit à Antioche, où le peuple l'appelloit avec instance pour veiller à la défense de la ville, en l'absence de Renaud de Chatillon, qui venoit d'être pris par les Turcs. Si l'on en vou-

loit croire Cinname, le ciel même se seroit déclaré contre Mélisende. Mais ce qu'il raconte à ce sujet a tout l'air d'une fable que les amis de Manuel firent courir pour justifier son inconstance : j'ai suivi Guillaume de Tyr, Auteur judicieux & contemporain, dont le récit m'a paru plus vraisemblable.

MANUEL. An. 1160.

An. 1161. XLII. Mariage de Manuel avec Marie d'Antioche.

Le Roi de Jérusalem fut étonné de voir arriver à Antioche presque aussi-tôt que lui trois Ambassadeurs de Manuel. Ce Prince aussi esclave de la volupté que passionné pour la gloire, avoit appris depuis la députation adressée à Baudouin, que Marie d'Antioche étoit la plus belle Princesse de son siécle, & qu'elle surpassoit infiniment Mélisende par les graces de sa personne. Ce récit l'avoit enflammé pour elle & refroidi pour la Princesse de Tripoli. Il avoit aussi-tôt dépêché Basile Camatère, Commandant des Varangues, pour s'instruire par ses propres yeux, & sur son rapport il avoit envoyé pour faire la demande le grand Duc Alexis fils d'Anne Comnène, le Sébaste Nicé-

MANUEL. An. 1161.

phore de Bryenne un de ses neveux d'alliance, & Andronic Camatère son ami & son allié, Préfet de Constantinople, & honoré du titre de Sébaste. Il falloit avoir l'agrément de Baudouin, sans lequel Constance mere de Marie, n'osoit rien conclurre en l'absence de Renaud. Baudouin piqué du refus de Manuel ne se pressoit pas de le satisfaire. Il consentit enfin par tendresse pour la jeune Princesse, qui brûloit d'envie de se voir sur la tête la couronne Impériale; & lui ayant donné un brillant cortège, il la fit embarquer au port de Saint-Siméon à l'embouchure de l'Oronte. Elle arriva à Constantinople vers la fin de Décembre, au milieu des acclamations du peuple prêt à l'admirer, quand elle auroit été moins belle, & le jour de Noël le mariage fut célébré avec splendeur dans Sainte Sophie par le Patriarche Luc, assisté de deux Patriarches, Sophrone d'Alexandrie & Athanase d'Antioche, qui avoient suivi la Princesse. Manuel la fit proclamer Impératrice au pied de l'Autel; & cette journée ainsi que les sui-

vantes se passa en festins, en jeux, en distributions de largesses aux Eglises, aux Patriarches, aux Seigneurs & au peuple entier.

MANUEL. An. 1161.

An. 1162. XLIII. Vengeance du Comte de Tripoli.

La ville d'Antioche prenoit part à ces réjouissances, mais non pas le Comte de Tripoli. Outré de l'insulte faite à sa sœur, il ne s'occupoit que de projets de vengeance. Trop foible pour attaquer l'Empereur par une guerre déclarée, il prit le parti d'employer le brigandage. Il arma en guerre les douze galeres qu'il avoit équippées pour conduire sa sœur à Constantinople, & en donna le commandement à des pirates déterminés, avec ordre de descendre par-tout où ils pourroient sur les terres de l'Empire, de n'épargner ni âge, ni sexe, ni condition; de ne respecter ni Eglise ni Monastére, & de répandre de toutes parts le pillage, le meurtre & l'incendie. Jamais ordres ne furent plus ponctuellement exécutés. Ces ames avides & cruelles couvrirent de sang & de ruines les isles & le continent où ils purent aborder. Ils enleverent, ils détruisirent, sans distinc-

MANUEL. An. 1162.

tion du ſacré & du profane. Ils arrêtoient tant ſur mer que ſur terre les pélerins qui alloient aux Saints Lieux ou qui en revenoient, les tuoient, ou renvoyoient nuds ceux auxquels ils laiſſoient la vie. Telles furent les premieres ſuites de ce mariage. Les ſoupçons que Marie fit naître par ſa conduite, ſur-tout après la mort de Manuel, donnerent enſuite occaſion à des troubles qui ne furent pas moins funeſtes. Ce Nicéphore Bryenne député à Antioche pour négocier le mariage de Manuel, reçut dans la ſuite un affront, qui malgré le peu d'importance mérite peut-être de n'être pas oublié, ne fut-ce que pour faire connoître la juſte fierté de la Cour de Conſtantinople. Il avoit marié une de ſes filles à un Théodore Méſarite, auquel on ne donne d'autre titre que celui de Grammairien de l'Empereur. Manuel fit caſſer le mariage comme inégal, & comme contracté ſans qu'il eut été conſulté. Andronic Camatère qui fut auſſi un des trois Ambaſſadeurs, étoit ſavant & éloquent; il compoſa un livre, dans lequel faiſant

parler l'Empereur, il prétendoit prouver que le Saint-Esprit ne procéde pas du pere & du fils.

MANUEL. An. 1162.

XLIV. Dispositions de Manuel à l'égard de la réunion des deux Eglises.

Petr. diac. Chron Caff. l. 4. c. 46. Chr. fossæ. novæ. Baronius. Pagi ad Bar. Leo. Allat. de or. & oc. eccl. perpet. consensu l. 2. c. 11, 12. Fleury hist. Eccles. l. 70. art. 11, 21. l. 71. art. 20, 35, 53. Du cange fam. Byz. p. 186.

Manuel n'étoit pas ennemi de l'Eglise Romaine. Il faisoit de grands biens aux Eglises des Latins qui subsistoient encore dans l'Empire, & les Latins à leur tour lui donnoient des marques de reconnoissance, en faisant peindre son image jusque dans leurs sanctuaires. Pour profiter d'une si favorable disposition, le Pape Adrien écrivit à Basile Archevêque de Thessalonique, l'exhortant à la réunion. Basile répondit que l'Eglise Grecque s'accordoit avec l'Eglise Latine sur tous les articles essentiels, & qu'elle ne s'en éloignoit que dans des points de peu d'importance. Il conjuroit le Pape de lever ces obstacles. Mais dans le temps même qu'Adrien travailloit à la réconciliation, il accorda aux Vénitiens une bulle qui dut déplaire aux Grecs : elle donnoit au Patriarche de Grade le pouvoir d'ordonner un Evêque pour Constantinople, & pour toutes les villes de l'Empire Grec où les Vénitiens avoient des

MANUEL. An. 1162.

Eglises. Alexandre III successeur d'Adrien IV en 1159, fut persécuté par Frédéric Empereur d'Allemagne, qui se déclara pour l'antipape Victor. Louis le jeune Roi de France ayant écrit à Manuel en faveur d'Alexandre, l'Empereur Grec lui répondit *qu'il désiroit ardemment de renouveller l'ancienne amitié de l'Empire avec la France; que sur le témoignage d'un si grand Prince il accordoit la sienne au Pape Alexandre, & qu'il souhaitoit d'avoir part aux prieres de ce digne Pontife.* Il écrivit au Pape sur ce qu'il avoit appris que l'Occident se préparoit à une nouvelle Croisade; il lui témoignoit, *qu'il concourroit avec joie à une si louable entreprise en donnant passage aux Croisés, & en leur fournissant des subsistances, à condition cependant qu'ils ne causeroient aucun dommage à ses sujets, & qu'ils lui remettroient les villes de l'ancien domaine de l'Empire dont ils feroient la conquête.* Il demandoit que pour maintenir le bon ordre le Pape mît un Cardinal à la tête de l'expédition. Ce projet de Croisade n'ayant pas eu d'exécu-

tion, Manuel envoya l'année ſuivante au Saint Pere un député de la premiere conſidération pour lui offrir tous les ſecours de ſon zèle contre l'injuſte perſécution de Frédéric. Il l'exhortoit à prendre cette occaſion pour reſtituer aux Empereurs Grecs la couronne de l'Empire Romain, qui leur appartenoit légitimement. Il promettoit de ſa part d'envoyer aſſez d'argent & de troupes pour mettre le Pape en poſſeſſion de l'Italie entiere, & de conſommer la réunion de l'Egliſe Grecque, qu'il avoit, diſoit-il, depuis long-temps dans le cœur. Le Pape fit partir l'Evêque d'Oſtie avec deux Cardinaux, pour traiter de cette grande affaire à la Cour de Conſtantinople. Après deux ans de délibérations, Manuel ayant envoyé au Pape un nouvel Ambaſſadeur avec de grandes ſommes d'argent pour conclurre le traité, Alexandre qui avoit eu le temps de peſer mûrement les demandes de Manuel, répondit: *qu'il rendoit graces à l'Empereur de ſa bienveillance; qu'il l'embraſſoit avec tendreſſe comme le très-honoré fils de Saint*

MANUEL.
An. 1162.

MANUEL. An. 1162.

Pierre ; qu'il avoit entendu avec joie ses obligeantes propositions ; & qu'il étoit très-disposé à le contenter avec une affection paternelle, en tout ce qu'il pourroit faire selon Dieu : mais qu'il ne pouvoit consentir à sa demande au sujet de l'Empire sans s'engager dans une entreprise trop haute, trop dangereuse, trop difficile, sans violer les respectables décrets de ses prédécesseurs, & sans manquer à son devoir de Pasteur universel, qui l'obligeoit à maintenir la paix entre les Chrétiens. Il congédia ainsi l'Ambassadeur avec les présens qu'il avoit apportés & dont il ne voulut rien recevoir. Ainsi se termina cette négociation, qui ne servit qu'à faire voir que Manuel auroit volontiers soumis son Eglise au siége de Rome, si le siége de Rome avoit été assez puissant pour lui rendre l'Empire d'Occident. Ce commerce politique forma entre Alexandre & Manuel une amitié particuliere qui ne fut pas éteinte par le défaut de succès des affaires publiques. En 1170 Manuel adressa au Pape une de ses niéces, accompagnée

d'Evêques, de Comtes & d'un cortège nombreux avec une riche dot en argent ; le Pape avoit demandé cette Princeſſe pour Eudes Frangipani Seigneur Romain, qui l'épouſa.

Manuel. An. 1162.



SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATRE-VINGT-NEUVIEME.

I. *VALEUR infructueuse des Comnènes.* II. *Causes de la nouvelle guerre de Hongrie.* III. *Affaires de Servie.* IV. *Amauri Roi de Jérusalem s'allie avec l'Empereur.* V. *Démarches de Manuel pour s'opposer à l'ambition de Frédéric.* VI. *Révolution en Hongrie.* VII. *Desès dépouillé de la principauté de Servie.* VIII. *La fille de l'Empereur fiancée à Béla.* IX. *Stypiote supplanté par Camatère.* X. *Renouvellement de la guerre de Hongrie.* XI. *Manuel passe le Danube.* XII. *Opiniâtreté du vieux Etienne.* XIII. *Continuation de la guerre de Hongrie.* XIV. *Evasion d'Andronic.* XV. *Il est rappellé à la Cour.* XVI. *Ligue de l'Empereur avec plusieurs Princes contre les Hongrois.* XVII. *Ambassade du Prêtre-Jean.* XVIII. *Zeugmine*

repris par Manuel. XIX. *Paix accordée aux Hongrois.* XX. *Mort de Guillaume Roi de Sicile.* XXI. *Retour d'Andronic en Cilicie.* XXII. *Il débauche Philippa sœur de l'Impératrice.* XXIII. *Nouvelles avantures d'Andronic.* XXIV. *Les Grecs battus par les Hongrois.* XXV. *Ravage de la Hongrie.* XXVI. *Henry Duc d'Autriche vient trouver Manuel.* XXVII. *Réparation des villes d'Asie.* XXVIII. *Suite de la guerre de Hongrie.* XXIX. *Disgrace d'Alexis fils d'Axuch.* XXX. *Préparatifs de la bataille de Zeugmine.* XXXI. *Bataille de Zeugmine.* XXXII. *Triomphe de l'Empereur.* XXXIII. *Manuel en Servie.* XXXIV. *Envoyés d'Amauri à Manuel.* XXXV. *Naissance d'Alexis fils de Manuel.* XXXVI. *Michel d'Anchiale Patriarche de Constantinople.* XXXVII. *Expédition d'Egypte.* XXXVIII. *Siége de Damiette.* XXXIX. *Mauvais succès du Siége.* XL. *Dernier assaut.* XLI. *Levée du Siége.* XLII. *Voyage d'Amauri à Constantinople.*



HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-NEUVIEME.

MANUEL.

LA conquête des Empires eſt l'ouvrage de la valeur : c'eſt à la ſageſſe à les conſerver. L'une & l'autre ſont également néceſſaires pour les rétablir ; & lorſque le cours des révolutions humaines a emporté des parties conſidérables d'un grand Etat, pour les rejoindre au centre & leur donner une conſiſtance durable, il faut

MANUEL. An. 1162.

I. Valeur infructueuſe des Comnènes.

MANUEL. An. 1162.

qu'une ſage politique ſoutienne les efforts du courage. Les trois premiers Comnènes furent autant de héros, & ſi la valeur eût pû réparer les pertes de l'Empire, ils lui auroient rendu ſon ancienne ſplendeur. Leurs exploits ne firent que le retenir dans ſa chûte, ils ne le releverent pas. Alexis, il eſt vrai, avoit dans ſon génie les reſſources de la prudence; mais le torrent des Croiſades vint troubler ſes meſures, & renverſa les projets qu'il avoit formés pour détruire la puiſſance des Turcs. Jean ſon fils fut un grand Capitaine, ſa valeur reconquit la Cilicie; mais ſa politique échoua devant Antioche, & la Cilicie fut de nouveau perdue. On ne vit dans Manuel qu'un ſoldat déterminé & heureux, trop bouillant pour concerter ſes démarches, trop impatient pour les ſuivre juſqu'au bout, plus avide du brillant que des fruits de la victoire. Il montra cependant de la conſtance dans la guerre de Hongrie; mais il n'y gagna que des victoires, & l'acquiſition de la Hongrie même auroit à peine valu le ſang qu'il lui fallut

fallut répandre pour une gloire vaine & frivole.

MANUEL. An. 1162.

II. Causes de la nouvelle guerre de Hongrie.

Cin. l. 5. c. 4.

Nicet. l. 4. c. 1.

Geïsa Roi de Hongrie avoit deux freres, Ladislas & Etienne. Selon la loi du pays Ladislas devoit lui succéder. Mais Geïsa avoit aussi deux fils, Etienne que nous nommerons le jeune pour le distinguer de son oncle, & Béla. La tendresse paternelle destinoit la Couronne au fils aîné, & les deux freres craignant, non sans raison, le traitement ordinaire, prirent le parti de s'expatrier, & se réfugierent à la Cour de Manuel. L'Empereur les reçut avec joie; ils lui apportoient une semence de guerre, & l'espérance de réunir à ses Etats quelque portion de la Hongrie. Pour se les attacher par des liens plus étroits, il voulut les marier dans sa famille. Ladislas persuadé qu'une alliance avec la maison Impériale suffiroit pour lui attirer l'aversion des Hongrois, refusa tout engagement. Etienne au contraire pensant que l'Empereur étoit assez puissant pour le placer sur le Trône, malgré les Hongrois mêmes, accepta Marie niéce de Manuel, fille de son

MANUEL. An. 1162.

frere Isaac. Geïsa mourut en 1161; & selon les mesures qu'il avoit prises, son fils fut élu par les suffrages de la Nation. L'Empereur députa aussitôt aux Hongrois, pour leur représenter le droit des deux oncles; & afin d'appuyer sa recommandation, il se transporta lui-même à Sardique. Les Hongrois n'étojent pas disposés à se soumettre à des Princes si étroitement liés avec l'Empereur. Ils pensoient qu'en les acceptant, ils alloient être assujettis, & que sous des Rois, humbles esclaves de l'Empire, la Hongrie n'en seroit plus qu'une province. Ils renvoyerent donc les députés avec cette réponse: *qu'ils avoient un Roi choisi par les suffrages de la Nation, à qui seule il appartenoit de se donner un Maître.* Manuel voyant bien qu'il ne réussiroit que par la force, marcha vers le Danube, & fit avancer ses troupes dans le pays sous la conduite de son neveu Alexis Contostéphane, que les deux Princes accompagnoient. Ils se rendirent maîtres du Château de Chrame, & delà ils travaillerent par des émissaires

ſecrets à corrompre par argent les principaux Seigneurs. Ils vinrent à bout de former un puiſſant parti, qui obligea le nouveau Roi à céder la place à ſon oncle Ladiſlas. Etienne frere de Ladiſlas fut revêtu du titre de *Wrum* ; c'étoit le nom qu'on donnoit à l'héritier préſomptif de la Couronne. Elle ne tarda pas à paſſer ſur ſa tête ; Ladiſlas étant mort au bout de ſix mois de régne.

MANUEL. An. 1162.

III. Affaires de Servie. *Cin. l. 5. c. 5. Du Cange fam. p. 285.*

Tandis que Contoſtéphane s'occupoit des affaires de Hongrie, Manuel qui étoit reſté à Sardique, prit cette occaſion de rétablir en Servie l'autorité de l'Empire. Primiſlas Prince de Servie avoit ſecoué le joug de l'obéiſſance, & n'exécutoit aucune des conditions, auxquelles il s'étoit engagé après la bataille du Drin. L'Empereur entra à main armée dans ſon pays, où il ne trouva nulle réſiſtance. Il le dépouilla de la principauté, & mit à ſa place ſon frere Bélusès. Cependant par compaſſion pour Primiſlas, il lui donna dans une autre contrée un riche domaine. Bélusès ne put ſupporter long-temps les embarras de la

souveraineté ; il y renonça volontairement, & se retira en Hongrie, où il goûta jusqu'à sa mort les douceurs de la vie privée. Il restoit un troisieme frere nommé Désès, établi dans la contrée de Dendra près de Naïsse. Manuel le fit venir, & après lui avoir fait prêter serment de fidélité, il lui conféra le souverain pouvoir sur la Servie, à condition cependant qu'il céderoit le pays de Dendra, qui étoit à la bienséance de l'Empire.

MANUEL. An. 1162.

IV. Amauri Roi de Jérusalem s'allie avec l'Empereur. *Cin. l. 5. c. 17. Guill. Tyr. l. 20. c. 1. Du Cange fam. Byz. p. 182.*

De retour à Constantinople Manuel y trouva des Ambassadeurs d'Amauri Roi de Jérusalem, qui venoit de succéder à Baudouin son frere mort sans enfans. Les habitans d'Antioche, qui avoient reconnu l'Empereur Grec pour Seigneur suzerain, avoient renoncé au vasselage de l'Empire par un effet de leur inconstance naturelle, & étoient venus faire hommage à Baudouin ; qui les avoit reçus pour Vassaux. Amauri plus circonspect que son frere, voulut sonder à ce sujet les dispositions de l'Empereur : il lui demandoit en même-temps l'honneur de sa bienveillance. L'Em-

pereur lui répondit : *qu'il lui accordoit volontiers son amitié : mais qu'Antioche appartenoit à l'Empire, & que tant qu'il vivroit, il ne souffriroit pas qu'elle reconnût d'autre maître : qu'il feroit bientôt sentir à cette ville infidéle, à quoi elle s'exposoit en s'écartant de son devoir.* Amauri pour s'appuyer du secours de l'Empereur dans les projets qu'il formoit sur l'Egypte, cherchoit à s'unir étroitement avec lui. La cinquieme année de son régne ayant répudié Agnès sa premiere femme, il épousa Marie Comnène fille de Jean Comnène neveu de l'Empereur.

MANUEL. An. 1162.

Un autre Prince plus puissant & plus ambitieux causoit de vives inquiétudes. Manuel craignoit moins les Turcs & toutes les forces de l'Orient, qu'il ne redoutoit Frédéric Empereur d'Allemagne. Frédéric attaquoit alors l'Italie, dont il vouloit se rendre maître. Il avoit pris Milan, subjugué la Lombardie, & faisoit trembler Rome, d'où le Pape Alexandre chassé par l'anti-Pape Victor, avoit été obligé de se réfugier en

An. 1163.

V. Démarches de Manuel pour s'opposer à l'ambition de Frédéric.

Cin. l. 5. c. 13.
Nicet. l. 7. c. 1.

Manuel. An. 1163.

France. Les progrès de Frédéric faisoient craindre qu'après avoir conquis l'Italie, il ne portât ses armes en Grece, & que l'Empire ne reçût de sa part les mêmes atteintes qu'il avoit éprouvées de la part des Princes Normands sous le régne d'Alexis. Manuel s'efforçoit donc d'animer les Italiens contre Frédéric, en le représentant comme un tyran ambitieux, dont l'avidité insatiable n'aspiroit qu'à s'enrichir de leurs dépouilles, & à les réduire au plus malheureux esclavage. C'étoient-là les discours qu'il répandoit par ses émissaires à Gênes, à Pise, à Venise, à Ancône, & sur toute la côte de la mer Adriatique. Il mettoit tout en œuvre pour se concilier ces peuples, les traités secrets, les caresses, les largesses, le bon accueil qu'il faisoit à ceux d'entre eux qui venoient à Constantinople. Les Milanois encouragés par ses conseils releverent leurs murailles rasées par les Allemands. Il entretenoit des espions dans toutes les villes, & par ce moyen il étoit instruit de tous les desseins du parti opposé. Venise, Pa-

doue, Crémone, Gênes & la plûpart des villes de Ligurie se liguerent avec l'Empereur Grec. Ancône étoit le rendez-vous de ses émissaires. Frédéric irrité contre cette ville, fait marcher une armée pour l'assiéger & la détruire, si elle refuse de livrer les envoyés de Manuel. Les habitans pleins de courage soutiennent toutes les attaques: les fatigues d'un long siége, la disette à laquelle ils sont réduits, ne peuvent les forcer à une trahison. Les agens de l'Empereur Grec les assemblent, & leur demandent s'ils consentent à recevoir des troupes, qu'on pourra faire entrer par la mer, la ville n'étant assiégée que du côté de la terre. Ils répondent qu'ils y consentiroient volontiers, mais qu'ils n'ont pas de quoi les payer. *N'en soyez pas inquiets*, répliquent les Grecs; *l'Empereur se charge de toutes les dépenses, plutôt que de vous laisser en proie à de cruels ennemis.* La proposition étant acceptée, on fait venir des secours suffisans, qui obligent les Allemands à lever le siége. Manuel pour récompenser des

MANUEL.
An. 1163.

MANUEL. An. 1163. alliés si fidéles, leur envoya des sommes d'argent fort au-delà des frais de la guerre, & leur accorda tous les droits & les priviléges des citoyens de Constantinople.

VI. Révolution en Hongrie. *Cinn. l. 5. c. 8.*

Cependant Etienne l'oncle, devenu Roi de Hongrie, appuyé de la protection de Manuel, crut pouvoir impunément vexer ses sujets: Prince mal-adroit, qui ne savoit pas, que nulle force intérieure quelque menaçante qu'elle soit, nul appui étranger, ne peuvent suppléer à l'amour des peuples. Les Hongrois perdirent patience; leur mécontentement renfermé d'abord dans le secret des familles, éclatta enfin en insultes. La crainte devint plus foible que la colere, & ils alloient se défaire d'Etienne, lorsque celui-ci averti du danger prit le parti de se sauver, & de se réfugier auprès de son protecteur. Ils replacerent sur le Trône Etienne le jeune. Manuel se crut engagé d'honneur à rétablir sa créature. Il vint avec une armée à Philippopolis, & delà il envoya une partie de ses troupes commandées par Contostéphane avec le

Roi fugitif. Les Hongrois qui n'étoient pas alors en état de soutenir la guerre, plierent d'abord & parurent se soumettre. Manuel croyant le Prince fermement rétabli se retira; & dès qu'il fut éloigné, la Nation se révolta de nouveau. Le Prince s'enfuit encore, & vint chercher son asyle ordinaire auprès de l'Empereur, qui étoit alors à Sardique. Manuel aussi obstiné à le soutenir, que les Hongrois à le rejetter, lui donna de l'argent & des troupes, & le fit reconduire encore par Contostéphane, avec ordre cependant d'employer la douceur pour regagner les esprits, plutôt que d'agir à force ouverte. Il s'avança lui-même jusqu'à Naïsse.

VII. Désès dépouillé de la principauté de Servie. *Cinn. l. 5. c. 8. Nicet. l. 5. c. 4.*

Cette ville l'approchoit de la Servie autant que de la Hongrie. Le trouble n'étoit pas moins grand dans ce pays, & l'autorité de l'Empereur n'y étoit pas plus respectée. Désès parvenu à la souveraineté, s'étoit remis en possession de la contrée qu'il avoit cédée pour l'obtenir. Ligué avec Frédéric il avoit pris une épouse en Allemagne. Il ne tenoit compte des ordres

MANUEL. An. 1163.

de l'Empereur qui lui mandoit de venir le joindre pour la guerre de Hóngrie. Mais dès qu'il apprit que Manuel marchoit pour tirer raiſon de ſa deſobéiſſance, il vint avec les Seigneurs de ſa Cour lui faire de très-humbles excuſes. L'Empereur irrité refuſa d'abord de l'écouter. Il s'appaiſa néanmoins, & lui permit de retourner dans ſon pays, après lui avoir fait prêter un nouveau ſerment. Mais ce ſerment n'étoit que ſur ſes levres. Avant que de ſortir du camp des Grecs, Déſès prit de nouveaux engagemens avec les députés Hongrois, qui étoient venus de la part d'Etienne le jeune, faire à l'Empereur des propoſitions de paix. L'Empereur inſtruit de cette nouvelle perfidie, le traita comme un criminel ſelon les formes juridiques, & lui donna des Commiſſaires pour le juger. Il fut accuſé, convaincu par témoins, & condamné à une priſon perpétuelle. On l'enferma dans une tente environnée de paliſſades, & peu de jours après il fut transféré à Conſtantinople pour être gardé dans la priſon du Palais.

Les propoſitions des députés Hongrois furent rejettées, & ils eurent ordre de ſortir du camp. L'Empereur marcha à Belgrade, qu'il avoit entiérement rebâtie. Contoſtéphane ne pouvoit venir à bout de regagner le cœur des Hongrois. Leur averſion pour Etienne l'oncle étoit ſi opiniâtre, que ni l'argent ni les inſinuations les plus adroites ne pouvoient le réconcilier avec eux. Quoique Manuel ne renonçât pas encore à le protéger, cependant n'ayant que peu d'eſpérance de maintenir ſur le Trône un Prince ſi déteſté, quand même il réuſſiroit à l'y rétablir, il conçut un projet plus conforme aux intérêts de l'Empire. Il n'avoit point d'autre enfant que Marie fille d'Irène, & il deſtinoit ſa ſucceſſion à l'époux qu'il donneroit à cette Princeſſe. Etienne fils de Geïſa & Roi de Hongrie, avoit un jeune frere nommé Béla, qui ſelon la Loi du pays devoit lui ſuccéder. Il poſſédoit déja une contrée, que ſon pere lui avoit donnée en apanage. Ce fut ſur ce Prince que Manuel jetta les yeux. Les droits que

MANUEL. An. 1163.

VIII. La fille de l'Empereur fiancée à Béla.

Cin. l. 5. *c.* 8. *Nic. l.* 3. *c.* 4. *l.* 4. *c.* 1, 4.

MANUEL. An. 1163.

Béla devenu Empereur auroit ſur la ſucceſſion de ſon frere, devoient un jour réunir la Hongrie à l'Empire. Pour réuſſir dans ce deſſein, il retira ſes troupes & retourna à Conſtantinople. Delà il envoya en Hongrie le Sébaſte George Paléologue, pour propoſer le mariage de ſa fille avec Béla. Les Hongrois ſe croyant par ce moyen délivrés de la guerre, y conſentirent; ils céderent même à Béla en toute propriété les terres de ſon apanage. Le jeune Prince & la Princeſſe n'étant pas encore en âge, furent fiancés avec grand appareil dans l'Egliſe de Blaquernes. Manuel changea le nom de Béla en celui d'Alexis, & le décora de la qualité de Deſpote. Ce titre qui ſignifioit Maître & Seigneur, étoit conféré par les Empereurs à ceux de leurs parens qu'ils vouloient ſinguliérement honorer. Jean oncle de Michel Calaphate en avoit été revêtu le premier. Manuel déclara ſon gendre Alexis ſucceſſeur à l'Empire avec ſa fille Marie; il leur fit jurer fidélité par tous les ordres de l'Etat, entre les mains du Chancelier

Stypiote, qui reçut à cette occasion un riche présent de l'Empereur.

MANUEL. An. 1163.

IX. Stypiote supplanté par Camatère. *Nic. l.* 3. *c.* 4.

Une fonction si brillante & si flatteuse pour la vanité de Stypiote, fut la derniere cause de sa perte. Il avoit pour rival dans la faveur de l'Empereur un certain Camatère, Intendant général des Postes, encore plus méchant que lui. C'étoit un de ces hommes nés pour plaire aux Princes, qui préférent ceux qui les amusent à ceux qui les servent. Un esprit souple, une élocution légere & enjouée, assez de science pour se faire admirer des ignorans, & le don si précieux des talens frivoles étoient encore relevés par une taille avantageuse, & quelque réputation de courage. C'étoit le plus beau danseur & le meilleur musicien de la Cour. Nicétas raconte des merveilles de ses exploits de table. Indomptable buveur, sans se ressentir des vapeurs de l'ivresse, jamais il n'avoit plus de raison, que quand tous ses convives l'avoient perdue, & Manuel se divertissoit à lui proposer des défis effrayans, dont il sortoit toujours vainqueur. Stypiote méritoit bien d'ê-

MANUEL. An. 1163.

tre ſupplanté par un homme de ce caractére. Pour y réuſſir Camatère n'eut autre choſe à faire qu'à copier Stypiote même. Il s'inſinua dans ſon amitié comme avoit fait celui-ci à l'égard d'Hagiothéodorite. Confident de tous ſes ſecrets, il y cherchoit depuis long-temps de quoi le perdre. Dès le temps que l'Empereur étoit en Cilicie, le traître avoit fait une tentative qui n'avoit pas réuſſi. La guerre de Sicile duroit encore, & Stypiote dans ſes entretiens familiers avec Camatère, blâmoit beaucoup l'Empereur d'avoir en même-temps entrepris deux guerres ſi difficiles. Le perfide ami alla rapporter à Manuel les diſcours peu reſpectueux de ſon Chancelier, & pour l'en convaincre, il lui propoſa de ſe tenir lui-même caché dans une chambre où ils devoient s'entretenir. Manuel s'y rendit, & ſans être vû il fut témoin de la converſation. Mais heureuſement Stypiote, quoique provoqué par la malice de Camatère, ne ſe trouva pas ce jour-là d'humeur à dire du mal de ſon Maître; & cette épreuve ne

tourna pas à ſon déſavantage. Camatère prit patience, toujours jaloux des diſtinctions dont ſon rival étoit honoré. Enfin après les fiançailles de Marie, ne pouvant plus retenir ſon dépit, il s'aviſa d'une fourberie, qui porta le dernier coup au Chancelier. Il ſuppoſa un modéle de lettre, que Stypiote devoit écrire au Roi de Sicile, par laquelle il l'exhortoit à recommencer la guerre, & lui promettoit fidéle correſpondance. Il inſéra cette lettre dans le cahier du Chancelier, lorſqu'il alloit travailler avec l'Empereur, qu'il eut ſoin d'avertir auſſi-tôt. Manuel s'étant ſaiſi du cahier trouva cet écrit, & ſur le champ transporté de colere, il fit crever les yeux à Stypiote. Sa dignité fut la récompenſe du dénonciateur. Ce fut ainſi que Camatère vengea Hagiothéodorite, & un grain de ſable peut-être vengea Stypiote. Le nouveau parvenu tomba malade peu de temps après; & prêt de mourir, tourmenté par ſes remords, il fit venir Stypiote; alors le baignant de ſes larmes, il lui demanda avec des ſoupirs & des ſanglots

Manuel. An. 1163. pardon de sa perfidie, & le secours de ses prieres. L'histoire s'afflige du récit de ces horreurs, & de même que le siécle qui les vit naître, elle ne se console qu'en les voyant punies.

An. 1164. X. Renouvellement de la guerre de Hongrie. *Cin. l. 5. c. 9. & seqq.*

Les deux Etiennes, qui se disputoient le royaume de Hongrie, ne pouvoient demeurer long-temps en paix. L'oncle mécontent de l'accommodement fait avec son ennemi, s'étoit retiré à Anchiale sur le Pont-Euxin. Delà il travailloit à ranimer son parti, & dès qu'il eut rassemblé quelques troupes, il rentra dans le pays. Le neveu se mit en défense; il chercha des secours en Allemagne & en Bohême, & avec une armée déja beaucoup plus forte que celle de son rival, il commença par se saisir de la contrée cédée à Béla, & marcha contre son oncle. A la nouvelle de ces mouvemens l'Empereur reprit les armes, tant pour recouvrer l'apanage de son gendre, que pour défendre son neveu d'alliance, qui s'étoit engagé témérairement, sans avoir des forces suffisantes. Il envoya promptement à son secours un grand corps de troupes

légeres sous les ordres d'Andronic Contostéphane, qui arriva à propos pour tirer le Prince de péril. Dès que le gros de l'armée Grecque fut assemblé, Manuel marcha lui-même en diligence, & passa la Save. A son arrivée la terreur saisit les Hongrois; toutes les villes lui ouvrent leurs portes. Les Prêtres & tout le peuple sortent au-devant de lui en procession; l'Empereur avance jusqu'à Posséga; l'Evêque suivi des habitans vient lui présenter les clefs de la ville. Etienne le jeune fuyoit devant lui, & n'osant en venir à une bataille, il avoit déja passé le Danube, pour se sauver dans l'intérieur du pays. Manuel s'approche du Danube. Arrivé à *Pétricum*, aujourd'hui *Peter-Varadin*, il écrit au Roi Etienne en ces termes: » Je ne » suis pas venu pour faire la guerre » aux Hongrois, mais pour les obli- » ger à restituer à votre frere Béla » l'héritage qui lui appartient, & » dont vous lui avez fait vous-même » une concession authentique. Un au- » tre motif qui vous intéresse encore » plus que moi, me met les armes à

MANUEL. An. 1164.

» la main ; c'eſt de rétablir la paix » entre vous & votre oncle. Si vous » voulez faire juſtice ſur ces deux arti- » cles, la guerre eſt finie. Autrement » je ne la finirai qu'après avoir effacé » ces deux inſultes faites à l'Empire «.

XI. Manuel paſſa le Danube.

En attendant la réponſe Manuel paſſa le Danube, & dans cette occaſion un accident fit admirer ſa force & ſon humanité. Une des barques plus chargée que les autres eut à peine quitté le rivage, qu'elle pencha d'un côté ; l'eau gagnoit le bord, & elle étoit prête de périr. Le reſte de l'armée ne s'occupant que de ſon propre paſſage, perſonne ne ſe mettoit en peine de la ſauver. Manuel ſe jette dans l'eau, & malgré la vaſe molle & profonde, malgré la rapidité du fleuve, il atteint la barque ; il reléve & ſoutient de ſes épaules le bord déja ſubmergé, & donne le temps de venir au ſecours. Il va camper à Titul ſur la Teïſſe. Cependant le Roi de Hongrie reçut les renforts d'Allemagne & de Bohême. Uladiſlas Roi de Bohême, conduiſoit ſes troupes en perſonne. Ce Prince avoit

reçu de l'Empereur Conrad le titre de Roi, & c'étoit selon les Grecs une entreprise illégitime; à les entendre le titre d'Empereur, & le droit de faire des Rois n'appartenoit qu'à leur Prince. Les Historiens Grecs de ce temps-là donnent aux Bohémiens le nom de Zeques, qu'ils portent en effet dans la langue Esclavonne, parce que Zéchus fut le chef de la colonie des Slaves qui vinrent au septieme siécle s'établir dans le pays des anciens Boiens & des Marcomans. Uladislas étoit un Prince juste & généreux. Manuel lui envoya sécrettement un exprès pour lui représenter *qu'il servoit l'injustice en soutenant le Roi de Hongrie usurpateur & du trône & du patrimoine de son frere Béla.* Uladislas répondit, *que pour le trône il appartenoit légitimement au jeune Etienne; que son oncle après l'en avoir dépouillé par violence, avoit lui même mérité de le perdre par la tyrannie qu'il exerçoit sur les Hongrois; que pour le domaine de Béla, son frere étoit prêt à le rendre, & à réparer toutes les fautes qu'il avoit pû commettre contre Sa*

MANUEL. An. 1164.

MANUEL. An. 1164.

Majeſté Impériale. Manuel content de cette déclaration, envoya des députés pour s'aſſurer qu'elle étoit ſincére, & pour la faire confirmer par ſerment. Uladiſlas ne balança pas. D'auxiliaire d'Etienne il devint médiateur entre les deux partis. Etienne rendit les terres de Béla, & ſupplia l'Empereur d'engager ſon oncle à poſer les armes ou du moins de ne le pas ſecourir. Manuel promit de faire ſes efforts pour porter l'oncle à ſe déſiſter de ſes prétentions, & après cet accommodement précipité il repaſſa le Danube.

XII. Opiniâtreté du vieux Etienne.

La difficulté étoit d'engager l'oncle à renoncer au trône de Hongrie. Envain Manuel lui repréſenta qu'il y avoit de la folie à vouloir gouverner malgré elle une Nation fiere & courageuſe. Comme il ne pouvoit lui perſuader qu'il étoit déteſté des Hongrois : » il eſt, lui dit-il, un moyen » ſûr de vous en convaincre. Vous » avez un neveu, fils de votre frere » Almus, qui porte le même nom » que vous, & qui vous reſſemble ſi » parfaitement, qu'il eſt difficile de

» vous distinguer tous deux. Mettez- » le à la tête de ce que vous avez de » Hongrois, & envoyez-le contre » l'ennemi. Tenez-vous caché pen- » dant ce temps-là. Le traitement » qui lui sera fait, vous montrera ce » que vous avez à attendre pour vous- » mêmes «. Etienne y consentit; il se tint dans une barque au bord du Danube, tandis que son neveu à la tête de ses troupes, alla chercher le Roi de Hongrie. Mais avant que les deux armées fussent en présence, les soldats du faux Etienne se saisirent de lui, & le conduisirent au Roi. Il n'évita la mort ou la prison qu'en se faisant connoître. Le succès de cette épreuve suffisoit pour convaincre un esprit moins opiniâtre de l'inutilité de ses efforts. Il ne convainquit pas Etienne; & l'Empereur désespérant de le ramener au parti de la raison, se sépara de lui pour retourner à Constantinople. Cependant pour ne le pas entiérement abandonner, il lui laissa Nicéphore Caluph un de ses Généraux avec un corps de troupes.

MANUEL.
An. 1164.

Le Roi de Hongrie apprenant que

An. 1165.

MANUEL.
An. 1165.
XIII.
Continuation de la guerre de Hongrie.

ſon oncle s'obſtinoit à reſter dans le pays, réſolut de le pouſſer à bout, & marcha pour lui livrer bataille. Au bruit de ſa marche tous les Hongrois de ſon oncle déſertent, & vont ſe rendre au Roi. Caluph conſeille aux vieux Etienne de ſe retirer au voiſinage de Sirmium, qui appartenoit à l'Empire, où il ſeroit en ſûreté; & comme Etienne ne l'écoutoit pas, il s'y retire lui-même avec ſes troupes, ſous prétexte d'un ordre de l'Empereur. Etienne abandonné eſt bientôt obligé de le rejoindre; & les ennemis paroiſſant diſpoſés à le pourſuivre juſque ſur les terres de l'Empire, Manuel envoye en diligence un renfort de troupes, pour défendre l'entrée de ſes Etats. Ce nouveau ſecours étoit commandé par Michel Gabras, qui venoit d'épouſer Eudocie niéce de Manuel. Cette Princeſſe autrefois concubine d'Andronic, ſéparée de lui depuis qu'il étoit en priſon, avoit donné ſa main à Michel Gabras, & celui-ci plus curieux de ſa fortune que de ſon honneur, avoit reçu de l'Empereur le titre de Sébaſte, pour

couvrir la honte de cette alliance aussi méprisable qu'elle étoit illustre.

MANUEL. An. 1165.

XIV. Evasion d'Andronic. *Cinn. l. 5. c. 15. Nicet. l. 4. c. 2.*

Andronic étoit alors occupé de tout autre soin. Enfermé depuis douze ans dans une tour du Palais, il ne songeoit qu'aux moyens d'en sortir. Sa premiere évasion ayant été sans succès, il prit de plus justes mesures. On lui avoit laissé pour le servir un petit esclave, qui avoit soin de lui porter sa nourriture. Andronic pour diminuer la défiance de ses gardes, feignit d'être malade. L'esclave adroit & intelligent, qui s'étoit familiarisé avec les gardes en les faisant boire, trouva un moment pour prendre en cire le modéle des clefs de la chambre d'Andronic, & Manuel fils d'Andronic en fit faire de pareilles, que l'esclave porta à son Maître avec un paquet de cordes au fond d'une amphore pleine de vin. Tout étant ainsi préparé le prisonnier sort de la chambre pendant une nuit, descend de la tour à l'aide de la corde, & se tient caché tout le jour dans des buissons & des broussailles dont le pied de la

MANUEL. An. 1165.

tour étoit rempli. Il falloit encore paſſer une muraille aſſez baſſe entre la tour & le bord de la mer ; il l'eſcalade la nuit ſuivante. Surpris dans cette opération par un ſentinelle qui ne le connoiſſoit pas, il lui fait accroire qu'il eſt un priſonnier renfermé pour dettes, & le perſuade par le don d'un bijou d'or qu'il avoit ſur lui. Une chaloupe l'attendoit au rivage ; il ſe fait porter à ſa maiſon qui étoit ſur le port, ſe délivre de ſes chaînes, ſort de la ville & trouve aux portes des chevaux tout prêts, qui le portent à Anchiale. Pupace revenu pour je ne ſais quelle raiſon ſur les terres de l'Empire, habitoit alors dans cette ville. Il avoit ſervi ſous Andronic qui avoit ſouvent récompenſé ſa valeur ; il le fournit d'argent & de guides, qui lui font paſſer le Danube, & le conduiſent vers Galiza en Tauroſcythie ; c'eſt aujourd'hui *Halicz* dans la Ruſſie Polonnoiſe ſur le Nieſter. Il approchoit de cette ville, & ſe croyoit hors de danger, lorſqu'il eſt reconnu & repris par des Valaques, qui le ramenent vers Conſtantinople. Entre les

les mains de ces barbares, se voyant sans ressource, il en emprunte de ses ruses. Il feint un cours de ventre qui l'oblige fréquemment de descendre de cheval. Après y avoir accoutumé son escorte, se voyant la nuit suivante au bord d'une forêt, il descend appuyé sur un bâton à cause de sa prétendue foiblesse, s'écarte de quelques pas, plante en terre le bâton qu'il revêt de ses habits, & laissant sa dépouille à sa place, il s'enfonce dans l'épaisseur du bois, & reprend une autre route. Les barbares trompés par cet objet qu'ils ne distinguent pas au travers des ténebres, s'apperçoivent enfin du stratagême. Ils courent envain après lui; il gagne Halicz par un autre chemin. Il est bien reçu par le Gouverneur Russe qui l'envoye à Kiovie résidence d'Hiéroslas un des Ducs de Russie. Andronic propre à prendre toute sorte de mœurs, devient bientôt l'ami inséparable d'Hiéroslas. Cependant on amenoit à Constantinople Pupace convaincu d'avoir favorisé Andronic. Il fut fouetté dans les carrefours de la ville, la corde au

MANUEL. An. 1165.

MANUEL. An. 1165.

cou, un héraut criant devant lui : *c'est ce que mérite celui qui a reçu dans sa maison, & aidé dans sa fuite l'ennemi de l'Empereur : ajoutez*, s'écrioit le brave Pupace aussi haut que le héraut, *qui est assez scélérat pour avoir assisté son bienfaiteur, au lieu de le trahir.*

XV. Il est rappellé à la Cour. Cinn. l. 5. c. 14, 17. Nicet. l. 4. c. 2.

Etienne ne se croyoit pas en sûreté, tant que son oncle seroit dans le voisinage de ses Etats. Il se disposoit donc à entrer dans le territoire de Sirmium. L'Empereur lui manda *qu'il ne devoit pas avoir déja oublié des promesses toutes récentes; qu'il devoit même se souvenir des desastres que les guerres de son pere avoient causés dans son pays; que son inconstance alloit les renouveller, & qu'en mettant le pied sur les terres de l'Empire, il en alloit attirer toutes les forces.* Etienne ne tint compte de ces menaces que pour se procurer de nouveaux alliés. Il entama une négociation avec Hieroslas, qui devoit lui envoyer une nombreuse cavalerie, & lui donner sa fille en mariage. Andronic s'offroit à conduire ces troupes dans le cœur de

l'Empire. Malgré les forfaits d'Andronic, l'Empereur conservoit pour lui un fond de bienveillance. C'étoit à regret qu'il l'avoit si long-temps tenu dans les fers. Il aimoit sa gayeté, sa hardiesse; il admiroit son esprit de ressources; son libertinage même ne lui déplaisoit pas. A cette inclination naturelle se joignoient des raisons politiques de le rappeller. Andronic étoit en grand crédit auprès des Princes Russes; il pouvoit ou se servir de leurs forces pour nuire à l'Empire, où les attirer à une alliance avec Manuel. L'Empereur lui envoya donc une amnistie authentique, & Andronic ayant juré de sa part qu'il ne s'écarteroit jamais de la fidélité qu'il devoit à l'Empereur, revint à la Cour. Pendant ce temps-là le Roi de Hongrie avançoit dans le pays. Il défit Gabras, assiégea Zeugmine, & fit son oncle prisonnier. Pour se défaire d'un ennemi si incommode, il se servit du ministere d'un Chirurgien, qui dans une légere maladie survenue à ce Prince, le saigna avec une lancette empoisonnée. On insulta

MANUEL. An. 1165.

MANUEL. An. 1165.

à ſon cadavre, qu'on laiſſa long-temps ſans ſépulture. Zeugmine ſe rendit aux Hongrois.

XVI. Ligue de l'Empereur avec pluſieurs Princes contre les Hongrois.

Cinn. l. 6. c. 14, 15.

Du Cange fam. Byz. p. 183, 184.

Manuel irrité d'un ſi noir forfait réſolut de pouſſer à bout le jeune Etienne, de détacher de lui les Ruſſes ſes nouveaux alliés, & de ſoulever contre lui toute l'Allemagne. Il envoya en Ruſſie un de ſes parens nommé Manuel comme lui, homme habile & inſinuant, qui s'adreſſa d'abord à deux Princes de Ruſſie, Primiſlas & Roſiſlas, déja liés d'amitié avec l'Empereur. Il en obtint aiſément des troupes. Il alla enſuite a Kiovie porter à Hiéroſlas une lettre de l'Empereur, qui lui reprochoit ſon inconſtance d'avoir ſans aucun ſujet de plainte rompu ſon alliance avec l'Empire, ſon imprudence d'avoir promis ſa fille à un lâche parricide, qui la traiteroit non pas en épouſe légitime, mais en eſclave. Hiéroſlas frappé de ces horreurs, retira ſa parole, ſe déclara ennemi de celui qui devoit être ſon gendre, & promit d'aider les Grecs de tout ſon pouvoir. Frédéric Empereur d'Allemagne, pour des

raiſons politiques que nous expliquerons dans la ſuite, & Henry premier Duc d'Autriche, qui avoit épouſé Théodora petite fille par ſa mere d'Iſaac frere de Manuel, entrerent dans cette ligue contre le Roi de Hongrie. Le Prince de Servie, Azzedin lui-même ſelon le traité fait avec lui, promirent des troupes. Uladiſlas autre Prince de Ruſſie abandonna ſon pays, & emmenant avec lui ſa femme, ſes enfans, ſes ſoldats vint s'établir en deçà du Danube dans la contrée qu'on appelle aujourd'hui Dobrudzie. Manuel y avoit déja donné des établiſſemens à une colonie Ruſſe conduite par un Prince puiſſant nommé Baſilicas. Les Vénitiens ayant renouvellé les anciens traités, promirent un flotte de cent vaiſſeaux.

MANUEL. An 1165.

XVII. Ambaſſade du Prêtre-Jean.

Ce fut cette année, ſelon Albéric, que le Prêtre-Jean écrivit à différens Rois de la Chrétienté, & envoya en particulier des Ambaſſadeurs aux Empereurs Manuel & Frédéric. Il donnoit à Manuel le titre *d'excellent Prince, ſupérieur à tous les Rois de la terre par ſa puiſſance & ſa vertu,*

Alberic. chr. Du Cange ſur Joinville p. 89. D'Herbelot bibl. orient. au mot Ung. *ou* Avenk.

MANUEL. An. 1165.

& il se vantoit d'avoir pour tributaires soixante-dix Rois. On a cru longtemps que le Prêtre-Jean étoit le Roi des Abyssins. Cette opinion a été convaincue de fausseté. Mais il n'est pas aisé de dire ce qu'il étoit véritablement. Les uns prétendent que c'étoit un prêtre Nestorien qui s'empara d'une partie des Indes, & qui eut plusieurs successeurs. D'autres ne conviennent pas que ce Prince chef d'une dynastie Indienne, ait été prêtre; ils pensent que le nom de Prêtre-Jean ou plutôt Prêtejean n'est que celui de Prestegian qui en langue Persanne, disent-ils, signifioit un Roi Chrétien; & que ces Princes prirent ce nom, comme professant le Christianisme & s'en déclarant défenseurs. Un Auteur très-versé dans la littérature Orientale dit que ce nom fut donné par les Européens à Ungkhan ou Avenkkhan Prince des Mogols, à cause qu'il étoit Chrétien ainsi que la plus grande partie de ses sujets, & qu'il régnoit dans la partie la plus orientale de l'Asie en tirant vers le Nord, sur une tribu de Mogols qui portoit le nom de

Kérit; il ajoute que son Empire s'étendoit dans la grande Tartarie jusqu'aux confins de la Chine. Tous ces écrivans se réunissent à dire que cet Empire fut détruit par Genghizkhan au commencement du treizieme siécle.

MANUEL. An. 1165.

An. 1166. XVIII. Zeugmine repris par Manuel. *Cin. l. 5. c. 18, 19, 20. Nicet. l. 5. c. 3.*

La perte de Zeugmine affligeoit l'Empereur. Résolu de reprendre cette place, il assemble ses troupes à Sardique l'année suivante, & avance vers la Save. Les Hongrois bordoient le fleuve pour défendre le passage. Manuel laisse vis-à-vis d'eux le gros de son armée, & à la tête d'un détachement il marche vers Belgrade. Les ennemis font le même mouvement; & lorsqu'il a ainsi divisé leurs forces, il revient pendant la nuit rejoindre son armée, & se jette le premier dans une barque. Animés par son exemple les siens le suivent & forcent le passage. Comme la barque de l'Empereur arrêtée par la vase ne pouvoit aborder, Manuel sautant de trop loin sur la terre, se donna une entorse, qui l'incommoda beaucoup pendant tout le siége, sans rallentir son activité. Il

MANUEL. An. 1166.

paſſa trois jours à détourner un canal ; qui portoit à la ville l'eau de la Save, & à repouſſer les habitans qui par de fréquentes ſorties s'efforçoient d'interrompre ce travail. Mais dès que Manuel ſe montroit, ſaiſis d'effroi ils fuyoient en déſordre, & regagnoient leurs murailles. Alors devenus hardis ils l'outrageoient avec inſolence, & faiſoient des décharges de toutes leurs machines. L'Empereur avoit cependant entre les aſſiégés des intelligences, qui l'inſtruiſoient de l'état de la place par des billets lancés de nuit au bout d'une fléche. On combla le foſſé, on établit quatre batteries, d'où partoient des pierres d'une énorme groſſeur. Manuel pouſſant ſon cheval juſqu'à une porte de la place, y enfonça ſa javeline. On eut beaucoup de peine à l'empêcher de monter lui-même au haut d'une tour de bois, conſtruite à la hauteur des murailles, pour combattre à coups de main, & ſauter ſur le mur. On apprit qu'Etienne venoit à la tête d'une puiſſante armée, groſſie des troupes de tous ſes alliés. La plûpart des Officiers penſoient qu'il

MANUEL. An. 1166

falloit lever le ſiége pour aller le combattre. Manuel ne fut pas de cet avis. Il redoubla ſes efforts. Andronic répara en cette occaſion ſes fautes paſſés ; ce fut après l'Empereur celui qui ſe ſignala davantage. Il commandoit à la principale attaque, & ouvrit une large brêche. L'Empereur entre autres actions de hardieſſe, appercevant ſur le haut de la muraille un ennemi dirigeant ſa fléche ſur un de ſes ſoldats, qui portant ſa vue ailleurs alloit être infailliblement percé, accourut & reçut le trait ſur ſon bouclier. Enfin après trois aſſauts ſoutenus avec vigueur, les habitans demanderent à capituler. Manuel leur accordoit la vie, à condition que le Gouverneur Grégoire & les principaux Officiers ſortiroient la corde au cou, la tête & pieds nuds. Ce qui n'ayant pas été accepté, l'attaque recommença. Dans un dernier aſſaut Andronic Ducas montant à la tête d'une troupe de ſoldats, l'échelle ſe rompit, & il fut porté à terre avec tous ceux qui le ſuivoient. Froiſſé d'une chûte ſi rude, il plante auſſi-tôt une autre échelle,

MANUEL. An. 1166.

monte de nouveau, & la place eſt emportée. Grégoire pour fléchir le vainqueur demanda comme une grace de ſe ſoumettre à l'ignominie qu'il avoit refuſée, & l'Empereur ne lui laiſſa la vie qu'aux inſtances de Béla. La ville fut abandonnée au pillage ; tout fut paſſé au fil de l'épée. Un riche habitant voyant ſa femme entraînée par un ſoldat, courut à elle, & lui ſauva l'honneur en lui plongeant un poignard dans le ſein. On trouva dans les priſons un ſoldat Grec, renommé pour ſon adreſſe à tirer de l'arc. Ayant été pris dans une ſortie, on voulut l'obliger à tirer ſur ſes compatriotes ; il obéit ; mais comme on vit que tous ſes coups portoient à faux, on l'avoit enfermé à deſſein de le faire mourir lorſque le ſiége ſeroit levé. Manuel laiſſa dans la ville ſon oncle Conſtantin l'Ange, avec ordre de la réparer & de rétablir toutes les places de la frontiére.

XIX. Paix accordée aux Hongrois. *Cinn. l. 6. c. 5.*

Le Roi de Hongrie conſterné de la perte de Zeugmine, qu'il avoit regardée comme imprenable, demanda la paix. Il offroit à l'Empereur Zeugmine, Sirmium & la Dalmatie,

Manuel ne put s'empêcher de rire: *Et quoi*, dit-il aux députés, *votre maître a donc encore une seconde Zeugmine, une autre Sirmium, une autre Dalmatie? car je possède deux villes & une province de ce nom-là.* En effet la Dalmatie avoit été conquise depuis peu par Jean Ducas; il s'étoit rendu maître, soit de force, soit par composition de cinquante sept places, dont les principales étoient Trau, Spalatro, Sebenico, Scardone, Salone, Dioclée; & Nicéphore Caluph en étoit établi Gouverneur. L'Empereur après s'être mocqué de ces propositions illusoires, ajouta que cependant pour épargner le sang Chrétien, il vouloit bien leur accorder la paix; & après leur avoir fait prêter serment au nom de leur maître, il partit pour Constantinople. Il y rentra en triomphe. Pour donner à cette fête un éclat extraordinaire, on avoit préparé au Prince un char d'or massif. Mais dès qu'on y eût attelé de jeunes chevaux qui devoient le traîner, ils y donnerent de si violentes secousses, que peu s'en fallut qu'il ne fut mis en pieces. Le

MANUEL. An. 1166.

MANUEL. An. 1166.

Prince n'y monta pas ; il avoit même d'abord refusé d'user d'un si pompeux appareil, qui montroit du moins autant d'orgueil que de magnificence. Il apprit peu de temps après que les Hongrois & les Serves faisoient de nouveaux mouvemens, & il se préparoit déja à retourner contre eux. Mais dès que ces peuples en furent avertis ils rentrerent dans le repos.

XX. Mort de Guillaume Roi de Sicile. *Romualdi. Salern. chr.*

Guillaume Roi de Sicile mourut cette année, & si l'on en veut croire l'Auteur de la chronique de Salerne, Manuel envoya des Ambassadeurs à Guillaume II son fils pour lui offrir le renouvellement de la paix, & le mariage de Marie sa fille unique, qui devoit porter l'Empire à son mari. Cet écrivain ajoute que l'ambassade fut bien reçue, qu'on envoya de part & d'autre des députés, & que la paix fut confirmée de nouveau ; mais que plusieurs difficultés empêcherent la conclusion du mariage. Ce recit ne s'accorde pas avec ce que nous avons raconté d'après Nicétas & Cinname du mariage arrêté entre Marie & Béla, qui fut regardé comme l'héritier pré-

ſomptif de Manuel juſqu'à la naiſſance du Prince Alexis. Ainſi ou le chroniqueur s'eſt entiérement trompé ſur cette propoſition de mariage, ou il faut la renvoyer après l'année 1169 dans laquelle nâquit Alexis. Mais alors Marie n'avoit plus aucun droit à la ſucceſſion impériale.

MANUEL. An. 1166.

An. 1167. XXI. Retour d'Andronic en Cilicie.

Cinn. l. 5. c. 9, 13. l. 6. c. 1. Nicet. l. 4. c. 4, 5. Guill. Tyr. l. 19. c. 11 l. 21. c. 13.

Les actions de courage d'Andronic au ſiége de Zeugmine avoient fait oublier à l'Empereur ſes forfaits paſſés. Il ne tenoit qu'à lui de tenir à la Cour le rang le plus diſtingué, & de jouir en repos d'une brillante fortune. Son penchant invincible à la débauche le replongea dans de nouveaux malheurs. Son cœur fourbe & capable des plus noirs attentats, aſpiroit à l'Empire; & s'il ne pouvoit arracher la couronne à Manuel, il eſpéroit du moins y parvenir après ſa mort. Mais l'élévation de Béla deſtiné à être gendre de Manuel & à lui ſuccéder, formoit un obſtacle à ſes deſſeins, & excitoit ſa colere. Auſſi ne ceſſoit-il de murmurer contre ces diſpoſitions. *N'eſt-il pas étrange*, diſoit-il, *que l'Empereur ſoit allé chercher un*

MANUEL. An. 1167.

gendre dans une Nation barbare & ennemie? qu'il ait choiſi un Hongrois pour ſucceſſeur ? Quel affront pour tous les Seigneurs de l'Empire, qu'il a jugés indignes de ſon alliance ! Ces diſcours répétés par ſes partiſans indiſpoſoient les eſprits. Manuel en étant informé réſolut de l'éloigner ; mais par une imprudence inexcuſable il lui confia le commandement de la province, où il convenoit le moins de l'envoyer. Alexis fils d'Axuch Gouverneur de Cilicie n'y demeura pas long-temps pour les raiſons que nous dirons bientôt. Andronic fut envoyé à ſa place. L'Empereur lui fit valoir le choix qu'il faiſoit de ſa perſonne, pour lui donner occaſion de réparer l'affront qu'il avoit reçu autrefois dans ce pays ; & afin de lui faire accepter cet emploi plus volontiers, il lui mit entre les mains de grandes ſommes d'argent, & lui permit de plus de faire uſage des revenus de l'iſle de Cypre. Son libertinage l'accompagna encore cette fois, & rendit inutile toute ſa bravoure. Surpris, battu pluſieurs fois par Thoros, un jour que ſon armée

en déroute étoit poursuivie par les Arméniens, désespéré de sa défaite, & appercevant derriere lui Thoros au milieu de ses troupes, il retoune sur lui avec fureur, écarte à coups de sabre l'escorte du Prince, le joint & le renverse d'un coup de lance. Thoros ne dut la vie qu'à la force de sa cuirasse. Andronic se dégagea par sa valeur, & rejoignit son armée.

MANUEL. An. 1167.

XXII. Il débauche Philippa sœur de l'Impératrice.

Raimond Prince d'Antioche avoit laissé deux filles, dont la beauté étoit renommée dans tout l'Orient. Manuel avoit épousé l'aînée, Andronic devint éperdûment amoureux de Philippa la cadette, avant même que de l'avoir vue. Emporté par cette nouvelle passion, il choisit entre ses jeunes Officiers les plus lestes & les mieux faits; accompagné de ce galant cortége il quitte la Cilicie & se rend à Antioche. Il met en œuvre tout ce qui peut séduire une jeune Princesse. Les graces de sa personne, son goût de magnificence, son adresse à tous les exercices, les fêtes, les présens, le langage suborneur eurent bientôt abattu toutes les défenses de la vertu

MANUEL. An. 1167.

& de l'honneur. Philippa devint passionnée pour Andronic. Manuel informé de ce nouvel écart, fort irrité qu'il eût ainsi abandonné sa province, envoye pour le remplacer Calaman fils de Borise le Hongrois, dont j'ai déja parlé. Il lui ordonne de passer lui-même à Antioche, & de traverser les amours d'Andronic en proposant à la Princesse de l'épouser, & lui offrant pour ce mariage toute la faveur de l'Empereur. Manuel avoit mal choisi. Calaman étoit un personnage grave & sensé, qui traita sérieusement l'avanture. La gayeté d'Andronic jetta du ridicule sur sa pesante galanterie : son bon sens déplut autant que sa petite taille ; & la Princesse aima mieux rester maîtresse d'Andronic, que de devenir femme de Calaman. Après bien des dépenses & des soupirs perdus, le prétendant fut obligé de retourner à Tarse. Il n'y demeura pas long-temps. Noradin Sultan d'Alep étant venu assiéger Harem dans la principauté d'Antioche, Raimond II Comte de Tripoli, Calaman & Thoros que Calaman avoit

regagné, ſe joignirent à Boëmond III Prince d'Antioche pour combattre ce redoutable guerrier. La bataille ſe livra près d'Artaz, & les Latins furent entiérement défaits. Tous leurs chefs reſterent priſonniers, à l'exception de Thoros qui ſe ſauva. Ce Prince s'étant ſouſtrait de nouveau à l'obéiſſance de Manuel, enleva pluſieurs places de Cilicie ſur Andronic Euphorbène couſin de l'Empereur, qui l'avoit nommé Gouverneur de la province pendant la priſon de Calaman. Ce qui avoit donné ſujet à Thoros de reprendre les armes contre les Grecs, c'étoit la mort de ſon frere Etienne, qu'il imputoit à ce Gouverneur. Le Prince d'Antioche après avoir été un an dans les fers, donna des ôtages pour ſa rançon & recouvra ſa liberté. Mais voulant la procurer aux ôtages qu'il avoit laiſſés entre les mains de Noradin, & ne trouvant pas dans ſon tréſor les ſommes ſuffiſantes, il eût recours à l'Empereur ſon beaufrere, & fit le voyage de Conſtantinople. Il y fut reçu avec de grands honneurs comme frere de

MANUEL. An. 1167.

l'Impératrice ; & il trouva dans la générosité de Manuel les ressources qu'il en avoit espérées.

XXIII. Nouvelles avantures d'Andronic.

Les menaces de Manuel troubloient les amours d'Andronic. Il craignoit la prison dont il avoit si long-temps éprouvé les rigueurs, & ne se croyoit pas en sûreté dans Antioche. D'ailleurs sa passion étant satisfaite, il laissa gaiment Philippa dans les larmes & les remords, & s'en alla à Jérusalem. L'inceste avoit des attraits pour Andronic. Théodora veuve du Roi Baudouin étoit petite niéce d'Isaac Comnène pere d'Andronic. L'exemple de Philippa ne pût la sauver de la séduction, & la veuve d'un Roi ne rougit pas de se livrer à un commerce scandaleux. Manuel irrité plus que jamais envoya ordre à tous les Officiers de l'Empire employés sur les frontiéres de Syrie, de faire leurs diligences pour se saisir d'Andronic & de lui crêver les yeux. Ces lettres de l'Empereur tomberent entre les mains de Théodora, qui en fit part à son amant. Celui-ci voyant le risque qu'il couroit en restant dans le pays, engagea la

Princeſſe à le ſuivre, & changeant ſans ceſſe de demeure, trouvant partout les Princes infidéles diſpoſés à le recevoir, mais agité de défiances & de frayeurs perpétuelles, il paſſa de Syrie en Ibérie, d'Ibérie en Perſe, & ſe fixa enfin auprès du Sultan de Colonée. Il avoit déja trois enfans de ſa femme légitime, Manuel, Jean & Marie. Théodora fugitive & enchaînée par ſa paſſion à la ſuite de ce ſcélérat, lui en donna deux autres, un fils qui porta le nom d'Alexis, & une fille nommée Irène. Pourſuivi ſans relâche par les émiſſaires de Manuel, qui cherchoient tous les moyens de le faire périr, il s'en défendit par ſon adreſſe & par ſa vigilance, ſe vengeant de l'Empereur par des ravages, & payant ſon aſyle aux dépens des priſonniers qu'il enlevoit ſur les terres de l'Empire, & qu'il livroit aux Turcs. L'Egliſe Grecque le frappa de ſes foudres ; mais les foudres de l'Egliſe n'allarmoient pas un homme tel qu'Andronic.

MANUEL. An. 1167.

XXIV. Les Grecs battus par les

Les Hongrois avoient déja repris les armes. Zeugmine donnoit une li-

MANUEL. An. 1167. Hongrois. *Cin. l. 6. c. 3. Nicet. l. 4. c. 3. l. 5. c. 1.*

bre entrée dans leur pays. Etienne résolut d'employer toutes ses forces pour recouvrer cette place. Il mit à la tête de ses troupes un Seigneur nommé Denis, qui passoit à la Cour de Hongrie pour un grand Capitaine. Manuel lui opposa deux Généraux, Michel Gabras mari d'Eudocie, & Michel Branas, dont la mésintelligence ne nuisit pas moins aux affaires que leur incapacité. Après de longues contestations on convint enfin qu'on iroit chercher Denis, & qu'on l'attaqueroit pendant la nuit. Toute l'armée se mit donc en marche; mais le jour la surprit en chemin, & elle trouva l'ennemi préparé à la recevoir. Arrivant fatiguée & mal en ordre, elle fut bien-tôt mise en déroute. Les fuyards regagnerent Zeugmine sans beaucoup de perte. Mais Denis vain & fanfaron voulant faire valoir ce succès, fit ramasser les morts, & entasser sur ce petit nombre de cadavres une montagne de terre, qui auroit pû servir de tombeau à une grande armée. Les deux Généraux de retour à la Cour vantoient chacun leur

vaillance. Sur-tout les complaisans d'Eudocie (& une femme de ce caractére n'en pouvoit manquer) racontoient à l'Empereur des miracles de la bravoure de Gabras, & citoient pour témoin son collégue même qui étoit présent. Manuel interrogea Branas; *Prince*, répondit-il, *avant que de satisfaire Votre Majesté sur le compte de mon collégue, qu'elle me permette de demander à Gabras son témoignage sur ce qui me regarde.* Gabras, qui s'attendoit au retour, fit les plus grands éloges de la conduite & de la valeur de Branas; & lorsqu'il eut achevé: *vous oubliez encore*, reprit Branas, *que je me suis donné beaucoup de peine pour vous rappeller, lorsque vous prîtes la fuite dès le commencement du combat; mais que vous étiez déja si loin que vous ne pûtes m'entendre.* Ces paroles exciterent de grands éclats de rire. Gabras demeura confus, & Manuel persuadé que ni l'un ni l'autre n'avoit fait son devoir.

MANUEL. An. 1167.

XXV. Ravage de la Hongrie.

Pour réparer le déshonneur de ses armes, il partit lui-même & se rendit

MANUEL. An. 1167.

à Sardique. Il partagea ſon armée en trois corps. Alexis ſon gendre (c'étoit le Prince Hongrois nommé Béla) marcha vers le Danube, pour tenir les Hongrois en échec, paroiſſant toujours prêt à paſſer le fleuve. Léon Vatace à la tête d'un autre corps, composé en grande partie de Valaques, s'approcha du Pont-Euxin, & ayant paſſé le Danube, il attaqua la Hongrie par le côté oriental, qui n'avoit jamais été exposé aux incurſions. Il y fit un grand dégât, brûla des villages, maſſacra les habitans, & revint avec quantité de priſonniers & de beſtiaux. Un troiſieme corps pénétra dans les parties ſeptentrionales juſqu'aux frontiéres de Ruſſie. Jean Ducas qui avoit acquis tant de gloire en Italie, conduiſoit ce détachement. Après avoir traverſé des régions incultes, il tomba ſur la Hongrie, où trouvant un pays peuplé & abondant, il mit tout à feu & à ſang, & rapporta un riche butin. Avant que de quitter cette contrée, il y fit planter une croix avec une inſcription qui indiquoit ſes ravages & le ſang qu'il

avoit répandu, faiſant de l'inſtrument de la rédemption des hommes un monument de leur deſtruction.

Manuel. An. 1167.

XXVI. Henri Duc d'Autriche vient trouver Manuel. *Cin. l.* 6. c. 4.

Pendant cette dévaſtation de la Hongrie, Henri Duc d'Autriche vint à Sardique avec ſa femme Théodora proche parente de Manuel. Frédéric n'étoit entré l'année précédente dans la ligue de Manuel, que par crainte que l'Empereur Grec ne réuſsît enfin à réunir l'Empire d'Occident avec celui d'Orient. Quantité de villes d'Italie déſiroient ce changement, & le Pape, quoiqu'il ſe fût d'abord déclaré contre ce projet, paroiſſoit y revenir. Mais lorſque le Prince Allemand ſût que la négociation étoit rompue, le Pape demandant que le ſiége de l'Empire fût rétabli à Rome, & l'Empereur voulant que cet honneur demeurât à Conſtantinople, il réſolut de ne plus rien ménager, & ſe diſpoſa même à envahir les terres de l'Empire Grec. Cependant n'étant pas encore en état d'exécuter ce deſſein, il cachoit ſes intentions, & envoyoit Henri pour reſſerrer en apparence les liens de l'amitié. Manuel

MANUEL. An. 1167.

reçut froidement les avances de Frédéric, dont la ſincérité lui étoit ſuſpecte. Henri retournant par la Hongrie convint du mariage de ſa fille avec le Roi Etienne. Appuyé de cette alliance Etienne entra en Dalmatie. Nicéphore Caluph qui commandoit dans la province ſortit de Spalatro pour aller au-devant des Hongrois; mais ayant été abandonné d'une grande partie de ſes troupes, il fut enveloppé & fait priſonnier, après s'être défendu avec un grand courage.

XXVII. Réparation des villes d'Aſie. *Nicet. l. 4. c. 7.*

Manuel n'étoit pas tellement occupé de la guerre de Hongrie, qu'il ne portât ſes vues ſur le reſte de ſes Etats. Il faiſoit réparer en Aſie les villes de Chliares, de Pergame & d'Adramytte, preſque ruinées par les Turcs. Il les fortifia de nouveau, & fit bâtir pluſieurs châteaux pour mettre à couvert les habitans des campagnes. Ce pays reprit une face nouvelle. Devenu preſque ſauvage, ne ſervant plus que de retraite à des brigands, il ſe vit couvert de laboureurs, & reconnut ſon ancienne fertilité. Le nom de Manuel lui ſervoit de barriere,

barriere, & les Turcs croyant voir ce nom terrible tracé ſur les frontiéres de l'Empire, n'oſoient que rarement les inſulter.

MANUEL. An. 1167.

L'Empereur de retour à Conſtantinople paſſa l'hiver en préparatifs, réſolu de rentrer en campagne avec de plus grandes forces, dès le commencement du printemps. Un accident retarda ſon départ. Comme il jouoit à la paume à cheval avec ſes courtiſans, eſpece de jeu fort à la mode dans la Cour de Conſtantinople, mais très-dangereux, ſon cheval s'abbattit, & l'Empereur s'étant relevé froiſſé & meurtri, il continua cet exercice & s'en trouva ſi mal, qu'il fut obligé de ſe mettre au lit. Deux jours après ſon i npatience naturelle faiſant taire ſa douleur, il prit le chemin de Sardique. Mais il ne put paſſer Selymbrie, où il fut contraint de s'arrêter juſqu'après les fêtes de Pâques. Alors ſe ſentant mieux, il ſe rendit à Philippopolis, où il reçut une ambaſſade du Roi de Hongrie. Peu ſatisfait des propoſitions de ce Prince qui demandoit une trêve, il

An. 1168. XXVIII. Suite de la guerre de Hongrie. *Cin. l. 6. c. 5.* *Du Cange ſur Joinville. diſſert. 8.*

MANUEL. An. 1168.

renvoya les députés, qu'il fit accompagner d'un héraut pour redemander Caluph détenu prisonnier, menaçant de l'aller chercher lui-même à la tête de son armée, si l'on refusoit de le rendre. Après leur départ il s'avança jusqu'à Sardique.

XXIX. Disgrace d'Alexis fils d'Axuch.

Nicet. l. 4. c. 6. 7.
Cinn. l. 6. c. 6.

Ce fut là qu'une injuste disgrace fit triompher une cabale de Cour, & affligea les gens d'honneur, sans les étonner. Alexis fils d'Axuch & grand Ecuyer de l'Empire, recommandable par les services signalés de son pere, & par son mérite personnel, avoit été rappellé de Cilicie, où sa bonne conduite le faisoit aimer des troupes & craindre de Thoros. Ses ennemis l'accusoient d'une intelligence criminelle avec le Sultan d'Icône. Non contens d'avoir engagé le Prince à se priver lui-même des talens & du zèle de cet Officier, ils résolurent de le perdre. Alexis faisoit bâtir une maison près de Constantinople, & la décoroit de peintures. Sujet fidéle, mais peu courtisan, il ne lui vint pas dans l'esprit d'y faire peindre les combats de l'Empereur, & ses merveilleux ex-

ploits de chaſſe, dont le Prince ſe faiſoit grand honneur. On le fit remarquer à Manuel, & pour lui perſuader que c'étoit un effet des diſpoſitions perverſes d'Alexis, on l'accuſa de mettre en œuvre les ſecrets de la magie pour priver l'Empereur de poſtérité mâle, & le faire périr lui-même. Un méchant homme nommé Aaron, interprête pour la langue Latine auprès de Manuel, fut le canal par lequel on fit paſſer ces calomnies, & de grands Seigneurs les appuyerent. Les richeſſes de l'accuſé, dont la confiſcation alloit augmenter le tréſor du Prince, diſpoſoient Manuel à le croire coupable. Il le fit venir à Sardique, & l'envoya prendre dans ſon lit la nuit ſuivante. Envain la femme d'Alexis, niece de l'Empereur, la plus vertueuſe Princeſſe de la Cour, vint ſe jetter aux pieds de ſon oncle, & implorer ſa juſtice. Ses larmes, ſes ſanglots, ſes vives proteſtations de l'inviolable fidélité de ſon mari, dont elle rappelloit les ſervices, ne purent toucher le cœur du Prince. Pénétrée de la plus profonde

MANUEL.
An. 1168.

MANUEL. An. 1168.

douleur, elle en perdit l'eſprit, & mourut peu après de langueur, laiſſant deux fils qui ne furent héritiers que de la diſgrace de leur pere. Pour lui, uniquement ſenſible à l'affliction de ſa chaſte épouſe, animé du courage que donne l'innocence à une ame forte & généreuſe, ſans s'abaiſſer à des juſtifications inutiles, il demanda la permiſſion de prendre l'habit monaſtique, & ſe dépouillant ſans regret de toute ſa fortune, renonçant aux délices de la vie, qu'il avoit trop aimées, il trouva ſa conſolation dans les auſtérités de la pénitence, moins ameres dans leurs ſuites que le breuvage perfide de la volupté. Aaron ſon accuſateur ne jouit pas long-temps des récompenſes ſecrettes de ſes calomnies. Convaincu d'avoir trahi l'Empereur à l'occaſion de quelques Ambaſſeurs Latins dont il étoit l'interprête, il fut condamné à perdre les yeux. Quelques années après, lorſqu'Andronic ſe fut rendu maître de l'Empire, ce ſcélérat tout aveugle qu'il étoit devint le favori du tyran. Il fut le principal inſtigateur de ſes

cruautés, lui conseillant de ne point faire grace de la vie à ceux qu'il vouloit punir, & lui prouvant par son propre exemple, qu'il ne suffisoit pas de leur crever les yeux, quand on leur laissoit la langue, le plus pernicieux instrument de la malice des hommes. En conséquence de cette leçon Isaac l'Ange successeur d'Andronic, ayant fait arrêter Aaron, lui fit couper cette langue envenimée. Deux autres imposteurs, nommés Seth & Sicydite, qui professoient l'astrologie, & qui avoient secondé Aaron pour perdre Alexis, furent convaincus de maléfices, & aveuglés. Seth continua d'abuser par ses prestiges de la crédulité du peuple, & des grands Seigneurs non moins dupes que le peuple. Sicydite se fit Moine & n'en devint pas meilleur; il passa le reste de ses jours à composer un ouvrage impie. J'ai suivi dans cette histoire d'Alexis le récit de Nicétas. Il m'a paru plus vraisemblable que celui de Cinname, qui représente Alexis comme coupable, sans doute sur la foi

des bruits publics, trop ſouvent peu favorables à l'innocence accuſée.

MANUEL. An. 1168.

XXX. Préparatifs de la bataille de Zeugmine.

Cin. l. 6. c. 7.

Nicet. l. 5. c. 1, 2.

Les menaces de l'Empereur n'effrayerent pas le Roi de Hongrie. Son Général Denis, ſuivi de ſes meilleures troupes, marcha vers Sirmium. Manuel de ſon côté déſiroit de terminer la guerre cette année par une bataille déciſive. On délibéra s'il ſe mettroit lui-même à la tête de ſon armée. Son ardeur martiale l'appelloit à ce poſte; le péril avoit pour lui des attraits. On lui repréſenta que ce ſeroit avilir la Majeſté Impériale, que de la commettre contre une Nation tant de fois vaincue; que c'étoit aſſez pour ſa gloire d'oppoſer un Général Grec à un Général Hongrois. La foibleſſe de ſa ſanté, encore mal affermie, lui fit accepter ce conſeil; & ſes troupes étant aſſemblées, il en donna la conduite à Andronic Contoſtéphane. Il apprit alors que de deux ſtatues d'airain fort anciennes, élevées dans la grande place de Conſtantinople, l'une nommée la Romaine venoit de tomber, l'autre

qu'on appelloit la Hongroise, étoit restée sur pied. C'étoit aux yeux de la superstition le plus funeste présage. Pour le corriger & le tourner en sens contraire, Manuel donna ordre de relever la Romaine & d'abbattre la Hongroise, & ce changement frivole tranquillisa son esprit. Il ne laissa partir Contostéphane qu'après l'avoir instruit en détail de toutes les opérations qui devoient lui procurer le succès. Il lui prescrivit l'ordre de la bataille, il anima les Officiers & les soldats par les motifs d'honneur, & par l'espérance des récompenses. Toute l'armée répondit par des cris embrasés d'ardeur & d'impatience, demandant qu'on la menât sur la champ à l'ennemi. Andronic passa la Save, & entra dans Zeugmine. Il envoya des coureurs qui lui amenerent un prisonnier, dont il apprit que l'armée Hongroise étoit composée partie de cavaliers armés de toutes pieces avec leurs chevaux bardés, partie d'archers & de troupes légeres; qu'ils n'étoient que quinze mille hommes, mais remplis d'audace & persuadés que les Grecs

MANUEL. An. 1168.

MANUEL. An. 1168.

ne tiendroient pas devant eux. Denis ſur-tout enflé du ſuccès précédent ſe vantoit d'élever encore une montagne d'oſſemens d'ennemis. Andronic renvoya le priſonnier dire au Général Hongrois, *qu'il alloit éprouver ſi des diſcours ſi fiers étoient autre choſe que de vaines bravades.*

XXXI. Bataille de Zeugmine.

Son armée fut rangée ſur trois lignes, ſelon le plan qu'en avoit dreſſé l'Empereur. Contoſtéphane ſe mit au centre; l'aîle droite étoit commandée par Andronic Lampardas, petit de taille, mais grand Capitaine; l'aîle gauche par d'autres Officiers, entre leſquels étoient deux freres, Démétrius & George Branas. A quelque diſtance des deux aîles furent placés deux corps de réſerve, deſtinés à ſoutenir ceux qu'ils verroient plier. En ce moment Contoſtéphane reçut une lettre de l'Empereur, qui ſur le rapport des Aſtrologues lui défendoit de combattre ce jour-là, attendu que c'étoit un jour malheureux. Le Général moins frappé de ſuperſtition que le Prince, mit la lettre dans ſon ſein ſans la communiquer à perſon-

ne, & osa livrer une bataille qui ne pouvoit être justifiée que par le succès. Il exhorte ses soldats à bien faire, & marche. Arrivés au tertre, dont la vanité de Denis avoit fait un tombeau de grande apparence, ils descendent de cheval, baisent cette terre qui couvroit les os de leurs compatriotes, & jurent de les venger ou de subir le même sort. Dès que Denis se voit en présence des ennemis, pour leur faire insulte il ordonne à ses soldats de boire à la santé des Grecs, ce qui fut exécuté sur le champ avec de grandes risées. Son armée ne formoit qu'une masse sans divisions, les meilleures troupes faisant la tête, tout au contraire de l'ordonnance des Grecs. Au centre s'élevoit sur un chariot pesant attelé de quatre paires de bœufs, une grosse & haute perche, au haut de laquelle flottoit au gré du vent un large drapeau, espece d'enseigne qui fut alors & dans la suite fort en usage dans les guerres d'Italie. Toute cette armée sembloit être une forêt de lances. Le hennissement des chevaux, l'éclat éblouissant des

Manuel. An. 1168.

armes frappées des rayons du ſoleil, multiplioient aux oreilles & aux yeux des Grecs le nombre des Hongrois. Sur le midi les deux armées s'étant approchées à la portée du trait, Andronic ordonna à la premiere ligne de tirer ſes fléches, & de filer enſuite le long des flancs à droite & à gauche pour gagner la queue. L'ordre fut mal exécuté; au lieu de ſe retirer en bon ordre pour découvrir la ſeconde ligne, ils ſe débanderent, & fuyant en confuſion ils ne furent arrêtés que par la Save. Le plus grand effort des ennemis ſe porta ſur l'aîle gauche, qui fut enfoncée. Il n'y reſta que deux eſcadrons. Démétrius Branas ſe voyant abandonné ſe jetta au milieu des ennemis avec quatre-vingt cavaliers, & combattant en déſeſpéré, il fut porté à terre d'un coup mortel & fait priſonnier. Son frere George prit la fuite. L'aîle gauche fut entiérement détruite. Mais l'aîle droite & le corps de bataille avoient un ſuccès tout différent. Lampardas après avoir renverſé les ennemis qu'il avoit en tête, ſe joignit à Contoſtéphane, & le com-

MANUEL. An. 1168.

bat ſe ranima avec fureur. Du premier choc quatre-vingt Grecs furent couchés par terre, mais ils abattirent un bien plus grand nombre de Hongrois. Ce fut enſuite une affreuſe mêlée, & la bataille générale ſe trouvoit changée en autant de combats ſinguliers qu'il y avoit de ſoldats. Les lances étant rompues & les épées émouſſées, il ne reſtoit aux Grecs que leurs maſſes d'armes, avec leſquelles ils aſſommoient les ennemis. La terre fut en un moment jonchée d'hommes, de chevaux, d'armes briſées. Le grand drapeau fut enlevé; Denis s'échappa, mais ſon cheval fut pris. Les fuyards qui ſe jettoient dans le fleuve pour le paſſer à la nage, étoient arrêtés par les barques qui leur fermoient le paſſage. Preſque toute l'armée Hongroiſe périt. On fit priſonniers cinq Généraux, & huit cens ſoldats, parmi leſquels ſe trouverent les Officiers les plus diſtingués. Entre une infinité d'actions mémorables, Jean Contoſtéphane & Andronic Lampardas ſe ſignalerent par leur courage.

MANUEL. An. 1168. XXXII. Triomphe de l'Empereur.

La nuit étoit avancée lorſque les Grecs rentrerent dans leur camp ; ils y rapportoient deux mille cuiraſſes, une infinité de caſques, de boucliers, d'épées. Au point du jour ils marcherent au camp des Hongrois, & le trouvant abandonné ils le pillerent. Cette bataille termina enfin les guerres de Hongrie, qui depuis dix-huit ans ne laiſſoient que de courts intervalles. L'Empereur rentra triomphant à Conſtantinople. Ce fut une fête brillante. Les habitans y déployerent toute leur magnificence. Les rues étoient bordées d'échaffauts à deux ou trois étages. Les priſonniers marchoient devant le char, ſur lequel s'élevoit la ſtatue de la Sainte Vierge patrone de la ville, & à l'interceſſion de laquelle les Princes les moins dévots attribuoient tous leurs ſuccès. Derriere le char ſuivoient les parens & les amis de l'Empereur, les Sénateurs & les Magiſtrats. L'Empereur à cheval fermoit la marche, ayant à côté de lui Contoſtéphane, qui partageoit les honneurs qu'on rendoit au Prince. On alla dans cet ordre à Sainte

Sophie, rendre graces au Souverain auteur des victoires ; & le retour d'une campagne si glorieuse fut célébré par des courses de chars, & par toutes les sortes de spectacles que la joie publique fait imaginer.

MANUEL. An. 1168.

An. 1169. XXXIII. Manuel en Servie. *Nicet. l.* 5. *c.* 4. *Guill. Tyr. l.* 20. *c.* 4.

Les Hongrois cédoient enfin à la supériorité des armes de Manuel. Mais Néeman Prince de Servie, quoiqu'avec moins de forces, ne pouvoit contenir son humeur audacieuse & turbulente. Il prétendoit avoir des droits sur la Croatie & la Dalmatie. Toujours les armes à la main il inquiétoit les terres de l'Empire par des courses continuelles. Manuel envoya d'abord Théodore Padiate pour le tenir en respect avec quelques troupes : ce qui ne suffisant pas, il partit lui-même avec un corps plus nombreux. A son approche Néeman prit l'épouvante ; il s'enfuit dans les forêts & entre les montagnes de son pays ; & après s'y être tenu caché quelque-temps, craignant d'être dépouillé de sa principauté, il vint demander grace à l'Empereur. Cette leçon ne le corrigea pas. Il ne cessoit de repren-

MANUEL. An. 1169.

dre les armes & de former des ligues tantôt avec les Allemands, tantôt avec les Hongrois. Mais il n'en coûtoit à l'Empereur que de se montrer en Thrace. Au premier bruit de sa marche, Néeman posoit les armes; assez semblable à ces animaux farouches, qui domptés par un maître reprennent leur férocité lorsqu'ils le perdent de vue, & regagnent en frémissant leur retraite, dès qu'ils voyent le bâton levé sur leur tête.

XXXIV. Envoyés d'Amauri à Manuel.

Guill. Tyr, l. 20. c. 4.
Sanut. l. 3. part. 6. c. 22.

Manuel revenoit de cette expédition, & traversoit la Pélagonie, lorsqu'il reçut une ambassade d'Amauri Roi de Jérusalem. Voici quel en étoit le sujet. Depuis qu'Amauri étoit sur le Trône, il avoit fait plusieurs entreprises sur l'Egypte. L'occasion paroissoit favorable pour s'emparer de cette riche contrée, habitée par un peuple efféminé, & gouvernée par des fantômes de Princes, qui, sous le nom de Califes, perdus de luxe & de volupté, abandonnoient leur autorité à des Soudans, esclaves en apparence, mais en effet tyrans de leurs propres maîtres. Amauri avoit sollici-

té l'Empereur Grec de l'aider d'argent & de troupes, lui promettant de partager avec lui le butin & la conquête, & l'Empereur flatté de l'espérance d'aggrandir ses Etats, & peut-être de recueillir tout le fruit d'une alliance si inégale, avoit écouté ces propositions. Il avoit envoyé de sa part Alexandre Comte de Gravina & Michel d'Otrante pour entamer la négociation. Les Ambassadeurs d'Amauri, entre lesquels étoit l'Historien Guillaume alors Archidiacre de Tyr, & depuis Archevêque de cette ville, venoient consommer l'affaire, & régler le nombre & la qualité des secours que l'Empereur devoit fournir. Ils joignirent Manuel à Butelle près d'Achride & terminerent le traité. Après les sermens réciproques, ils reprirent le chemin de Palestine avec des présens & des lettres qui contenoient les engagemens de l'Empereur.

MANUEL. An. 1169.

XXXV. Naissance d'Alexis fils de Manuel. *Cin. l. 6. c. 11.*

A son retour l'Impératrice lui donna un fils le 10 Septembre. Tandis que tout l'Empire rendoit graces à Dieu & témoignoit sa joie par des

fêtes publiques, Manuel faiſoit tirer l'horoſcope du jeune Prince. Les Aſtrologues à force d'obſervations & de calculs trouverent qu'il ſeroit riche, & qu'il ſuccéderoit à ſon pere, ce qui n'étoit pas difficile à deviner. Ils ajouterent qu'il ſeroit unique, ce qu'ils abandonnerent au hazard qui ne les démentit pas cette fois. Pour célébrer cet heureux événement, l'Empereur, ſelon l'uſage, invita les Seigneurs à un grand feſtin, auquel ils aſſiſterent avec des couronnes d'olivier. Il donna au nouveau né le nom d'Alexis, non pas, dit l'Hiſtorien, en conſidération de ſon ayeul, mais pour obéir à un prétendu oracle. Deux ans après il le déclara ſon ſucceſſeur, & lui fit prêter ſerment en cette qualité par les Seigneurs & les Magiſtrats dans l'Egliſe de la Sainte Vierge de Blaquernes. Juſqu'à ce temps-là Béla Prince de Hongrie, à qui l'Empereur avoit auſſi donné le nom d'Alexis, étoit regardé comme l'héritier préſomptif de l'Empire, en vertu de ſon mariage futur avec Marie fille unique de l'Empereur. La naiſſance d'un fils

MANUEL. An. 116. *Nicet. l. 5. c. 8. Romuald. Salern. Chr. Du Cange fam. Byz. p. 167, 168.*

rompit ce projet. Peu de temps après que le jeune Alexis eut été déclaré successeur, Manuel retira sa parole à Béla. Les Historiens n'en donnent aucune raison. On peut soupçonner que ce fut à la sollicitation de sa femme Marie d'Antioche, dont il fit épouser à Béla la sœur utérine, nommée Agnès, fille de Constance & de Renaud de Chatillon. Etienne Roi de Hongrie étant mort en 1173, Manuel fit partir Béla avec un magnifique cortége, après lui avoir fait jurer qu'il ne se départiroit jamais du service de l'Empereur & de l'Empire. Béla ne trouva point d'obstacle à ses justes prétentions. La mémoire de son pere Geïsa étoit chere aux Hongrois, & la couronne que son frere & son oncle s'étoient disputée avec tant d'opiniâtreté, lui fut déférée du consentement unanime de la Nation. Manuel chercha pour sa fille un autre mari. Il jetta les yeux sur les Princes Etrangers qui n'avoient point encore de femme, où qui avoient des fils destinés à leur succéder ; & il les fixa enfin sur Guillaume II Roi de Si-

MANUEL, An. 1169.

MANUEL. An. 1169.

cile, âgé de vingt ans. Guillaume reçut avec joie la propoſition de cette alliance, & il y eut de part & d'autre pluſieurs ambaſſades pour en régler les conditions. Tout étoit convenu; on avoit fixé le jour & le lieu où Marie ſeroit remiſe entre les mains de ſon époux: Guillaume s'étoit rendu à Tarente avec ſon frere Henri Prince de Capoue, pour y attendre la Princeſſe. Mais après de mûres réflexions, l'Empereur qui n'avoit pas entiérement renoncé à ſes deſſeins ſur la Sicile, ne voulut pas s'en interdire la conquête en y plaçant ſa fille, & dans cette penſée il rompit la négociation.

XXXVI. Michel d'Anchiale ſuccéde à Luc, Patriarche de Conſtantinople.

Fleury hiſt. Eccl. l. 71. art. 37, 38. Pagi ad Bar. Manſi ad Bar. Or. chriſt. T. I. p. 270.

Luc Chryſoberge qui gouvernoit depuis quinze ans l'Egliſe de Conſtantinople, mourut cette année 1169. Pendant ſon pontificat ces paroles de l'Evangile, *mon pere eſt plus grand que moi*, avoient excité une grande diſpute, dans laquelle l'Empereur, qui ſe piquoit de dialectique, & même de Théologie, avoit pris parti; & quoiqu'il ſoutint la doctrine orthodoxe, cependant les gens ſenſés juge-

rent dès lors qu'il convenoit aux Princes non pas de décider les questions de foi, mais de soutenir de leur autorité les décisions de l'Eglise, & qu'ils n'avoient pas tant besoin de lumieres Théologiques, que de discernement & de droiture pour distinguer les jugemens canoniques d'avec ceux que l'intrigue, la cabale, les passions humaines voudroient faire passer pour tels, comme il étoit arrivé du temps de Constantin Copronyme. Luc dans cette occasion s'attira la haine de ceux qui défendoient l'opinion hétérodoxe; ils l'accuserent sur plusieurs chefs. Mais l'Empereur le déclara innocent, & le maintint dans son siége. Ce Patriarche présida à plusieurs Conciles, dans l'un desquels le droit d'asyle attaché à l'Eglise de Sainte Sophie en faveur des plus grands crimes, fut restraint à l'égard des homicides volontaires. Jusqu'alors on s'étoit contenté d'enfermer l'homicide dans un Monastére pour y passer le reste de ses jours. Manuel jugeant avec raison que cette profession forcée déshonoroit l'état reli-

MANUEL. An. 1169.

gieux ſans juſtifier le coupable, ordonna que le criminel ſeroit puni d'une priſon perpétuelle, & que cependant après de longues & rigoureuſes épreuves il pourroit être admis à la profeſſion, s'il en témoignoit un déſir non équivoque. L'ordonnance du Prince fut approuvée & confirmée par les Prélats. Un autre Concile défendit aux Prêtres & aux Diacres toute fonction temporelle, & même celle de médecin. Les Diacres cependant pouvoient faire celle d'avocat, pourvû qu'ils ne fuſſent pas du nombre de ceux qui étoient enregiſtrés dans les Tribunaux ſéculiers, & qui recevoient penſion de l'Empereur. A Luc ſuccéda Michel Evêque d'Anchiale qui portoit le titre de Prince des Philoſophes; eſpece de prééminence inconnue à la bonne antiquité, & auſſi chimérique que la Philoſophie même, telle qu'elle étoit alors même dans l'Empire Grec. Ce Patriarche fut grand ennemi des Latins. Il combattit de tout ſon pouvoir l'inclination de Manuel pour la réunion des deux Egliſes; & dans un

entretien qu'il eut à ce ſujet avec ce Prince, il pouſſa ſon entêtement frénétique juſqu'à dire qu'un Prince Mahométan lui paroiſſoit moins infidéle que le Pontife Romain, & qu'il lui obéiroit plus volontiers.

MANUEL. An. 1169.

L'Empereur s'étoit engagé à ſecourir Amauri dans la guerre d'Egypte ; il fit plus qu'il n'avoit promis. Le ſecours qu'il envoya fut ſi conſidérable que la ſcène changea de face : Manuel parut le chef de l'entrepriſe, Amauri ne fit plus que le perſonnage d'auxiliaire, & c'eſt ſous ce point de vue que les Hiſtoriens de l'Empire préſentent cette expédition. La flotte Grecque étoit de cent cinquante vaiſſeaux de guerre à deux rangs de rames, de ſoixante autres plus grands pour porter la cavalerie, & de dix ou douze d'une capacité encore ſupérieure, chargés de proviſions d'armes & de machines. A la tête de cet armement étoit le grand Duc Andronic Contoſtéphane ; il avoit pour Lieutenans généraux deux Officiers de grand mérite, Théodore Maurozume confident de Manuel qui

An. 1170.
XXXVII.
Expédition d'Egypte.
Nic. l. 5. c. 4. & ſeqq. Cinn. l. 6. c. 9. Guill. Tyr. l. 20. c. 14. & ſeqq. Jac. Vitri. l. 1. Ducange fam. Byz. p. 180. M. de Guignes. Hiſt. des Huns. l. 13. p. 207. 208. 209. M. Danville. Egypte ancienne. p. 88. 89. 90.

MANUEL. An. 1170.

comptoit beaucoup ſur ſon expérience, & Alexandre Comte de Converſan en Appulie, qui s'étoit attaché au ſervice de l'Empereur. Maurozume eut ordre de prendre les devans avec ſoixante vaiſſeaux, & d'aller en Paleſtine avertir Amauri du départ de la flotte, l'exhorter à faire diligence pour ſe méttre en état d'agir de concert, & porter de l'argent & des vivres aux Chevaliers de Saint Jean, qui devoient ſuivre Amauri, & que l'Empereur s'étoit chargé d'entretenir dans le cours de cette guerre. Le huit Juillet la flotte ſe rendit à Mélibote ſur la côte d'Aſie, où l'Empereur en fit la revue, & donna ſes inſtructions à Contoſtéphane, qui prit enſuite la route de l'Helleſpont. Il embarqua ſes troupes de terre à Cœle vis-à-vis d'Abyde, & fit voile vers l'iſle de Cypre. Ayant rencontré en mer ſix vaiſſeaux Egyptiens envoyés à la découverte, il en prit deux, les autres lui échapperent. Arrivé en Cypre il en envoya donner avis à Amauri, lui laiſſant le choix de le venir joindre dans cette iſle, ou de

l'attendre à Jérusalem. Amauri ne se pressa pas de répondre ; il se voyoit plus puissamment secouru qu'il n'avoit désiré, & il soupçonnoit non sans raison que Manuel songeoit à travailler pour lui-même beaucoup plus que pour son allié. Après avoir délibéré quelque-temps, voyant qu'il ne pouvoit plus s'en dédire, il pria Contostéphane de venir à Jérusalem pour prendre ensemble les mesures convenables. L'Amiral Grec s'y étant rendu, le Roi temporisoit encore sous différens prétextes. Contostéphane brûloit d'impatience. La flotte qui après avoir mouillé à Tyr, attendoit Amauri à Saint Jean d'Acre, n'étoit fournie de provisions que pour trois mois à commencer au mois d'Août, & l'on approchoit de la fin de Septembre. Enfin le Roi consentit au départ, mais il préféra la route de terre, comme plus sûre & plus commode. Il vouloit se rendre maître en passant de plusieurs châteaux situés dans la plaine qui sépare l'Egypte de la Palestine, & dont les habitans étoient la plûpart Chrétiens, quoique

MANUEL. An. 1170.

sujets du Calife. Les troupes des deux Nations s'assemblerent donc à Ascalon, d'où côtoyant la mer elles marcherent vers l'Egypte. La prise des châteaux, dépourvus de garnison, ne les retarda pas; mais la nécessité de chercher de l'eau douce dans ce désert aride, & la rencontre d'un grand marais que la mer avoit formé depuis quelque-temps, les obligerent à s'écarter quelquefois du rivage. Elles arriverent en neuf jours à Pharamia, ville autrefois très-peuplée, alors déserte, située à une lieue de la premiere embouchure du Nil, près des ruines de l'ancienne Péluse. Ils y trouverent la flotte qui les transporta au-delà du premier bras du Nil. Prenant ensuite leur route entre les marais & la mer, ils laisserent sur leur gauche Tanis, cette cité autrefois si célébre, réduite alors à n'être plus qu'un pauvre village, & se rendirent en deux jours à Damiette, où ils camperent entre la ville & la mer.

XXXVIII. Siége de Damiette.

Damiette, l'ancienne Tamiathis, située sur la rive occidentale du Nil, n'étoit alors qu'à un mille de l'em-

bouchure

bouchure du fleuve, plus près de la mer qu'elle n'eſt aujourd'hui, ayant été détruite après le départ de Saint-Louis, & rebâtie enſuite à quelque diſtance. La flotte arrêtée par les vents contraires n'arriva que trois jours après l'armée de terre. Elle entra dans le fleuve & ſe mit à l'ancre le long du bord entre la ville & la mer. Sur la rive oppoſée s'élevoit une haute tour bien garnie de ſoldats; une chaîne tendue depuis cette tour juſqu'aux murs de la ville fermoit le paſſage du fleuve, enſorte que les aſſiégés recevoient librement tous les ſecours qui leur venoient du Caire. La ville étoit d'abord ſi mal pourvue de défenſeurs, que ſi l'armée eut donné l'aſſaut en arrivant, elle auroit pû être emportée d'emblée. Le délai de trois jours donna le temps à une infité d'Arabes & de Turcs d'y deſcendre par le fleuve, & de s'y jetter à la vue des Grecs & des Francs, qui ne purent l'empêcher. Pendant cet intervalle les aſſiégés avoient amuſé les ennemis par des ſorties, dans leſquelles il ne hazardoient rien, ne s'é-

MANUEL. An. 1170.

loignant pas de la ville, où ils trouvoient une prompte retraite. Il fallut donc assiéger Damiette dans les formes. On construisit à grands frais & avec beaucoup de peine une tour à sept étages, d'où l'on devoit découvrir tout l'intérieur de la ville, & la foudroyer à coups de pierres, de fléches, de javelots. On dressa des batteries à lancer de grosses pierres; on fit avancer des mantelets pour couvrir la sappe; on conduisit des souterrains jusque sous les fondemens des murailles. Les assiégés opposoient efforts à efforts, ouvrages à ouvrages. Ils détruisoient tous les travaux, & ne manquoient ni d'adresse ni de courage. Les assiégeans rebutés se relâchoient de jour en jour; leur premiere ardeur s'éteignoit par la résistance, & s'évaporoit en murmures. La mésintelligence de Contostéphane & d'Amauri, qui ne s'épargnoient pas dans leurs discours, allumoit dans les deux camps le feu de la division. Les Grecs & les Latins s'accusoient réciproquement de négligence ou même de trahison. Toutes les opérations

MANUEL. An. 1170.

échouoient, ſoit par ignorance, ſoit par malice. Cette tour qui devoit faire une exécution ſi terrible, ſi elle eut été placée avec intelligence, devint preſque inutile. Après l'avoir fait avancer avec des travaux infinis par des chemins preſque impraticables, on l'établit vis-à-vis de l'endroit, où la muraille étoit la plus haute & la plus forte; enſorte qu'elle ne produiſit d'autre effet que d'abattre une Egliſe de la Sainte Vierge, que les Muſulmans avoient laiſſée aux Chrétiens. Selon la tradition du pays c'étoit le lieu où la mere de Dieu s'étoit retirée avec ſon fils & Saint Joſeph, dans le temps qu'elle avoit fui en Egypte. Ce qui donna occaſion aux Muſulmans d'inſulter les aſſiégeans comme des impies, qui n'épargnoient pas dans leur fureur les monumens les plus ſacrés de leur religion.

XXXIX. Mauvais ſuccès du ſiége.

Depuis cinquante jours que duroit le ſiége, il n'étoit pas plus avancé que la premiere journée. La famine, ce fléau qui n'eſt ordinairement redoutable qu'aux aſſiégés, ſe faiſoit cruellement ſentir aux aſſiégeans. Toutes

MANUEL. An. 1170.

les provisions des Grecs étoient épuisées. Resserrés dans un coin de terre entre le fleuve, la mer, un désert stérile & un pays dévasté par ses propres habitans, ils ne pouvoient trouver ni pain pour les hommes, ni fourage pour les chevaux. Réduits à gratter la terre pour en arracher les racines, & à brouter les sommités des branches des palmiers abattus pour la construction des machines, il ne leur restoit de forces que pour se plaindre, & pour maudire les Latins, qui mieux fournis de vivres les vendoient bien cher, ou refusoient d'en vendre par crainte d'en manquer eux-mêmes. Pour surcroît de maux, il tomba pendant plusieurs jours un déluge de pluie, qui les inondoit jusque sous leurs pavillons; & pendant que les eaux désoloient l'armée de terre, la flotte étoit en proie aux flammes. Comme le vent du midi soufflant avec violence précipitoit le cours du fleuve, les Sarasins profitant du moment, remplirent un brûlot de bois sec, de poix & d'autres matieres combustibles, & après y avoir mis le feu,

ils le lâcherent ſur la flotte. Le vent qui augmentoit la flamme, le pouſſant avec rapidité, il répandit partout l'incendie. Six grands vaiſſeaux furent entiérement réduits en cendres; & le reſte n'auroit pas échappé, ſi les matelots excités par les cris d'Amauri, qui étoit accouru au premier bruit de ce déſaſtre, n'euſſent promptement détaché & ſéparé les navires, dont la plûpart emportoient des flammes dans leurs œuvres & dans leurs agrèts; mais le ſecours des eaux du Nil, qu'on y verſoit à grands flots, les ſauva d'une perte totale.

MANUEL, An. 1170.

XL. Dernier aſſaut.

Les aſſiégés faiſoient de fréquentes ſorties du côté ſur-tout où campoient les Grecs, qu'ils croyoient plus affoiblis par la diſette. Contoſtéphane & ſes deux Lieutenans à la tête de leurs ſoldats les animoient par leur exemple, & quoiqu'il arrivât tous les jours de nouveaux renforts aux habitans, ceux-ci étoient toujours repouſſés. Cependant les murmures croiſſoient de jour en jour dans toute l'armée. On entendoit dire de toutes parts, *que leur opiniâtreté leur ſeroit funeſte;*

MANUEL. An. 1170.

que Dieu même réprouvoit leurs efforts, & qu'il valoit mieux renoncer à cette entreprise téméraire, que de périr en Egypte, soit par la famine, soit par l'épée des Sarasins. Ces discours choquoient moins Amauri que le brave Contostéphane. Le Roi écoutoit les propositions de paix que les Emirs lui envoyoient faire secrettement. L'Amiral Grec qui n'en avoit aucune connoissance, apprenant qu'un grand corps d'Arabes étoit en chemin pour secourir Damiette, résolut de faire un dernier effort pour les prévenir; & comme il se défioit de la bonne-foi d'Amauri, il ne voulut employer que ses soldats. Après les avoir assemblés dans son camp dont il avoit fait sortir tous les Latins, il leur parla en ces termes: » Camarades, il est fâcheux » de rester ici au milieu de tant d'in- » commodités; il est plus fâcheux en- » core d'en sortir sans rien emporter » que de la honte, au lieu des dé- » pouilles que nous avions lieu d'es- » pérer. Mais le plus grand malheur » pour nous seroit de compter sur la » foi d'un allié plus mal intentionn

MANUEL. An. 1170.

» que les ennemis mêmes. Ne voyez-» vous pas cet allié perfide, assis » tranquillement dans son camp, » spectateur oisif de nos combats, » comme si les Grecs, vils gladia-» teurs, ne l'eussent invité qu'à les » voir mourir? Placés entre la mort » & l'insulte, d'un côté les Sarasins » nous accablent de traits, de l'autre » les Latins semblent boire des yeux » notre sang & triompher de nos per-» tes. L'or des Infidéles tient Amauri » enchaîné; il a vendu notre vie. At-» tendrons-nous que la famine ait » achevé de consommer nos forces; » ou n'userons-nous de celles qui » nous restent que pour fuir & porter » notre ignominie aux yeux de nos » concitoyens, aux regards irrités de » l'Empereur? N'avons-nous donc » traversé tant de terres, tant de » mers, que pour rentrer dans Cons-» tantinople plus humiliés que ces » captifs, que nous y avons tant de » fois traînés dans nos triomphes, plus » chargés d'opprobres qu'ils n'étoient » chargés de chaînes? Mourons plu-» tôt que de subir un si sanglant af-

MANUEL. An. 1170.

» front ; ne quittons cette terre dé-
» vorante que pour voler à l'ennemi.
» S'il a des traits meurtriers, nous
» avons des boucliers à l'épreuve ;
» s'il a l'avantage du poste, en un
» moment notre courage nous éleve-
» ra jusqu'à lui. Suivez-moi ; je vais
» monter à votre tête, ou plutôt
» l'Ange du Seigneur montera devant
» nous : c'est notre unique allié, c'est
» notre confédéré fidéle. Nous com-
» battons contre ses ennemis «. Animés par ces paroles les Grecs prennent les armes. Contostéphane marche devant eux. Les Sarasins font une décharge de toutes leurs machines : au milieu de cette grêle de traits Contostéphane poussant son cheval va enfoncer sa lance dans la porte de la ville. Il est suivi de ses soldats. Les trompettes, les timballes, tous les instrumens de guerre étourdissent la crainte, & embrasent la valeur. Les pierres & les javelots lancés des balistes & des catapultes, vont abattre les Sarasins sur la muraille. On plante déja les échelles. Au bruit de cette attaque Amauri frappé d'éton-

nement, comme ſi cet aſſaut l'eût menacé lui-même, monte à cheval, & ſe faiſant ſuivre de ſes meilleurs cavaliers, il court aux Grecs, & d'auſſi loin qu'il peut ſe faire entendre : *où courez-vous*, s'écrie-t-il ? *Arrêtez, la paix eſt faite.* A ce mot de paix, toute l'ardeur des Grecs ſe refroidit ; le ſentiment de leurs maux plus fort que les paroles de Contoſtéphane leur fait tomber les armes des mains. Sans s'informer des conditions de cette paix, l'idée du retour s'empare de leur eſprit. Ils mettent le feu à leurs machines ſans l'ordre du Général, & rempliſſent le camp de tumulte.

MANUEL
An. 1170.

XLI.
Levée du ſiége.

Les Saraſins, les Turcs auxiliaires ſortent de la ville, & viennent aux deux camps embraſſer les Latins & les Grecs comme leurs amis. Les Grecs & les Latins entrent librement dans la ville ; ils achetent ce qu'ils veulent. On eut dit que ces nations ſi acharnées deux heures auparavant à leur deſtruction mutuelle, n'euſſent jamais interrompu leur commerce. Trois jours après, c'étoit le 4 Décem-

Manuel. An. 1170.

bre, les Grecs ſe rembarquent ; ils ſe jettent en foule dans les vaiſſeaux, redoutant moins les orages ordinaires en cette ſaiſon, qu'empreſſés de fuir cette funeſte contrée. Contoſtéphane avec les troupes de terre ſuivit Amauri par le même chemin qu'il étoit venu. Il arriva le 21 Décembre à Aſcalon, & ayant accompagné les Latins juſqu'à Jéruſalem, il prit la route d'Antioche, traverſa le territoire d'Icone ſans obſtacle de la part des Turcs, & revint à Conſtantinople. Le retour de la flotte ne fut pas ſi heureux. Dès qu'elle eut pris le large, il ſurvint une ſi violente tempête, qu'elle fut entiérement diſperſée ; il ne reſta pas enſemble ſix vaiſſeaux. Les uns furent ſubmergés avec leur équipage ; les autres ayant échoué ſur divers rivages, furent abandonnés au gré des flots. Il en rentra fort peu dans le port de Conſtantinople, & quelques-uns jettés ſur des côtes éloignées ne revinrent qu'au printemps ſuivant. Les Saraſins craignant pour l'avenir de pareilles attaques, envoyerent à l'Empereur des Ambaſſadeurs

avec des préſens, & en obtinrent la confirmation de la paix. Ainſi ſe termina cette expédition, dont les deux Nations rejetterent l'une ſur l'autre le malheureux ſuccès. Les Latins en accuſoient l'avarice de l'Empereur, qui laiſſa manquer ſes ſoldats d'argent & de vivres; les Grecs taxoient Amauri de mauvaiſe foi. On peut ſoupçonner qu'ils étoient fondés de part & d'autre dans leurs reproches, & qu'ils n'avoient tort que dans les raiſons qu'ils apportoient pour ſe juſtifier.

MANUEL. An. 1170.

XLII. Voyage d'Amauri à Conſtantinople. *Guill. Tyr. l.* 20. *c.* 24. 25. 26.

La méſintelligence qui avoit fait échouer cette entrepriſe, n'empêcha pas Amauri d'avoir encore deux ans après recours à l'Empereur Grec. On me permettra d'avancer cet événement, pour ne pas interrompre ce qui regarde ce Prince. Le redoutable Saladin, devenu maître de l'Egypte, donnoit de cruelles inquiétudes aux Chrétiens de Paleſtine. Il avoit pris Gaza, & menaçoit le royaume de Jéruſalem. Dans ces allarmes Amauri envoya des Ambaſſadeurs dans tout l'Occident; mais il

MANUEL. An. 1170.

alla lui-même avec dix vaisseaux & un grand cortége à Constantinople, d'où il espéroit un plus prompt & un plus puissant secours. L'Empereur flatté de recevoir à sa cour un Prince que sa couronne rendoit respectable à toute la Chrétienté, envoya son neveu Jean le Protosébaste beaupere d'Amauri, pour lui faire rendre sur son passage les honneurs convenables Jean alla au-devant de lui jusqu'à Gallipoli. Manuel le reçut dans le Palais de Constantin, où il arriva par mer, & monta par les dégrés de marbre qui descendoient au Bosphore ; distinction singuliere dans les usages des Grecs, cette entrée étant interdite à tout autre qu'à l'Empereur. On lui prodigua tous les honneurs qu'on pouvoit rendre à un grand Prince. Pendant son séjour qui fut de près de trois mois, il fut traité splendidement avec toute sa Cour. Les fêtes, les spectacles, les promenades sur le Bosphore remplissoient les momens que Manuel ne donnoit pas aux affaires publiques ou aux entretiens particuliers avec Amauri. Charmé de

ce brillant accueil, comblé de présens & plus satisfait encore des magnifiques promesses qu'on lui faisoit, il prit congé de Manuel. Sa mort arrivée deux ans après ne lui laissa pas le temps d'éprouver la sincérité de l'Empereur.

MANUEL. An. 1170.



SOMMAIRE

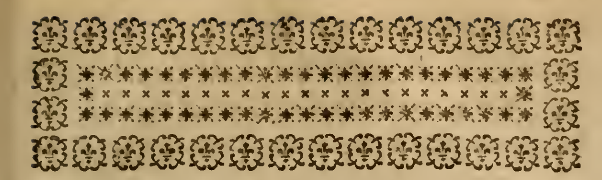
DU

LIVRE QUATRE-VINGT-DIXIEME.

I. GUERRE *des Vénitiens.* II. *Causes de cette guerre selon les Auteurs Italiens.* III. *Autre récit des Grecs.* IV. *Hostilités de la flotte Vénitienne.* V. *Retour de la flotte Vénitienne.* VI. *Guerre d'Ancône.* VII. *Paix avec les Vénitiens.* VIII. *Hostilités du Sultan d'Icone.* IX. *Ravages & défaite des Turcs.* X. *Renouvellement de la guerre contre Azzeddin.* XI. *Réparation de Dorylée.* XII. *Entreprise inutile sur Amasie.* XIII. *Cruauté d'Isach.* XIV. *Guerre contre le Sultan d'Icone.* XV. *Bataille de Myriocephale.* XVI. *Suite de la bataille.* XVII. *Diverses avantures de Manuel & de ses troupes.* XVIII. *Le Sultan offre la paix.* XIX. *Retour de l'Empereur.* XX. *Bataille du Méandre.* XXI. *Projet d'une nouvelle expédition en Egypte.* XXII. *Lâcheté d'Andronic*

l'Ange. XXIII. *Manuel Cantacuzène puni de ſes excès.* XXIV. *Manuel fait lever le ſiége de Claudiopolis.* XXV. *Correſpondance de Manuel avec Frédéric.* XXVI. *Double mariage de la fille & du fils de Manuel.* XXVII. *Mort de Manuel.* XXVIII. *Exactions de Manuel.* XXIX. *Ses Eunuques.* XXX. *Ses bâtimens.* XXXI. *Sa conduite à l'égard des Monaſtéres.* XXXII. *Mauvaiſe économie à l'égard de l'entretien des troupes.* XXXIII. *Liberté rendue aux citoyens devenus eſclaves.* XXXIV. *Retranchement des fêtes.* XXXV. *Inclination de Manuel en faveur des Latins.* XXXVI. *Manuel Théologien.*





HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.



LIVRE QUATRE-VINGT-DIXIEME.

MANUEL.

LES cités commerçantes d'Italie, Gênes, Pise, Florence & Venise, avoient alors des comptoirs à Constantinople, & leur mutuelle jalousie causoient souvent des querelles, qui troubloient le repos de la ville. D'ailleurs les intérêts de ces Républiques ne s'accordoient pas toujours avec ceux de l'Empire. En 1163 les Pisans

MANUEL. An. 1171. I. Guerre des Vénitiens. *Cin. l. 6. c. 10, 12, & ibi. Du Cange. Sabell. decad. 1. l. 7. Abrégé de*

MANUEL. An. 1171. *l'hist. d'Ital. T. V. p.* 256, 262, 336, 338, 340, 346, 356, 358.

s'étant ligués avec Frédéric alors ennemi de l'Empereur Grec, Manuel les chaſſa de Conſtantinople. Mais il les rappella huit ans après, leur rendit leurs comptoirs ainſi que toutes leurs marchandiſes confiſquées, & s'engagea de plus à leur donner chaque année cinq cens béſans d'or. La guerre qui commençoit alors entre l'Empire & les Vénitiens, lui faiſoit rechercher l'alliance des Piſans, dont les flottes pouvoient lui être d'un grand ſecours.

II. Cauſes de cette guerre ſelon les Auteurs Italiens.

L'occaſion de cette guerre eſt diverſement racontée par les Auteurs Vénitiens & par les Grecs. Les deux récits ſont auſſi différens que le ſont ordinairement les manifeſtes de deux Puiſſances qui ſe déclarent la guerre. Selon les Hiſtoriens de Veniſe, Manuel ayant voulu engager les Vénitiens à prendre les armes contre le Roi de Sicile leur allié, ſur le refus qu'ils firent de manquer de foi à ce Prince, les Grecs entrerent en Dalmatie, & s'emparerent de pluſieurs villes du domaine de la République. Les Vénitiens de leur côté rappelle-

rent tous les Marchands de leur nation, qui ſe trouvoient dans l'Empire. Peu de temps après Manuel feignant de ſe réconcilier avec la République, promit de leur rendre les places qu'il leur avoit priſes, & les invita à renvoyer leurs Marchands à Conſtantinople. La République leva la défenſe qu'elle avoit faite de commercer en Grece. Grand nombre de navires chargés de marchandiſes firent voile vers Conſtantinople avec deux Nobles Vénitiens revêtus du titre d'Ambaſſadeurs. Mais à peine furent-ils arrivés, qu'ils apprirent que l'Empereur avoit fait arrêter dans le même jour par tout l'Empire les navires & les Marchands Vénitiens ; qu'on avoit ſaiſi leurs effets, & mis en priſon leurs perſonnes en attendant qu'on eut ſtatué ſur le traitement qui leur ſeroit fait. Les Ambaſſadeurs étonnés ſe rembarquerent & retournerent à Veniſe. Ils étoient déja prévenus par l'arrivée de pluſieurs Marchands, qui s'étoient mis en mer au premier tumulte, & qui avoient porté la nouvelle de cette violence imprévue. La

MANUEL.
An. 1171.

MANUEL. An. 1171.

ſurpriſe fut extrême. Le peuple en fureur crioit vengeance, & le Sénat ne ſongea plus qu'à équipper une puiſſante flotte. Tel eſt le récit de Sabellicus.

III. Autre récit des Grecs.

Voici ce que diſent les Grecs. Depuis la guerre de l'Empereur Alexis contre Robert Guiſcard, les Vénitiens en récompenſe de leurs ſervices jouiſſoient de grands priviléges dans tout l'Empire. Ils poſſédoient à Conſtantinople une rue entiere qui leur avoit été donnée pour habitation; & ſeuls de tous les négocians étrangers, ils étoient exempts de péage, ſoit pour l'entrée, ſoit pour la ſortie de leurs marchandiſes. Tant de faveurs les ayant extrêmement enrichis, ils en devinrent inſolens, juſqu'à traiter avec le dernier mépris non-ſeulement les ſimples citoyens, mais même les Seigneurs les plus diſtingués, & à ne tenir aucun compte ni des édits ni des menaces de l'Empereur. Jean indigné de leur arrogance les avoit chaſſés de toutes les terres de l'Empire, & ils s'en étoient vengés par le ravage des iſles & du Pélopon-

nèſe, ainſi que nous l'avons raconté. Manuel leur ayant rendu leurs anciens priviléges, ils n'en furent que plus intraitables. L'Empereur pour s'attacher davantage ceux qui s'étoient domiciliés à Conſtantinople, leur avoit donné la qualité de Bourgeois, après leur avoir fait prêter ſerment de fidélité; il leur avoit accordé un quartier pour leur demeurre, à condition qu'ils n'habiteroient point ailleurs. Les Vénitiens ſans avoir égard à cette défenſe, épouſoient des femmes Grecques; leur opulence leur ouvroit l'entrée des plus illuſtres familles; ils y tranſportoient leur domicile; & ces Marchands tout brillans d'or alloient bientôt tenir le premier rang à la Cour ainſi qu'à la ville. Ils haïſſoient mortellement les Lombards, qui avoient quitté leur parti dans les guerres d'Italie: ils porterent la hardieſſe juſqu'à piller leurs magaſins, maltraiter leurs perſonnes, abattre leurs maiſons. Cités en juſtice pour ces violences, l'Empereur les condamna à rebâtir les maiſons qu'ils avoient détruites, & à reſtituer ce qu'ils

MANUEL. An. 1171.

MANUEL. An. 1171.

avoient enlevé. Au lieu d'obéir à la ſentence, ils menaçoient les Grecs de les traiter eux-mêmes comme les Lombards; & leur rappelloient les ſanglantes repréſailles dont ils avoient uſé autrefois contre l'Empereur Jean. Manuel ne pouvant plus ſouffrir ces outrages, & conſervant au fond du cœur le reſſentiment des inſultes qu'il avoit eſſuyées de leur part au ſiége de Corfou, envoya des ordres ſecrets aux Gouverneurs des provinces, d'arrêter en un jour marqué tous les Vénitiens qui ſe trouveroient dans leur département, & le même jour l'ordre fut exécuté tant à Conſtantinople que dans le reſte de l'Empire. Les Vénitiens pris comme d'un coup de filet, furent renfermés dans les priſons & dans les monaſtéres. Au bout de quelque temps, comme leur or, leurs alliances & l'étendue de leur commerce, leur avoient procuré beaucoup de liaiſons, ils trouverent un aſſez grand nombre de perſonnes qui voulurent bien leur ſervir de caution; & ils obtinrent leur élargiſſement avec promeſſe de ſe ſoumettre à ce

que l'Empereur auroit ordonné. Ce n'étoit pas leur intention. Un d'entr'eux distingué par ses richesses avoit fait construire une caraque d'une grandeur extraordinaire, telle qu'on n'en avoit jamais vu de pareille à Constantinople, & il l'avoit vendue à l'Empereur, qui par un excès de confiance lui en avoit donné à lui-même le commandement. Cet homme, qui s'étoit insinué dans la faveur du Prince, avoit été excepté de la proscription générale. Il convint secrettement avec ses compatriotes, qu'ils se rendroient à bord une certaine nuit, si le vent étoit favorable, & qu'il les transporteroit à Venise. Tout réussit selon leur désir. Ils étoient déja dans la Propontide, lorsqu'on s'apperçut de leur fuite. On fait partir après eux les Varangues dans plusieurs bâtimens qui se trouvoient appareillés. On les atteint dans le détroit de l'Hellespont; on lance sur eux le feu Grégeois, mais sans effet. Les Vénitiens instruits des pratiques des Grecs, avoient revêtu leur vaisseau de pieces de feutre détrempées

MANUEL.
An. 1171.

MANUEL. An. 1171.

dans le vinaigre, espece de défense qui amortissoit l'action de cette flamme dévorante ; ensorte que le feu ou n'arriva pas aux vaisseaux pour être jetté de trop loin, ou n'y mordit pas & retomba dans la mer. On les poursuivit quelque-temps ; mais ils eurent bientôt tant d'avance, qu'on désespéra de les joindre, & les Varangues retournerent à Constantinople, comme ils en étoient partis.

An. 1172. IV. Hostilités de la flotte Vénitienne.

Les Vénitiens employerent en préparatifs de guerre la plus grande partie de l'année suivante. On construisit, on équippa cent galées, & s'il en faut croire les Historiens, il n'en coûta qu'autant de jours pour les construire, & les mettre en état de tenir la mer. C'étoient des vaisseaux à deux rangs de rames. On y ajouta vingt caraques. On ordonna à tous les vaisseaux marchands de se tenir appareillés pour partir au premier ordre. On rassembla les bâtimens & les soldats de l'Istrie & de la Dalmatie. Le doge Michel Vital fut mis à la tête de ce formidable armement, & partit de Venise le premier de Septembre.

MANUEL. An. 1172.

Septembre. Il s'empara en paſſant des villes que les Grecs poſſédoient ſur la côte du Golfe. Trau fut priſe & ruinée. Raguſe ne put réſiſter. On détruiſit la muraille qui étoit baignée de la mer, & la tour ſur laquelle étoit planté l'étendart de l'Empire. Après ces premiers exploits on entra dans l'Archipel, & on alla attaquer l'iſle de Négrepont. Quoique toutes les places de cette iſle fuſſent en état de défenſe, cependant le Gouverneur, ſoit par crainte, ſoit par un ordre ſecret de Manuel, qui vouloit gagner du temps, exhorta Vital à députer à l'Empereur, étant aſſuré, diſoit-il, des diſpoſitions favorables de ce Prince. Vital s'y laiſſa tromper. Il fit partir pour Conſtantinople deux perſonnes diſtinguées, & en attendant leur retour, après avoir fait quelque dégât dans l'iſle, il paſſa à celle de Chio, dont il prit la capitale; ce qui le rendit maître de l'iſle entiére. Il s'abſtint pendant l'hiver de toute autre entrepriſe, dans l'eſpérance que l'Empereur accorderoit aux Vénitiens une ſatisfaction conve-

MANUEL. An. 1172.

nable. Mais Manuel amusoit les députés, accordant, refusant, revenant cent fois sur ses pas, les traînant dans tous les détours d'une négociation artificieuse. Enfin avertis par le traître Aaron, qui n'étoit pas encore puni, que l'Empereur ne cherchoit qu'à les tromper, & que tandis qu'il traitoit avec eux, il armoit une flotte nombreuse, chargée de troupes de débarquement, ils rompirent les conférences & s'en retournerent.

An. 1173. V. Retour de la flotte Vénitienne.

Cependant la peste s'étoit répandue dans les troupes Vénitiennes, & elles avoient si mauvaise opinion de Manuel, qu'elles l'accusoient d'avoir fait empoisonner toutes les fontaines de l'isle. Dans ce désastre Vital apprenant que la flotte impériale forte de cent cinquante voiles, venoit l'attaquer, se remet promptement en mer, gagne Lesbos; d'où il passe à Lemnos & de Lemnos à Scyros, toujours poursuivi par les Grecs, & désolé par la maladie qui lui enlevoit quantité de soldats & de matelots. Plusieurs de ses vaisseaux tomberent entre les mains des ennemis : les autres rega-

gnerent Venise. Andronic Contostéphane les poursuivit jusqu'au cap de Malée, d'où il retourna à Constantinople, content d'avoir dissipé la tempête qui menaçoit toutes les isles de l'Archipel. La flotte Vénitienne ne rapporta dans sa patrie que la contagion ; & le peuple qui s'étoit flatté des plus brillans succès, conçut tant de fureur contre Vital qu'il accusoit de trahison, que ce Doge, homme de grand mérite, fut assassiné en plein jour au milieu de la ville. Vital en quittant la Grece n'avoit pas renoncé à l'espérance de la paix. Il avoit envoyé à Manuel des Ambassadeurs entre lesquels étoit Henri Dandolo, recommandable par sa sagesse & son courage. L'Historien de Venise impute ici à Manuel une cruauté criminelle. Ce Prince l'ayant fait venir en particulier, comme pour s'entretenir avec lui du sujet de son ambassade, lui fit approcher des yeux un fer ardent pour le priver de la vue. Si le fait est véritable, elle ne fut que considérablement affoiblie : il en resta assez à ce grand homme pour voir

MANUEL.
An. 1173.

MANUEL. An. 1173.

trente ans après les ſucceſſeurs de ſon perfide ennemi proſternés à ſes pieds, & devenus l'objet de la vengeance de Dieu & des hommes.

An. 1174. VI. Guerre d'Ancône.

Ancône jouiſſoit de ſa liberté ſous la protection de l'Empereur Grec, qui y tenoit un Commandant avec quelques troupes. Les Vénitiens depuis long-temps jaloux de cette ville, qui partageoit les profits du commerce du levant, animés encore par le déſir de ſe venger de Manuel, ſe liguerent avec l'Empereur Frédéric pour l'aſſiéger. L'Archevêque de Mayence à la tête des troupes Allemandes vint l'inveſtir du côté de la terre, tandis que les Vénitiens l'attaquoient par mer. Le ſiége commencé le 3 Avril duroit encore dans le mois d'Octobre, & les habitans réduits à la plus extrême miſere demanderent à capituler. L'Archevêque ne vouloit les recevoir qu'à diſcrétion. Une veuve Italienne nommée Aldrude, Comteſſe de Bertinoro, touchée de compaſſion & embraſée d'un grand courage ſe joignit à Guillaume Adelard, riche citoyen de Ferrare. Ils leverent

ensemble une armée : pour fournir aux frais de cet armement ils engagerent leurs terres, & Aldrude ses propres enfans. Elle fit passer des exprès dans Ancône pour encourager les habitans, & les exhorter à la seconder par une vigoureuse sortie. A la nouvelle de son approche, l'Archevêque moins brave que dur & cruel s'éloigna de la ville, & l'héroïne vint se poster au pied des murailles. Alors à la tête de ses soldats, auxquels vinrent se joindre les troupes & les habitans d'Ancône, elle livra une sanglante bataille, où les Allemands furent taillés en pieces. Peu s'en fallut que l'Archevêque ne fut pris. Après cette victoire Aldrude fait monter ses troupes dans les vaisseaux qui se trouvent au port d'Ancône, & accompagnée de Guillaume elle fond avec une audace déterminée sur la flotte Vénitienne. L'ayant mise en fuite, ils rentrent dans la ville en criant avec tout le peuple, *vive l'Empereur Manuel.* Peu de jours après Guillaume va recevoir à Constantinople la récompense d'un service si important. Il en

MANUEL.
An. 1174.

Manuel. An. 1174.

rapporte des sommes suffisantes pour retirer ses terres & celles de la Comtesse. On dédommage les habitans de leurs pertes ; & cette guerre fut un nouveau lien qui attacha la ville d'Ancône à l'Empire Grec plus fortement que jamais.

VII. Paix avec les Vénitiens.

Les mouvemens des Turcs qui recommençoient leurs ravages en Asie, attiroient de ce côté-là les forces de l'Empire. Manuel pour se délivrer d'inquiétude du côté des Vénitiens, résolut de faire la paix avec eux. Il y étoit d'autant plus disposé, qu'il apprenoit que cette république s'étoit liguée avec le Roi de Sicile, & que ce Prince lui promettoit de l'assister de toutes ses forces. Il écouta donc les propositions des Vénitiens, & consentit à leur rendre leurs anciens priviléges, & à leur restituer tout ce qui avoit été confisqué sur eux. Les Vénitiens pour éviter toute contestation avec le fisc, contre lequel il fut toujours fort difficile d'avoir raison, obtinrent que pour tenir lieu de restitution, on leur délivreroit quinze cens livres pesant d'or ; & cette somme

devoit leur être payée en plusieurs termes. Manuel étant mort avant qu'elle fût entiérement acquittée, ses successeurs s'embarrasserent peu de remplir cette obligation.

MANUEL. An. 1174.

VIII. Hostilités du Sultan d'Icône.

Cinn. l. 6. c. 11, 13. Nicet. l. 3. c. 6. Robert de Mont. Matth. Paris. Baronius. Fleury hist. Eccles. l. 72. art. 16.

Dès le commencement de la guerre de Venise, une nouvelle révolution avoit troublé la Cilicie. Thoros l'Arménien étant mort, Milon son frere avoit succédé à sa puissance & à sa haine contre les Grecs. Il se ligua avec Noradin Sultan de Damas, & Azzeddin Sultan d'Icône, qui en perdant de vue Constantinople avoit perdu la mémoire des honneurs extraordinaires qu'il y avoit reçus, & du traité qu'il avoit fait avec Manuel. Ces trois Princes réunissant une partie de leurs forces battirent tous les Commandans qui vinrent successivement défendre le pays. Le Sultan d'Icône fourbe & sans foi, parce qu'il étoit dévoré d'ambition, retira le plus grand fruit de cette guerre. Non content des conquêtes qu'il faisoit en Cilicie, il s'attacha encore à détruire les Princes Musulmans, dont il étoit environné. L'Empereur avoit

MANUEL. An. 1174.

été médiateur de la paix entre lui & ces Princes, pendant son séjour à Constantinople. Azzeddin au mépris de sa parole les attaqua l'un après l'autre, & les dépouilla de leurs Etats. Il s'empara de Césarée & de toute la Cappadoce, d'Amasie, de Mélitine. Sans déclarer la guerre aux Grecs, il leur faisoit tout le mal dont il étoit capable. Au milieu de ces hostilités, il affectoit par une étrange bisarrerie beaucoup de respect pour Manuel: dans le temps même qu'il battoit ses troupes, qu'il enlevoit ses places, il se disoit fils adoptif de l'Empereur, & le nommoit son pere dans les lettres qu'il osoit lui écrire. Il eut même l'assurance de lui envoyer un Ambassadeur pour lui faire présent de beaux chevaux très-vîtes à la course. Cet Ambassadeur nommé Solyman étoit un homme adroit, souple, éloquent, qui par ses soumissions & ses flatteries sçut calmer la colere de Manuel, & lui faire douter si toutes les hostilités, dont il avoit à se plaindre n'avoient pas été commises par les Turcs contre la volonté d'Azzeddin. Manuel

renvoya donc Solyman avec des paroles d'amitié, faisant néanmoins, mais avec douceur, des reproches au Sultan de ce qu'il ne veilloit pas assez à réprimer l'humeur inquiéte de ses sujets. Ce Sultan, tout vicieux qu'il étoit, eut cependant le bonheur d'être éclairé des premieres lumieres de l'Evangile. Il avoit une mere Chrétienne qui lui recommanda en mourant de s'instruire de la croyance des Chrétiens, qu'il trouveroit bien plus saine & plus raisonnable que les visions absurdes du Mahométisme. Il la crut, & après avoir lû quelques livres de l'ancien & du nouveau Testament, il écrivit au Pape Alexandre pour le prier de lui envoyer quelques personnes qui pussent achever de l'instruire. Le Pape ravi de cette conquête spirituelle, lui envoya des Missionnaires zélés avec une exposition détaillée de tous les articles de la foi. Azzeddin les reçut avec joie, & se fit baptiser, mais secrétement. Car les premiers de sa Cour, qui ne connoissoient de la religion Chrétienne que les désordres de la Cour Ro-

MANUEL. An. 1174.

MANUEL. An. 1158.

maine en ce temps-là, avoient conçu du Christianisme l'idée la plus désavantageuse & la plus fausse. *Comment*, disoient-ils, *une même source peut-elle produire à la fois de l'eau douce & de l'eau salée? Les Chrétiens ne trouvent qu'un breuvage empoisonné dans la fontaine, où ils devroient puiser la justice.* Tel étoit parmi eux le langage de la prévention & de l'ignorance. On ne voit pas que cette prétendue conversion d'Azzeddin ait produit aucun bien dans ses Etats. On ne sait pas davantage qu'elles en furent les suites par rapport à lui même.

IX. Ravages & défaite des Turcs.

Il est du moins certain qu'elle ne l'empêcha pas de continuer ses ravages. Ses troupes pillerent Laodicée de Phrygie, qui après avoir été prise tant de fois n'étoit plus entourée de murs : ce n'étoit qu'un nombre de maisons isolées & dispersées çà & là au pied de plusieurs collines. Les Turcs y firent beaucoup de carnage & enleverent quantité d'hommes & de bestiaux. Le Sultan disoit en plaisantant, que *plus il faisoit de mal aux Grecs, plus il avoit de caresses*

& de préſens à attendre de la part de l'Empereur, afin qu'il n'en fît pas davantage ; comme on traite avec grand ménagement les maladies, pour en arrêter le cours. Ce ne fut pas cependant la voie que prit l'Empereur, pour ſe délivrer de ces attaques importunes. Il mit à la tête d'un camp volant Baſile Zicandlas & Michel l'Ange, pour aller donner la chaſſe à des hordes de Turcs, qui cherchant des pâturages pour leurs nombreux troupeaux, étoient venus avec toutes leurs familles ſe poſter ſur les terres de l'Empire. On tomba ſur eux pendant la nuit ; & après avoir donné aux troupes un mot pour ſe reconnoître on en fit d'abord un grand maſſacre. Mais les Turcs ayant enfin appris ce mot, s'en ſervirent pour échapper à la mort, & il s'en ſauva un grand nombre.

MANUEL. An. 1174.

An. 1175.

X. Renouvellement de la guerre contre Azzeddin. *Cin. l. 6. c. 13, 14, 15. Nicet. l. 6, c. 1.*

La guerre n'étoit pas encore déclarée entre l'Empereur & le Sultan d'Icône, mais elle ſe faiſoit de part & d'autre par des courſes & des combats, auxquels les rencontres des partis donnoient de fréquentes occaſions.

MANUEL. An. 1175.

Ces deux Princes aimoient également la guerre. Tous deux actifs, hardis, entreprenans, peu scrupuleux sur l'observation des traités, brûloient de la passion de s'aggrandir. Ils concevoient tous deux de grands projets ; mais ils différoient beaucoup sur la maniere de les conduire. Azzeddin prudent & avisé, plein de précautions & de ruses, n'exposoit pas sa personne ; il ne combattoit que par ses Généraux ; & du centre de son palais il dirigeoit toutes les opérations d'une campagne. Manuel ardent & impétueux, à la nouvelle d'une incursion étoit le premier à cheval. Non content d'être la tête de ses armées, il en vouloit être le bras, & ne pensoit pas faire la guerre, s'il n'en affrontoit les dangers. Sanisan, qui avoit été Sultan de Galatie, chassé de ses Etats par son frere Azzeddin, après avoir erré quelque-temps de contrée en contrée, s'étoit tetiré à la Cour de Manuel, & l'animoit encore contre ce Prince farouche, qui sacrifioit à son ambition la foi, la reconnoissance, & les devoirs même de la nature. Il n'étoit

pas besoin de tant de motifs pour faire prendre les armes à Manuel. Tranquille du côté de l'Occident, il leve une armée pour passer en Asie. Azzeddin emploie ses ruses ordinaires pour détourner l'orage. Il envoye des Ambassadeurs protester à Manuel qu'il est prêt à le satisfaire, & à l'aider même de ses troupes pour se remettre en possession des villes qu'il voudroit réunir à l'Empire. Quoique Manuel ne comptât pas beaucoup sur les paroles de ce Prince, cependant pour mettre sa perfidie au grand jour, il accepta ces propositions, & fit partir Alexis Pétraliphe avec six mille hommes. Dès qu'Azzeddin sçut qu'ils avançoient, il fit savoir aux villes d'Asie dont il n'étoit pas encore le maître, & qui s'étoient mises en liberté, que l'armée de l'Empereur étoit en marche, & qu'en vertu des traités il seroit obligé de s'y joindre pour les attaquer, à moins qu'elles ne se hâtassent de prévenir leur ruine en se donnant à lui : qu'en ce cas il les défendroit contre les Grecs, s'ils persistoient dans leur mauvais dessein.

MANUEL.
An. 1175.

MANUEL. An. 1175.

XI. Réparation de Dorylée.

Elles ne balancerent pas à lui ouvrir leurs portes, & s'en étant rendu maître, il refusa, malgré sa promesse, de les rendre aux Grecs.

Irrité de ce manque de parole, l'Empereur résolut de ne plus user de ménagement avec un allié si infidéle. Mais comme la saison étoit déja avancée, il crut qu'il étoit trop tard d'entreprendre la conquête d'Icône. Il jugea donc plus à propos d'employer le reste de l'année à rétablir Dorylée. Cette ville située en Phrygie, au milieu d'une plaine fertile en bled & en excellens pâturages, au confluent de deux rivieres très-poissonneuses, étoit autrefois une des plus grandes & des plus célébres de l'Asie mineure. Le César Nicéphore Mélissene, beau-frere de l'Empereur Alexis, avoit pris plaisir à la décorer de tout ce qui pouvoit contribuer à la rendre une habitation commode & délicieuse. Les palais, les portiques, les bains naturels, que formoient des sources d'eaux chaudes, environnés de superbes édifices, joints aux charmes de la situation, y avoient attiré grand

nombre d'habitans, & la campagne d'alentour étoit peuplée de villages riants & de riches hameaux. Les Turcs, peuple destructeur, avoient rasé cette belle ville, désolé ses environs, & n'avoient laissé d'autres vestiges de son ancienne splendeur, que des monceaux de ruines épars dans une vaste étendue. Manuel résolut de rebâtir cette place importante, qui pouvoit servir de barriere contre les Turcs d'Icône. Il passa donc en Bithynie, & ayant rassemblé ses troupes au bord du Rhyndacus, il marcha vers Dorylée. Arrivé en ce lieu il fit travailler toute son armée, & mit lui-même la main à l'œuvre, portant sur son dos les pierres & la terre. L'exemple du Prince inspiroit une ardeur incroyable. En peu de temps Dorylée sortit de ses ruines; les murs s'éleverent; on creusa à l'entour un large fossé, & dans l'intérieur de la place grand nombre de puits pour fournir de l'eau en cas de siége. Cet ouvrage donna de la crainte aux Turcs, qui s'étoient établis avec leurs troupeaux dans les plaines

MANUEL. An. 1175.

de Dorylée. Dès que Manuel s'étoit mis en campagne, le Sultan inſtruit de ce qu'il vouloit faire, mais feignant de l'ignorer, lui avoit envoyé demander la cauſe de ſon voyage, le priant d'arrêter ſa marche pour ne pas troubler la paix. Manuel, ſans s'expliquer davantage, avoit répondu, qu'il étoit ſurpris que le Sultan ne devinât pas ſon deſſein. Pendant le cours de l'ouvrage les Turcs firent tous leurs efforts pour en empêcher l'exécution. Ils attaquoient ſans ceſſe les travailleurs; ils dreſſoient des embuſcades à ceux qui alloient chercher les vivres & le fourage; ils mettoient le feu aux granges & aux magaſins. Pour la ſûreté des fourageurs, le Prince prit le parti de les commander lui-même; il ſortoit le matin à la tête du détachement & ne le ramenoit avec lui que le ſoir. Un jour qu'il s'en étoit diſpenſé, on vint lui dire, comme il étoit à table, que ſes gens étoient enveloppés; il prend auſſi-tôt ſes armes, monte à cheval, perce les ennemis, dégage ſes ſoldats &les ramene au camp. Saniſan ne fut

pas si heureux. L'Empereur l'avoit envoyé pour faire le dégât aux environs d'Icône. A peine avoit-il fait quelque chemin, qu'il fut rencontré par une troupe de Turcs, qui taillerent en pieces son escorte. Il regagna avec peine le camp de l'Empereur.

MANUEL. An. 1175.

XII. Entreprise inutile sur Amasie.

Avant que de partir de Constantinople, l'Empereur avoit envoyé Michel Gabras vers Amasie. Cette ville occupée depuis long-temps par les Turcs, venoit de tomber entre les mains d'Azzeddin, qui avoit dépouillé de leurs Etats les autres Sultans de toutes ces contrées. Accablée sous le joug des Musulmans elle souhaitoit de rentrer sous la puissance de ses anciens Maîtres, & elle le fit savoir secrettement à l'Empereur. Gabras eut ordre de s'approcher de cette ville avec les troupes qu'il trouveroit en Paphlagonie, & celles qu'il feroit venir de Trébizonde & des autres villes de la province de Pont. Lorsqu'il fut près d'Amasie, il reçut une députation des habitans qui l'invitoient à venir en prendre possession. Mais comme Azzeddin avoit une ar-

MANUEL. An. 1175.

mée campée à peu de diſtance, le Général Grec refuſa d'y entrer, craignant quelque trahiſon. Les ôtages qu'on lui envoya, ne purent le raſſurer. Les Amaſéniens, partie par mépris de ſa timidité, partie par indignation de ſa défiance injurieuſe, firent entrer dans leur ville l'armée d'Azzeddin, & Gabras fut obligé de revenir avec honte au camp devant Dorylée. Manuel après lui avoir reproché ſa lâcheté, fit partir l'Eunuque Thomas pour aller ſommer Azzeddin de lui rendre Amaſie, & le menacer de ſon reſſentiment, s'il s'obſtinoit à la retenir. Le Sultan ne tint compte de ces menaces, & peu s'en fallut que Thomas ne fût tué au retour par les Turcs poſtés ſur ſon paſſage. Il ne ſera pas hors de propos de raconter la fortune de cet Eunuque. Il étoit né dans Lesbos d'une famille pauvre, mais avec une ardente envie de s'enrichir : ce qu'il ne pouvoit faire que dans une grande ville, où le nombre des dupes eſt proportionné à celui des habitans. Il vint donc à Conſtantinople, & ſe donna pour Chirurgien,

mais ne se mêlant que de la saignée. Avec un mérite si mince, son adresse, ses complaisances, ses propos flatteurs le mirent à la mode auprès des Dames Grecques, qui l'introduisirent chez l'Impératrice, d'où il passa dans le cabinet de l'Empereur, & fut employé dans les affaires. Il devint riche; & voulant de plus être noble, ce qu'il ne pouvoit devenir à Constantinople, il recueillit toute sa fortune, & sans prendre congé de l'Empereur, il la transporta en Palestine, où n'étant pas connu il espéroit pouvoir prendre impunément le titre qui lui plairoit davantage. Trompé dans son attente, parce qu'il fut reconnu, il retourna auprès de l'Empereur, qui lui pardonna son évasion. Mais peu de temps après étant tombé en disgrace, il fut enfermé dans la prison du Palais, où il passa le reste de ses jours à regretter sa cabanne de Lesbos.

MANUEL. An. 1175.

XIII. Cruauté d'Ifach.

Manuel après avoir rétabli & repeuplé Dorylée, où il laissa une forte garnison, alla réparer la ville de Sublée, que je crois être l'ancienne Sil-

MANUEL. An. 1175.

bium près des ſources du Méandre. Il y fut encore inquiété par les Turcs qu'il fallut combattre & repouſſer pluſieurs fois. Ayant mis tout ce pays en état de défenſe, il reprit la route de Conſtantinople. Comme il remarquoit qu'une grande partie de ſes ſoldats s'étoient débandés malgré ſes défenſes réitérées, il chargea de la recherche de ces déſerteurs un certain Iſach, barbare de nation, mais qui s'étoit avancé au ſervice de l'Empereur, juſqu'au grade d'un des premiers Officiers du Palais. Iſach qui malgré la fortune qu'il avoit trouvée à Conſtantinople, conſervoit dans ſon cœur un fond de haine contre la nation Grecque, abuſa du pouvoir dont il étoit revêtu, pour ſatisfaire ſa rage. Il arrêtoit tous ceux qu'il rencontroit, laboureurs, marchands, voyageurs; & quoiqu'ils n'euſſent jamais porté les armes, il les traitoit comme déſerteurs, & les puniſſoit encore plus cruellement, leur faiſant arracher les yeux. L'Empereur de retour à Conſtantinople, apprenant cette injuſte barbarie, entra d'abord en

grande colere, & l'ayant rappellé il fut ſur le point de lui faire ſubir le même ſupplice ; & c'eût été le traiter encore avec trop d'indulgence. Il lui pardonna cependant ; mais la juſtice divine ſe chargea de punir ce monſtre. Il mourut miſérablement peu après, & ſes enfans, héritiers de l'exécration publique, périrent tous par divers malheurs. Manuel qui n'avoit pas pardonné à Gabras, le mit entre les mains des Juges pour lui faire ſon procès ſelon les formes régulieres. Les Juges le condamnerent, & remirent ſa punition à la diſcretion du Prince, qui le fit charger de chaînes & mettre en priſon. Mais quelque-temps après il lui accorda ſa grace, & lui rendit même toutes ſes dignités.

MANUEL. An. 1175.

An. 1176.

XIV. Guerre contre le Sultan d'Icône.

Nicet. l. 6. c. 1, & ſeqq. Cinn. l. 6. c. 13, 15. Guill. Tyr. l. 21. c. 12. Robert de Monte.

Le rétabliſſement de Dorylée chagrinoit beaucoup le Sultan d'Icône. Il envoya un des Seigneurs les plus diſtingués de ſa Cour porter ſes plaintes à l'Empereur, & lui faire les offres les plus avantageuſes, s'il vouloit renouveller le traité de paix & d'alliance. L'Empereur ne répondit que par des reproches d'ingratitude

MANUEL.
An. 1176.
Romuald. Salern. chr.
Roger. de Hoveden.
Radulf. de Diceto.

& de mauvaiſe foi, & ſe prépara à une guerre, qu'il ne vouloit terminer que par la deſtruction d'Icône & par la ruine entiere des Turcs. *Je ne poſerai les armes*, diſoit-il, *que quand je tiendrai ſous mes pieds la tête du Sultan.* Il mit donc en campagne la plus grande armée qu'il eût encore levée. Il manda toutes les troupes de Servie, prit à ſa ſolde celles de Hongrie, & raſſembla de la Thrace une prodigieuſe quantité de bœufs, & plus de trois mille chariots, pour voiturer les vivres & les fourages. Après ces préparatifs il ſe rendit avec ſes troupes à l'Egliſe de Sainte Sophie pour implorer le ſecours du Ciel, & partit de Cònſtantinople. Il fut obligé de s'arrêter long-temps au bord du Rhyndacus, enſorte que l'été étoit déja commencé lorſqu'il prit la route d'Icône. Pour éviter les montagnes l'armée traverſa la Lydie & entra en Phrygie par Laodicée, d'où elle marcha à Chones, à Lampis, à Célenes vers les ſources du Méandre, à Chome, & enfin à Myriocéphales, vieille forteresse alors déſerte, qui devint fa-

meuſe par la défaite des Grecs. C'étoit là que ſe terminoient les terres de l'Empire. L'Empereur avançoit avec précaution, toujours en bon ordre, ſe retranchant tous les ſoirs de peur de ſurpriſe. Le tranſport des machines & tout l'attirail des vivres, qu'il n'eſpéroit pas trouver dans des ſables arides & dans un pays ennemi, retardoient ſa marche. Les Turcs qui ſe montroient de temps en temps, harceloient ſon armée, enlevoient les fourages, & corrompoient les eaux; ce qui fit périr de dyſenterie un grand nombre de Grecs.

MANUEL. An. 1176.

XV. Bataille de Myriocéphales.

On étoit déja au mois de Septembre. Le Sultan ſe comporta dans cette guerre avec toute la ſageſſe qui convenoit à l'Empereur, & Manuel avec cet emportement aveugle qui caractériſe les barbares. Azzeddin ayant fait venir de grands ſecours des Princes Muſulmans envoya encore des députés à l'Empereur, pour lui offrir la paix aux conditions qu'il voudroit preſcrire, & les Officiers les plus expérimentés lui conſeilloient de l'accepter. Ils lui repréſentoient l'incer-

MANUEL. An. 1176.

titude du ſuccès, qui ne pouvoit lui procurer de plus grands avantages que ceux qui lui étoient offerts; la difficulté des paſſages dont les ennemis étoient les maîtres; les maladies qui affligeoient ſes troupes. Manuel écouta plus volontiers les conſeils audacieux des jeunes Officiers, dont la plûpart n'avoient jamais vû l'ennemi, & dont les avis n'étoient conſidérables que par la fierté de leur contenance, & par l'or & l'argent qui brilloient ſur leurs habits. Il renvoya donc les députés en leur diſant, *qu'il rendroit réponſe à leur Maître dans Icône*. Au ſortir de Myriocéphales s'ouvroit un défilé nommé *Cibrilcine*, entre une longue chaîne de montagnes ſéparées l'une de l'autre par de profondes vallées, & des maſſes de rochers eſcarpés & pendans en précipices. Manuel s'y engagea ſans renvoyer à la queue de ſon armée les chariots qui portoient les machines & les bagages, & ſans déloger les ennemis poſtés ſur les hauteurs pour traverſer le paſſage. Il marchoit avec la même aſſurance qu'il auroit fait en

raſe

rase campagne. Les deux fils de Constantin l'Ange, Jean & Andronic conduisoient l'avant-garde; ils étoient suivis de Constantin Macroducas & d'Andronic Lampardas. Dans le corps d'armée Baudouin beaufrere de l'Empereur commandoit l'aîle droite, & Théodore Maurozume l'aîle gauche. Venoient ensuite les valets, les bagages, les machines. L'Empereur suivoit à la tête d'une troupe d'élite, & Andronic Contostéphane fermoit la marche. L'armée étoit tellement resserrée qu'elle se proiongeoit dans l'espace de dix milles. L'avant-garde passa sans danger, ayant détaché son infanterie pour déposter l'ennemi, & peut-être que le reste auroit eu le même succès, si à la faveur des archers qui auroient garni les flancs & à l'abri des boucliers on eut suivi en diligence l'avant-garde, sans laisser d'intervalle. Faute de cette précaution on laissa aux Turcs le temps de descendre & de couper la colonne de la marche. Ils se porterent avec fureur sur l'aîle gauche, l'accablerent de traits, la rompirent & en firent un

MANUEL.
An. 1176.

MANUEL. An. 1176.

horrible carnage. Baudouin au désespoir accourt de l'aîle droite, se jette au travers des ennemis, & y trouve la mort qu'il bravoit par sa valeur. Les Grecs resserrés à droite & à gauche par les rochers & par les montagnes ne peuvent ni reculer, ni recevoir des secours de l'Empereur & de l'arriere-garde; les chariots qui la séparoient formant une barriere impénétrable. Les hommes & les chevaux tomboient pêle-mêle percés de traits. Une grande partie culbuta dans un précipice, où périrent quantité d'Officiers & plusieurs parens de l'Empereur, dont le plus digne d'être regretté fut Jean le Protosébaste, le Prince le plus aimable & le plus vertueux de la Cour. Les troupes de la queue ne purent même échapper au carnage, les Turcs s'étant saisis des derrieres; ensorte que les Grecs enfermés de toutes parts, ne laissoient à l'ennemi que la peine de les égorger. Ce qui acheva de leur ôter le courage, ce fut de voir au bout d'une pique entre les mains des Turcs la tête d'Andronic Vatace neveu de l'Empereur. Manuel

MANUEL. An. 1176.

l'avoit envoyé avec des troupes pour prendre possession de Néocésarée, qui offroit de se donner à l'Empire. Surpris en chemin par un corps de Musulmans, il avoit été taillé en pieces avec toute son escorte. A cette vue Manuel percé de douleur, désespéré du massacre de ses gens qu'il voyoit égorger à ses yeux sans pouvoir les secourir, dépourvû de tout excepté de courage, ne savoit quel parti prendre. Cependant l'avant-garde s'étant tirée de ce mauvais pas, avoit gagné une colline où elle s'étoit retranchée.

XVI. Suite de la bataille.

Le découragement des Grecs enflammoit de plus en plus l'audace des Turcs. Vainqueurs de la plus grande partie de l'armée, ils s'efforçoient d'achever la victoire en terrassant l'arriere-garde, & la troupe de l'Empereur. Manuel de son côté après d'inutiles efforts pour ouvrir aux siens un passage, voyant cette nuée d'ennemis se grossir à tous momens, & se tenant assuré de mourir, soit qu'il restât, soit qu'il avançât, aima mieux aller chercher la mort que de l'atten-

MANUEL. An. 1176.

dre ; & après avoir crié à ſes gens : *Tout eſt perdu ; ſauvez-vous où vous pourrez* ; il va tête baiſſée donner au milieu des Turcs ; & au travers des lances, des cimeterres, des maſſes d'armes, ſon bouclier hériſſé de trente fleches, il perce avec la force & la rapidité de la foudre les eſcadrons barbares, & leur échappe comme par miracle. Ce ne fut pas ſans bleſſures. Son corps couvert de playes ou de contuſions, ſon caſque fauſſé ou rompu en pluſieurs endroits, & enfoncé dans la peau de ſon crâne, ne lui laiſſoient gueres plus de vie, qu'il n'en reſtoit aux malheureux expirans ſous des monceaux de morts. Il craignoit néanmoins plus pour les ſiens que pour lui-même. Serrés de tous côtés par les barbares qui leur faiſoient ſentir la pointe de leurs lances, ils s'écraſoient, ils ſe renverſoient, ils ſe fouloient aux pieds. Ceux qui parvenoient à ſortir du défilé, rencontroient à la ſortie l'ennemi & la mort. Le défilé à ſon iſſue ſe partageoit en ſept profondes vallées, d'abord aſſez larges, mais qui ſe reſſerroient en

gorges étroites, fermées par des pelotons d'ennemis. Une tempête qui survint accrut encore la confuſion & le carnage. Des nuées de ſable élevées par le vent & pouſſées de toutes parts au gré des tourbillons, dérobérent le jour & aveuglérent tellement les deux armées, qu'elles ne diſtinguoient pas mieux les amis des ennemis, que dans la nuit la plus épaiſſe. Chacun tuoit celui qui ſe trouvoit à la portée de ſes armes, & tomboit lui-même ſous le bras d'un compatriote. Ces coups égarés & abandonnés au hazard abbattoient autant de Turcs que de Grecs; enſorte que tout ce terrain n'étoit plus qu'un vaſte cimetiere, où Grecs, Turcs, chevaux, bœufs d'attelage mêloient leur ſang, & s'entaſſoient les uns ſur les autres. L'obſcurité étant diſſipée avec l'ouragan, on vit des malheureux accablés ſous un tas de cadavres, qui n'ayant de libre que la tête & les bras, les tendoient à ceux qui paſſoient à leur vue, & les appelloient à leur ſecours par des cris lamentables. Mais la terreur étouffoit la compaſſion; chacun craignant

MANUEL.
An. 1176.

MANUEL. An. 1176.

un pareil ſort ne ſongeoit qu'à ſauver ſa vie. L'Empereur abandonné ſeul, ſans écuyer, ſans garde, s'étoit arrêté ſur une hauteur, appuyé contre un poirier ſauvage. Un cavalier Grec l'apperçoit & s'approche; il eſſuye la pouſſiere & le ſang dont il étoit couvert; il bande ſes bleſſures; il rajuſte ſur ſa tête les pieces de ſon caſque & le remet à cheval. En ce moment arrive un Turc qui ſaiſit la bride de ſon cheval, & le veut emmener. Il ne reſtoit à Manuel qu'un tronçon de lance; il en décharge un coup terrible ſur la tête du Turc, & le couche par terre. D'autres Turcs accourent & veulent le prendre vif; armé de la lance de ſon cavalier il en tue un; le cavalier en tue un autre d'un coup d'épée; le reſte s'enfuit. Enfin dix ſoldats Grecs s'étant réunis auprès de lui, il deſcend pour tâcher de rejoindre ſon avant-garde. Mais après quelques pas il trouve le chemin fermé par les Turcs & bouché par les cadavres. Il perce les Turcs, pouſſe ſon cheval ſur les cadavres, ſort enfin de ces gorges, & traverſe une riviere qui en bordoit l'entrée.

MANUEL. An. 1176. XVII. Diverſes avantures de Manuel & de ſes troupes.

Pluſieurs Grecs viennent ſe joindre à lui. Il voit en paſſant Jean Cantacuzène ſon neveu d'alliance enveloppé d'une bande de Turcs qui le tuent & le dépouillent. Ces mêmes Turcs reconnoiſſant l'Empereur courent à lui comme à une riche proie, pour le prendre ou le tuer. C'étoient des Officiers du prémier rang qui montoient de beaux chevaux Arabes magnifiquement harnachés & ornés de ſonnettes; ce qui étoit chez eux une marque de grande diſtinction. L'Empereur les repouſſe, & avançant toujours au travers de pluſieurs troupes de Turcs qui accourent pour le prendre, & qu'il écarte à coups de lance, il rejoint enfin ſon avant-garde, qui le croyant perdu le reçoit avec des tranſports de joie. Epuiſé de fatigue & brûlant de ſoif, il envoye puiſer de l'eau dans la riviere prochaine; & après y avoir porté ſes levres, ſentant qu'elle étoit mêlée de ſang, il la jette à terre, & dit en ſoupirant: *ah! malheureux! c'eſt du ſang des Chrétiens*. Un ſoldat brutal qui ſe trouvoit préſent, eut l'audace de lui dire, *ce n'eſt pas d'au-*

MANUEL. An. 1176.

jourd'hui, Prince, que vous goûtez de cet horrible breuvage ; vous en avez bû à longs traits, vous vous en êtes enivré, lorsque vous avez pressé vos propres sujets en les écrasant d'impôts. Manuel dévora en silence cette affreuse vérité ; & voyant des Turcs qui éventroient des sacs d'argent pillés dans son équipage : *courez*, dit-il à ses gens, *arrachez-leur ce butin ; vous y avez plus de droit que ces brigands. Oui sans doute*, repartit ce même soldat ; *mais il auroit bien mieux valu ne pas arracher cet argent à vos peuples, que de le rendre maintenant que nous ne pouvons le ravoir qu'au prix de notre sang.* Manuel qu'un instant d'infortune avoit réduit au niveau du dernier de ses sujets, souffrit encore avec patience cette leçon cruelle. Enfin Andronic Contostéphane arriva avec ce qui restoit de l'arriere-garde, & peu-à-peu tous ceux qui étoient échappés du carnage, se rendirent auprès du Prince. Ils passerent la nuit dans une profonde tristesse, les amis, les parens se cherchant l'un l'autre, s'embrassant avec larmes lorsqu'ils se

rencontroient, & se disant les derniers adieux, comme devant mourir le lendemain. Car les barbares courant autour du camp, appelloient à grands cris leurs compatriotes, qui étoient entrés au service des Grecs, soit pour changer de religion, soit pour quelque autre motif: *Sortez, crioient-ils en les nommant, sortez d'avec ces chiens avant le jour. Ceux que l'aurore trouvera ici, seront égorgés sans pitié.* Les Grecs pâles de crainte entendoient retentir de toutes parts au milieu des ténèbres cette sentence de mort.

MANUEL. An. 1176.

XVIII. Le Sultan offre la paix.

L'Empereur en fut lui-même effrayé. Il assemble son conseil & déclare qu'il va prendre la fuite, & que chacun de son côté peut songer à sa sûreté. Tous & Contostéphane plus que les autres paroissent étonnés d'une résolution si peu conforme à ce caractére généreux & intrépide, qu'il avoit montré dans tout le cours de sa vie. Un simple soldat qui se trouvoit à la porte de la tente, ayant entendu ce propos, s'écrie: *Sont-ce là les paroles d'un Empereur?* & s'adressant à

MANUEL. An. 1176.

lui-même; *n'est-ce pas vous*, lui dit-il, *qui nous avez jettés dans ce chemin si funeste? qui nous avez pilés comme dans un mortier entre ces rochers & ces montagnes? Qu'avions nous affaire dans cette vallée de larmes, dans ces gorges infernales? Quel démêlé avions-nous tous tant que nous sommes avec ces barbares? Nous vous avons sacrifié notre vie, & vous, pour sauver la vôtre, vous nous abandonnez à la boucherie.* Manuel frappé de ces justes reproches changea de dessein, & résolut de se sauver avec ses gens ou de périr avec eux. Les Grecs condamnés à la mort ne songeoient plus qu'à vendre bien cher leur vie, lorsqu'ils reçurent leur salut de ceux-mêmes, dont ils attendoient leur perte. Le Sultan avoit suivi son armée, & s'étant arrêté à quelque distance de Myriocéphales, il recevoit à chaque instant des nouvelles de l'état des ennemis & des opérations de ses troupes. Ce Prince politique fit réflexion, qu'en égorgeant ou faisant prisonnier Manuel, & ce qui lui restoit de soldats, il ne détruisoit pas

MANUEL. An. 1176.

l'Empire Grec, & que l'occaſion étoit favorable pour vendre la paix, qu'il n'avoit pû acheter juſqu'alors. Ses Miniſtres qui recevoient des penſions de l'Empereur pendant la paix, le confirmoient dans cette penſée. Il ſe détermina donc à traiter avec l'Empereur. Cependant le jour commençoit à paroître, & les barbares qui n'étoient pas inſtruits de ce deſſein de leur maître, approchoient dans l'eſpérance de ſe défaire en un moment de ce miſérable reſte d'une armée vaincue. Ils tenoient le camp enveloppé, & leurs fléches venoient percer les Grecs juſque dans leurs retranchement. L'Empereur fit ſortir ſur eux Jean l'Ange avec ſon eſcadron, qui fut bientôt obligé de revenir. Macroducas qui ſortit enſuite n'eut pas plus de ſuccès. Déja les Turcs arrachoient la paliſſade, lorſqu'un Emir des plus diſtingués, accourant à toute bride, leur ordonne de la part du Sultan de ſuſpendre l'attaque, & s'étant fait annoncer à l'Empereur, il entre dans le camp. Il ſe proſterne humblement devant Manuel, & lui préſente de la

MANUEL. An. 1176.

part de ſon Maître un ſabre magnifique & un cheval de parade de la meilleure race. Le voyant accablé de chagrin, il lui parle quelque-temps à l'oreille pour le conſoler, & lui propoſe la paix. L'Empereur auſſi étonné que s'il fût ſorti du tombeau, n'ajoute foi à ſes paroles qu'après s'être aſſuré par pluſieurs interrogations que la propoſition eſt ſérieuſe. Dans le cours de l'entretien l'Emir voyant la robe de pourpre brochée d'or que l'Empereur portoit par-deſſus ſa cuiraſſe : *Seigneur*, lui dit-il, *cette robe n'eſt pas digne d'un Prince guerrier, tel que Votre Majeſté*; *la cuiraſſe eſt le plus magnifique habit de guerre.* Manuel ſourit, & ſe dépouillant de ſa robe, il la lui donna. Le traité mis enſuite par écrit fut ſigné de l'Empereur, & envoyé au Sultan qui le ratifia. Entre les autres conditions que la conjoncture préſente ne permettoit pas de conteſter, Manuel s'engageoit à détruire Dorylée & Sublée. Après l'échange des ſignatures, l'Empereur ſe mit en marche pour le retour. Il y avoit dans l'armée Impériale pluſieurs

Seigneurs Anglois Roger de Hoveden, Auteur contemporain nous a conſervé la lettre de Manuel à Henri II Roi d'Angleterre, dans laquelle il lui rend compte de cette funeſte bataille, & le remercie du ſecours qu'il lui a envoyé. Il le traite d'ami & d'allié de l'Empire.

MANUEL. An. 1176.

XIX. Retour de l Empereur.

Son intention étoit de changer de route, pour s'épargner la vue du carnage de ſon armée. Les guides au contraire pour lui donner ce funeſte ſpectacle, le ramenerent par le même chemin. Rien n'étoit plus capable de faire déteſter les fureurs de la guerre. C'étoit un affreux théâtre où la mort étaloit toutes ſes horreurs. La terre détrempée de ſang & jonchée de cadavres, le défilé & les vallons comblés de corps tronqués, mutilés, défigurés par d'horribles playes, faiſoient frémir la nature. Les Grecs plus malheureux encore que ceux dont ils déploroient les maux, & qui en avoient perdu le ſentiment, paſſoient en pleurant dans un morne ſilence interrompu de temps en temps par des cris lugubres, appellant leurs

MANUEL. An. 1176.

parens & leurs amis, qui ne les entendoient plus. Sortis du défilé, ils furent ſurpris de ſe ſentir attaquer en queue par les Turcs. Ils n'étoient pas plutôt partis, que le Sultan s'étoit repenti de les avoir laiſſé aller, & il avoit permis de les pourſuivre : mais ce n'étoit qu'une partie de ſon armée, les autres étant retournés chez-eux avec leur butin. Ils tuerent encore un grand nombre de Grecs que leurs bleſſures empêchoient de ſuivre la marche. Enfin on arriva à Chones, où ſe voyant en ſûreté, ils ſe repoſerent. L'Empereur leur diſtribua quelque argent pour achever le voyage. Pour lui il alla de Chones à Philadelphie, où il ſéjourna quelque-temps pour ſe rétablir de ſes fatigues, & faire guérir ſes bleſſures. Delà il fit partir un courrier pour Conſtantinople avec des lettres, dans leſquelles balançant entre la honte d'un triſte aveu & celle d'un menſonge inutile, tantôt il ſe comparoit à Romain Diogène, ſur lequel il avoit l'avantage d'avoir évité la captivité, tantôt il couvroit ſa défaite en faiſant valoir la

paix demandée par le Sultan, & dont il envoyoit l'acte authentique signé d'Azzeddin. Il se rendit peu de jours après à Constantinople. Il avoit en passant détruit Sublée, comme il s'y étoit engagé; mais il avoit laissé subsister Dorylée. Aux plaintes qu'en fit le Sultan, il répondit, qu'il ne se croyoit pas obligé à tenir une parole arrachée par la nécessité.

An. 1177. XX. Bataille du Méandre.

Sur cette réponse le Sultan fait partir vingt-quatre mille hommes avec ordre à son Général de mettre tout à feu & à sang jusqu'à la mer sans épargner personne, & de lui rapporter de l'eau de la mer, une rame & une poigné de sable du rivage. Le Général saccagea tous les bords du Méandre, prit Tralles & Antioche de Carie, détruisit toutes les forteresses, & poussa ses ravages jusqu'à la mer dont il désola toute la côte. L'Empereur dont les forces n'étoient pas encore rétablies, envoya contre eux son neveu Jean Vatace, dont il avoit éprouvé la valeur; c'étoit le frere d'Andronic Vatace tué dans la campagne précédente. Il lui donna pour Lieutenans

MANUEL. An. 1177.

Généraux Conſtantin Ducas encore fort jeune, mais d'un mérite prématuré, & Michel Aſpiere. Il leur recommanda de ne rien précipiter, & de n'attaquer les barbares, que lorſqu'ils ſeroient parfaitement inſtruits de leurs forces & aſſurés de la victoire. Les Turcs retournoient chargés de butin, ravageant & pillant ce qui leur avoit échappé au premier paſſage. Vatace avec les troupes qu'il avoit reçues de l'Empereur & raſſemblées en chemin, marche droit à Hyele où étoit un gué du Méandre. Ses coureurs lui ayant rapporté que les Turcs n'étoient pas loin, & qu'ils ſe diſpoſoient à paſſer le fleuve, il partage ſon armée en deux corps; il met l'un en embuſcade ſur un côteau en deçà du paſſage, & poſte l'autre dans des halliers au-delà, avec ordre de charger l'ennemi lorſqu'il atteindroit le bord. Les Turcs arrivent & entrent dans le fleuve. Les Grecs poſtés ſur le côteau les accablent de traits, & en abbattent un grand nombre. Pour détourner cet orage qui fondoit ſur leur tête, & leur procurer un paſſage tran-

quille, le Général Turc à la tête d'une troupe choisie monte sur le côteau, charge les Grecs avec vigueur, & par des actions de la plus haute valeur il occupe toutes leurs forces. Mais appercevant au-delà du fleuve d'autres troupes qui égorgeoient ses gens à mesure qu'ils passoient, tout son courage l'abandonne; il prend la fuite, & remontant le fleuve il va chercher un gué plus sûr. N'en trouvant point il se sert de son bouclier pour nacelle, de son sabre pour aviron, & tient de la gauche la bride de son cheval qui nage à côté de lui. Il gagne ainsi la rive; mais il ne peut éviter la mort. Etant monté sur un tertre, & appellant de là les Turcs pour les rassembler autour de lui, il est prévenu par un soldat Alain, qui le perce de son épée. Les Turcs fuient, la plûpart se noyent dans le Méandre. Cette action rabattit l'audace des Musulmans, qui ne s'étoient promis rien moins que la destruction entiere de la Phrygie & de la Carie jusqu'à la mer. Aspiete périt dans ce combat. Son cheval heurté violemment par un

Manuel.
An. 1177.

MANUEL. An. 1177.

cheval Turc le renversa dans le fleuve où il se noya.

XXI. Projet d'une nouvelle expédition en Egypte. *Guill. Tyr. l.* 21. *c.* 16, 17, 18.

Baudouin IV étoit depuis quatre ans sur le Trône de Jérusalem, & avoit renouvellé le traité fait avec Manuel par Amauri. L'Empereur qui ne perdoit pas de vue la conquête de l'Egypte, députa Andronic l'Ange avec trois autres Seigneurs pour l'engager à entreprendre cette expédition, & lui promettre les mêmes secours qu'il avoit prêtés à son prédécesseur. L'occasion paroissoit favorable. Philippe d'Alsace Comte de Flandre venoit d'arriver dans la Terre-Sainte, & les troupes de ce Prince devoient faciliter le succès aux confédérés. Mais le Comte non-seulement refusa, sous divers prétextes, de s'engager dans une entreprise si périlleuse, il en empêcha même l'exécution; & les députés furent obligés de s'en retourner sans avoir fait autre chose que des conventions inutiles.

An. 1178. XXII. Lâcheté d'Andronic l'Ange.

Dès que Manuel fut guéri de ses blessures, il reprit les armes & passa en Phrygie. Les Turcs avoient deux corps d'armée assez éloignés l'un de

l'autre au voiſinage du Méandre. Il tomba ſur le premier & le tailla en pieces. Avant que d'aller attaquer l'autre, il voulut connoître la poſition & le nombre des ennemis. Il envoya pour cet effet un homme du pays, qui s'étant inſinué dans le camp des Turcs, leur apprit que l'Empereur venoit en perſonne. Effrayés à cette nouvelle, ils prirent la fuite & diſparurent. L'eſpion croyant avoir mérité récompenſe pour avoir lui ſeul diſſipé une armée entiere, revint au camp vantant le ſervice qu'il avoit rendu. L'Empereur au contraire, irrité qu'il lui eût fait perdre une proie aſſurée, lui fit couper le nés. Comme il vit que les Turcs n'ayant pas ſur pied d'armée conſidérable, la campagne ſe paſſeroit en actions peu importantes, il reprit le chemin de Conſtantinople, & ſe contenta de laiſſer une partie de ſes troupes ſous la conduite d'Andronic l'Ange ſon couſin germain, auquel il donna pour Lieutenant Manuel Cantacuzène. Celui-ci très-brave de ſa perſonne étoit fils de Jean Cantacuzène, que l'Empereur avoit vû

MANUEL.
An 1178.
Nic. l. 6. c. 8.

MANUEL. An. 1178.

maſſacrer à ſes yeux dans le défilé de Myriocéphales. Il leur commanda de marcher contre les Turcs aſſemblés près de Charax, ville de Phrygie. L'Ange étoit un homme de peu de valeur, que la naiſſance & les amis de Cour avoient avancé aux premiers grades. Il ſe contenta d'enlever quelques troupeaux avec leurs bergers, & les Turcs s'étant approchés de nuit avec de grands cris, il monte à cheval tout éperdu, & ſans donner aucun ordre il court à toute bride à Chones, où il n'oſe même s'arrêter, & ſe ſauve à Laodicée. Son armée abandonnée du Général ſe débande, & laiſſant ſon butin à l'ennemi, elle fuit ſans être pourſuivie. Cantacuzène court après les fuyards, il les force à grands coups d'épée de s'arrêter, & les remet enſemble. Mais n'ayant pas reçu de l'Empereur l'autorité de commander en chef, il ne peut faire autre choſe que de les ramener à Conſtantinople. La terreur étoit ſi grande parmi eux, qu'un ſeul Turc poſté ſur une éminence, au pied de laquelle ils paſſoient, les perçoit impunément de

fléches tirées avec tant de force, qu'elles pénétroient au travers des cuiraſſes. Il en tua ainſi un grand nombre, juſqu'à ce qu'un Officier nommé Manuel Xérus, ſautant à bas de ſon cheval, courut à lui, l'atteignit malgré ſon agilité entre les rochers où il fuyoit, & lui abbattit la tête d'un coup de ſabre. La lâcheté d'Andronic l'Ange irrita tellement l'Empereur, qu'il fut ſur le point de le faire conduire en habit de femme par les rues de Conſtantinople. Il ne fut retenu que par la conſidération de la parenté.

MANUEL. An. 1178.

XXIII. Manuel Cantacuzène puni de ſes excès.

Cin. l. 6. c. 13.

Oriens Chr. T. I. p. 271, 272.

On étoit redevable de la conſervation de l'armée à Manuel Cantacuzène. Mais ce jeune Seigneur n'avoit de mérite que pour la guerre. Plongé d'ailleurs dans les plus affreuſes débauches, il faiſoit horreur à l'Empereur même, qui peu réglé dans ſes mœurs conſervoit cependant les dehors de la bienſéance. Le Prince qui avoit aimé le pere, & qui eſtimoit la bravoure du fils, avoit bien voulu lui donner de fréquens avis pour le ramener à une vieplus décente. Comme il

MANUEL. An. 1178.

vit qu'il ne gagnoit rien ſur ce cœur dépravé, il commanda de le mettre en priſon. Les Magiſtrats croyant ſervir la colere du Prince, allerent fort au-delà de leurs ordres, & lui firent crêver les yeux. L'Empereur en témoigna de l'indignation; il jura qu'il n'avoit point de part à cette cruauté. Mais comme il n'en fit aucune punition, il laiſſa ſoupçonner qu'il ne la déſapprouvoit pas. Michel d'Anchiale Patriarche de Conſtantinople étoit mort l'année précédente. Il eut pour ſucceſſeur Chariton qui ne ſiégea que onze mois; & cette année 1178 Théodore, Arménien de naiſſance, & Moine de Saint Auxence en Bithynie fut élevé ſur le ſiége patriarcal. Ce fut un Prélat d'une vie exemplaire, auquel ſa vertu & ſa fermeté dans l'obſervation des loix de l'Egliſe n'attirerent que des perſécutions dans ces temps de corruption & de déſordre.

An. 1179. XXIV. Manuel fait lever le ſiége de Claudiopolis.

L'année ſuivante Manuel apprit que les Turcs aſſiégeoient Claudiopolis, autrement nommée Bithynium, ville conſidérable à l'extrémité de la Bithynie vers la frontiére de Paphlagonie.

Les aſſiégés mandoient que s'ils n'étoient promptement ſecourus, ils ſeroient forcés par la famine, & par la ſupériorité des ennemis d'ouvrir les portes de leur ville. Manuel ſans attendre davantage part dès le lendemain, ſans autre équipage que ſes armes & ſes chevaux. Il traverſe avec une extrême diligence toute la Bithynie, & quoique dans un âge avancé, marchant à pied jour & nuit à la lueur des flambeaux au travers des vallons & des fortêts dont ce pays eſt hériſſé, ſi la défaillance de ſes forces l'obligeoit à prendre du repos, il n'avoit d'autre lit qu'une terre marécageuſe, ſur laquelle on étendoit quelques bottes de foin ou de paille. Son exemple ſoutenoit ſes ſoldats dans une marche ſi pénible, & l'Empereur trempé de pluie & couvert de fange leur paroiſſoit plus admirable que ſous le diadême & la pourpre. Les ennemis ne l'attendirent pas. Dès qu'ils apperçurent ſes enſeignes, ils ſe retirerent en tumulte. Il les pourſuivit fort loin, & après avoir taillé en pieces ceux qu'il put atteindre, il entra dans la ville

MANUEL.
An. 1179.

MANUEL. An. 1179.

que ſon incroyable activité avoit ſauvée. S'y étant repoſé quelque-temps, & ayant pourvû à la ſûreté de la place, il retourne à Conſtantinople.

XXV. Correſpondance de Manuel avec Fréderic.

Cin. l. 6. c. 11.
Nicet. l. 7. c. 1.
Baronius.
Otto de Sto. Blaſio.
Doutreman l. 2. c. 8.

Les deux Empereurs d'Orient & d'Occident jaloux l'un de l'autre, étoient ennemis dans le cœur. Manuel aidoit de ſecours d'argent les Lombards qui étoient en guerre avec Frédéric. Celui-ci de ſon côté aſpiroit à ſe rendre maître de Corfou. Il écrivit pour ce ſujet à George Evêque de cette iſle, qui lui répondit avec beaucoup de ſageſſe, que l'iſle de Corfou étoit une conquête de peu de valeur pour un ſi grand Prince, l'exhortant avec douceur à ne point déſirer ce qu'il ne pouvoit acquérir ſans injuſtice. Il lui dépeignoit Manuel comme un Prince juſte, généreux, qui lui étoit ſincérement attaché, & qui méritoit de ſa part une fidéle correſpondance. Malgré ces diſpoſitions ſecrettes les deux Princes gardoient les dehors de l'amitié. Manuel propoſoit une ligue à Frédéric contre le Roi de Sicile. Il avoit même été queſtion du mariage de Marie fille de Manuel

avec Henri fils aîné de Frédéric, & c'étoit sans doute un des sujets qui avoient amené à Constantinople Henri Duc de Saxe, dont l'ambassade avoit été très-brillante. Nous avons encore deux lettres de Manuel à Wilbod abbé de Stavelo en Flandre, par lesquelles on voit que l'Empereur Grec aimoit ce Prélat; il se recommande à ses prieres, & lui parle d'un mariage proposé, dit-il, par Frédéric. Il déclare qu'il souhaite fort la bonne intelligence entre les deux Empires, & qu'il envoye des députés en Allemagne pour traiter de ce mariage. On ne voit aucune suite de cette négociation. Au retour de la défaite sanglante de Myriocéphales, Manuel écrivit à Frédéric en caractéres d'or une lettre pleine de mensonges. Il lui mandoit que le Sultan d'Icône étoit soumis à l'Empire; qu'il avoit demandé miséricorde, & prêté serment de fidélité. Mais Frédéric étoit déja prévenu par le Sultan qui lui marquoit tout le contraire. Azzeddin lui avoit envoyé des Ambassadeurs pour faire alliance avec lui; il lui

MANUEL.
An. 1179.

MANUEL. An. 1179.

demandoit même sa fille en mariage ; & promettoit de se faire Chrétien avec tout son peuple. Car, s'il est vrai qu'il se fût déja fait baptiser, sa conversion étoit demeurée sécrette. Frédéric avoit consenti au mariage; mais la Princesse mourut avant l'accomplissement de cette promesse. Le Prince Allemand piqué de ce que Manuel dans sa lettre mettoit son nom avant celui de Frédéric, & prenoit le titre de Prince des Romains, instruit d'ailleurs des intrigues qu'il entretenoit en Italie, lui répondit par une lettre, où il prenoit à son tour le titre de Prince des Grecs ; il l'avertissoit de l'honneur qu'il devoit rendre à l'Empire Romain, & à celui qui en étoit le chef. Il insistoit même sur la soumission, & l'obéissance que le Souverain Pontife de l'Eglise Romaine avoit droit d'exiger de l'Empereur Grec, ainsi que de toute la Chrétienté. Frédéric réconcilié depuis peu avec le Pape Alexandre, qu'il avoit traité si injurieusement pendant le schisme, lui rendoit alors le respect dû au légitime successeur de Saint Pierre, &

lui donnoit le nom de *Sainteté*. Manuel ne témoigna aucun ressentiment d'une réponse si fiere.

MANUEL. An. 1179.

An. 1180. XXVI. Double mariage de la fille & du fils de Manuel. *Nicet. l. 5. c. 8, l. 7. c. 1. Guill. Tyr. l. 22. c. 4. Robert. de monte. Radulf. de Diceto. Chron. Belg. Trivet. chr. Du Cange fam. Byz. p.* 187.

La malheureuse journée de Myriocéphales laissa dans le cœur de l'Empereur de si tristes impressions, qu'il perdit sa gayeté naturelle. Plongé dans une sombre mélancolie, il ne goûtoit plus de repos. Le sommeil fuyoit de ses yeux, ou si l'accablement venoit quelquefois à fermer ses paupieres, il ne se présentoit à son esprit que des images funestes. C'étoient les ombres sanglantes de tant d'infortunés que sa témérité avoit trainés à la mort, qui erroient autour de lui, qui lui montroient leurs blessures, qui l'appelloient leur meurtrier. Sa santé en fut détruite, & cette vigueur héroïque, qui avoit animé toute sa vie, l'abandonna entiérement. Forcé de se mettre au lit dès le mois de Mars 1180, il n'en releva que dans de courts intervalles. Ce fut alors qu'il s'occupa sérieusement du soin de sa famille. Il avoit de ses deux mariages une fille & un fils. Marie qu'il avoit eue de Berthe ou Irène sa premiere femme,

MANUEL. An. 1180.

après avoir été fiancée à Béla, devenu depuis Roi de Hongrie, promise à Guillaume Roi de Sicile, demandée par l'Empereur Frédéric pour son fils Henri, renommée par toute l'Europe pour son éclattante beauté, attendoit encore que la tendresse capricieuse de son pere se fut fixée sur le choix d'un gendre. Recherchée par tant de Monarques, cette fiere Princesse, qui avoit déclaré qu'elle n'épouseroit jamais qu'un Roi, fut obligée de se contenter d'un Marquis. Guillaume Marquis de Montferrat venoit de servir la jalousie de Manuel en faisant la guerre à l'Empereur Frédéric. Aidé de l'argent que lui fournissoit l'Empereur Grec, il avoit levé une armée, & Conrad son parent avoit défait les Allemands, & emmené prisonnier l'Archevêque de Mayence leur Général. Baudouin fils aîné de Guillaume étoit déja marié. Manuel fit venir son frere puîné nommé Raynier, qui l'accompagna dans l'expédition de Claudiopolis. De retour à Constantinople il lui fit épouser sa fille, le nomma César, & pour satisfaire la fierté de

la Princesse, il érigea en royaume la province de Thessalonique, & en donna le titre au nouvel époux avec le nom de Jean. Le Patriarche Théodose les maria dans l'Eglise de Blaquernes, & l'Empereur étala toute sa magnificence dans les fêtes qui suivirent. Le jeune Prince très-digne de cette alliance par les graces de sa personne, & plus encore par la douceur de ses mœurs, n'étoit âgé que de dix-sept ans, & la Princesse en avoit déja trente. La joie publique fut redoublée par le mariage du jeune Alexis qui n'étoit que dans sa onzieme année. Manuel avoit demandé pour lui à Louis VII, Roi de France, sa derniere fille Agnès, & cette Princesse étoit arrivée à Constantinople dès l'année précédente. La cérémonie du marige fut célébrée le Dimanche 2 Mars de cette année par le Patriarche Théodose dans le Palais de Constantin, au lieu même où s'étoit tenu le sixieme Concile général sous le régne de Constantin Pogonat. Alexis & la Princesse qui n'avoit pas encore huit ans,

MANUEL.
An. 1180.

MANUEL. An. 1180.

reçurent en même-temps la Couronne Impériale.

XXVII. Mort de Manuel. *Nicet. l. 7. c. 7.*

L'Empereur s'affoibliffoit de jour en jour, & fon état faifoit craindre une mort prochaine. Le Patriarche Théodofe l'exhortoit à prendre les mefures que la tendreffe paternelle, & le foin de fes fujets exigeoient de lui, tandis que fon efprit avoit encore affez de force pour choifir un Adminiftrateur fidéle, & capable de conduire la jeuneffe de fon fils. Mais l'Empereur ne l'écouta pas. Il étoit perfuadé qu'il avoit encore plufieurs années à vivre. C'eft ce que lui avoient mis dans l'efprit fes Aftrologues, qui ne ceffoient de lui affurer qu'il reléveroit de fa maladie, & qu'il vivroit encore quatorze ans. Lorfqu'il auroit dû ne s'occuper que des penfées de l'autre vie, ces impofteurs ne l'entretenoient que des conquêtes qu'il feroit encore; ils ranimoient même fon inclination au libertinage, en lui promettant de nouveaux plaifirs. Ils lui annonçoient qu'il ne mourroit pas qu'il n'eût vû une étrange révolution

Manuel. An. 1180.

dans toute la masse de l'univers, le choc impétueux des astres, de furieuses tempêtes, & une convulsion générale de la nature. Pour mieux établir ce mensonge absurde, ils spécifioient précisément non-seulement l'année & le mois, mais le jour & l'heure où ces prodiges devoient éclater. Le foible Prince en étoit si frappé, qu'il faisoit creuser des grottes souterraines pour s'y réfugier, lorsque ce bouleversement arriveroit. On démolissoit par son ordre le toit de ses Palais, de peur qu'il n'en fût écrasé. Ce qu'il y avoit de plaisant dans cette folie, c'est que ses courtisans par une sorte d'hypocrisie plus ridicule, mais moins dangéreuse & moins criminelle que lorsqu'elle se tourne à contrefaire la vertu, feignoient d'être saisis de la même terreur. On voyoit ces insectes de Cour fouïr la terre, & s'y faire des magasins comme les fourmis. Mais les douleurs violentes dont l'Empereur fut tourmenté au bout de quelques jours, firent enfin fuir les Astrologues, & le guérirent de sa crédulité. Il sentit sa foiblesse, &

Manuel. An. 1180.

désespéra de sa vie. Alors après avoir recommandé son fils aux assistans par un discours entrecoupé de soupirs, dans lequel il pronostiquoit les désastres qui alloient suivre sa mort, il fit retirer tout le monde, & ne retint auprès de lui que le Patriarche. Le Prélat ayant calmé le trouble de son ame par des discours édifians, lui fit signer une courte formule, par laquelle il renonçoit aux visions de l'Astrologie, & demandoit pardon à Dieu d'y avoir donné trop de croyance. Manuel s'étant ensuite tâté le pouls, se frappa la cuisse, & poussant un profond soupir, il demanda l'habit monastique. C'étoit alors une dévotion fort commune de mourir dans cet habit, comme si ce déguisement pouvoit en imposer à celui qui pénétre le fond des cœurs. A cette demande de l'Empereur l'allarme se répandit dans le Palais : on le dépouille de la pourpre, on lui jette sur le corps un froc noir, qu'on appelloit la robe spirituelle ; on le croit dès ce moment enrollé dans la milice céleste. Les plus sensés déplorent le néant de

ces héros qui étonnent l'Univers, & dont l'ame ainſi que celle des derniers des hommes eſt enfermée dans un vaſe fragile, dont elle partage la foibleſſe. Il expira le 24 Septembre dans la cinquante-huitieme année de ſon âge, ayant régné trente-ſept ans cinq mois & ſeize jours. Il fut inhumé dans l'Egliſe du Pantocrator. On poſa près de ſon tombeau une pierre de couleur rouge, de la hauteur d'un homme, qui étoit en grande vénération. C'étoit, diſoit-on, celle ſur laquelle le corps du Sauveur avoit été enſéveli & embaumé, lorſqu'on l'eut deſcendu de la croix. Elle avoit été tranſportée d'Ephèſe, & l'Empereur qui ſavoit auſſi bien que tout autre allier les dévotions populaires avec une vie diſſolue, avoit lui-même courbé ſes épaules ſous ce pieux fardeau, lorſqu'elle avoit été apportée en grande pompe dans la ville. Outre ſon fils & ſa fille, il laiſſoit de ſon commerce inceſtueux avec ſa niéce Théodora un fils nommé Alexis, dont nous aurons ſouvent occaſion de parler dans la ſuite. Avant la naiſſan-

MANUEL. An. 1180.

ce de ſon fils légitime, il avoit eu la penſée de nommer pour ſon ſucceſſeur ce fils naturel.

XXVIII. Exactions de Manuel.

Dans l'hiſtoire de Manuel nous ne nous ſommes preſque occupés que de ſes expéditions militaires, qui ont en effet rempli tout le cours de ſa vie. Mais ce Prince, qu'on peut appeller le dernier des Comnènes, a joué un trop grand rôle ſur le théâtre du monde, pour qu'on ne ſoit pas curieux de connoître ſon adminiſtration intérieure. Il ne fut héros que dans la guerre. Tandis qu'il faiſoit trembler les Turcs, les Hongrois & les Serves, il tiroit des larmes à ſes propres ſujets par les impôts dont il les accabloit, & par les abus de la perception. Il vendoit les magiſtratures aux Fermiers publics qui s'étoient enrichis par les vexations. Les Intendans de ſon domaine y faiſoient paſſer par des chicanes les terres les plus fertiles, enlevées aux légitimes propriétaires. Il eſt vrai qu'il ne profitoit pas de ces iniquités; & c'étoit encore un malheur pour les peuples, qui verſoient leur ſang dans un gouffre d'où il

MANUEL. An. 1180.

s'écouloit ſans ceſſe. Les ſommes prodiguées ſans diſcernement à ſes parens, à ſes courtiſans, épuiſoient ſes finances. Il faiſoit des penſions aux Miniſtres des Princes étrangers, qui recevoient ſon argent, & par ſcrupule de conſcience le trahiſſoient enſuite pour ne pas trahir leurs maîtres. Les aumônes qu'il répandoit aſſez libéralement dans le ſein des pauvres, pouvoient à la vérité en quelque ſorte expier le vice de tant de diſſipations; mais ce n'étoit après tout qu'une reſtitution, & Manuel ſeroit ſans doute plus louable, s'il n'eût pas fait tant de pauvres. Sa concubine Théodora, femme hautaine, inſolente & d'une avidité inſatiable, ſe faiſoit un point d'honneur d'effacer l'Impératrice même par les dépenſes de ſa maiſon, & par la pompe de ſes équipages. Ce fut bien pis encore, quand elle eut un fils & pluſieurs autres enſuite. Ces enfans adultérins devinrent autant d'inſectes qui dévoroient en herbe une partie de la ſubſtance de l'Empire.

Ses Eunuques étoient ſes miniſtres

MANUEL. An. 1180.

XXIX. Ses Eunuques.

& ses confidens les plus intimes. Il se plaisoit à les enrichir, & ces hommes demi-barbares, pour qui la langue Grecque étoit étrangere ainsi que les loix, revêtus d'emplois importans & des premieres magistratures, s'asseioient sur les Tribunaux pour juger en dernier ressort des causes difficiles qu'ils n'entendoient pas. C'étoient eux qu'il envoyoit dans les provinces pour asseoir les tailles & les impositions. Il leur donnoit à la vérité pour adjoint quelque personnage distingué; mais celui-ci n'étoit chargé que de l'odieux de la perception; il rendoit compte à l'Eunuque, & lui mettoit entre les mains l'argent qu'il recueilloit. L'Eunuque après avoir détourné à son profit tout ce qu'il pouvoit soustraire impunément, ce qui faisoit toujours la meilleure partie, jettoit le reste dans le trésor du Prince; ensorte qu'à proprement parler ces misérables étoient les Souverains des provinces, & celles-ci leurs tributaires.

XXX. Ses bâtimens. *Nicet. l. 7. c. 3.*

Malgré les déprédations de ces receveurs, il ne diminuoit rien des dépenses que l'esprit de magnificence

lui faiſoit faire en bâtimens. Il décora ſuperbement pluſiers appartemens de ſon Palais, où il avoit grand ſoin de faire peindre par les meilleurs Maîtres ſes combats & ſes chaſſes. Il fit bâtir dans les iſles de la Propontide pluſieurs maiſons de plaiſance, où il alloit paſſer délicieuſement les beaux jours de l'été, lorſqu'il n'alloit pas ſe couvrir de pouſſiere à la tête de ſes armées. Car ce Prince ſupportoit les travaux de la guerre, comme s'il n'eût pas connu les plaiſirs, & il ſe livroit aux plaiſirs comme s'il ne fût né que pour la volupté. Ses ſujets accablés admiroient en gémiſſant la ſtructure de ces édifices qui leur coutoient ſi cher : mais ils lui ſavoient gré des ouvrages qui contribuoient à la ſanté & à la ſûreté de ſes peuples. Conſtantinople manquoit d'eaux, on n'en buvoit que d'impures ; il fit nettoyer & réparer les anciens aqueducs. On en conſtruiſit un nouveau, qui apportoit à la ville des eaux ſaines & abondantes. On éleva une tour au bord de la mer au pied du promontoire de Damalis du côté de l'Aſie, &

MANUEL.
Cinn. l. 6. c. 8.

MANUEL.

une autre vis-à-vis, du côté de Conftantinople. Une chaîne de fer attachée à ces deux tours traverfoit le Bofphore, & fermoit aux vaiffeaux des barbares l'accès de la citadelle & l'entrée du port.

XXXI. Sa conduite à l'égard des Monaftéres. *Nicet. l. 7. c. 3. Cin. l. 6. c. 8. Novel. 9.*

Peu conféquent dans fa conduite, tandis qu'il fcandalifoit l'Empire, il décoroit les Eglifes, il favorifoit les Monaftéres. Une conftitution de la quinzieme année de fon régne, déclare les Moines légitimes poffeffeurs de tous les biens dont ils font actuellement en jouiffance, nonobftant le défaut de titres ou le vice de ceux fur lefquels ils fondent leurs droits. Elle ordonne que le préfent Edit leur tiendra lieu de titre inconteftable, & défend aux particuliers & au fifc même de les inquiéter fur leurs préfentes poffeffions. Ce n'eft pas cependant qu'il voulût enrichir les Moines; c'étoit pour couper la racine d'une infinité de procès, qu'on leur fufcitoit fans ceffe ou qu'ils faifoient eux-mêmes; enforte que tous les Tribunaux retentiffoient de leurs demandes & de leurs défenfes. Loin d'approuver ces

instituts religieux, qui laissent à la cupidité une libre carriere pour accumuler des biens immenses, il renouvella la loi de Nicéphore Phocas, qui défendoit aux Moines les nouvelles acquisitions. Il blâmoit hautement son pere, son ayeul, tous les Empereurs précédens, non pas d'avoir consacré à Dieu une portion de leurs richesses, mais d'avoir jetté dans les Monastéres qu'ils fondoient un germe de relâchement & de corruption. *C'étoit*, disoit-il, *dans les solitudes, dans les cavernes, sur le haut des montagnes, qu'ils auroient dû établir les Moines, loin des villes, loin du chant des Sirenes dont les accens séducteurs retentissent jusque dans leurs cloîtres; & c'est au contraire dans les places, dans les carrefours de Constantinople, qu'ils ont bâti les Monasteres, où des habitans de plumage divers, voletant de toutes parts dans la journée, & rentrant le soir dans leur voliere, ne conservent de leur état primitif que la tonsure, l'habit & la barbe.* L'esprit de dissipation qui régnoit alors dans les Couvens de Constantinople, don-

MANUEL. noit lieu à ces discours satyriques de Manuel. Il pensoit que ses prédécesseurs n'avoient construit ces superbes édifices, que par vanité, pour y placer leur mausolée, environner leurs cendres de tout le luxe de leur trône, & figurer encore avec pompe lorsqu'ils ne seroient plus. Pour donner un modéle de ces saintes retraites, il fonda lui-même un Monastére à l'entrée du Bosphore dans le Pont-Euxin; il y transporta les Moines les plus célébres par leur vertu; & pour leur donner moyen de mener une vie dégagée de tous les soins du siécle, & uniquement occupée des choses célestes, il ne leur donna ni terres labourables, ni vignobles, ni aucun revenu à recueillir; il leur assigna une pension sur le trésor public pour leur subsistance & leur entretien. Nicétas qui rapporte ce fait, ne dit pas si cette pension fut fidélement payée. Mais les convulsions étranges qui agiterent l'Empire après la mort de Manuel donnent sujet de craindre que ce bel établissement n'ait pas long-temps subsisté, ou qu'il n'ait entiérement changé de forme.

Il eſt étonnant qu'un Prince ſi guerrier ait ſi mal entendu la maniere d'entretenir ſes troupes. Il ceſſa de les payer de ſon tréſor, & leur aſſigna leur paye ſur les villes & les provinces. Ce fut pour ſes ſujets une ſurcharge plus accablante que toutes les autres contributions. Abandonnés à la diſcrétion des gens de guerre, ils devinrent la proie de ceux qui devoient être leurs défenſeurs. Les Officiers prépoſés à cette perception taxoient arbitrairement les particuliers; nulle équité, nulle proportion entre la fortune & l'exaction. Tantôt on impoſoit aux habitans des villes & des campagnes une taxe ſi forte, que pluſieurs dépouillés de tout étoient obligés de s'enfuir, abandonnant leurs femmes & leurs enfans. Tantôt on aſſignoit à un cavalier ſa ſubſiſtance à prendre ſur un ou pluſieurs habitans, qu'il réduiſoit bientôt à un état pire que le ſien, s'emparant de leurs meilleures terres; enſorte que ces malheureux devenoient les fermiers & même les eſclaves de ceux qui ne devoient recevoir d'eux que le néceſ-

MANUEL. XXXII. Mauvaiſe économie à l'égard de l'entretien des troupes, *Nicet. l.* c. 4.

MANUEL. ſaire. Ce changement cauſa encore un autre mal, qui dépeuploit les villes & faiſoit tomber les ouvrages & le commerce. Les artiſans voyant qu'il valoit mieux vexer que d'être vexés, quittoient leurs atteliers, & ſans aucune des qualités requiſes pour former de bons ſoldats, moyennant quelque préſent aux Capitaines, ils ſe faiſoient enrôler dans les compagnies, & achetoient pour peu d'argent le droit de faire beaucoup de mal. D'un autre côté les gens d'honneur, qui n'avoient plus rien à eſpérer du Prince, quelque ſervice que pût rendre leur valeur, & qui ne ſe ſentoient pas l'ame aſſez barbare pour traiter leurs compatriotes comme des ennemis, ſe retiroient & renonçoient à un métier qui approchoit de celui de Corſaires. Ce ne fut que dans les derniers temps de ſa vie que Manuel s'aviſa de cette funeſte économie; s'il eût vêcu plus long-temps, il eût éprouvé ſans doute qu'en écraſant ſes ſujets il avoit aliéné ſes ſoldats, qui n'obéiſſent qu'à ceux qui les payent, & qui ſe payoient par eux-mêmes.

MANUEL. XXXIII. Liberté rendue aux citoyens devenus esclaves. *Cin. l. 6. c. 8.*

Cette cruelle tyrannie détruisit tout sentiment d'honneur dans le cœur du peuple, & ne laissa que des esclaves. Se voyant ravir le fruit de leurs travaux, réduits à ne pouvoir vivre, ils vendoient leur liberté aux gens riches, qui déja maîtres de leurs biens devenoient propriétaires de leurs personnes. Si la dureté de la servitude les forçoit à prendre la fuite, on les poursuivoit, on les punissoit comme des esclaves fugitifs. Manuel sans remédier à la cause du mal, se contenta d'en arrêter l'effet. Il affranchit par Edit toûs les habitans de l'Empire qui étoient nés libres, & leur rendit cette liberté naturelle, que son mauvais gouvernement ne cessoit d'anéantir.

XXXIV. Retranchement des fêtes.

Le nombre des fêtes étoit tellement multiplié, qu'il restoit dans l'année peu de jours à l'exercice de la justice; ensorte que quantité de procès survivoient aux plaideurs. Il réforma ce désordre. Il laissa subsister les fêtes consacrées aux principaux mystéres de la religion ou à la mémoire de la Sainte Vierge & des Saints du premier ordre. Il abolit les

MANUEL. autres, ou les partagea de maniére que la matinée étoit employée au service divin, & que l'après-dinée le barreau étoit ouvert, chacun pouvant vacquer aux affaires séculieres.

XXXV. Inclination de Manuel en faveur des Latins. *Nicet. l. 7. c. 5, 6, 7. Cin. l. 4. c. 16. l. 6. c. 2. 13. Guill. Tyr, l. 21. c. 26. Baronius.*

Nous avons déja parlé du désir que témoignoit Manuel de réunir l'Eglise Grecque avec l'Eglise Romaine. Il ne prenoit lui-même aucune part au schisme. Ses sentimens ne s'écartoient en rien de l'orthodoxie, & le Pape Alexandre entretint avec lui une étroite correspondance. Ce Pontife ayant convoqué le troisieme Concile de Latran, Manuel y envoya George métropolitain de Corfou, qui étant tombé malade à Brindes ou à Otrante, fut rappellé à Constantinople, pour assister à un autre Concile assemblé par le Patriarche. Nectaire abbé des Casules se rendit à sa place au Concile de Latran. Manuel reçut avec honneur Guillaume Archevêque de Tyr qui revenoit de ce Concile ; il le fit conduire & escorter par une escadre de ses vaisseaux jusqu'au port d'Antioche. Il avoit auprès de lui un interpréte Latin nommé Léon, dont

le ſrere Hugues Ethérien vivoit à Conſtantinople ſous la protection de l'Empereur, qui l'écoutoit volontiers. Hugues diſputoit contre les Grecs Schiſmatiques, & réfutoit leurs objections ſur la proceſſion du Saint-Eſprit. Il en compoſa un livre qu'il envoya au Pape Alexandre. Nortéſis Catholique, c'eſt-à-dire, Patriarche des Arméniens, qui n'admettoient qu'une nature en Jeſus-Chriſt, écrivit à l'Empereur pour lui demander des éclairciſſemens ſur la doctrine, témoignant un grand déſir de s'inſtruire. L'Empereur lui envoya un Théologien habile nommé Théorien, qui étant entré en conférence avec ce Prélat, vint à bout de le ramener de ſon erreur, & avec lui pluſieurs Evêques d'Arménie.

MANUEL.

XXXVI.
Manuel Théologien.

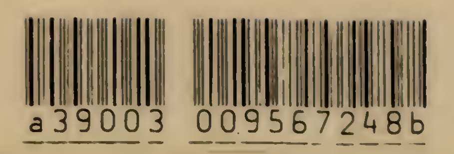
Ce zèle à maintenir la pureté de la foi auroit mérité des éloges, s'il n'eût pas voulu être lui-même Théologien. C'étoit, comme nous l'avons déja obſervé, une prétention des Empereurs Grecs d'être des docteurs de l'Egliſe, & d'avoir la clef des écritures. Auſſi jaloux de ce privilége que

MANUEL. de leur couronne, ils décidoient en dernier ressort des points contestés; & malheur à celui qui ne se soumettoit pas à leur sentiment; la déposition & l'exil étoient le dernier argument du Souverain. Manuel aussi redoutable dans la controverse que dans la guerre, ne souffroit pas impunément la contradiction. Enivré de l'opinion de son savoir, que ses flatteurs admiroient, s'exprimant d'ailleurs avec facilité & avec grace, il aimoit à raisonner sur les Mystéres, à embarrasser les Théologiens; & sans égard à la Tradition, despote dans l'Eglise comme dans l'Etat, il prétendoit faire valoir les interprétations qu'il donnoit aux livres saints. Les Grecs de ce temps là transportoient dans l'étude de la religion les subtilités de la Métaphysique. Aristote leur tenoit lieu de tous les Saints Peres. Les premiers hérétiques s'étoient attachés à des dogmes importans: leur objet étoit substantiel & palpable. Les nouveaux Grecs couroient après des ombres; il ne leur restoit que les cendres des anciennes hérésies, qu'ils

remuoient ſans ceſſe. Auſſi préſomptueux que frivoles ils diſputoient, ils ſe faiſoient la guerre ſur la nature, ſur les opérations de la Divinité, & ſe traitoient mutuellement d'hérétiques ſur des points également incompréhenſibles aux uns & aux autres. Les Empereurs ſur-tout ſe flattoient d'être, s'il eſt permis de parler ainſi, les confidens de l'Etre ſuprême, & de pénétrer dans l'abîme de ſes ſecrets. Cette prérogative étoit ſi bien établie dans l'opinion publique, que Cinname hiſtorien d'ailleurs aſſez ſenſé, dit ſérieuſement, que ces hautes matieres ne ſont du reſſort que des Prélats & des Empereurs. Je ne rapporterai pas les ſujets de diſcuſſion où Manuel perdoit ſon loiſir. Ils ne méritent pas plus l'attention des Lecteurs, qu'ils ne méritoient l'étude du Prince. Il ſuffira de dire qu'il dépoſa des Evêques, & deſtitua d'autres perſonnes en place, parce qu'ils ne penſoient pas comme lui, & qu'il dreſſa un formulaire qu'il fit ſouſcrire dans un Concile avec menace d'excommuni-

MANUEL. cation & même de mort, contre quiconque oseroit non-seulement le contredire, mais même le soumettre à l'examen.

Fin du Tome dix-neuvieme.


a39003 009567248b

